

## Le lieu commun



**Collaborateurs** Daniel Cefaï Joseph Courtés Marcel Danesi Renaud Dulong Lucrecia Escudero Chauvel  
Paolo Fabbri Olga Galatanu Bernard Stuart Jackson Eric Landowski Gianfranco Marrone  
Véronique Nahoum-Grappe Paul Perron Louis Quéré Pierre Rajotte Andrea Semprini

**Hors dossier** Hélène Aubry Ghislain Bourque **Iconographie** Daniel Jean présenté par Johanne Lamoureux

**PROTÉE** est publiée trois fois l'an par le Département des Arts et Lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi. Ce département regroupe des professeurs qui font de l'enseignement et de la recherche en littérature, en arts visuels, en linguistique, en théâtre, en cinéma, en langues modernes, en philosophie, en enseignement du français.

Directrice : Francine BELLE-ISLE. Adjointe à la rédaction : Michelle CÔTÉ. Assistant à la diffusion : Jean-Pierre VIDAL. Assistant à l'administration et à la rédaction : Rodrigue VILLENEUVE. Conseiller à l'informatique : Jacques-B. BOUCHARD. Responsables du présent numéro : Eric LANDOWSKI et Andrea SEMPRINI. Page couverture : Bandits et Voyous de Daniel JEAN (1993), copie à la main au crayon de plomb sur papier calque, d'après l'œuvre d'Andy Warhol, Most Wanted Men n° 12, Frank B. Photo : Paul Cimon.

Comité de rédaction :

Francine BELLE-ISLE, Université du Québec à Chicoutimi  
Mireille CALLE-GRUBER, Queen's University  
Bertrand GERVAIS, Université du Québec à Montréal  
Johanne LAMOUREUX, Université de Montréal  
Jean-Marcel LÉARD, Université de Sherbrooke  
Richard SAINT-GELAIS, Université Laval  
Jean-Pierre VIDAL, Université du Québec à Chicoutimi  
Rodrigue VILLENEUVE, Université du Québec à Chicoutimi

Comité Conseil international :

François JOST, Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III)  
Eric LANDOWSKI, École des Hautes Études en Sciences Sociales  
(Groupe de recherches sémio-linguistiques)

Comité de lecture\* :

Denis BELLEMARE, Université du Québec à Chicoutimi  
Paul BLETON, Têluq  
Marcel BOUDREAU, Université Laval  
Enrico CARONTINI, Université du Québec à Montréal  
Gilbert DAVID, Université de Montréal  
Gabrielle FRÉMONT, Université Laval  
Louisette GAUTHIER-MITCHELL, Université du Québec à Montréal  
Jean-Guy HUDON, Université du Québec à Chicoutimi  
Suzanne LEMERISE, Université du Québec à Montréal  
Pierre MARTEL, Université de Sherbrooke

\* La revue fait aussi appel à des lecteurs spécialistes selon les contenus des dossiers thématiques et des articles reçus. Les résumés anglais ont été révisés par Lori Morris.

ABONNEMENT (3 numéros/année)  
TPS et TVQ non incluses pour la vente au Canada

INDIVIDUEL

Canada : 29\$ (15\$ pour les étudiants)  
États-Unis : 34\$  
Autres pays : 39\$

INSTITUTIONNEL

Canada : 34\$  
États-Unis : 44\$  
Autres pays : 49\$

Mode de PAIEMENT :

Chèque (tiré sur une banque canadienne)  
ou mandat-poste libellés en dollars canadiens

CHAQUE NUMÉRO

Canada : 11,25\$ (6\$ pour les étudiants\*)  
États-Unis : 13,25\$  
Autres pays : 14,25\$

\* le tarif étudiant n'est pas appliqué en kiosque

Administration : PROTÉE, 555, boul. de l'Université, Chicoutimi (Québec), Canada G7H 2B1, tél.: (418) 545-5396, télécopieur : (418) 545-5012. Distribution : Diffusion Parallèle, 1650, boulevard Lionel-Bertrand, Boisbriand, Québec, J7E 4H4, (514) 434-2824. PROTÉE est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP). Les textes et illustrations publiés dans cette revue engagent la responsabilité de leurs seuls auteurs. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. PROTÉE est subventionnée par le Fonds FCAR, le CRSH, la Fondation de l'UQAC, le PAIR (aide à la publication) et le Département des Arts et Lettres de l'UQAC. Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque nationale du Canada.

ISSN-0300-3523

Ce dossier a été préparé sous la responsabilité d'Eric Landowski et d'Andrea Semprini

## Le lieu commun

PRÉSENTATION DU DOSSIER / Eric Landowski	5
PROBLÉMATIQUE	
<b>Sujet, interaction, mondes.</b> <i>Le lieu commun comme déixis instituante</i> / Andrea Semprini	7
<b>L'événement «sous une description» : contraintes sémantiques, croyances stéréotypiques et «natural facts of life as a morality»</b> / Louis Quéré	14
CONSTRUCTIONS IDENTITAIRES	
<b>De la nature «subjective» des lieux communs</b> / Paul Perron et Marcel Danesi	29
<b>Petite phénoménologie du lieu commun.</b> <i>Construction de l'attitude naturelle, production du sens commun, stratégie d'identité sociale</i> / Daniel Cefaï	35
<b>Le lieu commun d'une différence sexuelle : la peur</b> / Véronique Nahoum-Grappe	39
<b>Bandits et Voyous</b> de Daniel Jean présentés par Johanne Lamoureux : <i>Délits d'images</i>	45
TYPIFICATIONS DU MONDE	
<b>Thématisation et typifications narratives en droit</b> / Bernard Stuart Jackson	57
<b>Contribution à une sociologie de l'antonomase</b> / Renaud Dulong	69
<b>Convocation et reconstruction des stéréotypes</b> <i>dans les argumentations de la presse écrite</i> / Olga Galatanu	75
PRATIQUES TEXTUELLES	
<b>Le sottisier comme genre discursif</b> / Gianfranco Marrone	80
<b>Un «lieu commun» en eth nolittérature : le «motif»</b> / Joseph Courtés	86
<b>La pratique du récit de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle :</b> <i>entre le lieu commun et l'originalité</i> / Pierre Rajotte	97
RÉOUVERTURE	
<b>Douze esquisses sur les lieux communs</b> / Paolo Fabbri et Lucrecia Escudero Chauvel	104
ARTICLES HORS DOSSIER	
<b>La scriptibilité vue de profil</b> / Ghislain Bourque	109
<b>Le MA.</b> <i>Applicabilité d'un paramètre esthétique-éthique</i> / Hélène Aubry	118



# Le lieu commun

## Présentation du dossier

Un dossier sur le lieu commun? – Il n'est pas absolument certain que la présente livraison de Protée obéisse aux lois du genre. Rassembler des éléments d'information autour d'un objet par avance bien circonscrit, chercher à en éclairer méthodiquement – pièce par pièce – les différentes facettes : ce n'est pas exactement ce programme, on va le voir, qui a été suivi. Autant dire par conséquent que si ce numéro a une chance de retenir l'attention, ce sera probablement davantage par la manière dont il problématise son objet que par ce qu'en définitive il en dit.

Deux sémioticiens en sont responsables, Andrea Semprini et l'auteur de cette présentation, par le choix même du thème. Que dire en effet, au premier degré, du lieu commun, qui ne tombe aussitôt dans le lieu commun? – Le dénoncer? Répéter qu'il fige la «pensée» (au diable les *idées reçues*), qu'il trahit la «vérité» (peste du *stéréotype!*), qu'il «banalise» le discours (délivrez-nous du cliché)? Thèses rebattues. Mais l'antithèse ne l'est pas moins : que ferions-nous donc sans le lieu commun? Il lubrifie la communication, autorise le sous-entendu, fonde la complicité, et permet même l'ironie. Comment ne pas songer ici aux deux Barthes, l'un démystificateur de la *doxa*, l'autre – le même – , ami fasciné de Bouvard et Pécuchet? On ne sort donc du lieu commun sur le lieu commun ni par la dénonciation ni par l'apologie. En ce sens, notre objet, comme le «récit» (celui de Louis Marin, autre chasseur d'ambivalences, plus pascaliennes que flaubertiennes – mais les deux peut-être se rejoignent asymptotiquement) «est un piège», et c'est ce piège que nous avons tendu à un petit nombre de nos collègues, quelques-uns sémioticiens eux aussi, et les autres (plus nombreux) sociologues, anthropologues ou linguistes.

Si d'un côté les organisateurs du recueil se sont bien gardés d'enfermer au départ la réflexion dans un cadre notionnel trop rigide, on constatera que, de façon symptomatique, aucune des contributions qui suivent ne propose non plus, à proprement parler, une *définition* de la notion – ou des notions? – sous examen. Certains peut-être verront même dans cette indétermination terminologique relative, mais maintenue d'un bout à l'autre, l'indice d'un certain flou conceptuel. Il ne fait aucun doute à cet égard qu'effectivement les auteurs se situent chacun sur un plan différent, et qu'une réflexion méthodologique d'ensemble resterait à entreprendre pour expliciter les articulations que l'on ne fait que deviner entre les différents modes d'existence, ou plutôt sans doute les différents paliers de saisie possible de l'objet «lieu commun» selon qu'on l'envisage, par exemple, dans sa manifestation sous forme de «figure» (l'antonomase, chez R. Dulong), de «motif» (chez J. Courtés), d'unité discursive (la «description», chez P. Rajotte), ou encore de configuration narrative englobante (les stéréotypes de la «peur», chez V. Nahoum-Grappe).

Mais à notre sens l'essentiel n'est pas là. Ayant délibérément fait appel à une équipe multidisciplinaire, nous ne pouvions certes pas nous attendre à un résultat techniquement achevé, à une théorie standardisée. C'est donc à un autre niveau qu'apparaît l'unité et, espérons-le, la bonne surprise de ce numéro. Il n'est pas si fréquent en effet que les disciplines sœurs – que l'on prendrait souvent plutôt pour des frères ennemis – parlent à l'unisson, ou du moins paraissent s'accorder dans un même geste. Or, en dépit de l'hétérogénéité évidente des (méta)langages que l'on va voir se juxtaposer, une cohérence plus profonde se dégage. Bien qu'elle n'ait été nullement garantie au départ, on peut assez facilement se l'expliquer après coup dans la mesure où, parallèlement à beaucoup d'autres indices, elle témoigne de

l'émergence en cours d'une véritable science sociale du langage, centrée sur l'analyse des discours en situation. Ainsi, entre les principes de la «lecture socio-sémiotique» que propose A. Semprini et ceux de la «pragmatique interne» préconisée par G. Marrone, les affinités sont évidentes; mais la convergence n'est pas moins nette avec «l'approche expérientialiste» défendue par P. Perron et M. Danesi, ou même avec la «sociologie phénoménologique» illustrée par D. Cefaï et la «sémantique de l'événement» élaborée par L. Quéré; au moins toutes ces perspectives se rejoignent-elles dans le même rejet explicite des approches strictement cognitivistes (Cefaï), informationnelles (Marrone), ou computationalistes (Perron et Danesi).

Par rapport au thème spécifique de ce numéro, le «geste» qui en résulte et que l'on va donc retrouver d'une contribution à l'autre, ce geste consiste pratiquement en un dépassement de l'alternative manichéiste à laquelle nous faisons allusion en commençant. La question ne sera pas de se prononcer sur le caractère «nocif», ou «utile», de l'objet «lieu commun» considéré comme un donné, mais plutôt de problématiser les conditions de sa formation et de son usage. Sans aucun doute le lieu commun a-t-il quelque chose qui l'apparente à une *institution* ; mais toute institution – à la fois comme condition et comme enjeu de l'*interaction* entre des sujets – doit elle-même être instituée, et sa constitution, qui implique une structuration et une négociation intersubjectives, renvoie nécessairement à une *praxis* de production du sens. Du même coup, l'objet d'analyse se déplace : loin de chercher à circonscrire «le» lieu commun tel qu'en lui-même (d'où le manque notoire d'intérêt, déjà relevé, pour toute définition *a priori*), il s'agira bien davantage de reconnaître, dans leur très grande variété, les types de procès signifiants à l'intérieur desquels sa *pratique* s'insère.

D'où les trois volets dont se compose cette étude, chaque auteur se concentrant plutôt (mais non exclusivement) sur telle ou telle des grandes fonctions de cet «opérateur interactionnel» (A. Semprini) que l'on voit intervenir, de fait, aussi bien sur le plan des stratégies de *construction identitaire* (P. Perron et M. Danesi, D. Cefaï, V. Nahoum-Grappe) que dans le cadre des pratiques conversationnelles négociées et argumentatives de *typification du monde objet* (B.S. Jackson, R. Dulong, O. Galatanu), ou comme procédure de génération du sens sur le plan *textuel stricto sensu*, littéraire ou ethno littéraire (G. Marrone, J. Courtés, P. Rajotte). De caractère plus théorique, les deux contributions initiales (A. Semprini, L. Quéré) explicitent les bases de la problématique que nous n'avons fait tout au plus ici qu'esquisser, tandis que la dernière (P. Fabbri) l'élargit encore, en direction d'une poétique : il y a décidément un *bon usage* du lieu commun.

Eric Landowski

# SUJET, INTERACTION, MONDES

## Le lieu commun comme déixis instituante

---

ANDREA SEMPRINI

Le déclin du paradigme rationaliste et objectiviste et l'intérêt accru pour les phénomènes de sens commun permettent de renouveler l'analyse du lieu commun, en insistant notamment sur sa créativité, son ouverture, sa dimension négociale et sa force instituante. Le lieu commun permet le déploiement d'un mécanisme de déixis instituante qui engendre, au sein même de l'interaction, l'identité des sujets, les relations qui les relient et des versions du monde qui les entoure. Des exemples illustrent l'argumentation. L'attention portée à sa dimension déictique et à sa force instituante permet d'envisager le lieu commun comme une véritable ressource interactionnelle, un opérateur de sociabilité et un médiateur de lien.

The decline of the rationalist and objectivist paradigm and a growing interest in common sense phenomena have led to renewed interest in analysis of the commonplace, particularly as concerns creativity, openness, structure of negotiation, and instituting power. The commonplace allows for the use of a deictic instituting mechanism which creates, within an interaction, the identity of subjects, the relationships which bind them together and the versions of the world around them. Examples will support the argument. The attention paid to the deictic dimension and to its instituting power allows for the commonplace to be seen as an essential interactional resource, as a mediator and an operator of sociability.

Une lecture transversale de ce numéro de *Protée* permet de dégager quelques éléments communs, qui méritent, me semble-t-il, d'être mis en évidence. Cette note n'est donc ni une présentation ni un bilan du numéro, et elle n'aura pas les obligations d'exhaustivité et d'objectivité propres à ces genres. Mon but n'est de proposer que quelques considérations personnelles, tout en exerçant le privilège, dont n'ont pas profité les autres auteurs, d'avoir pris préalablement connaissance de l'ensemble des contributions.

### LE LIEU COMMUN : UN CHANGEMENT DE STATUT

La problématique des lieux communs (dorénavant LC) connaît actuellement un renouveau considérable, qu'il n'est pas sans importance de rappeler. Jusqu'à une période assez récente, seule une minorité d'auteurs aurait reconnu aux LC le statut de problématique théorique et le label d'objet digne d'intérêt scientifique. Pendant longtemps, l'opinion dominante au sein de la communauté savante ne voyait dans le LC qu'un reste, un résidu pétri d'ignorance et de mauvaise information, une zone d'ombre de la connaissance, une tache qu'il importait plus d'effacer que d'étudier, en déployant les outils javellisants du savoir scientifique. Deux mouvances de fond ont opéré un changement considérable de cette vision et ont permis l'accès du LC au rang de problématique scientifique à part entière : le déclin de

l'épistémè rationaliste héritée du XIX<sup>e</sup> siècle et la récupération de la problématique du sens commun.

La première mouvance naît du déclin du paradigme rationaliste et objectiviste, qui a pendant longtemps enfermé l'analyse du LC à l'intérieur des frontières étouffantes d'une lecture purement cognitive et *externaliste* de ce dernier. Au sein de ce paradigme, le LC est isolé et dévalorisé par le truchement de trois opérations principales, de trois distinctions. Une *distinction référentialiste*, qui sépare rigidelement une réalité naturelle ou sociale, censée disposer d'une objectivité propre et non problématique, des représentations, individuelles ou sociales, de cette même réalité. Une *distinction cognitive*, qui ne voit dans le LC qu'une affaire de connaissance du monde et l'oppose donc, au nom d'une logique de conditions de vérité (logique vrai-faux), à la connaissance scientifique, censée apporter la seule connaissance possible, produite par la coïncidence entre réalité et représentations. Une *distinction de positions*, qui envisage tant la connaissance objective (scientifique) du monde que la connaissance doxique (propre au LC) comme *externes* à l'individu et pose le problème de situer la relation que l'acteur entretient d'une part avec la réalité objective et d'autre part avec les représentations qu'il a de cette dernière. Le déclin de ce paradigme s'inscrit dans une mouvance épistémologique de fond et a été accéléré par un renouveau des théories sociologiques de l'action : interactionnisme, ethnométhodologie, analyse de la conversation (Garfinkel, 1967; Berger et Luckman, 1967)

et des théories philosophiques et sémiotiques de la signification : herméneutique, sémiotique narrative, philosophie du langage (Greimas, 1976 et 1983; Ricœur, 1977 et 1986; Eco 1979 et 1984).

La deuxième mouvance concerne la récupération, opérée par un courant de la sociologie contemporaine (Goffman, 1974 et 1981), de la problématique du sens commun, ouverte en pionnier déjà à partir des années trente par Alfred Schütz (1962-66;1988). Plusieurs tentatives pour résorber la dichotomie entre savoir scientifique et savoir doxique ont ouvert le champ à une analyse de la nature, de la place, du rôle des mécanismes de fonctionnement du sens commun au sein des groupes sociaux et ont permis d'en mesurer l'importance fondamentale pour une compréhension plus fine des interactions et du comportement des acteurs (Boltanski et Thévenot, 1991). L'étude du sens commun a obligé à reconnaître (de Certeau, 1980) que celui-ci, loin d'être une version appauvrie et dévalorisée d'un savoir «haut», est une activité indépendante qui se situe à un autre niveau de spécificité, réductible au premier seulement en partie. Une fois reconnue l'importance du sens commun dans l'étude des phénomènes sociaux, la problématique des LC est apparue soudainement sous un autre jour. D'une part, elle a acquis un intérêt et une légitimité en tant qu'objet d'étude spécifique (Maffesoli, 1979 et 1985). D'autre part, elle a pu se débarrasser de la camisole cognitive et de la réduction à la question des conditions de vérité pour investir le champ des pratiques sociales. L'étude des LC s'est ainsi élargie, en dépassant les limites d'une problématique purement conceptuelle et langagière pour s'étendre aux systèmes de significations non verbaux et syncrétiques et, surtout, pour s'inscrire au sein même des pratiques situées et incarnées des acteurs.

## LE LIEU COMMUN : LA PERSPECTIVE DES ACTEURS

Ce changement de statut ouvre de nouvelles perspectives d'approfondissement de la problématique des LC. Situé dans une perspective d'étude d'inspiration ethnométhodologique, le LC permet de mieux comprendre comment les acteurs «meublent» leurs interactions et produisent *in situ* les significations nécessaires à la poursuite des cours d'action et à la stabilisation localisée d'un accord partagé, eu égard à la réalité du monde et à la possibilité même de l'interaction. En simplifiant un peu, on pourrait dire que c'est le terme *commun* du syntagme «lieu commun» qui est ici rendu pertinent. Le LC fonctionnerait en somme comme un *liant commun*, serait un *opérateur interactionnel* d'importance primaire. Plusieurs textes de ce numéro insistent sur la dimension socialisante du LC. D'autre part, situé dans une perspective d'étude d'inspiration sémiotique, le LC peut être étudié comme producteur de significations qui, loin d'être de simples saisies représentationnelles du monde plus ou moins précises, renvoient à une activité créative

et réflexive socialement située. Créative parce qu'*institrice* de mondes, réflexive parce qu'ayant un effet de retour sur les acteurs qui l'ont eux-mêmes engendrée et socialement située, parce que non analysable en dehors de la situation (au double sens de cadre de description et de condition de possibilité) qui en a rendu possible l'émergence. C'est le terme *lieu* qui devient à son tour pertinent, entendu comme espace socioculturel de médiation symbolique. C'est à la jonction de ces deux perspectives d'études, et en insistant sur l'aspect génératif de cette activité, que nous proposerons une définition du LC comme *déixis instituante*.

Pour développer notre argumentation, nous allons procéder en deux étapes. Dans un premier temps, nous allons définir quelques propriétés du LC qui émergent avec clarté lorsqu'on se situe dans la perspective des acteurs. Ce sera l'objet de notre première partie. Dans la seconde, nous discuterons la capacité du LC de générer des mondes et de redéfinir réflexivement la position et l'identité des acteurs. En conclusion, nous essaierons de montrer la productivité d'une lecture socio-sémiotique des LC dans l'approfondissement de quelques questions du débat sociologique actuel.

Plongé au cœur des pratiques sociales, le LC peut être envisagé sous son aspect de *ressource interactionnelle*, de dispositif que les acteurs peuvent activer, manipuler, soumettre à négociation, comme ils le font pour nombre d'autres activités cognitives (élaboration de justifications, par exemple) ou pratiques (manipulation d'objets, par exemple). Quatre caractéristiques nous paraissent cerner le LC comme ressource interactionnelle.

*La créativité.* Alors que traditionnellement le LC et le stéréotype qui lui est sous-jacent sont considérés comme l'épitomé de la banalité, le dénominateur commun du déjà vu et du déjà su, le royaume de la vulgarisation doxique, une perspective interactionnelle-conversationnelle permet de les appréhender sous leur dimension proprement créative, en insistant sur la capacité du LC d'engendrer, à partir d'une pratique qui se rapprocherait de celle du bricoleur lévi-straussien, un nombre infini de variantes du même noyau initial. On peut mieux comprendre la capacité créative du LC, sa force d'institution de code, si l'on se souvient de son inscription dans le registre plus général du sens commun. Cette inscription l'affranchit des principes de vérification, de non-contradiction et d'objectivation qui caractérisent le discours scientifique ou d'autres formes conversationnelles inspirées de ce dernier, telles la description ou la justification. En s'articulant autour d'un savoir vague et indéfini, le LC est flexible et malléable. Son contenu invite d'autant plus à la création et à la variation qu'il se présente sous forme de base, de canevas à peine esquissé, prêt à être enrichi et modifié à chaque appropriation énonciative. Dans ce numéro, c'est la contribution de Fabbri-Escudero qui insiste le plus explicitement sur l'aspect créatif du LC, jusqu'à en faire une forme de discours poétique.



*L'ouverture.* Si, appréhendé sous un angle exclusivement cognitif et dans une opposition vrai-faux, le LC ne peut apparaître que comme le lieu d'un savoir figé, toujours égal à lui-même et reproduit à l'infini tel quel, une perspective intersubjective permet d'en valoriser en revanche l'aspect ouvert, en devenir, étroitement lié à sa nature créative et à sa capacité d'innovation. Le LC se caractérise alors moins comme connaissance objectivée du monde que comme appropriation située, de la part des acteurs, d'un savoir circonstanciel qu'ils vont eux-mêmes rendre disponible *hic et nunc* à toutes fins pratiques. À ce propos, il est important de souligner qu'un LC, avant de véhiculer un *savoir* (doxique ou scientifique), engendre et rend disponible de la *signification*. L'inscription de la problématique du LC au sein du champ plus général d'une sémiotique de la signification et de la réception rend immédiatement évidente la fragilité des lectures *externalistes* et véhiculaires du sens. Le LC, en tant que production de signification engendrée localement, ne saurait être vu comme une construction, figée une fois pour toutes, que les acteurs accepteraient ou refuseraient, tel un message que l'on accepte ou pas de réceptionner. Le savoir articulé par le LC est par définition un savoir ouvert, un savoir flou qui s'offre à l'élaboration et à l'appropriation de l'autre.

*La négociation.* Cette appropriation ne peut se produire qu'à l'intérieur d'une véritable *structure négociale*, dont l'analyse conversationnelle a, par ailleurs, mis à jour un certain nombre de propriétés. Trois de ces propriétés semblent jouer un rôle particulièrement important dans le développement de la dimension négociale du LC : son caractère dynamique, endogène et stratégique. Le caractère *dynamique* est peut-être aussi le plus immédiatement évident. Toute négociation étant par définition temporellement orientée et inscrite dans une durée, tant la confrontation interactionnelle qui définit l'échange (proposition, réception, ajustements réciproques, accord ou échec, etc.) que l'appropriation du LC de la part des acteurs engagés dans le cours d'action impliquent une dynamique qui situe la négociation très loin de la simple transmission d'information. Le caractère *endogène* du LC permet de comprendre l'importance cruciale des acteurs. L'idée est que le LC, en raison de son ouverture et du caractère flou et flexible du savoir qu'il articule, se prête particulièrement bien à une appropriation radicale de la part des acteurs et finit par être de part en part une production locale, engendrée par les acteurs comme résultat d'un processus intersubjectif. Le LC n'est pas seulement un fragment de savoir sur le monde dont les acteurs se serviraient quand l'occasion se présente, il est surtout une production locale qui façonne le monde au fur et à mesure que celui-ci émerge dans l'échange. Un troisième aspect de la dimension négociale du LC est son caractère *stratégique*, à savoir son utilisation au sein des manœuvres mises en place par les acteurs lors des échanges conversationnels ou des cours d'action. En tant que structure ouverte, soumise à la négociation conversationnelle et interactionnelle, et disponible pour

les stratégies de manipulation des acteurs, le LC semble offrir une configuration particulièrement souple. Cette configuration permet le déploiement des stratégies de manipulation (dans le sens que la sémiotique narrative attribue à ce terme; cf. Landowski, 1989) et elle offre la possibilité de parvenir à un accord partagé tout en respectant la diversité des positions des acteurs. La capacité du LC de fédérer une diversité de positions, en raison de sa nature ouverte et de la marge de créativité qu'il laisse aux acteurs, a des implications théoriques importantes. Nous y reviendrons dans nos conclusions.

*La force instituante.* L'ensemble de propriétés que nous venons de présenter converge vers une définition du LC comme *déixis instituante*. Le renversement de la logique *externaliste* et représentationnelle permet de mieux cerner la dimension déictique du LC, à savoir sa capacité de renvoyer à des états, situations et valeurs du monde. Ce renvoi permet soit de fournir des renseignements sur ces états, situations et valeurs du monde, soit de préciser la position des acteurs vis-à-vis de ceux-ci, soit d'effectuer les deux opérations à la fois. L'article de Perron et Danesi insiste sur cette dimension déictique, surtout pour montrer la manipulation qu'en fait le locuteur pour fournir des informations sur lui-même. La notion de déixis, toutefois, ne nous semble pas rendre compte du mécanisme instituant du LC. À partir de son origine linguistique, la déixis suggère l'idée d'un renvoi à une réalité séparée et externe aux acteurs. La seule caractérisation déictique maintient donc le LC dans une perspective indicielle, selon laquelle le rapport entre représentant et représenté, ou informateur et information, se constitue selon le registre du renvoi et du décodage. Une telle position est doublement insatisfaisante. D'une part, elle présuppose une notion de sujet «fort», qui maîtrise et oriente sa communication et ses choix langagiers selon une logique fins-moyens. D'autre part, la séparation, la rupture impliquée par la logique indicielle entre représentation et représenté pose le problème de la relation entre information et acteurs, entre cours d'action et «contexte».

En revanche, une analyse du mécanisme de fonctionnement du LC à partir de la perspective des acteurs (Coulter, 1979 et 1989) nous permet de poser la question du renvoi au contexte en termes moins dichotomiques. En effet, la déixis rendue possible par le LC ne correspond qu'en partie à la déixis indicielle classique, parce qu'elle dispose, en plus, d'une *force instituante*. La déixis du LC est instituante premièrement parce qu'elle permet d'«institer» le monde auquel le LC semble se référer par simple voie de désignation. Deuxièmement, elle «instite» l'identité des sujets engagés dans l'interaction tant en termes d'identité «égologique», entendue comme information fournie sur soi-même par l'énonciateur, que comme identité «dialogique», entendue comme information fournie par l'énonciateur sur sa vision de son coénonciateur. Finalement, elle «instite» les relations qui relient les différents éléments du système : les acteurs entre eux et chaque acteur au monde.

L'ensemble de ces points de vue et relations ne préexistent donc pas au LC ou alors lui préexistent en partie seulement. La plupart émergent à partir des négociations et des pratiques situées des acteurs. Le LC permet aux acteurs d'articuler un matériau cognitif ou symbolique peu structuré et de se l'approprier progressivement au sein même de l'interaction. Il en va tout au contraire que dans la vision traditionnelle *externaliste* et *cognitivist* du LC. Là, le LC est considéré comme un fragment figé de savoir doxique sur le monde, utilisé de façon quasi automatique et non réfléchi par les acteurs. Ceux-ci puiseraient dans un stock de figures, de descriptions et de logiques de fonctionnement du monde dans un but d'économie de communication et pour disposer d'un territoire de savoir non controversé et donc facilement partageable. En insistant sur sa force déictique et institutive, nous envisageons en revanche le LC comme une *ressource interactionnelle* à part entière, mobilisée et manipulée par les acteurs, afin de produire non seulement un accord partagé sur les intentions réciproques et sur le monde, mais aussi sur les coordonnées qui, en rendant la réalité sociale disponible et partageable, lui attribuent une véritable existence. En l'analysant sous son caractère déictique et instituant, nous pouvons alors mieux comprendre le rôle du LC en tant qu'*opérateur de sociabilité* et *médiateur de lien*.

## L'INSTITUTION D'UN SYSTÈME D'ACTEURS

La discussion de quelques exemples (élaborés à partir de ceux donnés par Daniel Cefaï et Renaud Dulong) devrait nous permettre de montrer le mécanisme de la déixis institutive mis en œuvre par certains LC, son efficacité symbolique ainsi que son opérativité sociale.

1. *Ici ce n'est pas le Ritz.*
2. *Les hommes politiques, tous des pourris.*
3. *Dans certains cas, il faudrait la peine de mort.*
4. *Il y en a qui n'ont pas compris qu'on est quand même chez nous.*

Très différents à maints égards, ces quatre énoncés appartiennent néanmoins à une seule famille. Leur caractéristique commune est de se fonder sur un stock de connaissances doxiques qui, si partagées, ne nécessitent ni davantage de précisions, ni d'être soumises à une discussion préalable. Dans ce sens, le cadre fastueux d'un grand hôtel, les mœurs répréhensibles d'une catégorie socio-professionnelle très spécifique, la légalité d'une punition extrême et irréversible, la nécessité d'opérer une distinction et une hiérarchisation entre immigrés et autochtones semblent être autant d'éléments du monde naturel, fragments de sens commun doués d'une objectivité propre et décrivant des identités de groupes (autochtones *versus* immigrés), de lieu (un grand hôtel), un état du monde (la corruption d'une catégorie) ou encore une attitude favorable à une procédure (la peine de mort) et à un enchaînement problème-solution.

Dans une logique cognitiviste et représentationnelle, on pourrait s'attacher à confirmer ou à infirmer ces LC, à relativiser les chaînes causales, à distinguer les catégories, à nuancer les constats. Encore pourrait-on chercher à expliquer l'origine de tel ou tel autre LC, son «fond de vérité» s'il y a lieu, sa cause circonstancielle (un crime particulièrement sordide, une vague xénophobe, quelques «affaires» de trop, etc.). Mais on pourrait aussi, et c'est la perspective que nous proposons ici, étudier ces LC comme des *dispositifs d'institution de mondes, rendus possibles par une déixis réflexive*. On pourrait observer alors que ces énoncés présentent un statut de généralité très élevé, assorti d'un contenu informatif assez pauvre. Cette généralité, cette imprécision, ce manque de détails référentiels sont, nous semble-t-il, un élément fondamental de la force institutive du LC. Ils font du LC une sorte de structure simplifiée, de grille de base, qui est donnée aux acteurs pour être enrichie, précisée, ancrée dans un contexte événementiel, social ou interactionnel spécifique. C'est encore cette généralité fondamentale, cette indétermination représentationnelle qui autorise la qualification, proposée dans la partie précédente, du LC comme lieu de créativité, d'ouverture et de négociation.

Le LC exploite à fond les propriétés polysémiques des mots et des énoncés pour articuler un champ de possibles plus qu'un objet référentiel clairement identifié. Le LC ne livre donc qu'une proposition de monde, que l'activité située, incarnée et *négociable* des acteurs transformera et enrichira dans une perspective déictique donnée. Ainsi, le référent Ritz peut être invoqué pour suggérer plusieurs propriétés, ou connotations : le luxe tout court (et encore resterait-il à définir ce terme), les prix élevés, l'atmosphère Belle Époque, le service impeccable, l'emplacement unique, etc. De même, quel versant de l'échiquier politique est-il visé par l'exemple 2? Quel est le référent du «certains» de l'exemple 3? Quelle catégorie de crimes mérite-t-elle la peine de mort? À quel «type» d'immigrés fait-on référence dans l'exemple 4? La réponse à ces questions n'est pas donnée d'avance, et pour cause. Elle émergera de l'interaction, en permettant aux acteurs engagés dans celle-ci de travailler le *script* de base et d'apporter progressivement des éléments de précision qui seront soumis à l'activité de négociation propre à tout échange et seulement alors intégrés au LC. C'est dans ce processus d'enrichissement, de négociation et d'appropriation de la part des acteurs que le «lieu» devient véritablement «commun», qu'il se constitue comme médiateur symbolique et comme opérateur de lien. Qu'il se constitue comme point d'agrégation et comme générateur d'une dynamique de cohésion. Qu'il devient à la fois lieu commun et liant commun.

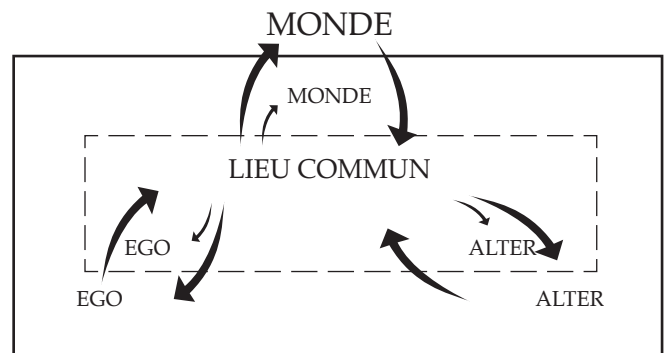
Cet argument peut être développé davantage. La négociation peut amener, nous l'avons vu, à une réduction progressive de la généralité référentielle initiale du LC et permet donc l'émergence d'un accord ou d'un désaccord, eu égard au contenu symbolique ou cognitif ainsi circonscrit. Mais ce travail de réduction et d'explicitation n'est nécessaire ni au fonctionnement du

LC en général, ni à son opérationnalité en tant que liant social. Tout au contraire, dans un grand nombre de cas *c'est précisément le flou polysémique, qui entoure les renvois référentiels articulés par le LC, qui lui permet de fonctionner comme opérateur d'échange*. En d'autres termes, c'est précisément parce que l'on ne sait pas trop «ce que ça veut dire», à quoi «ça fait référence», que le LC peut être utilisé de façon tout à fait spécifique comme *ressource conversationnelle*, comme *déixis instituante* et comme *médiateur symbolique*. Dans une perspective d'interaction et de sens commun, ce qui importe n'est pas la discussion des termes utilisés et la réduction de leur ambiguïté sémantique (ce que ça veut dire) ou cognitive (logique vrai-faux). Ces préoccupations relèvent d'une logique intellectuelle à visée généralisante et scientifique très éloignée des mécanismes à l'œuvre dans les interactions routinières de la vie quotidienne et typiques d'autres formes d'interaction conversationnelle, tels le débat ou la table ronde, par exemple.

Ce qui compte, nous semble-t-il, est beaucoup plus la possibilité de fournir un terrain commun (*common ground*) qui, précisément en raison de son imprécision et de sa polysémie, permet de participer à un accord tout en gardant des positions différentes. Chaque acteur est ainsi libre d'interpréter le LC comme bon lui semble et de se tenir à sa propre interprétation tout en acceptant, à un autre niveau de généralité, de trouver un terrain d'entente et de parvenir à un accord avec son interactant. Le LC permettrait ainsi la performance considérable d'articuler un même contenu pour tous les acteurs engagés dans l'interaction, tout en aménageant en même temps la possibilité d'une lecture idiosyncrasique et donc d'une position personnelle et distincte. Ainsi, les «y» évoqués dans l'exemple 4 seront identifiés tantôt à l'ensemble des étrangers, tantôt à une nationalité particulière, ou à minorité encore plus spécifique. Chaque acteur pourra «remplir» le canevas avec sa xénophobie personnelle, sans avoir besoin de l'explicitier. La déixis du «y» sera à la fois générale et spécifique, partageable par un grand nombre de xénophobes ordinaires et substantiée par des stéréotypes personnels qui peuvent cohabiter sans entacher la possibilité d'un accord.

Nous pouvons maintenant tenter une formalisation du mécanisme de la déixis instituante, qui semble bien être un des mécanismes de base du LC (cf. figure ci-contre). Son déploiement se fait en trois étapes. Dans un premier temps, en ouvrant un champ de possibles, le LC permet à l'interaction de se dérouler selon la modalité particulière du *générique-spécifique* et permet d'établir un *common ground*, fondé sur le paradoxe apparent d'une *entente idiosyncrasique*. Les acteurs prennent en charge le LC, se l'approprient et l'intègrent dans leurs stratégies langagières et interactionnelles. Mais cette activité n'est pas neutre, car elle produit (c'est le deuxième temps du processus) des informations sur l'ensemble des termes du système qui vient d'être institué par l'interaction : le sujet (ego), l'interlocuteur (alter) et le monde évoqué. Comme plusieurs auteurs l'ont souligné dans ce nu-

méro, le LC renseigne à la fois sur celui qui le propose (Perron et Danesi), sur celui à qui on l'adresse (Cefai) et sur ce dont il parle (Quéré). Une structure énonciative prend forme et émerge progressivement au cours de l'interaction. Finalement, et c'est le troisième temps du processus, les termes de la configuration énonciative ne renvoient que très partiellement à une réalité du monde naturel externe et préexistante à la production du LC. La définition des termes, leur description, leur identification sont circonstancielles et endogènes. *Le monde et les sujets articulés par le LC sont un produit local de l'interaction*. On se souviendra que, dans le paragraphe précédent, nous avons caractérisé le LC par sa créativité, par son ouverture et par son caractère *négociatif*. Ce sont ces qualités qui confèrent à la procédure déictique son caractère instituant. Le geste déictique déployé par le LC feint une référence à un monde externe, mais en réalité génère et institue ce monde au sein même de l'interaction. Ainsi, un lieu comme le Ritz, les mœurs d'une catégorie socio-professionnelle, l'identité d'un groupe ethnique ou une relation de cause à effet ne sont pas des états du monde, indépendants des acteurs et que ceux-ci emprunteraient quand l'occasion se présente, ils sont plutôt des productions locales, engendrées de façon endogène dans l'interaction et rendues «objectives» par le travail des acteurs. Une fois atteinte cette objectivité et cristallisés dans le stock des connaissances doxiques, ils disposent d'un pouvoir de retour réflexif, dans un processus incessant et circulaire d'institution-objectivation-appropriation-institution.



Mécanisme de la déixis instituante du lieu commun :  
émergence d'une structure énonciative, génération d'un  
système d'acteurs, et institution de mondes.

Soit l'énoncé «Ici, c'est pas Chicago», proposé par Renaud Dulong dans son article. Cet exemple montre bien à la fois la force déictique instituante du LC, son efficacité comme médiateur symbolique et sa capacité d'être un opérateur de lien. Dans la plupart des cas, lorsqu'un énoncé de ce type est produit, les deux «réalités» dont il est question, «ici» et «Chicago», restent largement indéterminées et dépourvues, comme diraient les philosophes du langage, d'un «contenu extensionnel». Quelle est la référence, le *designatum*

d'«ici»? Est-ce seulement le lieu *hic et nunc* où l'énoncé est produit, est-ce une portion de territoire aux limites clairement identifiées et unanimement reconnues, est-ce un territoire homogène, est-ce un territoire tout court ou plutôt une géographie imaginaire, une réalité socio-cognitive, largement indéterminée et que la convocation énonciative offre au travail de l'interlocuteur? Des observations analogues pourraient être avancées pour «Chicago», dont le contenu référentiel est tout aussi vague et sujet aux choix interprétatifs des acteurs engagés dans l'interaction. Le contenu «extensionnel» de «ici» et de «Chicago» sera identifié, détaillé et négocié au moment même de son énonciation. La structure fortement elliptique et polysémique du LC permet, et même oblige, à ce type de travail. Ce que «ici» et «Chicago» désignent sera institué *in situ* et placé (*débrayé*, dans les termes de la sémiotique narrative) ensuite dans le monde naturel. Renvoi déictique et force instituante ne sont qu'un seul et même geste, et ce d'autant plus que, dans la plupart des cas, le «ici» et le «Chicago» ne seront l'objet d'aucune discussion ou demande de précision, ils resteront elliptiques, vagues, implicites. C'est bien évidemment la polysémie intrinsèque et le double niveau (sémantique et énonciatif) de «ici» et «Chicago» qui permettent cette indistinction. Chaque acteur sera libre alors d'attribuer un contenu extensionnel différent à ces termes. Le «ici» désignera «cette rue» pour l'un et «ce quartier» pour l'autre; il signifiera «violence» pour l'un et «marginalité» pour l'autre. «Chicago» désignera une ville bien précise située spatio-temporellement pour l'un et une référence générique de ville de gangsters pour l'autre; elle signifiera corruption pour l'un et tueries incontrôlées pour l'autre. Chaque acteur pourra ainsi instituer un monde de sens commun (*commonsensical*) personnel, sans pour autant se trouver dans l'impossibilité de parvenir à un accord (ou de maintenir un désaccord) avec l'autre. Oui, «Ici, c'est pas Chicago», on ne sait pas trop ce que cela veut dire, mais finalement cela n'a pas beaucoup d'importance.

## CONCLUSION : LIEN SOCIAL ET ORDRE SYMBOLIQUE

Le changement de statut de la problématique du LC permet d'évaluer son importance à la fois comme phénomène théorique, comme concept sociologique et comme outil analytique. Pour conclure, nous allons esquisser rapidement trois problématiques qui se dégagent de la discussion précédente et qui mériteraient d'être approfondies : la problématique du stock de connaissances partagées; les pratiques de sociabilité (*common ground*); la question de la catégorisation.

*LC et stock de connaissances.* Saisi sous sa description *internaliste*, le LC apparaît comme l'opposé d'une structure figée et répétitive, d'une cristallisation du savoir doxique dont les acteurs se serviraient comme d'une donnée qu'ils puiseraient dans un stock d'informations plus ou moins étendu. À l'opposé d'une vision

informationnelle de la relation entre acteurs et savoir contextuel, une lecture des LC épistémologiquement réorientée pourrait contribuer à élucider la question du stock de connaissances, qui demeure un aspect fragile des théories interactionnistes et des philosophies du sujet non dualistes. Dans les LC, seule une petite quantité d'information est «déjà là». Une grande quantité est produite par les acteurs au moment où, à travers une pratique de négociation, d'appropriation et de renvoi déictique instituant, ils donnent naissance à un monde possible, qui ne leur préexistait pas.

*LC et lien social.* Dans le même cadre épistémologique et saisi sous sa description interactionnelle, le LC illustre un mécanisme de constitution du lien social tout à fait spécifique. En raison de son caractère ouvert et largement non déterminé, le LC aménage un espace de liberté considérable pour les interactants. Contrairement à d'autres formes conversationnelles ou discursives, fermées sur elles-mêmes, le discours du LC est par définition en devenir, ce qui implique la coopération énonciative pour pouvoir émerger. On pourrait parler alors, à propos des interactions rendues possibles par le LC, d'un lien social qui s'instaure par *agglutination*, par *rapprochement visqueux*, non pas à un concept ou à une position précise, mais à un ensemble flou, à un agrégat qui n'est que partiellement défini, où chacun peut entrer par un accès différent et personnel. Alors que d'autres formes conversationnelles, telles que le discours administratif, le discours technique ou, bien sûr, le discours scientifique, instaurent un lien qui est de l'ordre de l'adhésion, de l'affiliation, de l'acceptation ou du rejet, le LC, se situant au plan du sens commun et des pratiques ordinaires, se contente d'une *participation limitée*, d'une *contribution non engageante*. Un approfondissement de l'analyse dans cette direction pourrait nous éclairer sur les mécanismes de constitution du *common ground*, de ces accords partagés si importants pour les interactions de la vie quotidienne et pour l'engendrement et le maintien des réseaux de sociabilité. Il permettrait aussi de nuancer et d'enrichir les significations sociologiques et cognitives des termes «accord» et «partagé».

*LC et catégorisation.* Finalement, l'approche proposée devrait permettre d'aborder d'un point de vue micro-social la question des catégories cognitives macro-sociales et de l'ordre symbolique. Un travail de ce genre nécessite une observation *in situ* d'un corpus de LC effectivement énoncés dans des situations données. En effet, si les mécanismes de fonctionnement du LC semblent accepter un certain degré de formalisation, il n'en reste pas moins que le choix de tel ou tel LC, la tournure qu'il prendra, la séquence d'échanges conversationnels ou comportementaux qu'il engendrera ne peuvent être analysés que sur le terrain. Ces données empiriques pourraient nous renseigner sur l'ordre symbolique produit localement et rendu disponible par les acteurs pour faire émerger un monde possible, un système d'acteurs, des relations entre ces derniers, des valeurs et leur hiérarchie, des règles de fonctionnement et un système de catégorisa-



tion. Dans la perspective de certaines analyses de Mary Douglas (1975), cette démarche pourrait faire ressortir, sans pour autant les cristalliser dans une logique *externaliste*, les *implicit meanings* permettant de lire la trame symbolique du social en train de se faire. L'analyse des LC permettrait alors d'enrichir l'analyse du changement social et la compréhension qu'un groupe social produit de lui-même et de son environnement.

#### Références bibliographiques

- BERGER, P. et T. LUCKMANN [1967] : *The Social Construction of Reality*, London, Allan Lane (tr. fr. *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck).
- BOLTANSKI, L. et L. THEVENOT [1991] : *De la justification*, Paris, Gallimard.
- CERTEAU, M. de [1980] : *L'Invention du quotidien*, Paris, U.G.E., 2 vol.
- COULTER, J. [1979] : *The Social Construction of Mind*, London, Macmillan;
- [1989] : *Mind in Action*, Cambridge, Polity Press.
- DOUGLAS, M. [1975] : *Implicit Meanings. Essays in Anthropology*, London, Rutledge and Kegan Paul.
- ECO, U. [1979] : *Lector in fabula*, Milano, Bompiani (tr. fr. : Paris, Grasset, 1985);
- [1984] : *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi (tr. fr. *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, 1987).
- GARFINKEL, H. [1967] : *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, New York, Prentice Hall.
- GOFFMAN, E. [1974] : *Frame Analysis*, New York, Harper and Row (tr. fr. *L'Analyse du cadre*, Paris, Minuit, 1992);
- [1981] : *Forms of Talk*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press (tr. fr. *Façons de parler*, Paris, Minuit, 1987).
- GREIMAS, A. J. [1976] : *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil;
- [1983] : *Du Sens*, tome II, Paris, Seuil.
- LANDOWSKI, E. [1989] : *La Société réfléchie, Essais de socio-sémiotique*, Paris, Seuil.
- MAFFESOLI, M. [1979] : *La Conquête du présent*, Paris, PUF;
- [1985] : *La Connaissance ordinaire*, Paris, Librairie des Méridiens.
- RICŒUR, P. [1977] : *La Sémantique de l'action*, Paris, Éditions du CNRS;
- [1986] : *Du texte à l'action*, Paris, Seuil.
- SCHÜTZ, A. [1962-66] : *Collected Papers*, The Hague, M. Nijhoff;
- [1988] : *Le Chercheur et le Quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck.

# L'ÉVÉNEMENT «SOUS UNE DESCRIPTION» :

## contraintes sémantiques, croyances stéréotypiques et «natural facts of life as a morality»

LOUIS QUÉRÉ

Cet article reformule le thème de la construction sociale des événements à l'aide d'une problématique de l'individuation qui met l'accent sur l'opérativité de la description, sous laquelle un événement est identifié et doté de sens. Il examine deux aspects importants de la matrice de cette individuation. Le premier concerne l'analyse du lieu commun en fonction duquel ce qui se passe acquiert son individualité et sa signification comme événement d'une certaine sorte. Le second concerne l'efficacité cognitive et pratique de la sémantique de la description sous laquelle les événements sont individualisés. Pour mener cette analyse, l'auteur prend appui sur la théorie des stéréotypes (Putnam) et sur certains développements récents de la théorie des *topoi* (Ducrot).

This article reexamines the theme of social event construction using as a tool individuation. It is a means of focusing on the capacity of description to identify an event and endow it with meaning. Two important aspects of the matrix of individuation are examined. The first aspect involves an analysis of the commonplace in terms of how it acquires its individuality and its meaning as a certain sort of event. The second aspect includes a look at the cognitive and practical semantics of descriptions in which events are individualized. The author uses stereotype theory (Putnam) and a number of recent developments in *topoi* theory (Ducrot) as a basis for his study.

*Le langage n'entre pas dans un monde de perceptions objectives achevées, pour adjoindre seulement à des objets individuels des signes purement extérieurs et arbitraires; mais il est lui-même un médiateur par excellence, l'instrument le plus important et le plus précieux pour la conquête et pour la construction d'un vrai monde d'objets.*  
(Cassirer, 1969)

Je voudrais examiner un problème auquel nous sommes confrontés (Michel Barthélémy et moi-même) dans notre étude de la «construction sociale» des événements publics. Il comporte deux aspects. Le premier concerne la nature du «lieu commun» en fonction duquel ce qui arrive, ce qui se passe, ce qui a lieu acquiert son individualité et sa signification comme événement d'une certaine sorte : comment ce «lieu commun» est-il composé et de quoi est-il exactement fait? Comment opère-t-il comme source d'individualité et de sens? J'esquisserai une réponse en termes de «contexte de description», et tenterai de respecifier, à l'aide de la notion phénoménologique de «natural facts of life as a morality» (Garfinkel), la part de *doxa* qui y entre. Le second aspect concerne l'opérativité cognitive et pratique de la «description sous laquelle» un événement est individualisé : dans quelle mesure la thématization publique d'un événement (à la fois sa «normalisation» et sa réception pratique) est-elle orientée, voire contrainte, par la sémantique des termes qui servent à l'identifier et à lui donner sens? Et comment rendre compte de cette capa-

cité d'orientation et de contrainte de la sémantique de la «description»? Je chercherai des éléments de réponse à la fois du côté de la théorie des stéréotypes (H. Putnam) et du côté de la théorie de «l'argumentation dans la langue» (O. Ducrot), en particulier de la théorie des *topoi*. Mais c'est finalement dans les réflexions de L. Wittgenstein sur «voir un aspect» et dans la «sémantique historique» de R. Koselleck que je puiserai de quoi esquisser la réponse qui me semble appropriée à ces questions.

### 1. L'ÉVÉNEMENT «SOUS UNE DESCRIPTION»

Nous partons de l'idée que l'individualisation des événements a lieu dans le processus même de leur publicisation et de leur réception publique. Cette individualisation passe par la schématisation d'un divers hétérogène sous une totalité intelligible et par son affiliation à un «contexte de description». Cette affiliation permet à la fois d'identifier une occurrence comme un événement d'une certaine sorte, de lui donner signification et valeur en tant qu'occurrence spécifique dans son genre et de le décrire. Un événement individualisé est nécessairement un «événement sous une description». Comme le fait remarquer H. White, reprenant le point de vue de L.O. Mink,

il n'y a aucun sens à parler d'événement en soi; on ne peut parler que d'événements sous une description. En d'autres termes, le type de protocole de

description utilisé pour constituer des événements en faits d'une certaine sorte détermine le type de fait qu'on y voit. (White, 1981)

Mais qu'est-ce au juste qu'un «événement sous une description»? Et qu'est-ce qu'un «contexte de description»?

S'agissant de la première question, nous reprenons l'idée d'E. Anscombe, reprise par D. Davidson, qu'il est possible d'identifier et de décrire ce que quelqu'un fait de multiples façons. Son action n'est définie que «sous une description». En effet, un même mouvement corporel peut correspondre à des actions différentes ou des mouvements corporels différents peuvent constituer une même action. C'est pourquoi un certain comportement n'est l'action qu'il est que «sous une description». Cependant, lui appliquer une description n'est pas le restituer dans un discours descriptif. La description sous laquelle une action est identifiée n'est pas un «account», pas plus d'ailleurs qu'une représentation ou une pensée doublant la perception des occurrences. Elle correspond au choix d'un point de vue ou d'un niveau d'individuation. Sélectionner une description, c'est spécifier sous quel aspect une occurrence est appréhendée. C'est ce qui permet *de voir* quelque chose *comme* quelque chose, *de considérer* un événement ou une personne *en tant que* ceci ou cela<sup>1</sup>.

Il en va de même pour les événements. Ceux-ci acquièrent leur individualité non pas en raison des coordonnées spatio-temporelles de leur occurrence, mais en fonction de la description sous laquelle ils sont saisis. Celle-ci spécifie, en fonction du niveau d'individuation choisi, quel événement générique une occurrence instancie et oriente la détermination de ses traits spécifiques. En un sens, elle enclenche le parcours interprétatif à travers lequel se configure l'individualité de l'événement – à la fois par montée en généralité et par descente du général au singulier. Par exemple, il est peu vraisemblable qu'on identifie le dérangement soudain de l'ordre d'un cimetière en termes purement physiques (terre remuée, pierres déplacées, etc.). On y verra spontanément un événement d'une certaine sorte, un événement dans un ordre social – par exemple, le résultat du travail d'une entreprise chargée de réaménager une partie du cimetière, ou, au contraire, celui d'une profanation, et, dans ce cas, non pas de n'importe quelle profanation, mais d'une profanation manifestant des traits spécifiques. L'«événement sous une description» est donc une occurrence ayant acquis son individualité à raison d'un «voir comme», d'un «considérer en tant que», donc en fait d'une interprétation minimale<sup>2</sup> qui définit quel événement générique est exemplifié par cette occurrence et quels traits spécifiques le qualifient en propre (le fait pour un événement singulier d'être un événement d'une certaine sorte, ou d'instancier un événement générique, est une propriété essentielle de cet événement : nous ne pouvons pas individualiser un événement sans le catégoriser)<sup>3</sup>. Nous préciserons plus loin ce qu'implique ce «voir comme».

#### L'idée de «contexte de description»

La notion de «contexte de description», que nous empruntons à P. Ricœur, a pour but de rendre compte de cette détermination<sup>4</sup>. C'est par affiliation à un «contexte de description» que quelque chose qui arrive acquiert son individualité et sa signification intersubjective. Le «contexte de description» est donc d'abord un cadre d'identification. Il permet de répondre aux questions : que se passe-t-il? de quoi s'agit-il? quel sens ça a? et de fournir une description des occurrences. Le «contexte de description» est sous cet angle proche de la notion goffmanienne de «cadre primaire» :

Dans nos sociétés occidentales, identifier un événement parmi d'autres, c'est faire appel, en règle générale, et quelle que soit l'activité du moment, à un ou plusieurs cadres ou schèmes interprétatifs que l'on dira primaires parce que, mis en pratique, ils ne sont pas rapportés à une interprétation préalable ou «originaire». Est primaire un cadre qui nous permet, dans une situation donnée, d'accorder du sens à tel ou tel de ses aspects, lequel autrement serait dépourvu de signification [...]. Quel que soit leur degré de structuration, les cadres primaires nous permettent de localiser, de percevoir, d'identifier et de classer un nombre infini d'occurrences entrant dans leur champ d'application. (Goffman, 1991 : 30)

– et aussi, serait-on tenté d'ajouter, d'organiser l'entrecroisement des perspectives temporelles impliquées dans la définition de toute situation (cf. de Fornel, 1993).

Soulignons trois propriétés remarquables de cette identification en fonction d'un «contexte de description» :

- elle est catégorisante : l'événement identifié est nécessairement d'une certaine sorte; son occurrence instancie un événement générique, étant entendu qu'une même occurrence peut exemplifier plusieurs événements génériques;
- elle est holistique : elle saisit directement une totalité intelligible; la possibilité même de distinguer des parties, des éléments ou des composantes, est donnée par la description sous laquelle cette totalité est individualisée;
- elle est immédiate : elle ne procède pas par inférence ou par interprétation; on ne perçoit pas d'abord des éléments matériels et des détails physiques – des formes, des couleurs, par exemple – dont on infère, par composition et interprétation, qu'il s'agit de tel objet ou de tel événement.

En second lieu, un «contexte de description» fournit une forme de description et un réseau sémantique pour articuler le *voir comme*. L'événement, identifié pour ce qu'il est, dans son genre et sa spécificité, est susceptible d'être nommé, décrit, expliqué, situé dans le temps et dans l'espace, mis en relation avec d'autres événements, décomposé en éléments constituants, etc., dans les

termes fournis par le réseau sémantique sélectionné (cf. plus loin l'exemple de l'émeute)<sup>5</sup>.

Maintenant, si l'on essaie de décrire ce qui entre dans un «contexte de description», on trouvera toutes les médiations symboliques qui interviennent comme «interprétants internes» (Ricoeur) des actions, des événements, des objets, etc. : des règles, des normes, des jeux de langage, des pratiques instituées, des us et des coutumes, des échelles de valeur, des critères de discrimination et d'évaluation, des catégories et des concepts, bref tout ce qui sert à articuler l'expérience ou à «donner forme, ordre et direction à la vie» (Ricoeur, 1983 : 93)<sup>6</sup>. Reprenons l'exemple de la profanation de tombes. Le «contexte de description» qui permet d'identifier un tel événement est fait de l'ensemble des mœurs (habitudes d'action), des croyances, des normes, des désirs et du langage qui articulent nos comportements et nos pratiques dans nos rapports aux morts. C'est en fonction d'un tel arrière-plan d'institutions, et du champ problématique qu'il circonscrit, que l'acte de bouleverser l'ordre d'un cimetière acquiert son individualité, qu'il est reconnu pour l'événement qu'il est : par exemple, une profanation offensant à la fois les morts et la communauté de ceux qui adhèrent à ces mœurs, croyances, normes, etc., un acte appelant certains types de réaction et une offense demandant réparation par des pratiques et des expressions appropriées.

Ainsi défini, un «contexte de description» fournit en quelque sorte le «lieu commun» que doit incorporer un événement pour qu'il soit individualisé comme événement-dans-un-ordre-social. Il faut conserver son double sens à l'expression «lieu commun» : il est à la fois un espace partagé auquel on rapporte les occurrences et les situations pour les individualiser et leur donner sens; il est en même temps un fond commun de croyances, de conjectures, de mœurs et de coutumes, de discriminations et de principes d'évaluation, bref de *doxa* – ce fond commun faisant loi, limitant le sens, fondant le jugement et «traçant la frontière mouvante, mais indépassable, de ce qui peut être entendu et compris» (Cauquelin, 1990 : 67). Cependant, cette définition ne va pas sans problèmes. Je voudrais en soulever deux. Le premier concerne le mode d'implication des pratiques dans un tel «contexte de description» et donc le caractère incarné de l'identification d'un événement «sous une description»; le second porte sur le caractère de *doxa*, tel que nous l'avons défini.

#### *Le caractère praxéologique d'un «contexte de description»*

Le premier problème peut être traité sous deux angles différents. S'agissant de proposer une définition vraisemblable d'un «contexte de description», on peut bien se demander quelle est, dans le système symbolique qui permet d'individualiser un événement, la part des pratiques instituées, des habitudes et des capacités d'action, des cadres d'appréciation qui informent nos réponses morales. M'appuyant sur des auteurs comme

Wittgenstein, Mead et Merleau-Ponty, je voudrais esquisser une réponse «pragmatiste» à cette question. Il existe cependant une autre façon d'aborder le problème, qui consiste à partir de l'analyse de la réception publique de l'événement et de tenter de rendre compte, à travers des études de cas, de la dimension pratique de cette réception. Je présenterai tour à tour ces deux approches.

L'idée de base, dans la notion de «contexte de description», est que nous identifions les événements non seulement en les subsumant sous une catégorie ou un genre, mais aussi et surtout en les affiliant à un ordre social où ils représentent des événements vraisemblables. Or cette matrice d'identification est indissociablement cognitive et normative, axiologique et morale. Dans cette perspective, les éléments-clés d'un contexte de description sont, d'une part, une connaissance «de sens commun» des structures sociales et du monde connu partagé avec les autres et, d'autre part, l'adhésion à une moralité, au sens d'un *background* partagé de discriminations et de «fortes évaluations» (Taylor, 1985, 1991), sur lequel prennent appui nos jugements, nos réactions et nos réponses. Cependant cette conception ne va pas de soi, et il convient d'explicitier au moins les deux points suivants : comment des pratiques instituées, des habitudes et des capacités d'agir peuvent-elles informer l'individuation d'un événement? Et comment nos réactions, guidées par des discriminations et des principes d'évaluation d'ordre moral, peuvent-elles s'incorporer à notre perception, et au travail d'identification qu'elle implique?

Cette dernière question peut d'ailleurs sembler bizarre. Nous sommes en effet portés à raisonner comme si l'identification d'une occurrence précédait son évaluation et était indépendante d'elle. Notre attachement à la distinction fait/valeur nous fait considérer que l'établissement des faits est une affaire purement cognitive, requérant une attitude de neutralité axiologique, et que nos réactions et notre engagement dans l'action sont subordonnés à un jugement évaluatif induit par une identification première qui, elle, n'implique aucun élément de valeur ni de moralité. Or c'est un mode de raisonnement que des auteurs comme Wittgenstein, Mead, Merleau-Ponty et bien d'autres (parmi lesquels Garfinkel, Habermas, Putnam, Taylor) nous ont conseillé d'abandonner, au motif qu'il introduit beaucoup trop tard la moralité et les activités pratiques : nous n'avons accès au monde qu'en tant que champ d'actions potentielles informé par nos évaluations, nos réponses morales, nos habitudes et nos capacités d'action (Taylor, 1989, 1991); nous le percevons à travers à la fois sa capacité d'agir sur nous ou de nous affecter, et notre capacité d'agir en lui et sur lui. Nous identifions les choses, les objets et les événements à travers les possibilités d'action qu'ils nous offrent, et donc à travers nos dispositions à leur répondre et nos réactions effectives (étayées sur nos intuitions morales). Pour justifier ce point de vue, il faudrait entrer dans des problèmes de théorie de la perception (en se laissant guider par Merleau-Ponty, G.H. Mead, et peut-être Gibson). Mais je me contenterai



d'évoquer la réflexion de Wittgenstein sur ce que c'est que «voir un aspect», qui met bien en évidence ces différentes composantes de l'identification d'un objet ou d'un événement (cf. Mulhall, 1990).

Pour l'essentiel, l'argument de Wittgenstein est que lorsque nous percevons des objets nous les voyons immédiatement<sup>7</sup>, comme objets d'une certaine sorte, et que, voyant ces objets, nous sommes spontanément portés à les placer sous une description déterminée (sans avoir conscience que nous avons le choix entre plusieurs descriptions possibles). Les changements d'aspect (par exemple le passage de la perception d'une tête de lapin à une tête de canard) sont intéressants de ce point de vue : ils consistent moins à inférer de la perception de nouveaux détails (dans la forme, les couleurs, etc.) qu'il s'agit d'un autre objet que celui vu précédemment, qu'à se rendre compte, par une saisie immédiate, que l'objet auparavant perçu comme étant un *x* peut être aussi perçu comme un *y*, c'est-à-dire peut être placé sous une autre description, qui le met en relation avec un nouvel ensemble déterminé d'objets, différent de celui impliqué dans le premier cas. Ce changement de perception implique que l'objet passe d'un domaine sémantique à un autre (puisque c'est en définitive la grammaire qui dit quelle sorte d'objet est quelque chose, et qui «fixe la totalité des connexions possibles»). La perception de l'objet est donc d'emblée holistique, et la possibilité de l'appréhender sous l'aspect des éléments qui le composent est dérivée : c'est la disponibilité d'un réseau conceptuel, propre à un domaine sémantique, qui permet de décomposer, de façon appropriée, l'objet en ses éléments constitutifs, ses parties, avec leurs rôles et leurs fonctions, et de lui attribuer les prédicats qui lui conviennent<sup>8</sup>.

Mais, dans la réflexion de Wittgenstein, cette identification de l'objet sous une description incorpore d'autres éléments que ces aspects proprement sémantiques et grammaticaux, à savoir : des habitudes de comportement, des capacités d'action, des manières habituelles de réagir et des réponses effectives. Quand nous avons un tableau sous les yeux, pour identifier ce qu'il représente, nous devons adopter à son égard une certaine attitude (le traiter comme une représentation par exemple) et, d'autre part, actualiser nos manières habituelles de réagir à ce qu'il représente. Il en va de même pour les concepts psychologiques : notre capacité à percevoir de la joie ou de la tristesse sur le visage d'un ami suppose que nous adoptions une certaine attitude à l'égard de ses expressions faciales (les considérer comme l'expression de sentiments ou d'émotions) et que nous actualisions nos habitudes de réponse à ce genre de manifestation. En outre, la manière dont nous avons individualisé un objet ou une expression et le fait que nous prenons cette identité comme allant de soi sont manifestes dans notre comportement verbal et non verbal à leur égard. Comme l'écrit Mulhall, «an object's being the kind of object it is, is manifest in the ways it is woven into that person's verbal and non verbal practical activities» (Mulhall, 1990 : 141).

Tout cela n'est en définitive possible que parce que nous disposons d'un *background* d'habiletés et de moralité, comportant aussi bien des savoir-faire et des techniques pour traiter les différents domaines du monde, que des cadres de discrimination et d'évaluation pour organiser nos réponses et nos réactions effectives. Dans cette perspective, nos perceptions et nos identifications (d'objets, d'événements, d'actions, etc.) sont informées à la fois par des réseaux conceptuels qui nous rendent les différents domaines du monde praticables et descriptibles, par nos capacités pratiques incorporées («embodied») et par les cadres implicites de nos jugements moraux, esthétiques, etc.

### *Le champ pratique associé à l'événement*

L'étude de la réception des événements fait, quant à elle, apparaître une autre dimension du problème. Nous partons ici de l'idée herméneutique que la réception d'une œuvre n'est pas la reconstitution de l'intention de signification d'un auteur, mais l'appropriation de la «proposition de monde d'un texte» en fonction de la situation du lecteur (cf. Ricœur, 1986). Cette situation se trouve ainsi éclairée, ouverte, explicitée par l'œuvre. En ce sens, la réception de l'œuvre participe à la «construction» de son sens. Elle médiatise en même temps l'accès du lecteur à lui-même (à une meilleure compréhension de soi) en tant que sujet pratique (avec les deux dimensions de la passivité et de l'activité).

Il en va de même, nous semble-t-il, pour la réception de l'événement. Celle-ci est doublement ancrée dans le champ pratique. D'un côté, comme nous venons de le voir, nous ne pouvons pas individualiser un événement sans nous appuyer sur ce fond commun que sont nos pratiques instituées, nos échelles de valeur, notre langage, nos habitudes de réponse et nos capacités incarnées d'agir et de réagir (pour les pragmatistes qui suivent Peirce, les croyances sont d'abord et avant tout des «habitudes pour l'action»). D'un autre côté, la réception d'un événement nous ouvre des perspectives d'action, parce que nous individualisons les événements en fonction des «affections» qu'ils engendrent et des possibilités d'action qu'ils offrent, cela dans le champ problématique où ils se déploient comme singularités (Deleuze, 1969). La réception implique donc non seulement des jugements, mais aussi des engagements pratiques dans la situation problématique à la fois créée et révélée par l'événement. D'où la question : comment l'appréhension d'un événement «sous une description» organise-t-elle un champ pratique autour de lui?

Par organisation d'un champ pratique, nous entendons la chose suivante : un événement n'est pas quelque chose à quoi l'on assiste dans une posture d'observateur désengagé, curieux de savoir ce qui se passe dans le monde. Comme nous l'avons déjà souligné, l'individualité même de l'événement incorpore une part de nos habitudes incarnées d'action et de réaction, avec leur *background* de moralité et de capacités. Concrètement,

cela veut dire que nous appréhendons un événement en tant qu'il nous affecte et qu'il nous concerne, et en fonction des réactions qu'il suscite en nous. De même, dans la mesure où la réception de l'événement éclaire notre situation, nous sommes portés à traiter celle-ci par des réponses appropriées.

Or, si nous maintenons l'idée qu'il n'y a pas de sens à parler d'événement en soi (il n'y a d'événement que «sous une description»), il faut aussi convenir qu'un événement n'est pas en soi – c'est-à-dire par sa seule occurrence, spécifiée en termes spatio-temporels – capable de nous affecter, de nous concerner, de susciter notre réaction ou de nous offrir des possibilités d'action. C'est pourquoi nous défendons l'idée que c'est «l'événement sous une description» qui structure autour de lui-même un champ pratique, et que cette opérativité singulière est inhérente à la description sous laquelle il est individualisé : outre qu'elle est relationnelle (elle incorpore ce que nous sommes, nos croyances, notre moralité, nos habitudes d'action, nos us et nos coutumes), sa capacité de nous affecter est «socialement construite» – essentiellement par l'affiliation de l'événement à un «contexte de description» et par la définition de la situation problématique qu'ainsi identifié il crée ou révèle. D'un autre côté, notre propre capacité de réagir à l'événement, de traiter la situation qu'il occasionne, n'est pas davantage donnée que la capacité de l'événement de nous affecter : elle partage le caractère d'émergence de cette dernière capacité. D'où la question : comment se forme cette double capacité, en interaction l'une avec l'autre ? Plus précisément encore, si le rôle de l'affiliation à un «contexte de description» est tel que nous le prétendons, par quelles médiations l'appréhension d'un événement «sous une description» dispose-t-elle de cette capacité de structurer un champ pratique, c'est-à-dire de spécifier qui est affecté, sous quels aspects, et de faire émerger des perspectives et des orientations d'action, des rôles d'acteurs à endosser, des «programmes» de traitement de la situation, et même des repères temporels pour actualiser ces perspectives d'action ?

Certes l'imbrication soulignée par Wittgenstein, entre nos capacités descriptives, nos capacités pratiques et nos réponses (esthétiques, morales, etc.), apporte un début d'éclairage sur cette question complexe. L'individualité de l'événement incorpore d'emblée quelque chose de notre «embodied agency» (Taylor). Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la description sous laquelle est placé un événement structure un champ pratique, s'il est vrai que la description elle-même est imprégnée de nos habitudes et de nos capacités d'action, et que la maîtrise pratique dont nous faisons preuve dans le traitement des différents domaines du monde implique une maîtrise des réseaux conceptuels qui les articule. Mais cette esquisse de réponse ne résout pas entièrement le problème. Demeure en particulier dans l'ombre la capacité de la sémantique des termes impliqués dans la description d'orienter, voire de contraindre, l'organisation d'un champ pratique autour de l'événement.

Un exemple permettra peut-être de mieux faire apparaître le problème, et d'ajouter une autre dimension à sa formulation initiale. Nous avons commencé par travailler sur l'affaire Carpentras au printemps 1990, où la profanation d'un cimetière israélite avait été très rapidement attribuée à l'action idéologique et politique d'individus et de groupes mus par la haine antisémite, par des convictions racistes, et éventuellement par des sympathies pour les partis d'extrême-droite. Je laisse de côté l'historique de cette affaire et me contente de souligner deux aspects. Le premier vient illustrer ce que je viens d'explicitier dans le précédent paragraphe : une même occurrence structure des champs pratiques différents selon la description sous laquelle elle est individualisée, car chaque description actualise un domaine sémantique différent. Lorsqu'il est décrit comme profanation d'un cimetière, l'événement représente une offense à l'égard à la fois des morts et de la communauté de ceux qui adhèrent aux croyances et aux pratiques qu'incarnent l'ordre d'un cimetière et les façons de s'y comporter, et, en tant qu'offense, il appelle un certain mode de réparation, tandis qu'en tant que délit il suscite des pratiques institutionnelles déterminées (enquête policière, traitement judiciaire, etc.). Par contre, lorsqu'il est appréhendé comme acte antisémite, c'est-à-dire affilié à un «contexte de description» différent, le même événement acquiert une autre identité et une autre portée. Entre autres, ceux qu'il affecte ne sont plus définis en fonction de croyances, d'us et de coutumes réglant le rapport aux morts, ni en fonction d'une appartenance religieuse ; il ne les affecte pas sous le même aspect (l'antisémitisme les concerne en tant que citoyens adhérant à certaines valeurs et assumant certaines responsabilités) ; et il ouvre de tout autres perspectives d'action, de réparation, de réponse et de traitement de la situation créée ou révélée par sa «normalisation». D'une certaine manière, on a là quelque chose d'équivalent aux recadrages décrits par Goffman en termes de «modalisation» (altération du sens d'une action ou d'un événement déjà pourvus de sens par l'application d'un cadre primaire). Mais deux questions se posent : en quoi la sémantique interne des termes «profanation» et «acte antisémite» contribue-t-elle à structurer différemment le champ pratique autour de l'événement, selon que celui-ci est placé sous l'une ou l'autre description ? Qu'est-ce qui spécifie le cadre mis en œuvre pour «modaliser» l'événement déjà identifié en fonction d'un «cadre primaire» (cette redescription n'étant pas une rupture de cadre) ?

La seconde partie de l'article sera consacrée à répondre à ces questions. Elle soulignera la capacité de liaison, conceptuelle et pratique, inhérente à toute description identifiante, et elle mettra en évidence une dimension non prise en considération jusqu'à présent, à savoir la structure temporelle des concepts sociaux et politiques (ou des cadres de «modalisation»), en particulier, leur capacité de composer d'une façon déterminée l'entrecroisement des perspectives temporelles du passé, du présent et du futur (en rapport avec une conception de l'histoire comme «disponible» et «faisable»).

Cette explicitation du caractère praxéologique des «contextes de description» qui fournissent les «lieux communs», en fonction desquels les événements trouvent leur individualité, doit être conduite un pas plus loin. Car si nous avons quelque idée de la constitution de ces «contextes de description», telle que peut la découvrir une analyse conceptuelle, il demeure que celle-ci n'est pas en mesure de nous indiquer quelle est leur teneur phénoménale : sous quelle forme sont-ils à la disposition des membres d'une société? Comment sont-ils mobilisés? Et comment les agents procèdent-ils pour constituer un événement comme événement dans un ordre social, identifiable et réidentifiable par tout un chacun comme étant un seul et même événement? Je n'entrerai pas dans l'analyse de cette constitution intersubjective des événements, pas plus que dans l'examen du caractère «occasionné» des «lieux communs» (c'est-à-dire du fait qu'ils ont à être assemblés, composés, de façon *ad hoc*, dans chaque situation d'identification d'événement, et que le choix d'une description est lui-même guidé par des considérations contextuelles). Je me contenterai de mettre en évidence le statut de «lieux communs» de ces «contextes de description», au second sens du terme cette fois, c'est-à-dire au sens de *doxa*.

Le problème n'est pas de compléter notre définition des «contextes de description», mais d'esquisser une analyse de leurs propriétés phénoménales. Et pour cela la référence à la *doxa*, en tant que fond commun régi par une logique spécifique, celle du vraisemblable et non celle du vrai, peut servir de guide<sup>9</sup>. En effet, habituellement, quand on évoque le système symbolique qui confère aux événements leur *lisibilité*, on omet de spécifier la manière dont les membres de la collectivité qui y souscrit s'y rapportent, comment ils y trouvent accès pour assembler en situation la «base d'inférence et d'action» dont ils ont besoin pour se comprendre, pour agir ensemble, etc. Ou alors on suppose spontanément que ce système symbolique fait l'objet d'un savoir partagé, ce qui donne à penser que les membres s'y rapportent sur un mode purement cognitif.

Il revient à H. Garfinkel d'avoir mis en évidence deux caractères importants de ces «lieux communs», que nous appelons «contextes de description» : leur dimension morale-pratique et leur forme d'attentes. S'interrogeant sur ce que les gens prennent comme «base d'inférence et d'action» pour définir leurs situations et coordonner leurs actions, Garfinkel a mis au jour un arrière-plan d'attentes normatives réciproques. Celles-ci ne portent pas tant sur les comportements que sur des opérations que les membres d'une société font les uns par rapport aux autres : suivre des procédures, adopter des attitudes, mobiliser certains savoirs, actualiser un certain rapport aux structures sociales. En outre, ces attentes sont la forme que prend le «savoir de sens commun des structures sociales», engagé par les agents dans la gestion de leurs affaires pratiques. C'est cet ensemble d'attentes

d'arrière-plan de la vie courante (*background expectancies of everydaylife*) que les gens utilisent comme schèmes d'interprétation pour constituer ce qui leur apparaît en «apparences d'événements familiers».

Une partie de ces attentes correspond aux croyances, aux critères de discrimination et aux définitions légitimes de l'ordre des choses qui servent de «contexte de description» pour identifier les situations, les événements, les objets, les actions, les relations, et pour en faire sens de façon concertée. Garfinkel définit ce fond commun en termes de «natural facts of life as a morality». L'idée est que les gens prennent comme «base d'inférence et d'action» les faits de la vie sociale, tels qu'ils sont appréhendés dans l'attitude naturelle, avec les caractères d'obligation et de désirabilité morales qui leur sont attachés. Il s'agit, en gros, de ce que «tout un chacun comme nous» est supposé savoir nécessairement sur le monde et sur la vie en société, tels qu'ils peuvent être saisis de l'intérieur de la pratique sociale, d'un point de vue de membre ayant à gérer ses «affaires pratiques». Ce savoir est considéré comme partagé par tous, et comme possédé et utilisé sur le mode du «taken for granted». Outre qu'il a la forme d'attentes d'arrière-plan, il a un statut normatif : il est appréhendé comme quelque chose à quoi il convient de se soumettre pour des raisons morales. Dans les termes de Garfinkel lui-même, les «faits naturels de la vie» consistent «en descriptions (du monde et de la société) du point de vue des intérêts que portent les membres de la collectivité à la gestion de leurs affaires pratiques» : ce sont des descriptions qu'ils utilisent comme condition de leur reconnaissance mutuelle entre agents compétents.

Garfinkel a donné une description remarquable du caractère *doxique* de ces croyances légitimes dans son analyse du «cas Agnes» (Garfinkel, 1967 : chap. 5). Il y a cherché à restituer comment apparaît la division de la population en sexes, du point de vue «d'un membre adulte de notre société». Pour l'essentiel, dit-il, le «monde des personnes sexuées» est défini et traité «comme une affaire de faits objectifs, institutionnalisés, c'est-à-dire de faits moraux» (au double sens où il s'agit de réalités objectives «à être» et où les gens considèrent qu'il est moralement bon qu'il en soit ainsi). Par exemple, c'est une population dichotomisée : elle ne comporte que deux sexes. Cette dichotomisation est fondamentalement morale : elle constitue un ordre légitime auquel il faut se soumettre, ou en faveur duquel on s'engage (voir ci-dessous la notion de «committed beliefs»); dans la définition de cet ordre n'entre aucune considération d'ordre biologique, médical, psychiatrique, etc. Cette dichotomisation est considérée comme «a natural matter of fact» : elle est tenue pour inscrite dans la nature, cette naturalité étant elle-même appréhendée comme moralement désirable, comme une bonne chose. C'est pourquoi :

the bona fide member of the society, *whithin what he expects others to subscribe to as committed beliefs*

about «natural matters of fact» regarding distributions of sexed persons in the society, finds the claims of the sciences like zoology, biology and psychiatry strange».

(Garfinkel, 1967 : 123; c'est moi qui souligne)

J'ai évoqué plus haut le caractère *doxique* de ce fond commun que les agents prennent comme «base d'inférence et d'action», et que, de fait, ils composent, situation par situation, pour transformer ce qui apparaît en apparences d'événements familiers. Cependant il me semble que la notion de *doxa* ne spécifie pas suffisamment les propriétés phénoménales de ce fond commun. Elle met en effet l'accent sur le statut factuel des mœurs et coutumes d'une époque qui constituent ce fond commun – une sorte de stock de «lieux communs» qui servent de support aux discours de tous et de chacun – ainsi que sur le rôle persuasif du vraisemblable, c'est-à-dire sur la croyance générale qui se règle sur ce qui se dit le plus souvent, sur ce qui arrive le plus régulièrement ou sur ce qui apparaît le plus probable. Or une dimension importante de la phénoménalité de ce fond commun est qu'il s'agit d'attentes normatives réciproques d'arrière-plan, portant, comme je l'ai indiqué, non pas sur des comportements mais, d'une part, sur des opérations intersubjectives, des micropratiques et des procédures et, d'autre part, sur les régularités constitutives du monde social.

Qu'il s'agisse d'attentes, plutôt que de simples connaissances (des informations), mérite d'être souligné, car cela permet de préciser en quoi le rapport au monde social, qu'implique la connaissance de sens commun qu'ont les membres, n'est pas fondamentalement d'ordre informationnel. Je me contenterai, pour le faire, d'évoquer rapidement la description de la grammaire de l'attente esquissée par Wittgenstein (je m'appuie pour ce faire sur Gil, 1992). Deux aspects éclairent directement notre problématique : l'attente comme forme de la pré-connaissance des «natural facts of life»; l'ancrage de toute attente dans une situation.

«C'est en des systèmes d'attente, écrit F. Gil pour synthétiser l'argument de Wittgenstein, que se matérialisent la pré-connaissance des faits généraux de la nature et les *Weltbilder*» (*ibid.*, p. 311). En effet, dans le domaine du savoir, l'attente met en jeu une présomption d'uniformité ou une hypothèse de constance : «toute attente et toute déception d'attente se profilent contre des régularités» (*ibid.*, p. 310), c'est-à-dire sur l'arrière-plan d'une croyance en la stabilité et la régularité d'un grand nombre de phénomènes. C'est cet arrière-plan que Wittgenstein appelle *Weltbilder* : ce sont des pré-connaissances, relatives aux «faits très généraux de la nature» (Wittgenstein), des systèmes entiers de propositions et de systèmes de référence collectifs qui sont tenus pour indiscutablement vrais (dans les termes de Garfinkel, qui souligne le caractère moral de leur admission, ces systèmes font l'objet de «committed beliefs»). C'est pourquoi on peut dire non seulement que «ce à quoi nous

nous attendons dépend de tout le réseau de croyances» (Putnam, 1990 : 34), mais aussi que l'attente est la forme même que prennent la plupart des croyances.

Pour ce qui est du second aspect, à savoir l'enchaînement d'une attente dans une situation – «une attente, écrit Wittgenstein, est enchaînée dans la situation dont elle jaillit» –, il éclaire le caractère occasionné, assemblé en situation, du fond commun que fournissent les «contextes de description» : c'est de la situation elle-même que l'attente naît; celle-ci est un état incorporé dans une situation et, tout comme l'intention pour Wittgenstein, dans des «coutumes et des institutions humaines». S'il en est ainsi, il est exclu qu'on puisse saisir ces «contextes de description» par une vue synoptique. Ils sont en quelque sorte dans le même rapport aux pratiques que la langue et les actes de parole entre eux : la parole requiert une langue; mais ce qu'est la langue est, d'une certaine façon, déterminé par la multiplicité des actes de parole. De plus, si l'attente est la forme du savoir de sens commun du monde et des structures sociales, et si cette attente est toujours ancrée dans une situation, il faut admettre que la représentation de la *doxa* comme discours convenu servant de support cognitif à l'individualisation des phénomènes n'est pas des plus appropriées.

## 2. CONTRAINTES SÉMANTIQUES, CROYANCES STÉRÉOTYPIQUES ET TEMPORALITÉ DES CONCEPTS

Cette caractérisation des «contextes de description» étant faite, j'en viens au problème qui retiendra mon attention dans cette seconde partie. Il s'agit, comme je l'ai mentionné plus haut, de rendre compte de la capacité d'une description d'événement – je rappelle qu'il ne s'agit pas d'*account* mais d'identification – d'orienter, voire de contraindre, tant la «normalisation» de l'événement que la constitution du champ pratique qui lui est associé : sur quoi repose une telle capacité? Est-elle inhérente à la sémantique des termes utilisés dans la description? Ou bien repose-t-elle sur des dimensions extra-sémantiques?

### Sémantique et «normalisation» de l'événement

Avant d'introduire de nouveaux exemples qui me serviront de supports pour l'analyse, il me faut définir ce que j'entends par «normalisation» de l'événement. Je pars ici aussi d'une proposition de Garfinkel, selon laquelle identifier un événement et lui donner sens c'est réduire sa contingence et son indétermination en l'inscrivant dans un ordre social. Ce qui se fait par une investigation visant à lui attribuer des «valeurs de normalité» : est «normal» ce qui advient selon le nécessaire ou le vraisemblable, donc ce qui est conforme aux lois et aux conventions, aux us et aux coutumes. Ces valeurs de normalité sont des valeurs de typicalité (l'événement exemplifie un type ou une catégorie), de vraisemblance (son occurrence correspond à ce qu'on pouvait attendre,



à ce qui peut arriver ou à ce qui arrive le plus souvent), de comparabilité (il est comparable à des événements passés ou futurs), de «texture causale» (il peut être rapporté à des conditions qui l'ont provoqué et être crédité lui-même d'un rôle causal ou d'une influence), d'efficacité technique (il prend place dans une chaîne de relations entre moyens et fins) et de nécessité morale (son occurrence était exigée par un ordre moral). Or ce travail de «normalisation» appliqué à l'événement émergent n'est pas erratique. Il apparaît au contraire orienté et contraint par la description sous laquelle l'événement est saisi. Celle-ci organise en quelque sorte le parcours interprétatif dont il tire son individualité.

C'est ce que nous avons déjà entrevu dans la différence d'individualité dont est créditée une occurrence, selon qu'elle est décrite comme une profanation ou comme un acte antisémite. L'une et l'autre ne sont pas expliqués, contextualisés de la même façon. Une profanation de tombes, en tant qu'acte intentionnel, peut être expliquée par différentes raisons, y compris d'ailleurs des raisons d'ordre politico-idéologique; mais la gamme de ces raisons est relativement limitée, et elle est, d'une certaine manière, prédéfinie par le «vocabulaire de motifs» sémantiquement lié à ce type d'événement, ou plus exactement au type d'activité qui le constitue (nous suivons ici le point de vue d'Anscombe, pour qui la description qualifie le prédicat, donc le verbe, et non pas le sujet). L'explication, pourrait-on dire, n'a de sens que si elle assure la récurrence des traits génériques inhérents à la description sélectionnée au niveau de la formulation des causes et des effets de l'événement. Enfin, selon qu'il est décrit comme profanation ou comme acte antisémite, cet événement ne reçoit pas le même passé ni le même futur, de même qu'est différente la série des événements passés et futurs auxquels il peut être comparé.

Cette capacité de la description sous laquelle un événement est individualisé d'orienter et de contraindre le travail qui le «normalise» (et les investigations pratiques qui le sous-tendent) apparaît aussi clairement dans les deux exemples suivants. Le premier est l'affaire de Vaulx-en-Velin à l'automne 1990. Un samedi après-midi, un jeune du quartier du Mas du Taureau trouve la mort dans la collision d'une moto, dont il était le passager, avec un car de police. Dans la soirée, des manifestations violentes explosent dans le quartier; pendant tout le week-end, des groupes de jeunes se livrent à des bagarres de rue et à des pillages.

Ces manifestations sont d'abord définies en termes d'émeutes. Outre l'émotion occasionnée par la mort accidentelle d'un adolescent, l'accident de la moto aurait contribué à mettre le feu aux poudres dans un quartier où les jeunes avaient bien du ressentiment à exprimer, à la fois contre la situation qui leur était faite (chômage, exclusion sociale, développement de la délinquance, etc.) et contre la police locale qui ne cessait de les harceler et de les provoquer. Bref, dans le contexte, le déclenchement d'une émeute – c'est-à-dire d'une expression explosive,

spontanée, soudaine, violente et sans visée stratégique, d'une émotion collective – paraissait comme quelque chose de vraisemblable, sinon de normal. Aussi bien l'accident que l'état des rapports avec la police suffisaient à donner ses valeurs de normalité à l'événement. Or, les manifestations perdurant au-delà de ce qu'on peut raisonnablement attendre d'une émeute, cette première description fut progressivement mise en doute. En effet, des émeutes qui durent et se répètent sans qu'intervienne d'incident nouveau susceptible de raviver l'émotion qui les ont provoquées, posent problème. C'est qu'il ne s'agit vraisemblablement pas d'émeutes (le caractère soudain, explosif et non stratégique est un composant sémantique de ce terme), mais d'un autre type de conduite collective : par exemple – et c'est la nouvelle description qui en a été faite – une action stratégique dirigée par des manipulateurs visant à instaurer un désordre favorable au développement de la délinquance (vente de drogue en particulier).

Cette redescription est intéressante pour notre propos, mais elle n'est pas du même ordre que celle que nous avons rencontrée dans l'affaire Carpentras (c'est la considération de ces manifestations comme expression du «problème des banlieues» qui opère sur l'événement la même transformation que la redescription de la profanation du cimetière de Carpentras comme acte antisémite). Elle montre d'abord que la description sous laquelle un événement est identifié fait naître, du fait des composants sémantiques qui constituent le signifié des termes qui le catégorisent, des attentes stéréotypiques concernant aussi bien son déroulement et ses propriétés temporelles, que ses motivations typiques. On attend, en effet, d'une émeute qu'elle ait le caractère d'une explosion soudaine et de courte durée, qu'elle ait un caractère purement expressif (expression d'une grande émotion consécutive à un choc, à une décision inopportune, etc.) et qu'elle soit dépourvue de réelle visée stratégique. Si l'occurrence observée va à l'encontre de ces attentes, c'est qu'elle n'est pas la sorte d'action vis-à-vis de laquelle de telles attentes peuvent être stéréotypiquement nourries; elle appelle donc une autre description, qui l'identifiera comme une action d'une autre sorte.

Notons aussi que, dans le passage d'une description à l'autre, c'est tout le dispositif de «normalisation» de l'événement qui se transforme : la description d'une action stratégique visant à créer une situation de désordre favorable à la délinquance n'implique pas le même réseau notionnel, ni le même vocabulaire de motifs que celle d'une émeute; elle n'invoque pas non plus la même texture de causes et d'effets, ni les mêmes passé et futur. Enfin, dans le passage d'une description à l'autre, ce sont aussi les attitudes et les dispositions à réagir ou à répondre, impliquées dans la perception et la reconnaissance de ce qui se passe, qui changent complètement : par exemple, dans le cas qui a retenu notre attention, la réprobation et la dénonciation publique n'émergent clairement qu'avec la redescription de l'émeute comme manifestation manipulée par des non-résidents.

Le second exemple est le drame du Heysel, en 1985 (je suis ici l'analyse de M. de Fornel, 1993). On a ici encore un cas de redescription d'événement. En fait cette redescription a été double. Une première redescription a eu lieu sur le vif, au fur et à mesure du déroulement des événements, où il fallait répondre à la question : «mais que se passe-t-il?» Une rencontre sportive s'est ainsi transformée en «émeute meurtrière», en «catastrophe», en «tragédie», du fait d'un mouvement de panique de la foule des spectateurs déclenché par l'agression des supporters d'un des clubs contre ceux de l'autre. La seconde redescription s'est faite à travers les évocations et les commentaires postérieurs à l'événement : celui-ci a été considéré comme l'expression d'un phénomène critique et d'un problème de société, celui du «hooliganism» anglais.

Je voudrais relever trois aspects de ces deux redescrptions. Le premier concerne, comme dans le cas précédent, les attentes stéréotypiques liées à une description : quand ces attentes ne sont pas remplies, il convient de changer la description de l'événement. Dans son analyse du drame du Heysel, M. de Fornel fait l'observation suivante : dans le cadre d'une rencontre sportive normale, où les supporters ont leur place, un certain nombre d'attentes sont nourries à l'égard de leurs comportements; c'est en fonction de ces attentes que les comportements reçoivent leurs valeurs de normalité ou d'a-normalité. La plupart des manifestations et même certains incidents qui se produisent peuvent être considérés comme relevant des attributs et des activités normaux liés à la catégorie *supporter*, en tant qu'élément du contexte de description qu'est la rencontre sportive. Il peut cependant arriver que ce qui se passe ne puisse plus être identifié comme occurrence normale dans ce cadre, c'est-à-dire être affilié à ce contexte de description, et qu'il faille le considérer comme un événement d'une autre sorte. Dans les termes de Goffman, il y a alors «rupture de cadre». Dans le cas du Heysel, l'action normale attendue de supporters dans une rencontre sportive n'est plus reconnaissable dans ce qui se passe, et ce qui se passe ne peut plus être considéré comme une occurrence normale du cadre d'activité actualisé (rencontre sportive). Il demande alors à être affilié à un autre contexte de description – dans le cas présent celui de l'émeute meurtrière et de l'accident catastrophique.

Le second aspect concerne la transformation, opérée par la redescription, du champ pratique associé à l'événement. Ainsi les acteurs de l'événement sont-ils recatégorisés en fonction du nouveau contexte de description introduit : il n'y a plus les «supporters anglais» face aux «supporters italiens», mais les acteurs et les victimes d'une émeute meurtrière, une «horde sauvage britannique» agressant des «victimes italiennes». Comme le note M. de Fornel,

à mesure que le nombre des morts croît, et que l'événement est décrit comme «catastrophe», «tragédie», la qualification des responsables de

l'émeute se modifie et l'on passe de celle, neutre, de «supporters anglais», «supporters britanniques», «supporters de Liverpool» à celle de «minorités de casseurs qui arrivent là pour se défouler», «voyous», «hooligans». L'expression «horde sauvage britannique» n'est utilisée que dans le contexte de l'émeute meurtrière.

(Fornel, 1993 : 37)

Enfin, troisième aspect, l'événement ainsi redécrit a été affilié, par la suite, à un «contexte de description» du même ordre que ceux que nous avons rencontrés dans les exemples précédents (acte antisémite et problème des banlieues) : le drame a été thématisé comme une des manifestations extrêmes du «hooliganism», en tant que problème social appelant un traitement par l'action collective.

En fait, ces exemples compliquent quelque peu le questionnement de départ. En effet, apparaît dans chaque cas un type de redescription particulier qui présente les deux caractéristiques suivantes, l'une formelle, l'autre substantielle. Du point de vue formel, il y a une différence importante entre la redescription qui correspond à un changement de «cadre primaire», ou à une «rupture de cadre», et celle qui thématise l'événement comme problème public. Dans le premier cas, les deux descriptions qui se succèdent ne peuvent pas s'appliquer en même temps à une même occurrence : celle-ci est soit l'événement *x*, soit l'événement *y*. Par contre, le second type de redescription n'implique pas cette alternative, car la seconde description ne se situe pas au même niveau que la première. Ainsi un événement peut-il être à la fois une profanation et un acte antisémite, car rien ne s'oppose à ce qu'on attribue le prédicat «être un acte antisémite» à une occurrence déjà identifiée comme profanation. Dans ce cas, nous utilisons une description de base pour en construire une seconde, qui se situe sur un autre registre. Mais cette construction est nécessairement orientée; c'est en tant que profanation que cet événement est aussi un acte antisémite, alors que la réciproque ne paraît pas possible. Du point de vue substantiel, le second type de redescription thématise l'événement comme problème public, c'est-à-dire comme problème social d'intérêt général, susceptible de concerner tout un chacun et appelant un traitement par l'action collective, que ce soit celle des pouvoirs publics, celle de l'opinion, ou celle des mouvements sociaux et culturels. D'où la question : qu'est-ce qui fait que certaines descriptions, du fait des propriétés sémantiques de leurs termes, aient cette capacité d'individuer un événement sur le registre de l'action publique? Y a-t-il quelque chose comme une sémantique spécifique des concepts socio-politiques?

Pour éclairer cet ensemble de problèmes, nous disposons d'un certain nombre de ressources du côté des théories de la signification et du côté de la sémantique interprétative. Je voudrais évoquer brièvement des analyses en termes de *stéréotypes* et de *topoi* et m'appuyer sur elles pour proposer, aux problèmes posés ci-dessus,

une esquisse de réponse qui combine les résultats de la réflexion de Wittgenstein sur «voir un aspect» et ceux de la sémantique historique de R. Koselleck.

### *Stéréotypes et topoï*

Un premier pas pour éclairer notre problème – comment une description peut-elle ainsi orienter et contraindre aussi bien la «normalisation» de l'événement que la constitution d'un champ pratique autour de lui? – est de partir de considérations relevant de la théorie de la signification. Je retiendrai deux aspects. Le premier concerne le statut des attentes stéréotypiques qui sont liées aux termes d'une description : on peut en rendre compte par une théorie des stéréotypes, qui éclaire pour une part le type d'inférences que peut faire celui qui maîtrise l'usage d'un mot de la langue. Le second concerne la capacité d'orientation et de contrainte inhérente à la sémantique d'un mot : c'est le problème que prend en charge la réflexion actuelle d'O. Ducrot sur l'argumentation dans la langue, autour de l'analyse des *topoi*.

L'idée que les stéréotypes sont une composante importante de la signification d'un mot a été développée par H. Putnam, pour tenter de désintégrer le schème triadique de la signification hérité d'Aristote et repris tant par la philosophie analytique que par la psychologie et la linguistique cognitives : «selon ce schème, quand nous comprenons un mot, ou tout autre “signe”, nous associons ce mot à un “concept”. Ce concept détermine ce que le mot désigne» (Putnam, 1990 : 48). L'argument de base de Putnam est que ce sont des stéréotypes et non pas des concepts qui sont associés aux mots dans la communication. Quelqu'un a, en effet, acquis la maîtrise d'un mot s'il sait quelque chose de ce dont il parle. Ce savoir a précisément la forme de «croyances stéréotypiques», c'est-à-dire de croyances conventionnelles portant sur les traits que peut présenter l'objet dont il est parlé, ou sur ce à quoi il peut ressembler. Ce sont de telles croyances qui déterminent une grande partie de ce que nous appelons la signification des mots : «Dans le parler ordinaire, écrit Putnam, un “stéréotype” est une idée conventionnelle (fréquemment péjorative, et d'une inexactitude parfois extravagante) sur l'apparence, les actions, ou la nature d'un X» (1985 : 38).

Plus précisément, les «croyances stéréotypiques» sont des croyances portant sur les traits qui appartiennent aux «membres paradigmatiques de la classe», dont un objet est membre. Par exemple est stéréotypique la croyance que «les sorcières, s'il y en a, sont du sexe féminin et ont des pouvoirs magiques qui leur sont dévolus au terme d'un pacte avec le Diable», ou encore celle qu'un roi est «le dirigeant héréditaire et de sexe masculin d'un pays» (Putnam, 1990 : 96). De telles croyances sont essentiellement des croyances sur ce à quoi ressemble une sorcière paradigmatique ou un roi prototypique (au sens de la théorie roschienne des prototypes). Elles peuvent être attribuées à quiconque manifeste qu'il maîtrise ces mots de la langue.

À vrai dire, une croyance stéréotypique ne fournit pas une connaissance très précise de l'objet sur lequel elle porte. Elle n'exclut pas l'erreur et l'approximation. En outre, souligne Putnam, si la communauté linguistique requiert de ses membres un niveau minimum de compétence, pour qu'ils soient crédités d'une connaissance de la langue, ce niveau minimum requis dépend «de la culture aussi bien que de l'objet du discours». Dans notre culture, on exige par exemple de quelqu'un qui a «acquis» le mot *tigre* qu'il sache quelque chose sur les tigres prototypiques, donc qu'il sache à quoi ressemblent les tigres; par contre, on ne demande pas à quelqu'un qui a le mot «orme» dans son vocabulaire, de savoir très précisément à quoi ressemble un orme, ni, par exemple, de pouvoir distinguer les ormes des hêtres.

Qu'est-ce que cela implique? Pour ce qui nous intéresse, essentiellement que ces croyances stéréotypiques servent de guides ou de repères pour organiser, à partir d'une description, le parcours interprétatif à travers lequel un événement est «normalisé» et doté d'un champ pratique. Mais, d'une certaine façon, cette théorie des stéréotypes ne nous suffit pas, car elle maintient une conception trop cognitive ou trop informative de la signification, ainsi que des inférences qu'elle autorise (bien que Putnam reconnaisse lui-même que «la signification est en partie une notion normative»). Or on peut dire des croyances stéréotypiques, et des inférences qu'elles permettent, qu'elles sont normatives. S'agissant des premières, nous avons évoqué ci-dessus le caractère normatif et moral des «natural facts of life» de la vie quotidienne, qui tiennent lieu de définitions légitimes de l'ordre des choses. S'agissant des secondes, on peut en dire aussi qu'elles sont régulées normativement, non pas au sens où elles sont obligatoires, mais au sens où nous attendons les uns des autres que nous les fassions, et que nous ne les fassions pas n'importe comment, mais en prenant appui sur ces «committed beliefs about natural matters of fact» qui fournissent la trame de nos lieux communs<sup>10</sup>.

Précisément, c'est un des intérêts de la théorie de l'«argumentation dans la langue» de Ducrot que de partir de la critique de «l'illusion descriptive» inhérente aux théories de la signification construites sur le schème aristotélicien. Cette illusion descriptive consiste à considérer que le sens linguistique comporte «un noyau descriptif» et que celui-ci fonde la capacité informative d'un énoncé : la signification des phrases ne serait donc rien d'autre que l'information qu'elles véhiculent, et la capacité d'«orientation argumentative» d'un énoncé ne serait que «le produit de croyances (ou de savoirs) appliqués exclusivement à son contenu informatif, contenu déterminé par la signification de la phrase» (Raccah, 1991). À cette illusion descriptive, Ducrot et ses collaborateurs opposent deux arguments. Le premier est que toute description est inévitablement fondée sur une évaluation, sur «une appréciation axiologique fondamentale» : toute qualification d'objet, d'action, d'événement, de personne est «le produit d'une attitude» à son égard

(favorable ou défavorable), d'une attirance ou d'une répulsion. Ce que Ducrot exprime dans le domaine de la sémantique linguistique dans les termes suivants : «des principes évaluatifs (ou plus généralement argumentatifs) constituent le niveau profond de la signification, et déterminent divers contenus représentatifs associés aux mots dans leur usage habituel» (Ducrot, n.d. : 3).

Le second argument consiste à introduire comme médiation du potentiel informatif d'un énoncé son orientation discursive (ou sa direction argumentative), c'est-à-dire sa capacité d'orienter et de contraindre, en vertu de la sémantique interne des mots utilisés, les enchaînements discursifs qui le suivront. Cet argument repose sur la conviction que la signification est une affaire non pas d'information mais de contrainte sur les enchaînements discursifs : «pour nous, écrit Ducrot, le sens d'un fragment de discours réside dans son orientation, dans les continuations qu'on peut lui donner» (Ducrot, 1992). C'est pourquoi l'analyse sémantique qu'il développe se propose de décrire les mots de la langue «au moyen des enchaînements qu'ils permettent», de rendre compte des contraintes, internes à la sémantique d'un mot, à l'aide desquelles se construit, dans un enchaînement discursif, une représentation de ce dont on parle.

Ducrot rejoint ici incontestablement certaines intuitions de l'analyse de conversation, en particulier sur deux points. Le premier est l'idée que dans un enchaînement argumentatif ou conversationnel, mettant en jeu deux segments – un argument et une conclusion, ou, en analyse de conversation, deux tours de parole liés par un lien de pertinence conditionnelle (*conditional relevance*) –, ces deux segments «se constituent l'un l'autre», de telle sorte que la représentation de la situation dont parle l'énoncé émerge de cette détermination réciproque. Un des exemples de Ducrot est le suivant :

- a) Il est tard; Pierre doit donc être là.
- b) Il est tôt; Pierre doit donc être là.

Bien qu'ils soient identiques dans les deux cas (il y a l'idée d'une présence de Pierre), le second segment de chacun de ces énoncés n'a pas la même valeur. Dans le premier cas, la présence de Pierre est saisie comme une arrivée (il est rentré); le mot «tard» reçoit sa valeur d'une supposition implicite sur les raisons de la présence, du genre «c'est une heure où normalement les gens sont rentrés du travail». Dans le second cas, la présence de Pierre est considérée comme un non-départ (il ne doit pas encore être parti); le mot «tôt» prend sens, en fonction du second segment, dans un contexte du même type.

Le second point de convergence avec l'analyse de conversation est l'idée d'orientation discursive, qui implique qu'un énoncé ouvre un espace de possibles pour une continuation, en même temps qu'il contraint l'enchaînement, c'est-à-dire la manière de continuer. Mais, contrairement à l'analyse de conversation, Ducrot attri-

bue cette capacité d'orientation discursive à la langue, plutôt qu'à une normativité sociale : les enchaînements sont «contraints par la sémantique intrinsèque des mots utilisés». C'est pourquoi il s'attache à décrire la signification des mots de la langue «au moyen des enchaînements qu'ils permettent», comme dans l'exemple suivant (que j'ai légèrement modifié). Soit l'enchaînement (A et B doivent se rendre ensemble à un rendez-vous) :

- A : on peut y aller à pied.
- B : ça fait loin.
- A : dans ce cas, prenons le métro.

D'une part, la distance invoquée par B est spécifiée en fonction du mode de locomotion proposé par A (ça fait loin à pied); d'autre part, cette distance ainsi évaluée est présentée comme un obstacle et donc comme un motif pour déclinier la proposition initiale. La proposition «prenons le métro» apparaît alors comme un enchaînement tout à fait pertinent, rendu possible et contraint à la fois par les deux segments précédents. Pour rendre compte de ces enchaînements, Ducrot fait intervenir la sémantique du mot «loin». Certes la valeur de ce terme est définie par sa relation avec le premier segment (c'est loin à pied mais pas en métro); elle est donc définie en fonction d'un contexte séquentiel. Mais c'est parce que ce mot «oblige à voir la distance en tant qu'obstacle, empêchement», que la réponse «ça fait loin» prend valeur de refus justifié, cette valeur servant de base d'inférence pour le troisième segment (Ducrot, 1992).

En quoi consistent donc les contraintes internes à la sémantique d'un mot? Ce sont des contraintes d'enchaînement inhérentes à la signification du mot, dont Ducrot pense qu'elles sont analogues aux *topoi* de la rhétorique. Il faut dire que dans une version antérieure de sa théorie, Ducrot faisait intervenir les *topoi* comme opérateurs d'enchaînement entre un argument et une conclusion : par exemple, ce qui permettrait de conclure de l'argument «c'est loin» (sous-entendu si on le fait à pied) que son auteur refuse la proposition (et qu'il vaut mieux prendre le métro) serait un *topos* du genre : «plus un lieu est éloigné, plus il est pénible de s'y rendre à pied». L'idée était que dans l'enchaînement argumentatif, le passage de l'argument à la conclusion s'opère grâce à la médiation de quelque principe général «admis déjà par le destinataire (éventuellement par d'autres personnes de bon sens), et qui vaut non seulement pour la situation dont on parle, mais pour un ensemble de situations auxquelles celle-ci est jugée analogue» (Ducrot, 1992 : 6). Les *topoi* seraient ainsi constitutifs du sens des enchaînements argumentatifs, voire même intrinsèques à la signification des mots. Cependant, c'est une construction que Ducrot lui-même récuse dans la dernière version de sa théorie, au motif que, dans un enchaînement argumentatif, les segments (argument et conclusion) ne sont pas sémantiquement indépendants l'un de l'autre (c'est là une «illusion argumentative»), mais se constituent réciproquement, comme nous l'avons



vu dans le premier exemple cité. Ducrot préfère désormais se contenter de l'idée de contraintes inhérentes à la sémantique intrinsèque des mots, et traite ces éléments de signification (par exemple, l'idée d'obstacle inhérente au mot «loin», dans le contexte où il est utilisé) comme fonctionnellement «analogues aux *topoi*». En d'autres termes, il en vient à envisager les enchaînements discursifs et les contraintes sur ces enchaînements non plus en termes d'argumentation (au sens d'argument orientant vers une conclusion), mais en termes d'orientation discursive, c'est-à-dire d'orientation de la manière de continuer et d'enchaîner; c'est la sémantique des termes utilisés qui assure cette orientation. Cette sémantique est pour une part donnée *a priori* et pour une autre construite en contexte par l'enchaînement séquentiel des énoncés ou de leurs segments constitutifs.

#### *Topoi et contenus eidétiques*

Si nous revenons maintenant à notre problème initial, relatif à la capacité de la description sous laquelle un événement est individualisé d'orienter et de contraindre le parcours interprétatif à travers lequel se font sa «normalisation» et sa prise en charge pratique, à quoi aboutissons-nous?

Un premier acquis peut être souligné : la critique que Ducrot fait de l'«illusion descriptive», ou même de l'«illusion argumentative», conforte le point de vue esquissé dans la première partie. En effet, l'identification et la qualification d'un événement impliquent d'emblée l'adoption d'une attitude favorable ou défavorable, incorporent une appréciation axiologique fondée sur une moralité. Ainsi, dans les exemples d'événement que j'ai introduits, les termes «profanation», «acte antisémite», «émeute meurtrière» comportent une appréciation axiologique fondamentale<sup>11</sup>. C'est d'ailleurs pourquoi qualifier une action d'«acte antisémite» confine à la dénonciation publique : c'est le type d'acte qui, d'un certain point de vue, ne peut être que réprouvé et dénoncé. Dans ce cas, une qualification en fonction d'une attitude (attrait/répulsion) et d'un point de vue est bien intrinsèque à la description. On retrouve ici un argument que R. Ogien a développé dans son analyse de la haine, à savoir que le terme «haine» est intrinsèquement évaluatif et négatif : dans ses termes, «l'évaluation «être mauvais» est liée conceptuellement, analytiquement, à toute description de la haine» (Ogien, 1993). Mais, pour que cette appréciation axiologique interne à la signification d'une description (ou conceptuellement liée) oriente le parcours interprétatif qui individualise l'événement, il faut non seulement qu'elle soit partagée par quiconque connaît le sens des mots utilisés (il ne l'emprunte donc pas à l'idéologie de la collectivité dont il fait partie), mais aussi qu'elle soit ancrée dans les traits spécifiques du signifié de ces mots, qui déterminent leur contenu opératoire, c'est-à-dire l'ensemble des possibilités d'enchaînement qu'ils ouvrent et contraignent du fait de leur valeur (définie en termes de différences, de relations et de positions, en particulier séquentielles).

Cependant, nous ne sommes pas au bout de nos peines avec un tel modèle, car il reste à faire la part, dans ce contenu opératoire, de ce qui est composants sémantiques strictement relatifs à la langue, à supposer qu'il y en ait, et de ce qui relève des représentations régulièrement associées, sous la contrainte de la langue, au signifié d'un terme dans une culture et une société donnée, et qui constituent ce qu'on peut appeler son «contenu eidétique» (Rastier, 1991 : 103).

Or s'agissant de description et de réception d'événement, ce «contenu eidétique» des termes du vocabulaire utilisé, qui ne se confond ni avec les croyances stéréotypiques, ni avec l'idéologie d'une époque, est évidemment essentiel. Comment le spécifier? Comment définir sa capacité d'orientation discursive? Il me semble que la sémantique historique de R. Koselleck permet d'éclairer le problème. Elle explore en effet l'idée que, dans la modernité, les concepts sociaux et politiques articulent l'expérience historique, au sens où ils l'informent en même temps qu'ils la décrivent («ils influent sur chaque situation et événement ou y réagissent»). Ceci est devenu possible quand le concept d'histoire s'est transformé en concept d'action, c'est-à-dire quand l'histoire est devenue «faisable» ou «disponible». Dans les termes utilisés ci-dessus, le «contenu eidétique» des signifiés des mots du vocabulaire social et politique a été réorganisé; en particulier, il a acquis une teneur temporelle du fait de l'historicisation du temps et de la temporalisation de l'histoire. Cette teneur temporelle correspond à l'articulation que fait une époque entre son «champ d'expérience» et son «horizon d'attente», cette articulation s'exprimant dans les concepts sociaux et politiques : ceux-ci «rassemblent des expériences et focalisent des attentes». Et c'est parce que ce «contenu eidétique» a une valeur opératoire que «les événements historiques et leur structure sémantique sont étroitement imbriqués», bien que

le déroulement des faits historiques et la manière dont ils peuvent s'exprimer, comme celle dont ils sont sémantiquement élaborés, ne se recouvrent pas avec une évidence telle, qu'un événement se réduirait à sa seule saisie par le langage. Il y a bien entre les deux une tension qui se modifie sans cesse dans le temps. (Koselleck, 1990 : 235-236)

Mais en quoi les concepts ont-ils une structure temporelle? En ceci qu'ils organisent un certain entrecroisement des perspectives temporelles : «les trois dimensions du temps peuvent, selon des dosages totalement différents, s'intégrer aux concepts dans un rapport orienté tantôt davantage vers le présent, le futur ou le passé» (*ibid.*, p. 293). C'est bien parce qu'ils articulent ces dimensions du temps que les concepts opèrent dans le cours même de l'histoire : car «l'histoire concrète se réalise au croisement de certaines expériences et de certaines attentes» (*ibid.*, p. 310).

Koselleck voit dans cette temporalisation des concepts sociaux et historiques, et en particulier dans

la distorsion de plus en plus grande entre «champ d'expérience» et «horizon d'attente», un phénomène typiquement moderne, lié à l'émergence d'un temps historique : les concepts politiques sont désormais des anticipations du futur; ils formulent des attentes vis-à-vis de l'avenir, et ces attentes sont d'autant plus grandes qu'est plus mince l'expérience. Cette temporalisation des concepts politiques, qui va de pair avec une augmentation de leur niveau d'abstraction, est intimement liée à l'émergence d'une perspective d'action historique (c'est-à-dire de l'idée d'une histoire à faire, d'un avenir qui relève de la responsabilité des acteurs, et d'un processus temporellement irréversible); elle en est même quasiment le support, pour autant qu'ils servent à orienter le mouvement de l'histoire. Ils sont devenus «des instruments de commande de l'orientation du mouvement historique», «de maîtrise de l'expérience moderne» et donc aussi d'orientation des consciences et des comportements; bref, ce sont des «concepts à but directif» (*ibid.*, p. 293).

Si nous appliquons cette problématique à la sémantique de l'événement, nous pouvons dire que la matrice de réception publique des événements est un certain enchevêtrement de la mémoire et de l'espoir, de l'expérience et de l'attente, de la réception du passé et de l'anticipation de l'avenir. Mais cette matrice n'est pas extérieure à la langue; elle fait partie de la teneur sémantique même des mots du vocabulaire social et politique, plus précisément de ce que nous avons appelé leur «contenu eidétique». Ce qui veut dire qu'elle n'est pas à proprement parler un objet de choix pour les locuteurs de cette langue, ce qui serait le cas par exemple si elle pouvait être empruntée à l'idéologie de la collectivité.

Reprenons notre exemple favori. Le concept d'acte antisémite n'est pas un concept descriptif mais un «concept à but directif» : non seulement il évoque le souvenir des atrocités qu'ont pu inspirer dans un passé récent la haine antisémite et la discrimination des races; il préfigure aussi des orientations déterminées de pensée, de comportement et d'action, qui font partie de sa teneur sémantique. Il est en effet intrinsèquement (ou «conceptuellement», dans le langage de la philosophie analytique) évaluatif et négatif; et, il appelle un certain type de réponse morale et d'engagement pratique. Sa teneur sémantique incorpore de fait un arrière-plan de moralité ayant acquis le statut de «natural facts of life» : les valeurs de tolérance, de respect des différences de culture, de race et de religion, etc. sont posées comme moralement désirables, comme méritant que tout un chacun y souscrive, et comme appelant un engagement en leur faveur (ce sont là aussi des «committed beliefs»).

#### *Pour conclure*

À quelle solution du problème qui a retenu notre attention dans cette seconde partie aboutissons-nous ainsi? Il serait exagéré de prétendre qu'il est complète-

ment élucidé. Cependant une orientation de recherche se dégage assez clairement. Elle consiste d'abord à traiter la signification des éléments d'une description identifiante en termes d'orientation discursive et de contrainte sur des enchaînements (qu'il s'agisse d'enchaînements explicatifs ou d'enchaînements pratiques). En tant que médiatrice de tels enchaînements, la teneur sémantique de ces termes a une valeur opératoire, qui en fait l'équivalent des *topoi* dans la théorie classique de l'argumentation. Le second moment de cette exploration consiste à différencier les composantes de cette teneur sémantique, c'est-à-dire à tenter de faire la part de ce qui relève des signifiés linguistiques, des valeurs contextuelles produites dans les enchaînements eux-mêmes et des «contenus eidétiques». C'est la combinaison de ces trois types d'éléments qui permet de rendre compte de la capacité d'une description de marcher devant les pratiques (y compris les pratiques de «normalisation» de l'événement) et de leur ouvrir un champ (je paraphrase ici un énoncé que M. de Certeau appliquait aux récits). Enfin, dans un troisième temps, en spécifiant l'origine de cette capacité du langage d'articuler l'expérience historique et d'orienter l'action, en particulier en faisant apparaître la structure temporelle du contenu eidétique des concepts sociaux et politiques, on parvient à rendre compte de la spécificité du registre de signification et d'action auquel donne accès un certain type de redescription des événements (constitution d'événements publics). Certes ce schéma exploratoire a encore besoin d'être raffiné sur le plan technique. Mais il me semble qu'il est capable de bien mettre au jour les principales dimensions de l'opérativité discursive et pratique des descriptions sous lesquelles sont individués les événements.

- 
1. Pour reprendre un des exemples favoris de Davidson, si quelqu'un : a) actionne un interrupteur, (et ce faisant); b) allume la lumière, (et ce faisant); c) éclaire la pièce où il pénètre, (et ce faisant); d) alerte un voleur qui se trouvait dans la maison; seul a) décrit l'action proprement dite (au sens d'un mouvement corporel), tandis que b) décrit son résultat et c) et d) ses conséquences, l'une anticipée, l'autre non. Ce sont différents aspects, selon lesquels ce que cette personne a fait peut être considéré et défini, ou différents modes de présentation de son action. Cependant chacune de ces descriptions possibles d'une même occurrence exemplifie une action générique, s'il est vrai que actionner un interrupteur, allumer la lumière, éclairer une pièce et alerter un voleur présent dans la maison sont des actions de différentes sortes, qui peuvent être réalisées de multiples façons. Cependant, du point de vue de l'«attitude naturelle», ces descriptions n'ont pas la même probabilité : si je veux décrire ce qu'a fait quelqu'un qui a fait à la fois a), b) et c), la description b) apparaîtra comme la plus évidente, pour des raisons que la notion de «contexte de description» permettra d'élucider. Le recours à la description d) apparaîtra comme une redescription, du fait qu'elle introduit un «nouveau «contexte de description».

2. Que la description soit une interprétation paraît évident, s'il est vrai qu'elle implique un «voir comme». Cependant nous éviterons autant que possible de parler d'«interprétation» à ce sujet, car le terme donne à penser qu'il y a d'abord perception d'une réalité objective, puis attribution inférentielle de sens. Nous suivons ici le point de vue de Wittgenstein qui ne consentait pas à traiter le «voir comme» comme une interprétation au sens qu'on vient d'indiquer (cf. Mulhall, 1990).
3. La conception que nous développons de l'individualité de l'événement tient compte de la distinction proposée par Ricœur entre *mêmeté* et *ipséité*, bien que celui-ci maintienne le dualisme ontologique classique, qui réserve l'*ipséité* aux personnes (cf. la critique de Descombes, 1991). Il nous semble que, dans la tradition analytique, l'individualité est uniquement une affaire de distinction dans le registre de la *mêmeté* : un événement individuel est un événement distinct de tout autre sous ses différents aspects, un événement qui est et reste le même en tant qu'individu dans un genre. Dans la tradition empiriste, la localisation spatio-temporelle représente le principe essentiel d'individuation. La notion d'*ipséité* introduit l'idée d'une identité à soi. Dans cette perspective, un événement individualisé est non seulement un événement catégorisé, c'est-à-dire défini comme échantillon d'un genre, mais aussi un événement qui peut être sélectionné et reconnu, en raison de déterminations qualitatives, comme cet événement unique et particulier qu'il est parmi la multitude de tous les événements possibles (cf. Habermas, 1993 : chap. 8; Descombes, 1992).
4. Ricœur introduit la notion de «contexte de description» pour définir l'opérativité des «ressources symboliques du champ pratique» : un système symbolique (fait de langage, de conventions, d'institutions, de croyances, etc.) «fournit un *contexte de description* pour des actions particulières. Autrement dit, c'est "en fonction de..." telle convention symbolique que nous pouvons interpréter tel geste *comme* signifiant ceci ou cela [...]. Avant d'être soumis à l'interprétation, les symboles sont des interprétants internes à l'action» (Ricœur, 1983 : 92). On trouve une notion équivalente chez G. H. Von Wright : «Le comportement acquiert son caractère intentionnel du fait qu'il est perçu par l'agent lui-même ou par un observateur extérieur dans une perspective plus large, du fait qu'il est placé dans un contexte de visées et de cognitions» (Von Wright, 1971 : 196).
5. Il ne faut pas confondre cette notion de base avec une notion plus simple, mais non moins importante, de contexte de description : c'est en effet toujours en fonction d'un certain contexte, au sens habituel du terme, que nous identifions les actions et les événements : c'est ce contexte qui guide le choix de la description sous laquelle une action ou un événement est reconnu pour ce qu'il ou elle est. Il y a par exemple peu de chances pour que, voyant quelqu'un lever le bras dans la rue, nous y voyions une demande de tour de parole ou la participation à un vote. Ce sera plutôt l'interpellation d'une connaissance ou l'appel d'un taxi.
6. Nous continuons à préférer la notion de «contexte de description» à celle, goffmanienne, de «cadre de l'expérience». La première souligne mieux en effet l'intervention de la description (au sens indiqué) dans l'identification d'une action ou d'un événement, ainsi que la dimension sémantique d'un cadre de l'expérience.
7. C'est-à-dire sans inférer ce qu'ils sont à partir de la perception des éléments qui les composent ou de leurs propriétés matérielles (de forme, de couleur, etc.).
8. Sous réserve d'«isotopie». En effet, l'appartenance des termes d'un énoncé à un même domaine sémantique est une condition de sa signification, car elle lui assure une «isotopie générique» (Rastier, 1991 : 111). Comme le remarque cet auteur, on ne voit pas à quoi peut référer un énoncé tel que «Une paupière pavée paraît presbytéralement», parce que ses composantes ne relèvent pas d'un même domaine sémantique; il en va tout autrement pour «La truite fario se pêche à la mouche et au lancer léger», où la récurrence de traits génériques est manifeste.
9. «Est *doxa* le tissu de conjectures, d'usages habituels, de comportements les plus ordinaires, de discours vraisemblables, en un mot les mœurs et coutumes d'une époque. Aucune prétention à la vérité, aucune tentation de science, mais une approximation constante de l'état de fait des choses, une sorte d'adéquation à leurs variations, à leur renouvellement, à leur invention. Mais, en même temps, obligation du partage : la *doxa* n'a de sens et de puissance qu'à être le lot commun, à dire ce qui est le plus souvent et à agir comme le plus grand nombre. Elle trace la frontière mouvante, il est vrai, mais indépassable de ce qui peut être entendu et compris» (Cauquelin, 1990 : 67).
10. Pour une discussion de la critique du schème aristotélicien par Putnam, cf. Putnam, 1992; et surtout Rastier, 1991, qui montre bien en quoi une théorie du concept, et de ses substituts éventuels, dont fait partie la notion de stéréotype, ne peut pas rendre compte du «signifié» d'un mot.
11. La description est alors une catégorisation au sens ancien du terme : selon son étymologie grecque, la catégorie c'est l'accusation publiquement portée.

### Références bibliographiques

- ANSCOMBE, E. [1981] : «Under a description» dans *The Collected Philosophical Papers*, vol. 2, Minneapolis, University of Minnesota Press, 208-219.
- CASSIRER, E. [1969] : «Le langage et la construction du monde des objets» dans *Essais sur le langage*, Paris, Minuit, 39-68.
- CAUQUELIN, A. [1990] : *Aristote et le langage*, Paris, PUF.
- CERTEAU, M. de [1980] : *L'Invention du quotidien*, Paris, U.G.E.
- DAVIDSON, D. [1980] : *Essays on Actions and Events*, tr. fr. : *Actions et Événements*, Paris, PUF (1993).
- DELEUZE, G. [1969] : *La Figure du sens*, Paris, Minuit.
- DESCOMBES, V. [1991] : «Le pouvoir d'être soi», *Critique*, n° 529-530, 545-576;
- [1992] : «Les individus collectifs» dans C. Descamps (dir.), *Philosophie et Anthropologie*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 57-91.
- DUCROT, O. [1988] : «Topoi et formes topiques», *Bulletin d'études de linguistique française*, n° 22, 1-14;
- [n. d.] : «Topoi et sens»;
- [1992] : «Les topoi dans la "Théorie de l'argumentation dans la langue"», *Colloque «Lieux communs, topoi, stéréotypes, clichés»*, Lyon, mai 1992.

- FORNEL, M. de [1993] : «Violence, sport et discours médiatique : l'exemple de la tragédie du Heysel», *Réseaux*, n° 57, 29- 44.
- GARFINKEL, H. [1967] : *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice Hall.
- GIL, F. [1992] : «Attente et remplissement chez Wittgenstein» in J. Sebestik et A. Soulez (dir.), *Wittgenstein et la philosophie aujourd'hui*, Paris, Méridiens Klincksieck, 309-320.
- GOFFMAN, E. [1991] : *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Minuit.
- HABERMAS, [1993] : «L'individuation par la socialisation» in *La Pensée post-métaphysique*, Paris, A. Colin, 187-241.
- KOSELLECK, R. [1990] : *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éd. de l'EHESS.
- MULHALL, S. [1990] : *On Being in the World. Wittgenstein and Heidegger on Seeing Aspects*, London, Routledge.
- OGIEN, R. [1993] : *Un Portrait logique et moral de la haine*, Combas, Éd. de l'Éclat.
- PUTNAM, H. [1985] : «Signification, référence et stéréotypes», *Philosophie*, n° 5, 21-44;  
[1990] : *Représentation et Réalité*, Paris, Gallimard;  
[1992] : *Définitions*, Combas, Éd. de l'Éclat.
- RACCAH, P. Y. [1991] : «Expertise et gradualité : connaissances et champs topiques» in D. Dubois (dir.), *Sémantique et Cognition*, Paris, Éd. du CNRS, 189-203.
- RASTIER, F. [1991] : *Sémantique et Recherches cognitives*, Paris, PUF.
- RICŒUR, P. [1983] : *Temps et Récit*, Paris, Le Seuil;  
[1986] : *Du texte à l'action*, Paris, Le Seuil;  
[1990] : *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.
- TAYLOR, C. [1985] : *Philosophical Papers*, 2 vol., Cambridge, CUP;  
[1989] : «Embodied agency» in H. Pietersma (dir.), *Merleau-Ponty : Critical Essays*, The center for advanced research in phenomenology, Inc., 1-21;  
[1991] : *Sources of the Self*, Cambridge, CUP.
- VON WRIGHT, G. H. [1971] : *Explanation and Understanding*, London, Routledge.
- WHITE, H. [1981] : «The narativisation of real events», *Critical Inquiry*, summer, 793-798.
- WITTGENSTEIN, L. [1953] : *Philosophical Investigations*, Oxford, Basil Blackwell.

# DE LA NATURE «SUBJECTIVE» DES LIEUX COMMUNS

---

PAUL PERRON et MARCEL DANESI

Le but de ce travail est d'examiner le lieu commun dans une perspective théorique et méthodologique interactionnelle qui permette l'ouverture d'un débat entre sémioticiens et linguistes cognitivistes. Nos exemples de lieux communs sont tirés d'un contexte situationnel anglo-canadien et américain.

The aim of this paper is to examine commonplaces from a theoretically and methodologically interactionalist perspective that makes it possible to open up discussion between semioticians and cognitivist linguists. Our corpus of commonplaces is taken from an Anglo-Canadian and American context.

## INTRODUCTION

Le but de ce travail n'est pas d'examiner les lieux communs dans une perspective greimassienne, mais plutôt d'articuler notre problématique d'un point de vue anglo-américain afin de mettre en place des dispositifs théoriques et méthodologiques qui permettent l'ouverture d'un débat entre sémioticiens et linguistes cognitivistes. D'ailleurs, nos exemples de lieux communs sont tirés d'un contexte situationnel anglo-canadien et américain.

Dans cette étude, nous voudrions proposer que lorsqu'un locuteur s'exprime par l'entremise de lieux communs celui-ci révèle du même coup comment la situation dans laquelle il se trouve est ressentie ou éprouvée. Dans le dictionnaire *Oxford*, on trouve la définition suivante du *lieu commun* : «An obvious or trite remark» (une remarque banale ou évidente). Il s'agit là d'une traduction du latin *locus communis*, qui, à son tour, provient du grec *koinos topos* «le lieu de tout le monde». Ainsi que le laisse entendre l'étymologie, cette expression a une étymologie déictique, qui laisse transparaître un processus que nous désignerons comme une «focalisation situationnelle». Ceci constitue une stratégie par laquelle un destinataire essaie d'impliquer un destinataire «dans la situation» sur laquelle il ou elle veut attirer son attention. De notre point de vue, les lieux communs ne sont pas des constructions verbales «banales ou évidentes». En général, ils comportent

une perspective «subjectiviste», qui révèle un besoin profondément enraciné d'extérioriser littéralement les sentiments du sujet en impliquant l'interlocuteur dans son domaine d'expérience. Les lieux communs aident à confirmer le fait que la communication verbale n'est pas un simple procès de transfert d'informations fondé sur des scripts, comme le suggèrent Claude Shannon (1948) ou Norbert Wiener (1949) dont le modèle théorique continue à influencer de nombreux analystes du discours contemporain, mais davantage un processus de manipulation et de contrat tel que l'entendent par exemple les sémioticiens greimassiens. La focalisation situationnelle, comme d'autres phénomènes discursifs «créateurs», nous amène à croire, en effet, que la communication verbale n'est jamais un acte neutre et abstrait de transfert d'informations. Elle semble, presque toujours, comprendre ce que Goffman (1959) et Di Pietro (1987) ont nommé avec justesse «l'interaction stratégique», un mode de comportement interactif qui se déroule en termes de visées, de buts et d'états affectifs centrés sur le sujet.

## UNE DÉFINITION EXPLORATOIRE

L'ouvrage édité par Black, Kunze et Pickles (1989) constitue sans doute la plus récente étude en anglais des lieux communs du point de vue de leurs qualités topologiques. Comme les auteurs l'indiquent dans leurs remarques préliminaires, la «philosophie du lieu»



a des implications d'une grande portée pour les sciences humaines et doit être évaluée à la lumière de l'accentuation changeante sur le rôle de l'expérience dans la cognition. Ce qui émerge des différentes contributions à cet ouvrage, c'est que l'étude des lieux communs révèle, sur la problématique expérience/cognition, bien plus de choses qu'on ne le pensait autrefois.

Sont incluses dans la définition des lieux communs des expressions qui commentent l'univers de l'expérience du sujet. Lorsque, par exemple, un professeur prononce une phrase telle que : «J'ai le dos au tableau noir depuis vingt-cinq ans», il met en place une stratégie verbale qui, littéralement, amène l'interlocuteur «dans le lieu» englobé par l'univers de l'expérience de ce professeur. De tels lieux communs font partie de l'univers quotidien du discours, beaucoup plus qu'on ne le penserait de prime abord.

Depuis plusieurs décennies, l'étude du discours, en linguistique *stricto sensu*, a été entreprise en grande partie au sein d'un schéma scientifique qui présuppose que l'activité cognitive peut se décrire par l'entremise de notions et de modèles développés par des techniciens de la communication et des chercheurs en intelligence artificielle. En fait, cette «nouvelle» tendance n'est rien d'autre qu'une version moderne de ce que l'on pourrait appeler «l'erreur computationnelle» – héritée de Hobbes et de Descartes –, qui veut que l'esprit fonctionne comme une machine. La nouvelle impulsion et la propagation de cette erreur ont également ravivé ce qui est peut-être l'un des plus anciens débats de la philosophie : la «signification» provient-elle de l'expérience individuelle (selon la perspective «expérientialiste») ? Ou se trouve-t-elle «à l'extérieur», «là», attendant d'être capturée et emmagasinée par les mécanismes de l'esprit, indépendamment des processus corporels et des sentiments (selon la perspective littéraliste/objectiviste) ?

Avant d'entreprendre ce travail, nous avons compulsé un certain nombre de revues parmi les plus cotées et respectées en linguistique anglo-américaine durant la décennie des années quatre-vingt (ex.: *Language*, *Journal of Linguistics*, *Foundations of Language*, *Linguistic Inquiry*, etc.). Or, il appert qu'en général la perspective objectiviste domine dans le domaine relativement récent de l'analyse du discours et de l'analyse du dialogue. L'accentuation est nettement du côté du catalogage et de l'explication des actes de parole comme des projections de règles grammaticales. Autrement dit, l'analyse du discours semble, en gros, se concentrer sur l'étude de l'usage systématique de mécanismes lexicaux et grammaticaux qui permettent une économie de renvois (par exemple, des renvois anaphoriques et cataphoriques), d'ellipses, de discours-texte, de cohésion et ainsi de suite. L'exception à cette tendance, évidemment, se trouve du côté de ceux qui pratiquent l'approche fonctionnelle, comme Austin (1962), Joos (1967), Searle (1969, 1976), Hymes (1972) et Halliday (1975, 1985), ainsi que de ceux qui se sont inspirés des premiers travaux de Wittgenstein

(1922), comme Malinowski (1923), Bühler (1934) et Firth (1951). Les travaux importants de ces chercheurs ont démontré que le discours dépasse de loin le simple plan des transferts d'informations régulés par des procédés grammaticaux. L'analyse du discours doit tenir compte de *qui* dit *quoi* à *qui*; *où* et *quand* on le dit; et *comment* et *pourquoi* on le dit. En d'autres mots, l'analyse du discours comprend des paramètres contextuels tels que le cadre, les contenus du message, les participants et les visées de chaque interlocuteur. Tous ces facteurs contextuels sont essentiels pour déterminer la forme spécifique que prendra un acte de parole. (Pour un examen détaillé des ouvrages récents sur le discours en tant que procès transactionnel, voir Goodwin et Duranti, 1992.)

La focalisation situationnelle constitue un des multiples domaines de programmation discursifs qui soutient le point de vue stratégique de l'interaction humaine. Ce qui prédomine ici, c'est l'idée que le discours dépend de la valeur tactique et stratégique des mots et des structures choisis par le locuteur. La communication est une activité qui vise un but et la langue nous fournit les outils que les locuteurs peuvent utiliser pour formuler ou extérioriser leurs états «ego-dynamiques», pour emprunter l'expression de Renzo Titone (1977). Les interlocuteurs tentent systématiquement d'atteindre des objectifs et des buts «ego-orientés» par l'entremise de la négociation, de la manipulation, de la persuasion et autres stratégies. À vrai dire, Di Pietro (1987 : 41) définit l'*interaction stratégique*, comme l'utilisation délibérée et habile du langage lorsqu'on traite avec l'autre.

On peut définir la focalisation situationnelle comme une stratégie interactionnelle déployée par un destinataire afin de transmettre ses sentiments à un destinataire, en introduisant verbalement ce dernier dans le domaine de ses expériences. Elle diffère de la communication conative – selon l'expression célèbre proposée par Jakobson (1960) pour désigner un acte de parole qui vise à produire un effet sur le destinataire –, aussi bien que de ce que Danesi (1982) a nommé un «psycholecte», ou encore de l'utilisation du langage en tant qu'instrument. Elle se rapproche, toutefois, de ce que Goodwin et Goodwin ont appelé des «évaluations», c'est-à-dire des stratégies qui :

[...] fournissent aux participants des ressources pour transmettre aux interlocuteurs leurs évaluations sur les événements et les sujets qui s'inscrivent dans les projets plus vastes dans lesquels ils se trouvent engagés. (1992 : 181)

En un sens, l'étude de la focalisation situationnelle ressemble à celle de la psychanalyse. En cherchant la focalisation situationnelle dans des échantillons de discours, le linguiste, comme le psychanalyste, doit maîtriser des «stratégies de jeux langagiers», comme le dit si bien Peter Farb (1974 : 70). La focalisation situationnelle suggère que dans les échanges verbaux le niveau ego-dynamique constitue toujours un élément virtuel dans

le façonnement du discours. Ceci confirme le fait que les motivations et les sentiments du sujet modulent la structuration des actes de parole. Comme l'écrit Titone (1977), l'organisation du système constitutif de la personnalité du sujet trouve son origine dans l'organisation dynamique des sous-systèmes psychosociaux qui déterminent son comportement et sa pensée propre. Il s'agit là d'un système ouvert qui permet au sujet d'établir des rapports directs avec son environnement. Dans le discours même, ce système contrôle la possibilité d'évoquer l'expérience, d'ajuster les *patterns* de parole en fonction des situations (y compris savoir quand ne pas parler), d'exprimer des attitudes, de répercuter verbalement des renseignements au sujet de soi, de communiquer des intentions et de se servir du langage afin de se révéler à soi-même. Ce niveau ego-dynamique constitue, au fond, la «visée» de communiquer. La focalisation situationnelle permet d'observer directement le fonctionnement de ce niveau.

## NOTRE CORPUS

Notre corpus, pour la plus grande partie tiré de situations anglo-canadiennes et américaines, a été constitué depuis au moins une décennie de la façon suivante : lorsque nous étions en conversation avec un interlocuteur quelconque, nous avons noté sur le vif tout

énoncé que nous avons reconnu comme un véritable lieu commun.

Comment fonctionne la focalisation situationnelle? Tel un objectif qui balaye les domaines affectifs significatifs du sujet, l'énoncé ayant tendance à la focalisation situationnelle accentue des traits distinctifs de ce domaine pour attirer l'attention de l'énonciataire. Ainsi, l'énonciateur peut fournir un commentaire ou sur son état passionnel, ou sur sa perception de la situation. En un sens, la focalisation situationnelle confirme la véracité du proverbe italien *la lingua batte dove il dente duole* (littéralement «la langue touche la dent qui fait mal») : en un mot, les états d'âme se révèlent toujours.

Tout compte fait, la focalisation situationnelle se manifeste en tant que processus déictique, dans la mesure où elle comprend un raisonnement abstrait qui se réfère à une localisation spatiale. Dans notre perspective, de tels lieux communs indiquent un trait inhérent de la cognition qui ne peut être décrit que comme une extension de l'expérience visuelle sensorielle dans le domaine de la pensée abstraite. En d'autres termes, les lieux communs semblent mettre au jour une tendance à fixer les modes abstraits de la pensée dans une sorte d'«esprit-espace» qui en soi correspond à un modèle iconique de l'univers de la sensation.

EXEMPLES	CONTEXTE DE L'ÉNONCÉ
Je fais face à des yeux admirateurs depuis plus d'une vingtaine d'années.	Prononcé par un professeur d'université afin de laisser entendre qu'il aime beaucoup enseigner à l'université à cause du type d'adulation qu'il reçoit depuis des années.
Depuis trente ans j'examine des bouches malodorantes.	Paroles d'un dentiste qui essaie de faire comprendre que son travail de dentiste n'est pas aussi agréable que l'on pourrait le croire.
Ouais, j'adore mon travail (dit d'un ton ironique). Les complexes de mes clients me bottent. Ils m'empêchent de m'écraser contre d'autres voitures et poteaux.	Dit par un conducteur de taxi new-yorkais – possédant une maîtrise en philo – sur la route de l'aérodrome La Guardia. Le conducteur laissait entendre que conduire un taxi pour une personne comme lui n'était pas intéressant.
Ouais, regarder une poêle à frire à longueur de journée, mais, ça va quand même.	Prononcé par une adolescente qui commentait son travail à temps partiel chez McDonald pour suggérer que son travail était sans intérêt, bien qu'elle fût contente de l'avoir.
Bien, cette année je l'ai passée à étudier les capacités de roter du bipède mâle.	Paroles d'une femme après une année de mariage pour faire comprendre ses difficultés à s'adapter aux habitudes de son mari. C'est évidemment l'aspect ici mentionné de son comportement qui semble la gêner le plus.
Ouais, j'ai de la chance d'avoir deux yeux bleus pour me parler depuis toutes ces années .	Prononcé par un mari pour traduire son appréciation du caractère laconique de sa femme.
Ça fait vingt-cinq ans que je grogne et que je souffle la nuit.	Dit par une épouse pendant sa vingt-cinquième année de mariage, afin de laisser entendre comment elle a dû supporter le comportement de son mari.
Je ne peux pas faire tourner la manivelle aussi souvent et aussi bien qu'autrefois.	Paroles d'un parent vieillissant afin de suggérer que la pulsion sexuelle avait diminué avec l'âge.
Il a seize ans... cet âge où «J'en sais plus que toi».	Prononcé par un père dont le fils était devenu un adolescent à problèmes. L'énoncé se réfère aux moments où le fils a répondu au père avec agressivité.
Bien, elle a quinze ans et, incroyablement, elle reste à la maison même le samedi soir.	Dit par une mère dont la fille adolescente n'était pas aussi évoluée socialement qu'elle l'aurait voulu.

## IMPLICATIONS

De tels lieux communs semblent refléter un besoin du locuteur d'attirer l'attention sur ses sentiments et ses attitudes. Ils ne constituent aucunement des commentaires banals sur la situation, mais ils révèlent plutôt une stratégie délibérée qui amène l'énonciataire à focaliser momentanément sur les sentiments ou les états d'âme de l'énonciateur. Comme l'a remarqué finement Goffman (1978 : 814), «les énoncés sollicitent en quelque sorte l'attention des interlocuteurs qui se trouvent dans cette situation sociale». D'ailleurs, dans une étude de 1959, Goffman avait déjà soulevé la question de saisir comment un sujet se sert stratégiquement du discours oral pour se situer dans la vie quotidienne. C'est lui, à notre avis, qui a été le plus près d'identifier la focalisation situationnelle en tant que stratégie verbale distinctive. Deborah Tannen (1989) a également relevé le fait que le cognitif et l'affectif sont souvent entremêlés dans le discours. Elle se réfère à un passage de Gregory Bateson dans lequel il note que dans un de ses écrits il a tenté «d'introduire le lecteur dans la pièce». Bien qu'elle n'appelle pas cela de la focalisation situationnelle, Tannen (1989 : 168) suggère que Bateson se réfère ici à une stratégie discursive qui constitue «une façon d'atteindre la compréhension par l'entremise de la participation».

Nous voudrions donc proposer l'idée que le lieu commun subjectivisé nécessite un type spécifique d'acte cognitif, qui permet à l'énonciateur d'instituer un domaine référentiel de façon à obtenir les traits signifiants de lieu qui décrivent son univers d'expérience. Cette approche de la signification est compatible avec la recherche récente en «grammaire cognitive». Ainsi que le note Ronald Langacker (1988 : 7), un des chefs de file de ce mouvement :

Une des revendications centrales de la grammaire cognitive c'est que les expressions linguistiques et les constructions grammaticales incorporent les images conventionnelles qui constituent un aspect essentiel de leur valeur sémantique. En choisissant une expression ou une construction particulière, un locuteur institue la situation d'une certaine façon, c'est-à-dire qu'il sélectionne une image particulière (parmi un éventail d'alternatifs) afin de structurer son contenu conceptuel à des fins expressives.  
(nous traduisons)

Ce que le lieu commun subjectivisé semble ajouter au contenu cognitif d'un énoncé est ce que Herskovitz (1988) appelle un constituant locatif. Il s'agit bien sûr, ici, d'un constituant déictique. Représenter la situation de l'énonciateur comme un contenu-image signifiant suggère une sorte de «deixis noologique». Ainsi que l'a écrit justement Lyons, la deixis constitue le moyen sémantique par lequel les langues localisent et identifient les éléments les plus divers :

les personnes, les objets, les événements, les procès et les activités dont on parle, ou auxquels on se

réfère, en relation aux contextes spatio-temporels créés et soutenus typiquement par l'acte d'énonciation (et la participation à celui-ci), d'un locuteur singulier et d'au moins un destinataire. (1977 : 637)

Ce qui préoccupe l'énonciateur au moment de l'énonciation a tendance à être localisé dans son énoncé comme le lieu approprié dans lequel l'émotion se trouve ancrée. L'expression de Klein (1982), la «deixis analogique», ou celle de McNeill (1987), de «geste métaphorique», ou encore celle de Heine, Claudi et Hünne Meyer (1982), de «métaphore espace-discours», peuvent sans doute s'inscrire dans notre topique. Les lieux communs subjectivisés peuvent se décrire comme des sortes de gestes mentaux métaphoriques, puisqu'ils indiquent des lieux, objets ou événements qui sont importants dans l'univers expérientiel du locuteur.

De tels énoncés peuvent aussi bien s'expliquer en regard de la théorie *image-schème*. Johnson (1987 : 79) définit les *images-schèmes* comme «ces structures récurrentes de, ou dans, nos interactions perceptives, nos expériences corporelles et opérations cognitives». Pour Lakoff (1987 : 444), les *images-schèmes* impliquent un procès pour l'essentiel inconscient, qui dépeint des lieux, mouvements, formes, etc. de façon conceptuelle. Langacker (1988 : 11) les désigne comme «des routines cognitives» – des assemblages cognitivement pré-organisés que les locuteurs peuvent utiliser de façon essentiellement automatique sans avoir à se préoccuper des détails de leur composition. Dans le cas des lieux communs subjectivisés, les locuteurs ne sont normalement pas conscients des *images-schèmes* qui les sous-tendent. Mais de tels *schèmes* peuvent toujours être activés en demandant tout simplement au locuteur de penser aux sens de l'énoncé et de les expliquer. Ce type d'évocation ressemble beaucoup à ce que Lakoff (1987 : 444-446) dit se produire quand on demande au locuteur d'expliquer une expression idiomatique telle que *vendre la mèche* («to spill the beans») en regard des images associées au contenu. Où se trouve la mèche avant? Quelle est la grosseur de la mèche? Est-ce que la vente est accidentelle ou voulue? etc. Lakoff suggère que même les locuteurs qui disent ne pas avoir une image consciente de l'image peuvent répondre à de telles questions d'une façon remarquablement uniforme : la mèche doit être contenue dans une lampe, le contenant en question est toujours d'une taille moyenne, etc. Ainsi, l'*image-schème* d'un lieu commun subjectivisé est facile à extérioriser dès que l'on demande au locuteur de l'expliquer sémantiquement. Par exemple, pour ce qui est du lieu commun du genre «J'ai le dos au tableau noir depuis vingt-cinq ans», on pourrait demander au locuteur : Pourquoi le tableau noir est-il important dans votre situation? Pourquoi se trouve-t-il derrière votre dos? etc. Comme l'a noté Vygotsky (1984 : 289-290), le discours abonde en exemples qui révèlent que la pensée «ne consiste pas en des mots individuels... [elle] est toujours un ensemble, quelque chose ayant une portée plus grande et un volume plus important que le mot individuel».



## CONCLUSION

L'étude d'un phénomène tel que le lieu commun subjectivisé semble démontrer qu'une ego-dynamique se trouve à l'origine de la cognition. Les réactions affectives à l'environnement semblent dicter ou pour le moins guider le choix des mots et des structures du discours. Pour nous, à la différence de l'approche adoptée par Lakoff, Langacker et les autres inductivistes qui accentuent le rôle de l'expérience («expérientialistes»), nous estimons qu'il existe différents niveaux de signification en plus du niveau métaphorique et conceptuel, qui doivent être pris en considération dans une approche expérientialiste, plus compréhensive, de la sémantique. Au plan le plus élémentaire de la signification se trouvent les procès qui ne sont pas seulement liés au système sensoriel, mais aussi à celui de la personnalité même. Ceux-ci produisent nos signes les plus fondamentaux – par exemple les indices et les icônes. Dans cette perspective, on pourrait définir la dénotation comme l'encodage de l'expérience par l'indication (signes indexicaux) ou par une sorte de mimésis (signes iconiques). Ces signes se construisent à partir d'*images-schémas* fondamentaux – des modèles mentaux de l'espace, du temps, des émotions, etc. Une fois que ce plan fondamental expérientiel de la cognition se trouve établi, des liens métaphoriques le transforment en un plan conceptuel comme celui qui est décrit dans ce bref travail. Les percepts enregistrent des réactions psychologiques et affectives aux signaux et aux stimuli de l'environnement; les concepts donnent forme et signification à ces réactions. Thomas Sebeok (1987) caractérise le fonctionnement de ce niveau le plus fondamental de la cognition comme un «modelage affectif du savoir».

Il est rassurant de constater que quelques sémanticiens anglo-américains ont enfin commencé à prendre leur distance par rapport à l'approche computationaliste/littéraliste dans l'étude de la signification verbale. Durant la majeure partie du vingtième siècle, l'étude systématique de la cognition s'est concentrée sur l'aspect rationnel de la computation – déduction, inférence, solution de problèmes, etc. On s'est rarement interrogé sur l'étiologie des processus cognitifs et leurs liens avec d'autres façons de penser. L'approche expérientialiste commence à montrer comment les systèmes de la conception se trouvent liés aux processus corporels et affectifs.

Les lieux communs sont produits par ce système. L'approche expérientialiste conçoit les structures abstraites de la signification comme l'instance *ad quem* plutôt que comme l'instance *a quo*. Le point de départ est, bien sûr, constitué par les niveaux des sensations corporelles et des états d'âme rendus par les processus signifiants fondamentaux (c'est-à-dire des signes indexicaux et iconiques). La progression à partir du sensoriel vers le cognitif, suggérée par une approche expérientielle visant la signification, accentue le fait qu'il existe un lien entre les

états d'âme, la perception et la cognition. La signification littérale et abstraite émerge à la *fin* de cette progression, et non à son *début*.

En conclusion, il faudrait souligner que la perspective expérientialiste de Lakoff, Johnson, Langacker et d'autres ne constitue pas une nouvelle science de l'esprit. À vrai dire, la recherche sur la présence du sujet dans la langue et la cognition remonte au début du siècle, à Karl Bühler et aux psychologues de Würzburg (par exemple, Staehlin 1914). Et il ne faudrait pas oublier la tentative innovatrice d'Ogden et Richards (1923), vers la même époque, de proposer une relation intrinsèque entre la signification littérale, affective et sociale, dans leur traité *Le sens du sens*. Il ne faudrait pas non plus négliger le travail des psychologues gestaltistes. Par exemple, Ash (1955) a étudié des traits communs transculturels lors de la verbalisation des expériences sensorielles. Et en 1957, Osgood, Suci et Tannenbaum ont trouvé une technique qu'ils ont appelée «la différentielle sémantique», afin de rendre compte de la signification en termes d'échelles associatives. Cette tradition d'étudier le complexe signification-expérience a été rompue seulement avec l'avènement du paradigme chomskyien en linguistique en 1957.

Il existe, certes, de nombreuses questions soulevées par l'expérientialisme contemporain qui restent sans réponses pour ce qui concerne la sémantique. Comment ces concepts se trouvent-ils liés à des formes plus fondamentales de la représentation (indexicales et iconiques)? Le système conceptuel est-il disjoint des «mécanismes» du langage ou est-ce que c'est le langage qui le reflète? Si nous adoptons une approche qui emprunte des traits à l'étiologie lexicale des lieux communs, faudrait-il intégrer aussi des traits tels que l'«auditoire», le «visuel», l'«affectif» et ainsi de suite? L'approche computationaliste/littéraliste fournit un appareil théorique tout à fait concis et pratique pour expliquer la signification littérale du lexique. Mais, comme le montrent les lieux communs littéraux, la signification dans le discours semble se fonder dans l'expérientiel et sur le besoin de projeter ce dernier sur la substance du texte-discours. Et en ceci, nous opinons dans le sens de Varela, Thompson et Rosch (1991 : XVI) qui signalent que la science cognitive littéraliste «n'a eu rien à dire au sujet du sens de l'humain dans les situations vécues quotidiennes».

## Références bibliographiques

- ASCH, S.E. [1950] : «On the Use of Metaphor in the Description of Persons» dans Werner [dir.], *On Expressive Language*, Worcester, Clark University Press.
- AUSTIN, J.L. [1962] : *How to do Things with Words*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- BLACK, D. W., D. KUNZE et J. PICKLES [1989] : *Commonplaces : Essays on the Nature of Place*, Lanham, University Press of America.

- BÜHLER, K. [1934] : *Sprachtheorie : Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena Fischer.
- DANESI, M. [1982] : «Idiolect, Dialect, Sociolect : What about Psycholect?» dans W. Gutwinski et G. Jolly [dir.], *The Eight LACUS Forum*, Columbia, S.C., Hornbeam.
- DI PIETRO, R. J. [1987] : *Strategic Interaction*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DURANTI, A. ET C. GOODWIN [1992] : «Rethinking Context : An Introduction» dans *Rethinking Context : Language as an Interactive Phenomenon*, Cambridge, Cambridge University Press.
- FARB, P. [1974] : *Word Play*, New York, Bantam.
- FIRTH, J. R. [1951] : *Papers in Linguistics, 1934-1951*, Oxford, Oxford University Press.
- GOFFMAN, E. [1959] : *The Presentation of Self in Everyday Life*, Garden City, Doubleday;
- [1978] : «Response Cries», *Language*, n° 54, 787-815.
- GOODWIN, C. et M. H. GOODWIN [1992] : «Assessments and the Construction of Context», dans A. Duranti et C. Goodwin [dir.], *Rethinking Context : Language as an Interactive Phenomenon*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HALLIDAY, M. A. K. [1975] : *Learning How to Mean : Explorations in the Development of Language*, London, Arnold;
- [1985] : *Introduction to Functional Grammar*, London, Arnold.
- HEINE, B., U. CLAUDI et F. HUNNEMEYER [1982] : *Grammaticalization : A Conceptual Framework*, Chicago, University of Chicago Press.
- HERSKOWITS, A. [1988] : «Spatial Expressions and the Plasticity of Meaning» dans B. Rudzka-Ostyn [dir.], *Topics in Cognitive Linguistics*, Amsterdam, John Benjamins.
- HYMES, D. [1972] : «Models in the Interaction of Language and Social Life» dans J. Gumperz et D. Hymes [dir.], *Directions in Sociolinguistics : The Ethnography of Communication*, New York, Holt, Rinehart & Winston.
- JAKOBSON, R. [1960] : «Linguistic and Poetics» dans T. Sebeok [dir.], *Style and Language*, Cambridge, Mass., M.I.T. Press.
- JOHNSON, M. [1987] : *The Body in the Mind : The Bodily Basis of Meaning. Imagination and Reason*, Chicago, University of Chicago Press.
- JOOS, M. [1967] : *The Five Clocks*, New York, Harcourt, Brace and World.
- KLEIN, W. [1982] : «Local Deixis in Route Directions» dans R. J. Jarvella et W. Klein [dir.], *Speech, Place and Action : Studies in Deixis and Related Topics*, 161-182, New York, John Wiley.
- LAKOFF, G. [1987] : *Women, Fire and Dangerous Things : What Categories Reveal about the Mind*, Chicago, University of Chicago Press.
- LANGACKER, R. [1987] : *Foundations of Cognitive Linguistics*, Stanford, Stanford University Press;
- [1988] : «An Overview of Cognitive Linguistics», dans B. Rudzka-Ostyn [dir.], *Topics in Cognitive Linguistics*, Amsterdam, John Benjamins.
- LYONS, J. [1977] : *Semantics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MALINOWSKI, B. [1923] : «The Problem of Meaning in Primitive Languages» dans C.K. Ogden et I.A. Richards [dir.], *The Meaning of Meaning*, New York, Harcourt, Brace and World.
- MCNEILL, D. [1987] : *Psycholinguistics : A New Approach*, New York, Harper & Row.
- ODGEN, C. R. et RICHARDS, I. A. [1923] : *The Meaning of Meaning*, London, Routledge & Kegan Paul.
- OSGOOD, C. E., G.J. SUCI et P. H. TANNENBAUM [1957] : *The Measurement of Meaning*, Urbana, University of Illinois Press.
- SEARLE, J. R. [1969] : *Speech Acts : An Essay in the Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press;
- [1976] : «A Classification of Illocutionary Acts», *Language in Society*, n° 5, 1-23.
- SEBEOK, T. A. [1987] : «In what sense is Language a "Primary Modeling System"» dans H. Broms et R. Kaufman [dir.], *Proceedings of the 25th Symposium of the Tartu-Moscow School of Semiotics 67-80*, Helsinki, Arator.
- SHANNON, C. E. [1948] : «A Mathematical Theory of Communication», *Bell Systems Technical Journal*, n° 27, 379-423.
- STAEHLIN, W. [1914] : «Zür Psychologie und Statistik der Metaphern», *Archiv für Gesamte Psychologie*, n° 31, 299-425.
- TANNEN, D. [1989] : *Talking Voices*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TITONE, R. [1977] : «A Humanistic Approach to Language Behavior and Language Learning», *Canadian Modern Language Review*, n° 33, 309-317.
- VARELA, F. J., E. THOMPSON et E. ROSCH [1991] : *The Embodied Mind : Cognitive Science and Human Experience*, Cambridge, Mass., M.I.T. Press.
- VYGOTSKY, L. S. [1984] : *Vygotsky's Collected Works. Vol. 2 : Problems of General Psychology*, R. Rieber et A. Carton [dir. et trad.], Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- WIENER, N. [1949] : *Cybernetics, or Control and Communication in the Animal and the Machine*, Cambridge, Mass., M.I.T. Press.
- WITTGENSTEIN, L. [1922] : *Tractatus Logico-Philosophicus*, London, Routledge & Kegan Paul.

# PETITE PHÉNOMÉNOLOGIE DU LIEU COMMUN

## Construction de l'attitude naturelle, production du sens commun, stratégie d'identité sociale

DANIEL CEFAL

Dans cet article, le lieu commun est conçu comme une topique de l'attitude naturelle et du sens commun, et simultanément, comme une ressource mobilisée par des opérations de construction d'une réalité stable et récurrente objectivement, partagée et sanctionnée intersubjectivement. Le lieu commun renvoie autant à des stéréotypes discursifs qu'à des recettes pratiques de mise en ordre et de mise en sens du monde de la vie; il est autant un catalyseur de l'être-semblable et de l'être-ensemble qu'un opérateur de stigmatisation et de discrimination dans le jeu des interactions. Cette tentative de réflexion s'efforce d'appliquer quelques propositions de la sociologie phénoménologique d'Alfred Schütz.

In this article, the commonplace is viewed as a topic of natural attitude and common sense, and simultaneously, as a resource mobilised by the operations involved in the construction of a stable, objectively recurrent reality, which is shared and sanctioned intersubjectively. The commonplace refers as much to discursive stereotypes as to practical formulae for giving order and meaning to real life; it is as much a catalyst of similarity and togetherness as a stigmatizer and discriminator in interactional play. In this essay a number of postulates from Alfred Schütz's phenomenological sociology are put into application.

La trame des conversations quotidiennes est tissée de mille et un petits récits où les uns et les autres exposent leurs points de vue. Chacun y va, dans le bavardage à bâtons rompus, de son anecdote personnelle, de sa préférence privée, le tout dans un clair-obscur d'opinions censées se fonder sur l'expérience. Une double dialectique se met en place à travers ces prises de position : le désir de différenciation met en œuvre des tactiques de démarcation et de recherche d'originalité, ce dont prend acte la formule relativiste : «des goûts et des couleurs, on ne peut discuter»; inversement, l'invocation d'une évidence naturelle et l'appel au sens commun sont incontournables, dans les situations de désaccord ou de litige auxquelles ces épreuves ne manquent de conduire : «des goûts et des couleurs, on ne peut que disputer». Ce paradoxe du sens commun avait déjà été pointé par Kant ou par Simmel, et grève le *lieu commun*, qui est une position que l'on prend et que l'on tient, en la revendiquant implicitement comme sienne, et en y requérant la compagnie de l'autre, par une exigence de partage de la même topique.

La mise en scène de soi-même est couplée à l'attente de l'assentiment d'autrui. Ce double mouvement doit être pensé de façon dynamique. À une sémantique, qui recense des champs de significations où s'inscrivent et s'expriment les acteurs et les analyse comme des espaces déjà établis, aux frontières déjà tracées, peut être apposée une pragmatique des lieux communs, qui prend en compte la délimitation des lieux de langage au moment

où l'acteur s'y porte, et convie ses vis-à-vis à l'y rejoindre à leur tour. Le lieu commun doit être envisagé à la fois comme le *topos* énoncé par un acte de discours et comme l'*acte de discours* qui énonce le *topos*; il vaut alors comme *recette pratique d'interaction et d'interlocution*, qui produit des effets d'ordre cognitif et normatif dans l'expérience des acteurs. Nous considérerons sous cet aspect le lieu commun comme un opérateur de *construction de l'attitude naturelle*, et de *nouage de la liaison intersubjective*.

Nous recourrons aux instructions de sociologie phénoménologique que nous a léguées Alfred Schütz pour tenter d'esquisser cette réflexion. Par attitude naturelle, nous entendons la posture habituelle dans laquelle nous nous tournons vers le monde de la vie quotidienne : typifications et raisonnements ordinaires, connaissances de sens commun, formulations en langage naturel, routines automatiques et standardisées sont autant de ressources disponibles dans nos réserves d'expérience, que nous mobilisons pour mettre en forme et donner du sens à ce à quoi nous avons affaire, à ce sur quoi nous pouvons et devons avoir prise. Le caractère doxique propre de l'attitude naturelle est celui du tenu pour allant de soi (*taken for granted*, *fraglos gegeben*) jusqu'à preuve du contraire (*until counterevidence*) ou jusqu'à plus ample information (*until further notice*); celle-ci peut être indexée par toute une gamme de degrés d'évidence, tels que ceux de la plausibilité, de la vraisemblance, de la probabilité ou de la certitude, vécus comme suffisants ou satisfaisants quant à nos propres visées (*for our purposes*). Une petite

définition des lieux communs peut être donnée dans ce cadre : séquences verbales stéréotypées, formules de prêt-à-penser, ils participeraient des ressources de typification dont disposent les locuteurs et les acteurs, aux prises les uns avec les autres et en prise sur la temporalisation du monde; mais ils désigneraient aussi les tactiques de mobilisation de ces ressources de typification par les locuteurs et les acteurs, pour produire et restaurer un monde naturel, où les états de fait se tiennent à leur place, qui soit aussi un monde commun, où s'établisse la coexistence des uns et des autres.

## CONSTRUCTION DE L'ATTITUDE NATURELLE

La détermination cognitive des lieux communs est sans doute la plus immédiate. Ceux-ci sont des procédures de construction de la réalité, stabilisée et récurrente objectivement, partagée et sanctionnée intersubjectivement. Les lieux communs ne sont pas de simples propositions affirmatives, sur un mode apodictique, à propos d'états de fait. Ils interviennent comme des *opérateurs de certitude*, qui court-circuitent toute autre procédure annexe de corroboration ou d'infirmité qui en fixe la valeur de vérité. Ils s'imposent au «bon sens» comme la thèse d'une donnée incontournable et dressent un format descriptif ou un cadre interprétatif qui ne souffre pas d'être relativisé par le doute, entamé par la critique, qui, loin de se présenter comme une conjecture en attente de remplissage, de ratification ou de confirmation par l'expérience, s'avère plutôt une présupposition de celle-ci.

La définition de la situation est médiatisée par tout un spectre de catégorisations typiques et de raisonnements typiques, en relation avec des intérêts pragmatiques, qui commandent aux perspectives des acteurs, et en relation avec le jeu de négociation ou de transaction au ressort de la temporalisation des interactions. La définition de la situation passe par la détermination des configurations phénoménales par subsumption sous des types disponibles, dans des complexes d'opérations indissociables de la typification réciproque et de l'auto-typification des acteurs. Qualification des objets, identification des sujets, attribution de propriétés, ascription de motifs, codification des événements, configuration des actions : la construction de la réalité du monde de la vie quotidienne puise toujours dans des réserves d'expérience, qui se constituent et sédimentent durant le parcours biographique de l'acteur et sont en grande partie instituées socialement et historiquement; ces réserves d'expérience pré-articulent un champ de potentialités pragmatiques et cognitives, puisque les schèmes de remémoration des expériences passées, qui se reschématisent dans le présent vivant, sont autant de schèmes d'anticipation des expériences à venir. Les lieux communs apparaissent comme des pierres de touche ou des arcs-boutants de ces réserves d'expérience : ils sont le plus petit dénominateur du sens commun, ils sont le degré zéro de l'entente intersubjective. Ils s'expriment

dans des phrases péremptoires, sous la forme du cliché ou du stéréotype, comme des points d'appui du «bon sens», retranchant du même coup du monde commun ceux qui n'empruntent pas les mêmes ornières de la perception ou du jugement. De cette portée normative des lieux communs, qui exigent l'adhésion unanime, témoigne le sentiment de déroute qui s'empare du locuteur désavoué. La réalité supposée partagée se disloque, la suspicion démantèle la supposée rencontre.

Les lieux communs imposent une grille de lecture foncièrement conservatrice des actions et des événements, en réitérant des propositions récurrentes sur ce qui est et devrait être, et en éludant d'avance, par une forme d'auto-remplissage de la croyance dogmatique, la possibilité de surgissement d'un sens neuf. Rien de nouveau sous le soleil, au point que toute trace d'émergence ou de généalogie des lieux communs s'efface, et que celui-là semble avoir été depuis toujours et devoir être à jamais. À voir la psychologie des peuples qui s'est développée avec la naissance des États-nations modernes, mais dont l'historicité ne saurait troubler les esprits. La cartographie des caractères ou des tempéraments nationaux est si bien ancrée dans les esprits, et si constitutive du sentiment national, que la découverte de son historicité ne modifie guère l'épreuve que l'on peut en avoir. Un jeu d'identité et d'altérité, Eux contre Nous, Nous contre Eux, se trame derrière les auto- et les hétéro-typifications des Français comme bons vivants et rouspéteurs, des Espagnols comme fêtards et orgueilleux, des Italiens comme séducteurs et débrouillards, des Anglais comme flegmatiques et empiristes, des Allemands comme ordonnés et rationnels. Il y a là une *opération de généralisation et d'essentialisation*, qui fait corps avec des préjugés sur les mœurs culinaires et vestimentaires, les usages du travail et de l'argent, les rapports entre hommes et femmes, les formes de vie collective et politique. Ce sont d'ordinaire ces lieux communs qui sont mobilisés lors d'un voyage à l'étranger, ou d'une rencontre interculturelle, et qui dans l'inévitable confrontation du «chez nous on fait la cuisine au beurre», «chez vous on croit en l'existence des djinns», sont revendiqués comme des *marqueurs d'identité et d'altérité*, par où chacun s'attribue et se laisse attribuer une place dans la relation de face-à-face, et au-delà dans le monde commun. Dans ces procédures de ré-inscription de l'inconnu dans un horizon de familiarité, et de réassertion de la valeur de vérité du déjà-connu, un potentiel d'angoisse inhérent au choc de la rencontre ou à la surprise de la découverte est conjuré. Chacun présente à l'autre une façade qui correspond à ses attentes, et en se coulant dans un moule prédéfini, maîtrisé par tous et consigné nulle part, évite de paraître incontrôlable ou menaçant, rend possible le bon déroulement d'une interaction ou d'une conversation. Inversement, chacun anticipe les conduites de l'autre comme étant conformes à ce moule pré-défini, et du même coup sélectionne comme pertinentes toutes les manifestations qui répondent à ce désir de typicalité et écarte comme insignifiantes toutes celles qui ne le



satisfont pas. Comme toutes les recettes et routines du monde de la vie quotidienne, l'application des lieux communs est la plus économique et la plus efficace, la plus fiable et la plus sécurisante, et en s'appuyant sur des connaissances de sens commun, où la part du réel et de l'imaginaire est indiscernable, elle contribue à la reproduction ou à la restauration d'un ordre social.

## PRODUCTION DE SENS COMMUN

Le lieu commun a été jusqu'à présent examiné comme un mythe ou un idéologème pris pour allant de soi, sans que sa genèse ou son énonciation fasse problème, et qui fournit des repères d'orientation et de discrimination cognitive et normative à l'attitude naturelle. Le lieu commun est un «gond» ou une «charnière» de la communauté, toujours pré-donné dans les réserves d'expérience des acteurs, partie prenante d'un lot de présuppositions qui sont mobilisées dans la construction de la réalité du monde et de l'identité de soi. L'usage des lieux communs marque donc les frontières d'un espace de partage des mêmes préjugés, des mêmes croyances : ils sont les *garants d'un sens commun*. La logique de réitération de l'identité se redouble de la liaison d'une communauté de sens; la répétition des lieux de la réalité dessine une topique symbolique de l'être-semblable et de l'être-ensemble. Le lieu commun n'est pas seulement un *topos* des catégorisations typiques et des raisonnements typiques, il n'est pas seulement un outil de description ou d'expression de la réalité. Le lieu commun est peut-être avant tout une procédure pratique d'instauration et de restauration des interactions, où chacun des co-actants s'assure de la fiabilité de l'autre et atteste de sa propre fiabilité. Cette procédure crée d'une part l'assentiment de la connivence, la confiance de la complicité, par où des co-actants ou des interlocuteurs se reconnaissent une affinité; d'autre part elle rejette l'a-typique dans le non-lieu de l'insignifiant et de l'impertinent, et fait peser la sanction du discrédit sur celui qui s'en dédie. Les attentes de remplissement orientées vers autrui ne souffrent pas de déception ou d'exception. Récits et maximes qui valorisent sa propre culture et déprécient les cultures voisines, pratiques rituelles de culte des idiosyncrasies nationales et d'ironie pour les bizarreries étrangères ne sont pas contestables. Par ses résonances de sympathie affective et de syntonie esthétique, par ses connotations de normalité morale et de correction politique, le lieu commun est un *catalyseur de l'être-semblable et de l'être-ensemble*.

Carrefours de consensus où l'on se retrouve entre soi, les lieux communs n'ont pas vocation d'innover en matière sémantique : leur puissance de rassemblement et de cohésion provient au contraire de leur stabilité et de leur récurrence. C'est moins la valeur de vérité d'une teneur de signification qui est en question, que l'efficacité performative d'un acte d'énonciation qui témoigne d'une appartenance, d'une filiation. «Le mouton qu'ils tuent dans la baignoire», «l'odeur des merguez dans

la cage d'escalier» : à prononcer avec la moue de la réprobation morale et du dégoût esthétique, et le clin d'œil de l'entente à demi-mot. «Ils font des enfants pour encaisser les allocations», «ils s'intégreront jamais, c'est plus fort qu'eux» : mise à l'index par ascription de motivations ou de dispositions, formulation du soupçon de duplicité et de trahison. L'important ici n'est pas la transmission d'un message descriptif ou constatif, que tout le monde connaît avec certitude et que personne n'a besoin ni envie de vérifier, mais l'*effet illocutoire* de l'acte d'énonciation qui, s'il s'adresse à un pair compétent pour le déchiffrer au-delà de la trivialité de son contenu énoncé, vaut comme *opérateur de sens commun*. Le lieu commun engendre un lien commun.

Mais le lieu commun témoigne tout autant du lien commun. Son sens littéral importe peu comme tel. Ce qui compte, c'est ce qui est dit sans le dire, et ce qui est entendu sans l'entendre. L'acte de discours qui énonce le lieu commun ouvre un horizon de l'entre-nous, dont aucun interlocuteur n'a le droit de se déprendre. Cadre incontestable de l'accord et de l'entente, qui n'admet ni le retranchement du désaveu, ni le défi de la polémique, la topique de l'être-semblable et de l'être-ensemble est produite par l'acte de discours, et dans le même temps semble en être le nécessaire présupposé. Nous avons là affaire à une *typification d'ordre symbolique*, soit à une relation d'*apprésentation* qui *présentifie* une entité *non présentable* dans le monde pratico-sensible. L'*apprésenté* de l'acte de discours n'est pas seulement le sens littéral du lieu commun, mais la *Nous-relation*, le lien de co-appartenance à un monde commun qui se noue entre ceux qui partagent les mêmes préjugés et les mêmes croyances. La formulation du lieu commun est une *procédure de symbolisation de la Nous-relation* (*Wirbeziehung, We-relation*). Celle-ci précède toujours d'un cran les performances qui l'actualisent et qui la concrétisent, à la façon d'une condition de possibilité qui transcende les relations d'interaction et d'interlocution qui lui donnent corps.

## STRATÉGIE D'IDENTITÉ SOCIALE

Si nous reprenons la cartographie des caractères et des tempéraments nationaux, nous voyons donc que son invocation définit des «modèles culturels» à valeur cognitive et normative qui, d'une part, assurent les acteurs de la stabilité de la réalité de leur vie quotidienne, de la continuité de l'histoire d'un terroir par-delà les générations et qui, d'autre part, fournissent un cadre où accord et entente sont présupposés avec leurs pairs, et symbolisent leur co-appartenance à une communauté intersubjective. Ces ressources de typification, que l'on peut réifier en «modèles culturels», sont également mobilisées par les acteurs dans leurs stratégies d'identité. La formulation des lieux communs en est partie prenante de plusieurs façons.

La formulation des lieux communs montre aux autres que l'on maîtrise les repères de l'expérience collective et

que l'on est *identifiable comme membre d'un groupe d'accueil*. L'étranger qui fait siens nos lieux communs devient un des nôtres. Lui est aussitôt imputée, avec une certaine plausibilité, la compétence de se glisser dans des jeux de rôles et de statuts, de s'orienter dans des forêts de symboles et de jongler avec des grammaires de motifs, de reprendre à son propre compte les ritualisations de la présentation de soi et les «routinisations» des interactions avec les autres qui caractérisent notre monde commun. Le jeu de miroir, qui renvoie à cet acteur une image de soi valorisante, le confirme dans sa forme de vie en société, dans sa manière d'être en public. Les lieux communs sont alors les *médiateurs d'une rencontre intersubjective* : ils offrent un ensemble de connaissances préalables sur l'autre qui permettent de le situer et de le circonscrire et d'engager la relation de face-à-face; ils peuvent être nuancés ou modifiés, infléchis ou neutralisés, et même abandonnés, dans le déploiement de cette relation de face-à-face. Dans tous les cas, ils sont l'enjeu d'une négociation ou d'une transaction et scandent comme des coups de sonde ou comme des appels de phare le *travail des identifications réciproques*. Ils sont des indicateurs que l'étranger est «sur la même longueur d'onde», capable de définir des situations sur le même mode que nous, et des référentiels à travers lesquels l'étranger, petit à petit, se construit sa propre identité en regard de son groupe d'accueil.

La grammaire inoffensive du concert des nationalités peut virer à l'artillerie lourde du racisme ordinaire : «ils ont ça dans le sang, c'est leur nature», «ils sont comme ça, ils sont pas de chez nous». La dialectique de la typification interculturelle oscille entre l'échange bienveillant des étiquetages et le pilonnage à coups de préjugés. Les lieux communs deviennent alors des armes de destruction symbolique ou des emblèmes de l'union sacrée : «ils enferment leurs femmes à la maison» *versus* «leurs femmes se promènent nues dans la rue», «ils sont fourbes et fanatiques» *versus* «ils n'ont ni Dieu ni religion». Autour de ces caricatures de la haine se construit alors une identité, hantée par les fantasmes d'invasion, de pénétration, de contamination, d'assimilation, d'expropriation, d'absorption, toute en mécanismes d'attaque et de défense. Semblables à des anticorps immunitaires activés contre des agents pathogènes, les lieux communs se retournent, au contraire de la rencontre intersubjective, en *opérateurs de stigmatisation et de discrimination*. Ils fournissent des types rigides de marquage négatif de l'étranger, que même la relation de face-à-face ne parvient pas à ébranler. La cohabitation spatiale entre communautés d'immigrés montre ces pratiques de dévalorisation de l'*out-group* et de revalorisation de l'*in-group* qui commandent aux stratégies d'évitement; les lieux communs, qui sont activés avec virulence lors de l'éclatement d'épisodes de «violence inter-ethnique», sont paradoxalement les opérateurs d'un équilibre pacifique en temps ordinaire.

La formulation des lieux communs a, pour finir, aussi sa place dans le *travail de l'ego-synthèse* où se trame une

histoire de vie. Elle est un des constituants de l'unité et de la continuité de soi, non seulement par le détour du jeu de miroir avec les autres, mais aussi dans la gestion par l'acteur de son propre parcours biographique, dans l'enchaînement des moments de la temporalisation de soi. De même que la constitution d'une identité de soi présuppose la possibilité de pouvoir toujours revenir sur les mêmes lieux que l'on finit par s'approprier, de même présuppose-t-elle la possibilité de toujours pouvoir se reconnaître dans des *topoi sémantiques*, dont la stabilité et la récurrence sont une garantie de continuité par-delà la différence des temps. Dans un mouvement de reprise et de réitération des mêmes propositions, et corrélativement des mêmes pratiques d'énonciation de ces propositions, le sujet élabore progressivement une image de lui-même comme celle d'un personnage typique et prévisible, aux yeux des autres et à ses propres yeux. Et l'intégration harmonieuse des épisodes et des événements de sa propre vie, dans un contexte d'expérience doté de cohérence et dans une histoire de vie orientée par un projet, ne peut se faire que moyennant ce ressassement ou cette reproduction de l'identique. Les lieux communs, à la fois opinions et habitudes, participent de cette dynamique de l'être-soi et du devenir-soi dans l'attitude naturelle.

### Indications bibliographiques

Les passages les plus intéressants sur la question du type et de la typification intersubjective et intergroupale se trouvent dans les textes suivants d'Alfred Schütz (pour les articles, nous indiquons entre parenthèses la référence dans les *Collected Papers* (CP), La Haye, Martinus Nijhoff) :

*Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt. Eine Einleitung in die verstehende Soziologie*, Wien, Springer, 1932;

*Das Problem der Persönlichkeit in der Sozialwelt et Bruchstücke zum ersten Hauptteil* (Nachlass, Soz. Arc. Konstanz, p. 7060-7101 et p. 7102-7211);

«The stranger», *American Journal of Sociology*, n° 49, 1944, p. 499-507 (CP2, p. 91-105);

«The Homecomer», *American Journal of Sociology*, n° 50, 1945, p. 363-376 (CP2, p. 106-119);

«Making music together : a study in social relationship», *Social Research*, n° 18, 1951, p. 76-97 (CP2, p. 159-178);

«Equality and the meaning structure of the social world», *Aspects of Human Equality*, von Bryson, Faust, Finkelstein, MacIver (eds), New York, Harper, 1957, p. 33-78 (CP2, p. 226-273);

«Some structures of the life-world» (CP3, p. 116-132);

«Type and eidos in Husserl's late philosophy», *Philosophy and Phenomenological Research*, n° 20, 1959, p. 147-165 (CP3, p. 92-115);

et avec T. Luckmann, *Strukturen der Lebenswelt*, 2 vol., Suhrkamp, 1971 et 1983, tr. ang. : *The Structures of the Life-World*, Northwestern UP, 1973 et 1989.

# LE LIEU COMMUN D'UNE DIFFÉRENCE SEXUELLE : LA PEUR

---

VÉRONIQUE NAHOUM-GRAPPE

Cet article tente de dénouer les liens associatifs qui forment la trame sémantique des lieux communs. En prenant l'exemple de la peur comme émotion stéréotypée plus féminine que masculine, l'analyse présentée ici tente de décrire comment s'articulent un système d'images et de scènes implicites et une identification sexuelle. Les lieux communs sont ici envisagés comme des systèmes de significations hétérogènes, dont l'usage social est d'autant plus efficace qu'il est masqué par un effet de banalité, de platitude. L'exemple choisi tente d'élucider une des fonctions sociales du lieu commun : la fabrication de l'altérité.

This article attempts to untangle the various associative ties which are bound together in the semantic web of the commonplace. Taking fear as an example of a stereotypical feminine emotion, the following study attempts to describe how a system of implicit images and scenes can intertwine with sexual identification. Commonplaces are viewed as heterogeneous systems of meaning whose social usage is all the more effective because it is masked by banality or triteness. The example chosen – fear – allows for examination of one of the social functions of the commonplace : the creation of otherness.

Un lieu commun fonctionne comme une évidence implicite : une sorte de paix opaque saisit celui qui en est possédé ; ce dernier abandonne alors le travail de la pensée. Ce travail se poursuit néanmoins, une pensée sans effort, entraînée irrésistiblement dans la production de nos vérités communes, en amont de toute logique, et en aval des lois de l'inconscient individuel. La « pensée courante » déroule des significations sans surprise, « banales », de façon quasi mécanique puisque toute vigilance, toute résistance de la conscience est assoupie : les lieux communs pétris d'images et de valeurs sont alors comme livrés à leur propre jeu associatif, dont les règles peuvent être repérées, et qui forment ainsi système. Toute la question est de savoir si ces systèmes sont limités à certaines aires culturelles et s'ils sont soumis à des rythmes historiques d'évolution : dans le cadre épistémologique d'une phénoménologie contemporaine, nous pouvons étudier certains de ces schémas associatifs sans avoir à résoudre ces questions<sup>1</sup>.

Et si l'inconscient social n'était rien d'autre que la somme de ce qui est trop conscient, et non pas « inconscient » ? Et si l'imaginaire social régnant dans une société donnée n'était que la somme de ces phrases fatiguées, l'ensemble de ce savoir usé qui additionne ce qui est trop connu, appris par cœur depuis toujours ? Depuis quelques années, nous tentons de repérer certaines de ces puissantes banalités qui circulent « toutes seules » et qui forment le contexte de tout un système de croyance, en fonction du postulat épistémologique suivant : plus

l'image est banale, plus sa racine anthropologique est profonde. Mettre en perspective historique et sociologique la question de l'imaginaire social, tel que Gaston Bachelard l'avait cerné en France dans ses ouvrages, et ce pour des objets tenus et délimités, est l'horizon épistémologique du type d'analyse que nous tentons de mettre en place depuis quelques années : qu'est-ce que l'esprit du temps ? Pourquoi, par exemple, penser tout naturellement que telle émotion est associée à tel sexe ? Pourquoi lier une couleur à une valeur ou un mode d'expression à une identité ? Il nous semble que les mécanismes en jeu dans ces associations irrésistibles nous offrent quelques clefs de fonctionnement du lieu commun.

En prenant comme support l'exemple de l'expression d'une émotion en fonction du genre sexuel, nous tenterons ici de mesurer un tant soit peu l'écart entre la mécanique du lieu commun et les plausibles complications qu'elle produit sur le réel. Nous nous situons à l'intérieur d'une même culture, contemporaine, occidentale et urbaine, comme les feuilletons de télévision, les romans de gare, les magazines à large diffusion, par exemple, nous la dessinent en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, sans prétendre à aucune généralité. Culture qui lie l'expression de certaines peurs et une identité sexuelle.

L'expression de la peur est donc un enjeu identitaire de différenciation entre le masculin et le féminin. Les peurs réelles, éventuelles, qui sont liées à des conditions

objectives de menaces et de dangers et qui sont peut-être le contexte invisible de certaines conduites féminines, ne sont pas notre objet ici. La peur éprouvée<sup>2</sup> est un phénomène violent et non verbal, honteux : le sujet effrayé aura tendance, après coup, à ne pas s'attarder à l'événement.

La peur étudiée ici est plutôt le *lieu commun de la peur*, son scénario implicite avec ses acteurs privilégiés et ses séquences prévisibles, même si, en tant que récit, elle est toujours reconstituée *a posteriori* par le locuteur. À ce niveau, la question de la peur perturbe ou conforte faussement une série d'images attendues, un système d'évaluation spontané, qui fonctionnent alors comme «lieu commun». Nous désignons par «*lieu commun*» un énoncé elliptique, où se mêlent l'éthique, l'esthétique, le psychologique, dans une sorte de philosophie générale du monde : le lieu commun qui enveloppe une signification fonctionne comme un prisme et un masque, il exagère tel aspect partiel, il dénie tel autre facteur pourtant crucial, il résume en le banalisant le destin matriciel qui enveloppe une identité, celle de l'autre sexuel : par exemple, lorsque le buveur accoudé au bar soupire d'un ton protecteur «ah, les femmes, toutes les mêmes...», que dit-il ? Il énonce un lieu commun, qui ramasse l'avenir, le passé et l'être virtuel de l'autre ainsi désigné, et cet ensemble n'a même plus besoin d'être décrit. Comme si la fonction sociale du lieu commun était la fabrication de l'altérité.

## LA PEUR COMME TRANSE

La phénoménologie de l'expression corporelle de la peur nous offre une première piste d'images associées. Trembler jusqu'à l'os<sup>3</sup>, blêmir, défaillir ou fuir éperdument, échine et poils hérissés, appeler «sa mère» ou rester «pétrifié», transpirer et «faire sous soi», pousser des cris et gémir sont des conduites qui manquent de dignité et qui sont souvent mises en scène dans les bandes dessinées pour enfants comme images corporelles de la frayeur. Le corps terrifié qui ne contrôle plus ses sphincters et perd ses boucles fait rire l'autre. Ensuite, la température corporelle baisse dangereusement jusqu'à glacer le sang. La chair froide et mouillée retourne au minéral : les dents claquent, les os s'entrechoquent sous les poils hérissés du corps terrorisé qui a perdu sa douceur et ses couleurs. Il y a tout un lieu commun de l'expression physique de la peur.

La peur est une sorte de transe négative dont l'expression corporelle est dégradante et fait «perdre la face». La résistance aux manifestations physiques de la terreur est alors la définition morale du vrai courage : par contre, leur mise en spectacle signe un abandon, une sorte de démission et de chute, de défaite en face d'un corps tout à coup possédé, qui tressaille et sur-saute, qui gesticule et hurle tout seul. La peur est une tentation corporelle à laquelle les femmes sont censées succomber plus naturellement que les hommes et donc

avec moins de déshonneur. La peur est l'inverse d'une vertu, et toute vertu se définit au minimum par une résistance au vertige de la peur. Sa péjoration tient en partie aux emphases organiques qui la manifestent et à cette dégradation de la personne *physique, donc morale* : il s'agit même ici d'une «rétrogradation», pour ainsi dire, dans une sorte de phylogenèse à rebours, qui conduit le sujet terrifié vers la déshumanisation, de la chair à la pierre.

Le mécanisme de la peur suppose donc deux temps disjoints logiquement et chronologiquement : le premier temps se loge dans l'opération intellectuelle qui repère les bonnes raisons d'avoir peur. Et le second temps inscrit dans le corps alors possédé la frayeur comme transe. Cette possession porte un masque effrayant, dont la laideur témoigne de l'avilissement et qui agit sur l'autre : la peur lue sur un visage étranger est transmissible en tant que telle et sa contagiosité peut alors devenir épidémique, à moins que l'on ne rie en détournant les yeux. On peut aussi jouir de la peur de l'autre, spectacle délicieux et souvent provoqué de façon gratuite par l'enfant qui joue à «faire peur». Le rire ne s'accroche pas ici à une réalité, mais à sa reconstruction dans les images corporelles, dans le scénario du lieu commun.

Ainsi, d'emblée, en déroulant l'enchaînement mécanique des images, la bravoure est un spectacle rassurant comme la panique visible est effrayante. Il y a comme une esthétique positive «génereuse» diffusée par le lieu commun du courage toujours viril, une sorte de don social constitutif dont témoigne la beauté de celui qui, dans le feu du combat, dompte sa peur et va de l'avant. Inversement, le masque hideux et lamentable du corps terrorisé met en danger le lien social et sa laideur est la face visible, mais insoutenable, quelquefois risible, de cette faute morale et sociale : le corps terrifié est pétrifiant.

Déjà au niveau de cet engrenage prévisible des images, masculin et féminin sont assignés chacun à une place préférentielle et cette différence topographique *est aussi morale*. L'indignité corporelle qu'offre le spectacle de la peur interdit aux hommes plus qu'aux femmes de la manifester. Dans ce dernier cas, grâce à l'*évanouissement* promis et permis par le stéréotype des peurs féminines, la jeune beauté trouve une manière correcte d'échapper aux laideurs physiques liées à l'état de peur. Elle abandonne ainsi aux regards cet objet qui la définit, son beau corps pâmé.

Si le héros sait résister à cette déconstruction de sa propre contenance et que, ferme et redressé, il oppose un front serein et un teint vif à la terrible menace, alors il gagne une compétition identitaire cruciale, celle qui assure son appartenance au sexe fort, protecteur des faibles, blêmes de terreur. Les «faibles», qui sont liés à lui dans une relation d'appartenance, *ses* femmes et enfants, *ses* inférieurs et serviteurs, seront les premiers protégés.



Le vrai courage, celui qui consiste à *dompter la peur* sera d'emblée attribué à l'homme, car «succomber» à une émotion intérieure comme la peur est une posture trop imprégnée de féminin. Le lieu commun s'articule précisément sur de tels segments précis d'implications, dont l'efficacité tient au fait qu'ils ne sont jamais explicités.

#### LE LIEU COMMUN PRODUCTEUR DE DIFFÉRENCE

Le courage active la circulation du sang viril, il chauffe le corps dont les forces sont décuplées. Cette vertu qui intéresse la vie du groupe est au cœur du récit héroïque, dont l'invention ne concerne pas que les cultures occidentales et dont la valeur morale se fonde sur une compétence particulière, celle de ne pas «sentir» la peur malgré le danger, ou bien, grâce au travail de l'apparence, noble pour une fois, une peur plus «moderne» opère un court-circuit entre la surface et le fond, entre l'être et ses manières, car *si je n'ai pas l'air d'avoir peur, je n'ai pas peur*. Cette victoire de la surface, du «comme si», quasi «performative», définit le courage viril, le vrai, celui qui n'est pas inconscient, en deçà duquel on trouve la bravoure innée et «naïve», celle de Don Quichotte.

Ce bruit les réjouit grandement, et s'arrêtant pour écouter de quel côté il venait, ils en ouïrent à l'improviste un autre plus retentissant qui leur tempéra le contentement du premier, spécialement à Sancho qui était craintif et de peu de courage. Je dis qu'ils ouïrent que l'on donnait des coups en cadence avec un certain cliquetis de fers et de chaînes, lesquels, accompagnés du furieux bruit de l'eau, eussent pu inspirer de la frayeur à tout autre cœur qu'à celui de Don Quichotte. La nuit était obscure, comme on l'a dit, et eux se trouvaient parmi des arbres très hauts, dont les feuilles mues d'un petit vent, faisaient un bruit tout ensemble doux et effrayant, tellement que la solitude, l'assiette du lieu, l'obscurité, le bruit de l'eau, avec le murmure des feuilles, tout ensemble causait horreur et épouvante, et davantage quand ils virent que ni les coups ne cessaient, ni le vent ne s'apaisait, ni le jour ne venait, et outre tout cela ils ne connaissaient point le lieu où ils se trouvaient. Mais Don Quichotte, toujours accompagné de son cœur intrépide, sauta sur Rossinante, et embrassant son écu coucha sa lance et dit : «Ami Sancho, il faut que tu saches que je suis né par la volonté du ciel en ce présent âge de fer afin d'y faire revivre celui d'or ou le doré, comme on a coutume de le nommer. Je suis celui pour qui sont réservés, les périls, les grands exploits, les hauts faits». <sup>4</sup>

Don Quichotte peut se tromper sur les moulins et son époque, sur les récits et les récifs, sur une bergère et une princesse, mais pas sur sa valeur propre, sur cette folle bravoure qui se fonde sur la vérité de l'hallucination et qui définit le Chevalier. Il reste ainsi une figure positive,

noble et virile dans un monde qui n'est pas à sa hauteur. Son courage est «fou», non seulement parce qu'il se trompe sur le monde, mais aussi parce qu'il investit les dangers comme des épisodes du récit légendaire, qui constitue ici la référence axiologique, et non comme de terrifiants «vrais» dangers qui menacent le corps. Cette bravoure relève donc de la non-conscience, de l'inconscience, du rêve halluciné. Ce qui permet au texte de restituer une sorte de dignité en sous-main à Sancho, plus lâche parce que moins fou.

Ce texte nous renseigne sur les objets terrifiants «par excellence», comme la solitude, aggravée par la nuit, les grands bruits incompréhensibles, tonitruants ou trop doux, et, pire que tout, la menace de l'inconnu. Il nous renseigne aussi sur l'imagerie impliquée par les notions de peur et de courage, et sans laquelle le lieu commun devient incompréhensible, imagerie qui semble faire référence à une même scène première et fondatrice, à savoir *la scène de la lutte*, du combat, de la guerre. Or voir le sang fait peur aux femmes et verser le sang exalte l'homme. Devant la blessure, le cri féminin s'oppose au chant masculin, lui tranche et elle soigne. Avec cette référence implicite, le dessin des différences sexuelles imaginées s'ébauche, centré sur la question de la violence et du combat. La différenciation des rôles sexuels n'est jamais aussi prononcée que sur la question de la guerre, de la violence. L'imaginaire contraint ici à l'accentuation du dimorphisme sexuel, fondée sur des incompatibilités inscrites au plus profond de nos savoirs ordinaires partagés, c'est-à-dire de nos lieux communs : la question du sang est au cœur de la distinction sociale et identitaire entre les deux sexes. Une anthropologue comme Françoise Héritier relève l'opposition entre le sang régulier subi tous les mois par la femme et le sang de la blessure aléatoirement versé par l'homme comme constitutive de la différence identitaire entre les deux sexes et du partage des rôles et des tâches, des prescriptions et des interdits respectifs<sup>5</sup>.

La peur et son usage social comme figure de la différence s'articulent autour des associations implicites entre des fragments de scènes fondatrices. Plus le lieu est commun, plus l'inscription anthropologique est profonde.

Autre piste sur laquelle nous met ce texte : le Chevalier va de l'avant, mais son valet peut se laisser aller à la peur sans déchoir d'un piédestal où il n'avait pas sa place de toute façon. Publié en 1605, la version du courage offerte ici est classique et le guerrier courageux se dresse contre la peur. Mais il y a des personnages qui peuvent échapper à ce redressement viril, comme les êtres «sans noblesse», au sens déjà métaphorique et moral que prend l'adjectif *noble* dès le XVII<sup>e</sup> siècle en Europe : la noblesse est un signe social mais aussi une qualité morale (la notion de «distinction» joue aussi sur ce double niveau).

L'avalissement de la peur trouve ici son versant de stigmatisation sociale : les inférieurs sociaux sont cen-

sés être naturellement plus couards que ceux qui sont nés pour les protéger et dont la définition identitaire se fonde sur la capacité à vaincre la peur. Les seconds rôles, les valets, les bouffons, font rire grâce au spectacle de leurs lâchetés toujours théâtralisées dans une conduite corporelle grotesque. Les romans et pièces de théâtre du XVIII<sup>e</sup> siècle français nous présentent souvent la scène désopilante des lâchetés inférieures. Et dans les rues de nos villes contemporaines, les injures adressées au couard sont féminisées, voire animalisées («poule mouillée!»). Le masque de la peur est «ignoble» au sens littéral, et pas seulement dans les sociétés anciennes : le second rôle est plus souvent susceptible de lâcheté et de mesquinerie que le héros principal, dans nos romans de gare comme dans nos interactions sociales ordinaires, et dans tous les cas de figure, le peureux perd une partie de son identité virile en dévoilant sa «faiblesse». Les deux pistes associatives qui nous mènent, d'une part, de la peur au féminin et, d'autre part, de la peur au «bas» social tendent alors à se rejoindre.

## LE COMBAT DES LIEUX COMMUNS

La question de la peur comme épreuve identificatoire permet donc de faire le tri entre les acteurs sociaux et de résoudre efficacement la question de leur «valeur» : l'inscription morale de clivages hiérarchiques ou sexuels se fait pour ainsi dire mécaniquement, au moment même du récit, de l'aventure. Un chiasme peut alors se produire entre les deux axes de définition de la peur, sexuel et social : comment penser la féminité de la noble princesse, de la sainte ou de la martyre, comment penser sa noblesse, son élection sociale ou divine? Elle ne peut être lâche pour des raisons de destin identitaire et elle ne peut être trop forte pour des raisons d'identité sexuelle. Les peurs attendues de la part des jeunes femmes concernent tout ce qui a trait au noir, à la solitude dans une forêt, à l'inconnu sans visage; elles peuvent s'évanouir, après avoir couru droit devant elles en hurlant. Mais lorsque ces peurs sont moins prévisibles au plan de notre système d'images associées, lorsque c'est l'ennemi, le pouvoir, qui menacent le féminin, alors elles seront autorisées à se battre comme des hommes, à la condition d'être érigées en héroïnes solitaires, voire en martyres. L'expression des peurs de la femme oscille entre les menaces de dégradations morales et sociales, que supposent les images physiques de la lâcheté, et la difficulté identitaire d'être forte et courageuse «comme un homme». Les efforts pédagogiques de la pensée féministe depuis le XVI<sup>e</sup> siècle en France trouvent dans les biographies de «grandes femmes» leurs exemples favoris, car ces femmes courageuses, en face des lions, du feu, des guerriers, des tempêtes, démontrent par leurs actions emblématiques la possibilité d'un courage féminin à la mesure de la bravoure masculine.

Mais il y a comme une indécision sur l'identité de l'*acteur social femme*, pensée par le féminisme contemporain européen<sup>6</sup> et américain du nord, concernant cet

axe crucial de la résistance à la peur, à la domination : la femme est-elle victime ou complice? Quelle est la nature de son courage et de sa peur? La peur témoigne du non-consentement à la domination et de l'horreur de cette dernière, et donc une histoire féministe ne peut en faire l'impasse. Mais la peur témoigne aussi d'une identité stigmatisée dans sa faiblesse et sa définition stéréotypique, ce contre quoi lutte le projet même de tenter une «histoire des femmes». Aux études «victimisantes», qui visent à conforter l'image de la faible femme, s'opposent les descriptions de pouvoirs alternatifs et de forces insoupçonnées, qui tendent alors à nier les réalités quelquefois meurtrières des injustices et des inégalités. Ainsi on peut voir brandir par la révolte féministe les deux images contradictoires d'une femme victime terrorisée par un assassin et d'une femme elle-même capable de violence. Une solution à cette aporie est la possibilité identitaire pour une femme de mettre en scène la peur altruiste, la peur pour l'autre, celle qui la rend alors forte – comme la peur pour les hommes qui partent à la guerre, à l'aventure.

On voit comment la question de la peur, en tant que catégorie de conduite prévue par nos lieux communs identitaires, peut déclencher en cascade toute une série d'implications obliques. Sur le terrain sociologique même, son rôle identificateur peut être saisi au sein des interactions sociales. Ce qui se passe réellement dans le tissu social ne correspond peut-être pas complètement aux images qu'en restituent films et romans et les peurs effectives ne se laissent pas deviner complètement à travers la *culture* de la peur, faite d'images et de programmes identitaires. Mais, sur la scène publique, ces identifications imaginaires jouent leur partie de façon non négligeable, *parce qu'elles constituent les arguments de persuasion des lieux communs*.

Ainsi, dans notre culture, la déception éthique qui consiste à voir l'*Autre lâche* entraîne sa terrible dévaluation, ce risque interactif permanent et pas seulement romanesque. Les descriptions des présentations de soi entre acteurs sociaux, telles qu'E. Goffman en a décrit les mécanismes, témoignent bien de cet enjeu permanent de *garder la face*. Une des injonctions majeures de cette tâche vitale est de *ne pas montrer sur la scène publique ses peurs*, voire ses hésitations, et ce plus pour les hommes et les adultes que pour les femmes et les enfants. La jeune fille mimera une peur qu'elle n'éprouve pas pour être mieux consolée par l'homme, le vrai ; mais la rupture pourra intervenir lorsque le partenaire masculin aura dévoilé une basse lâcheté. La dimension éthique comme système d'identification mis en œuvre par les deux sexes n'est pas absente du permanent terreau interactif de la vie quotidienne, ce que Goffman a démontré dans l'ensemble de son œuvre<sup>7</sup>. La force des images identitaires ne tient sans doute pas seulement à l'histoire structurelle de leur élaboration, mais elle se fonde aussi sur les incessantes démonstrations interactives que proposent les rapports sociaux en permanence.

Une anthropologie historique des peurs *en tant que lieu commun* ne peut donc évacuer l'hypothèse de leur hétérogénéité selon le sexe, comme sont supposées évidentes celles liées à l'âge, à la force physique, ou à la distance par rapport au pouvoir politique et aux centres de décisions, ou aux conditions politiques de la vie sociale, ou au contexte culturel et religieux, ou enfin aux conditions matérielles de la vie quotidienne. Le champ des peurs communes peut ainsi être balisé de multiples façons et l'historien Jean Delumeau en a donné divers exemples. La peur comme événement intérieur et non plus comme stéréotype devient une des conditions de possibilité d'un certain type de savoir : le *savoir social ordinaire* partagé par tous de façon plus ou moins implicite à l'intérieur d'une culture donnée, ce savoir *qui se nourrit de lieux communs*.

La peur s'inscrit dans une théorie implicite des émotions, elle consiste en une violente ou sourde anticipation *consciente* du pire dans quelque domaine que ce soit, cette anticipation est une souffrance qui saisit l'ensemble de l'identité du sujet, corps et âme, et qui est à la source, dès son occurrence, d'un intense travail d'élucidation intellectuelle de l'objet et des manières de circonvenir sa menace. Donc une *souffrance* et non pas une *douleur*, qui est une clôture, une fin des perspectives. La souffrance de la peur, faite d'une épuisante tension nerveuse portée quelquefois à un point insoutenable, est en même temps une occasion intense de réinterprétation de ce qui se passe et de réorganisation des tactiques. D'où une production de récits et de rumeurs, une multiplication d'hypothèses les plus terribles, souvent choisies comme étant les plus plausibles, en un étrange rite conjuratoire fait de prophéties noires ou de pronostics pessimistes : *celui qui a peur d'avoir peur prévoit le pire*, dont l'énoncé est une matrice de stéréotypes programmatifs. La menace (qui est la peur d'avoir peur) est donc un ferment social, un levain; elle entraîne une multiplication des paroles et des hypothèses, une activation des prédictions et une diversification des prévisions, elle donne un ton à ces énoncés. Sous l'ombre de la menace, la circulation des pires lieux communs s'intensifie.

Le travail de la peur met alors en scène un rôle féminin privilégié concernant l'expression verbale de la lamentation par exemple. Le choix du pire comme bonne version du réel est souvent le fait des «Cassandra» de villages et de quartiers, comme si les femmes s'étaient approprié le travail de conjuration verbale de l'avenir dans une forme profane et laïcisée. La peur de l'avenir, par exemple, semble être plus exprimée chez les femmes que chez les hommes, mais du coup les valeurs et les significations que produit cette peur seront susceptibles d'être perçues comme «féminines». Comment démontrer cette différenciation sémantique liée à un *ton* : celui du doute et de la tristesse, ou tout du moins de la sentence ordinaire, ce ton plus musical qui caractérise une «sagesse des nations» productrice de lieux communs et dont le chromatisme est moins inquiétant chez une femme que chez un homme. Ce qui ne veut pas dire que

les femmes seront plus «tristes» que les hommes, mais que le ton, la musique de leur voix, l'expression verbale et l'exploitation intellectuelle de ces craintes et de ces tristesses seront moins graves venant d'elles d'une part et relèveront de leur compétence d'autre part.

Il y a une culture féminine de l'appréhension, de la peur de l'avenir et du noir, qui s'exprime le plus souvent dans des lieux communs musicaux, réduits quelquefois à de purs soupirs comme dans les expressions «ah! là, là!» ou «c'est la vie», jetées dans un même souffle lorsque le pire menace, un souffle dont le vent triste contient comme une promesse de négatif.

Les pleureuses, que Pierre Clastres avait entendues dans les nuits amazoniennes, chantaient la noire version des choses, pendant que la mélodie masculine, solitaire, inventait ses paroles sur le thème «moi je, moi, untel je, je suis le plus vaillant des chasseurs»<sup>8</sup> : nous comprenons trop bien cet autre exemple d'un inégal partage selon le sexe d'une culture de la peur, qui chante le malheur humain. La musique de ce chant caractérise le lieu commun *comme genre littéraire*, pourrait-on dire. Cette mélodie spécifique scande les mauvaises nouvelles avec, par exemple, l'usage rythmé d'expressions comme «pour toujours», «à jamais!», «de tout temps!», ou encore «demain!», «un jour!», etc. Un lieu commun est la promesse persuasive d'une sourde menace grâce à cette dimension d'éternité impliquée par le ton sur lequel il est prononcé.

## CONCLUSION

Les lieux communs mettent en scène les compétences et les destins sociaux en fonction de mécanismes qui organisent notre perception trop naturellement. Celle-ci construit alors une véritable réalité en surplus, ou irréalité si l'on veut, dont les effets viennent compliquer encore plus le travail d'élucidation qui est à la source de toute construction culturelle. Mais quelquefois ils se combattent entre eux, comme dans notre exemple de la peur où l'enjeu est la fabrication à notre insu des différences identitaires et des figures de la menace : cette sourde menace du pire qui donne à la production de lieux communs – comme ensemble matriciel – sa philosophie communicable, son unité de ton, sa mélodie spécifique. La dimension esthétique du lieu commun, ou plutôt la manière dont il produit une atmosphère qualitative reconnaissable, faite de couleur, de rythme, et enveloppée dans un même ton, le ton de la vérité sans frontière ni limite, est l'argument même de sa persuasion. Un lieu commun se fraye un chemin avec les mêmes arguments qu'un air de musique, il s'installe alors entre ce qui est vu et ce qui est désigné. Il dessine un paysage de références au cœur même de chaque perception. Déjouer ces formes et dénouer ces liens associatifs est sans doute une des tâches les plus spécifiques des sciences humaines.

- 
1. L'anthropologue Françoise Héritier, qui en France a pris la succession de C. Lévi-Stauss au Collège de France, a théorisé cette notion de chaîne associative à l'œuvre dans les systèmes de croyances hétérogènes : elle a montré comment des lois et des mécanismes logiques sont impliqués dans la spécificité de chaque cas, tout en mettant à jour un cadre d'opposition transculturel plus général. Voir les résumés de ses cours depuis 1982, dans la *Revue annuelle du Collège de France*.
  2. Voir dans *Communications*, n° 57, 1993, l'article de Robert Dantzer : «Psychologie de la peur», p. 25-34.
  3. J. Derrida au cours d'un de ses séminaires (1991, EHESS) a tracé l'exacte frontière entre *frisson* et *tremblement* : le dernier seul va «jusqu'à l'os, alors que le premier court sur la peau».
  4. Cervantes, *Don Quichotte*, Paris, Gallimard, 1988, tr. C. Oudin et J. Cassou, tome I, p. 215.
  5. Cf. F. Héritier, «Au-delà de l'inceste» dans *Chimères*, n° 18, p. 87-106.
  6. Les travaux récents d'historiens et d'historiennes témoignent de cette indécision, me semble-t-il. Voir, par exemple, *L'histoire des femmes*, G. Duby et M. Perrot (dir.), Laterza, Plon, 5 tomes, 1991-1992.
  7. E. Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, tr., Paris, Minuit, 2 tomes, 1968 et 1973.
  8. P. Clastres, *La Société contre l'État*, Paris, Minuit, 1974.

# Délits d'images

par Johanne Lamoureux

**L**es *Bandits et Voyous* de Daniel Jean procèdent d'une double opération citationnelle : une série de lithographies de Warhol sur les criminels les plus recherchés par le FBI est mise en parallèle avec des extraits du *Notre-Dame-des-Fleurs* de Genet. Ce faisant, Jean esquisse un des commentaires les plus inédits et les plus percutants sur l'œuvre de Warhol. Il est vrai que Genet n'est jamais si redoutable que lorsqu'il est produit ou se produit comme *légende*, au double sens de ce qui oriente et auréole la lecture, la précise et l'embrouille dans un même mouvement. Il y aurait même à parier que le rapprochement opéré par Daniel Jean est moins fortuit qu'il n'y paraît, mais à vrai dire, peu importe.

Rappelons seulement que *Notre-Dame-des-Fleurs*, le premier titre de Genet à paraître en anglais, fut lancé aux États-Unis en 1963, un an avant que Warhol n'entreprenne sa galerie de criminels et que l'ouvrage de Genet débute avec l'hommage à Weidmann cité par Jean. Compte tenu du parfum de scandale qui entoura la parution du roman, on peut penser que le jeune Warhol, alors dans son tout premier moment de célébrité, eut la curiosité de parcourir ne serait-ce que les premières pages de l'ouvrage d'un supposé pornographe homosexuel (Genet fut en 1965 interdit de séjour aux U.S.A. pour «déviation sexuelle») où l'on reconnaissait un des grands talents littéraires du xx<sup>e</sup> siècle. L'accolade orchestrée par Jean entre deux grands saints modernes – Saint-Andy (comme l'appelle déjà un article d'*Artforum* de février 1965) et Saint-Genet comme le baptisait Sartre – offre des résonances bien au-delà de sa vraisemblance historique ou d'une parenté purement esthétique. (Je pense ici au dandysme un peu «camp» des milieux où évolue Warhol et où Edmund White, le biographe de Genet, a déjà reconnu l'aboutissement de son héros.)

Quelques traits permettent de supposer que la série de Warhol alimente, face aux images qu'il s'approprie (comme Genet volait déjà des livres, et sans plus d'impunité en l'occurrence), un processus identificatoire sur le double plan du désir et de la loi, de l'homosexualité et de la délinquance, les deux vecteurs de la *persona* artistique du xx<sup>e</sup> siècle les plus exaltés par et autour de Genet. Sur le plan du désir : c'est ce que le calembour du titre warholien «The most *wanted* men» sous-entend dans un rapport oblique tout à fait caractéristique de l'artiste américain (et qui le distingue de Genet). Ce positionnement sexuel implicite est renforcé par les modalités du travail d'autoportrait auquel Warhol se livrait à la même époque et dans lequel il se représente dans une grande proximité formelle et expressive des images du fichier judiciaire : même frontalité crue et défiante. De plus, Warhol y recourait déjà au Photomaton. On ne peut s'empêcher de songer ici au passage de *Notre-Dame-des-Fleurs* où le travesti Mimosa avale, comme une hostie, le corps eucharistique du héros criminel sous forme d'image de Photomaton, déclarant : «je l'avale, je le communie». Sur le plan de la loi : les images que Warhol avait affichées sur la façade du pavillon américain de l'exposition universelle de 1964 n'étaient point du domaine public, ciblaient des têtes qui n'étaient plus recherchées, de sorte que l'appropriation de Warhol prêtait le flanc aux litiges. Contraint de les retirer, Warhol choisit plutôt de les recouvrir, comme des images saintes, de peinture argentée, sa couleur fétiche de l'époque. Il les ré-exécuta par la suite et en garda un exemple derrière son bureau à la «Factory».

À bien y penser, l'interface entre le désir et la loi tels que les pose le travail symbolique de cette série n'est autre que le concept de *reproduction*. C'est ce que Daniel Jean a bien compris. Le double élan identificatoire de Warhol s'était d'une part sur une sexualité non reproductrice qui permet d'approcher enfin le désir warholien par excellence («I want to be a machine») en déplaçant la machine duchampienne, la «machine célibataire». D'autre part, le geste d'appropriation excite une prolifération machinique de l'image victime d'un emballement boulimique et tautologique : la reproduction du même. Jean intervient précisément à ce niveau afin d'infléchir la généalogie délirante, clonique, de l'image. Il y parvient à travers ce qu'il appelle une stratégie de résistance passive, à la Gandhi, et qu'on pourrait reformuler comme stratégie de décélération. En effet, les *fausses photographies* de criminels que Jean exécute à la main, et dont les modalités de réalisation sont, ici et là, trahies par le jeu de valeurs que le plomb introduit, ne visent pas à restaurer un éloge de l'authentique et du vrai ; elles se posent d'abord et avant tout dans un rapport *au temps et au corps*. Ce n'est point la virtuosité de l'artiste qui est en jeu (encore que les résultats soient impressionnants, et ce d'autant plus dans le premier moment où ces travaux apparaissent, sans signaler leur labeur, dans toute leur modeste fragilité de feuilles volantes), c'est sa capacité à freiner l'ubiquité frénétique qu'encourage la reproduction en contraignant le corps, précairement installé entre l'effort d'une concentration et le vide d'une méditation, à l'*exercice* fastidieux, à la fois physique et pourrait-on dire spirituel, qui ralentit la circulation de l'image. Jean pose ainsi l'appropriation de l'image sur le mode d'une *incorporation* qui n'a plus le caractère mystique de la communion «photomatique» chez Genet mais qui manifeste des préoccupations éthiques dont on sait qu'elles se trouvent désormais, tant pour la généalogie des corps que pour celle des images, au carrefour où se rencontrent la technique et la reproduction.

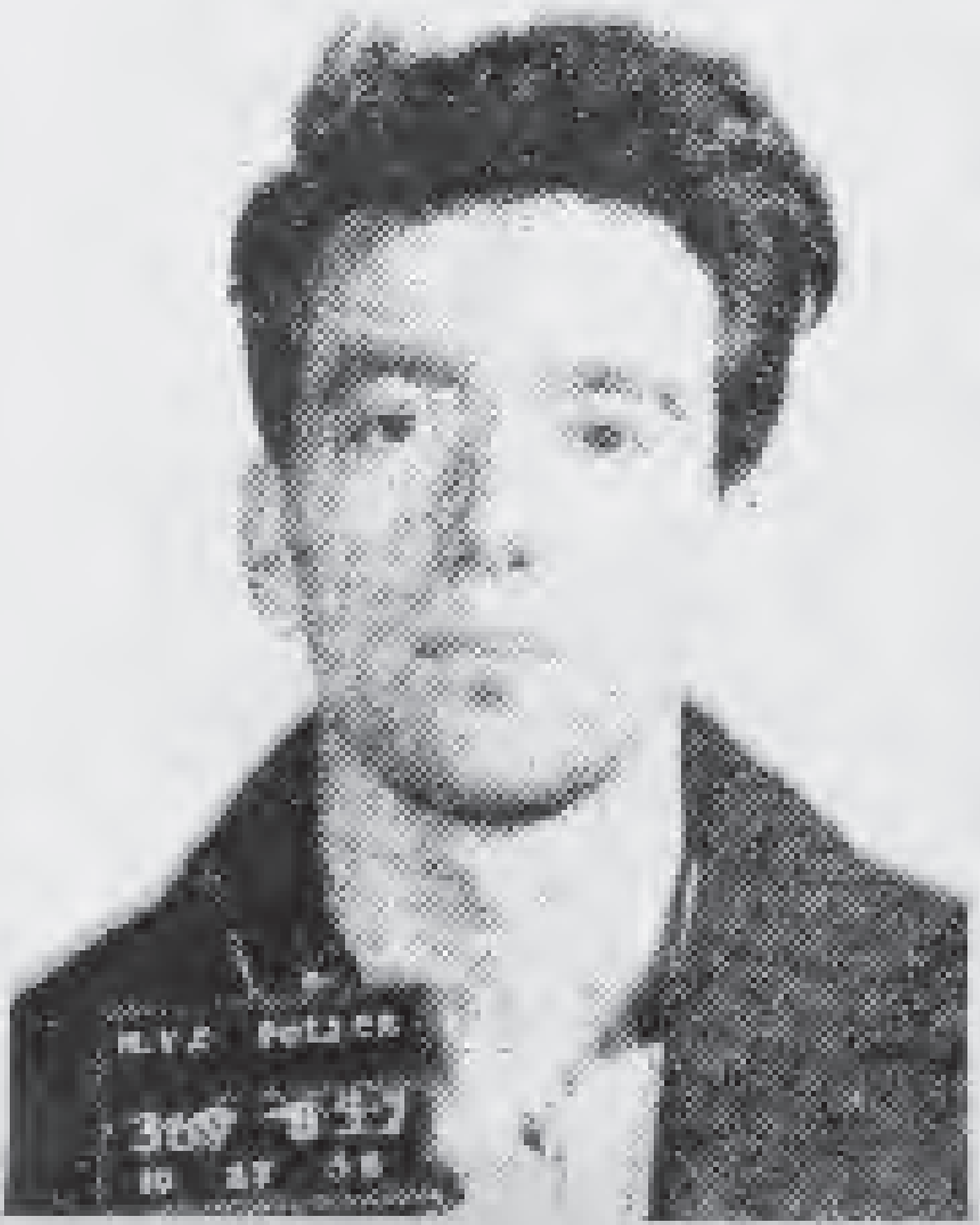




Major General John H. M. ...



Figure 1. A person in a dark, textured environment, possibly a cave or tunnel, holding a small, bright object near their face.





Mr. [Name] is a [Title] of [Organization] in [City] [State] [Year]









APR 1978



Dr. Williams' Pink Pills for Pale People





Portrait of a man, possibly a historical figure, wearing a dark suit and a light-colored shirt. The image is grainy and has a high-contrast, halftone-like texture.

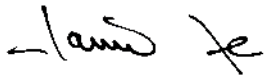


James Earl Ray, 1938, age 17, in a portrait by the photographer.

# Bandits et Voyous

*Images de neuvième génération*

- Un homme est fait prisonnier. Le policier prend ses empreintes et sa photo. *Première génération.*
- L'homme récidive. Sa photo, ronéotypée, est distribuée dans les commissariats de police et les bureaux de poste. *Deuxième génération.*
- Andy Warhol passe par là et en cueille quelques exemplaires. Pour chaque photo, il tire une image sur acétate. *Troisième génération.*
- À partir de cette pellicule, il imprime une sérigraphie. *Quatrième génération.*
- Quelqu'un prend une photo de l'œuvre. *Cinquième génération.*
- De la photo, on tire une nouvelle image sur acétate. *Sixième génération.*
- L'image paraît dans un livre. *Septième génération.*
- J'en tire une photocopie. *Huitième génération.*
- De la copie, je fais un calque à la main, au plomb. *Image de neuvième génération.*
- Et je signe.



Daniel Jean

Récupération d'images et d'informations, incursions simultanées dans la culture populaire et dans celle dite savante, observation du monde et de celui de l'art, épuration du contexte de vision et transferts de médias forment la trame de ce que je nomme l'Art simple, que j'exerce. Si Andy Warhol pouvait lancer en boutade «Tout le monde sera célèbre 15 minutes», en reprenant de lui cette série d'images, je double la mise. Dorénavant, tout le monde sera célèbre 30 minutes.

Ces images font partie d'une exposition intitulée Bandits et voyous présentée à Chicoutimi en février 1994 à la galerie «Le Lobe», de l'atelier «l'Oreille coupée». Copies à la main au crayon de plomb sur papier calque (format 30 x 40cm), d'après l'œuvre d'Andy Warhol : *Most Wanted Men*. Citations extraites de *Notre-Dame-des-Fleurs* de Jean Genet. Photos : Paul Cimon.

Dans l'ordre de présentation à l'intérieur du numéro :

1. *Most Wanted Men n° 2, John Victor G.* (1964).
2. *Most Wanted Men n° 11, John Joseph H.* (1964).
3. *Most Wanted Men n° 1, John M.* (1964).
4. *Most Wanted Men n° 10, Louis Joseph M.* (1964).
5. *Most Wanted Men n° 6, Thomas Francis C.* (1964).

# THÉMATISATION ET TYPIFICATIONS NARRATIVES EN DROIT

Traduit de l'anglais par Eric Landowski

---

BERNARD STUART JACKSON

---

L'article propose une approche des notions de «typification narrative de l'action» et de «thématisation», dans le cadre des processus de construction du sens des «faits», en s'appuyant sur l'analyse d'une affaire criminelle et d'une série de contentieux d'ordre contractuel récemment portés devant les tribunaux en Grande-Bretagne. L'étude porte spécialement sur les rapports entre les approches sémantique et pragmatique de la thématisation et vise à montrer en quoi la «narrativisation» de la pragmatique permet d'éclairer les processus de création de nouveaux récits. Les exemples analysés montrent qu'un jury n'a pas seulement à décider entre plusieurs récits concurrents qui lui sont proposés, mais aussi à définir en son sein un mode d'interaction approprié.

In this article, I explain the background to my use of the concept of «narrative typifications of action» in the work of Bennett and Feldman, and contrast two-level and three-level models. I exemplify the use of thematisation in constructing the sense of facts in a recent English criminal case, and in decisions on law in a line of contract cases. It explores the relationship between thematisation in semantics and pragmatics and suggests that the narrativisation of pragmatics helps us to understand the process of creation of new narratives. An example is provided by the task faced by the common law jury: they have to decide not only the truth of the competing narratives presented to them, but also what is the appropriate behaviour in their interaction with other jurors. This is illustrated from the transcript of a recent English jury experiment.

L'objet de cet article est de présenter et d'illustrer l'usage de la notion de *thématisation* dans le contexte juridique, ainsi que l'application que j'en ai proposée sous le nom de *narrativisation de la pragmatique*; j'indiquerai également certains des problèmes que soulève l'emploi de ces notions et suggérerai différentes possibilités de solution.

## I

C'est à partir d'une réflexion sur le livre de W.L. Bennett et M.S. Feldmann, *Reconstructing Reality in the Courtroom*<sup>1</sup>, et dans la perspective d'une application de la sémiotique de Greimas aux processus de la construction juridique du sens des textes et des faits, que j'ai été amené à développer la notion de typification narrative. Bennett et Feldmann, en s'appuyant sur un ensemble de perspectives tirées en particulier de l'ethnométhodologie et de l'anthropologie, ont analysé, aux États-Unis, une série de procès dans le but de déterminer comment se construit la *vérité* en tant qu'effet de sens d'une histoire «vraie». De leurs observations, ils tirèrent l'impression que le degré de cohérence des structures narratives qui organisent les récits des témoins constituait un facteur essentiel de leur plus ou moins grande vraisemblance. À la suite de quoi, en dehors du tribunal, ils menèrent, auprès de leurs étudiants, une expérience psychologique qui leur parut confirmer cette hypothèse. Bennett et Feldmann ont travaillé indépendamment de toute référence à la sémiotique. Leur théorie du récit

doit davantage à Kenneth Burke qu'à Greimas<sup>2</sup>. On pourrait bien sûr discuter des mérites et des avantages respectifs de l'approche narrative de Burke et de la grammaire de Greimas; plus décisives me semblent toutefois les questions d'ordre conceptuel que soulève le schéma de Bennett et Feldmann. Je distinguerai à ce propos les questions de *niveaux* et les problèmes d'*application*.

a) En termes de niveaux, le schéma de Bennett et Feldmann se situe globalement sur le plan d'un type spécifique de savoir social dont l'organisation, variable d'un groupe social à un autre, est en relation directe avec le contenu des typifications narratives de l'action propres à chaque groupe social considéré. Plus délicat serait de préciser le statut que les auteurs assignent à la structure narrative en tant que telle<sup>3</sup>. Ils n'envisagent pas directement la question de savoir si cette structure, elle aussi, est fonction du groupe qui l'utilise, ou si elle présente un caractère de généralité plus vaste, et encore moins si elle revêt, ou non, une portée «universelle».

Je crois pour ma part conceptuellement adéquat, et utile en termes d'application (cf. *infra*), de rapporter la structure narrative, d'une part, et d'autre part les contenus qui s'y trouvent investis, à des niveaux distincts. On peut considérer que les structures narratives – en termes greimassiens, les structures élémentaires de la signification – constituent des conditions nécessaires (mais non suffisantes) pour que des récits stéréotypés



(des «typifications narratives» de l'action, en tant que forme de connaissance sociale) fassent sens. En ce cas, comment définir hiérarchiquement la relation entre le contenu des typifications et le niveau de «manifestation»? Une première réponse possible consisterait à distinguer à ce propos trois niveaux :

- i) en profondeur, le niveau des structures élémentaires de la signification;
- ii) puis le niveau des récits socialement stéréotypés : nos «typifications narratives» (ou les «frames» de certains sociolinguistes, ou le niveau «thématique» de Greimas);
- iii) et enfin le niveau de manifestation (par exemple tel récit particulier présenté par un témoin au tribunal).

Un modèle tripartite de ce type suppose que tout ce qui relève du niveau iii est compris dans le cadre d'un savoir socialement préconstruit (niveau ii) et que tout savoir social construit doit, pour faire sens, obéir aux contraintes sémiotiques du niveau i. Mais on peut aussi concevoir une approche articulée sur deux niveaux seulement : en ce cas, on considérera que les structures élémentaires (i) représentent des conditions nécessaires aussi bien pour la thématisation (ii) que pour la manifestation (iii), sans pour autant toutefois que le niveau ii (c'est-à-dire le filtrage de la signification par une grille de connaissances socialement préétablies) représente une condition nécessaire pour l'émergence du sens au niveau iii, même si une telle médiation se trouve, de fait, fréquemment observable dans la pratique. Je penche personnellement pour cette seconde solution, pour des raisons qui apparaîtront en partie par la suite; en fait, il s'agit là d'une question d'ordre empirique : est-ce que l'on rencontre effectivement, ou non, des processus de construction du sens au niveau iii qui ne soient pas dépendants du contenu de typifications narratives préexistantes, mais qui dépendraient directement des structures sémio-narratives profondes?

b) Le second problème que j'ai rencontré à partir du travail de Bennett et Feldmann est un problème d'application. Les auteurs appliquent la notion de structure narrative exclusivement au *contenu* des récits présentés par les témoins. Cependant, il leur a fallu tenir compte, dans leur approche, des théories sociologiques relatives aux effets de distorsion – aux «biais» – qui peuvent jouer dans le processus de décision d'un jury en fonction des caractéristiques raciales, du sexe ou de la classe sociale des témoins et des membres du jury. La réponse de Bennett et Feldmann consiste à dire que de tels facteurs ne peuvent entrer en jeu que dans la mesure où ils interviennent comme des éléments pertinents du point de vue du contenu du récit particulier présenté par tel témoin dans tel cas précis<sup>4</sup>. En d'autres termes, pour expliquer ce type de distorsions, il faudrait les intégrer dans la sémantique des récits énoncés devant le tribunal.

Selon moi, cette approche empêche en fait de rendre compte d'un aspect essentiel du rôle de la narrativité

dans la construction du sens. Les structures narratives nous permettent de donner sens à l'action; bien plus, on peut dire que d'un certain point de vue elles sont constitutives de la notion même d'action. Mais l'action humaine ne se limite pas aux faits et gestes des personnages qui agissent dans le cadre des histoires que nous nous racontons les uns aux autres : le fait même de raconter quelque chose est aussi une forme d'action humaine, et ce «faire» est lui aussi, d'un point de vue sémiotique, redevable de la grammaire narrative, ni plus ni moins que le récit que l'on raconte. Autrement dit, les structures narratives fondent l'intelligibilité non seulement de l'énoncé mais aussi celle de l'acte d'énonciation. D'où l'expression de «narrativisation de la pragmatique», que je propose<sup>5</sup>. En ce sens, un procès contient deux classes de récits : le récit «dans le tribunal» – celui des événements extérieurs sur lesquels le procès permettra de statuer – et le récit «du tribunal», celui des actions et événements qui surviennent durant le procès et font sens en tant qu'actes d'énonciation, verbaux ou non verbaux, à caractère signifiant. J'ai essayé par ailleurs de montrer que la narrativisation de la sémantique des arguments échangés devant la cour s'effectue à travers la médiation de la narrativisation de la pragmatique du procès lui-même, et que cette dernière est à la fois conceptuellement digne d'intérêt et, pratiquement, de la plus haute importance pour notre compréhension des processus de décision suivis par un jury et même, en réalité, du processus judiciaire dans son ensemble. C'est là que les risques de biais deviennent vraiment cruciaux – beaucoup plus que Bennett et Feldmann ne le suggèrent – pour une analyse discursive du procès. Il ne s'agit pas de faits externes, d'ordre sociologique, auxquels nous pourrions nous référer pour expliquer causalement les parcours menant à la décision; il s'agit bien plutôt de typifications narratives relatives à qui dit la vérité et dans quelles circonstances : les questions de race, de sexe et de classe interviennent en effet de manière décisive dans la constitution des stéréotypes selon lesquels nous concevons qui dit vrai et dans quelles circonstances.

J'en viens maintenant à deux illustrations de la manière dont les typifications narratives de l'action opèrent dans le cadre du procès. La première concerne l'établissement des faits, la seconde celle du droit. Dans les deux cas, l'accent portera sur les typifications narratives du *contenu* des récits énoncés, étant donné que nous n'avons ni dans l'un ni dans l'autre cas directement accès à la *pragmatique* des procès considérés. Nos descriptions seront donc l'une et l'autre nécessairement partielles. Elles illustrent cependant certains des problèmes évoqués en a) ci-dessus; quant à ceux soulevés au point b), nous les aborderons ensuite, à partir d'un autre cas concret.

## II

La première illustration m'est fournie par un procès pénal récent, dont certains pensent aujourd'hui qu'il a

débouché sur une erreur judiciaire. En avril 1991, l'inculpée, Yvonne Sleightholme, fut accusée du meurtre de la femme de son ancien amant, dans un village du nord du Yorkshire, en décembre 1988. Je résume l'histoire à peu près exactement dans les mêmes termes que je l'ai racontée récemment à un groupe d'étudiants : si je la présente de cette façon, ce n'est pas par pure autosatisfaction, mais parce que la réaction de mon auditoire est un élément pertinent par rapport au point que je veux démontrer.

Le récit de l'accusation était le suivant<sup>6</sup>. La défenderesse avait été fiancée quelque dix-huit mois plus tôt avec le mari de la défunte et, de son propre aveu, des relations sexuelles s'étaient poursuivies entre elle et cet homme y compris après le mariage. D'après l'inculpée, le mari lui avait même dit qu'il avait fait une erreur en épousant sa femme, et non pas elle; six mois après ce mariage, le meurtre avait été commis à la ferme de la défunte et de son mari, et des traces de pneus identiques à celles qu'aurait pu laisser la voiture de l'inculpée avaient été trouvées sur place. Un fusil, disparu quelques jours auparavant de la ferme des parents de l'inculpée, à une quinzaine de milles de distance environ, y était réapparu le lendemain du coup de feu, et il paraissait à peu près certain que c'était cette arme-là qui avait été celle du crime. La défunte appartenait à un groupe sanguin peu répandu (une personne sur deux cent cinquante) et du sang de ce groupe avait été trouvé à l'intérieur et à l'extérieur de la voiture de l'accusée. Dans un premier temps, l'accusée avait invoqué un alibi : au moment du crime, elle était en vacances en Écosse. Mais cet alibi s'était révélé faux car ce même soir, elle avait été aperçue au volant de sa voiture, dans les environs du village où le meurtre avait eu lieu, par au moins deux témoins. Ainsi, l'accusation se trouvait apparemment devant un cas sans ambiguïté. Sur le plan des structures narratives (niveau *i*), ne manquaient ni le motif – le *vouloir-faire* – ni l'instrument, le *pouvoir-faire*, représenté par la possession de l'arme du crime. Le fait de donner un faux alibi pouvait être considéré comme une tentative avortée pour éluder la reconnaissance du fait accompli et, en tant que tel, comme un aveu tacite de l'acte lui-même. Quant au niveau thématique (*ii*), les faits évoquaient le récit stéréotypé de la maîtresse abandonnée qui, par jalousie envers celle qui l'a supplantée, la tue et cherche à échapper à sa responsabilité en inventant un alibi.

Examinons maintenant le récit de l'accusée : à l'en croire, c'est elle qui aurait été victime d'un piège, organisé par le mari. Elle expliqua qu'elle avait été invitée par lui à la ferme ce soir-là tandis qu'elle lui téléphonait à propos d'un «lapin» qu'il lui avait posé; mais à son arrivée, elle avait été séquestrée dans la cuisine par trois hommes, dont un apparemment armé, que le mari avait fait entrer. Elle entendit alors arriver une voiture, puis un coup de feu. À ce moment, l'accusée perdit conscience. Lorsqu'elle revint à elle, elle fut relâchée après avoir été avertie de la façon la plus menaçante par l'un des

hommes qu'elle-même, sa sœur et les deux enfants de sa sœur seraient tués si elle disait à quiconque un seul mot de ce qui venait de se passer. C'est pour cette raison, précisa-t-elle, qu'elle avait d'abord donné un faux alibi. Le crime, selon cette version, avait été commis par des professionnels, probablement commandités par le mari (qui d'ailleurs n'avait guère manifesté d'émotion au moment du meurtre présumé). Les tireurs professionnels avaient volé le fusil chez les parents de l'accusée, s'en étaient servi pour abattre la victime, l'avaient ensuite rapporté, avaient transporté le corps – en répandant des gouttes de sang – dans le coffre de la voiture de l'accusée, avaient utilisé la voiture pour se débarrasser du corps, puis l'avaient ramenée afin que l'accusée la reprenne pour s'en aller.

Lorsque je rapportai, à peu près en ces termes, le récit de la défense au groupe d'étudiants, je vis s'épanouir de larges sourires d'incrédulité. Qu'est-ce que cela signifie? Sans avoir eu accès aux preuves fournies par l'une et l'autre parties, les étudiants jugeaient de toute évidence le premier récit, celui de l'accusation, en lui-même plus crédible que le second. La raison, me semble-t-il, en est claire. Les faits peuvent être interprétés selon les termes de l'un ou l'autre de deux types de récits stéréotypés : soit celui de la maîtresse jalouse et rejetée, soit celui de la victime d'une savante machination montée par des professionnels. Nous pouvons essayer de différencier l'une de l'autre ces formes possibles de reconstruction signifiante des faits sur la base des critères suivants :

- 1) Critère de *ressemblance* : auquel des deux stéréotypes narratifs est-ce que les faits présentés sur le plan manifeste ressemblent le plus?
- 2) Critère de la *force* relative des lieux communs : l'un des deux stéréotypes est-il plus fermement ancré que l'autre dans l'esprit de l'auditoire? Le public est-il plus accessible à l'histoire de la femme jalouse qu'à celle de la victime innocente du coup monté?
- 3) Critère de la *cohérence* structurelle : l'un des deux récits est-il organisé de manière plus cohérente que l'autre?

On peut remarquer que les critères (1) et (2) ont trait à la relation entre le niveau thématique et le niveau de la manifestation, alors que le critère (3) met en jeu la relation entre le niveau sémio-narratif et le niveau de manifestation (puisque'il s'agit de savoir laquelle des deux versions des faits manifeste le mieux la structure narrative). Tandis qu'une analyse sémio-narrative du récit présenté par l'accusation fait clairement apparaître l'accusée comme un sujet de *faire*, on peut davantage hésiter lorsqu'il s'agit de construire l'actant sujet du récit de la défense : cela revient, en effet, à essayer de poser le *mari* en sujet du faire, alors même que ses motivations (celles qui ont pu le pousser à la fois *et* à assassiner sa femme *et* à compromettre son ancienne maîtresse), ou celles de quiconque a pu organiser le piège si ce n'est pas le mari, sont moins claires. La simplicité de structure apparaît ici comme une marque de cohérence.

Certains autres aspects touchant à la force ou à la faiblesse attribuées aux preuves méritent aussi l'attention. L'inculpée fut condamnée par le jury en dépit du caractère très problématique de deux des éléments de preuve avancés à sa charge – ce que le compte rendu de presse auquel je me réfère n'a pas manqué de relever. D'une part, bien que le coffre de la voiture ait été retrouvé abondamment taché par le sang de la défunte, aucune trace de sang ne fut découverte sur les vêtements de l'accusée (dont la police recueillit treize sacs à son domicile). D'autre part, l'angle de tir de la balle qui atteignit la tête de la victime fut décrit par le médecin légiste du Home Office comme le résultat d'un travail de professionnel, la balle ayant pénétré par en bas, ce qui n'aurait pu être obtenu par un amateur qu'avec une chance extrême. Il est clair que ni l'un ni l'autre de ces éléments n'influença la décision du jury (qui, théoriquement, en cas de «doute raisonnable», doit acquitter).

Essayons d'en comprendre les raisons. En ce qui concerne le sang, c'est sur ce que pouvait signifier son *absence* que reposait la force éventuelle de la preuve (et l'on sait qu'une absence est en elle-même moins immédiatement susceptible de faire sens qu'une présence ou qu'une action positive); ceci sans préjudice du fait que l'accusée pouvait aussi avoir fait totalement disparaître les vêtements qu'elle portait au moment du crime et s'être elle-même lavée de façon à éliminer toute trace possible de sang. En ce qui concerne l'angle de tir, il se peut que le fait que cet élément n'ait pas non plus suffi à convaincre le jury tienne à la fois *a)* à ce qu'un tel type d'indice ne trouvait guère sa place dans le savoir social stéréotypé des membres de ce jury (et de fait, il est rare que l'angle de tir constitue un trait marquant dans un roman policier) et *b)* à ce que, bien que renforçant notablement la thèse du tueur professionnel plutôt que celle de l'amateur, l'indice en question ne suffisait pas à la valider de manière *indiscutable* – or une preuve «scientifique» est communément supposée devoir être indiscutable. Il se peut aussi, bien sûr, que le médecin légiste convoqué à titre de témoin n'ait pas réussi à asseoir sa propre crédibilité, c'est-à-dire qu'il ne soit pas parvenu à se conformer d'assez près à l'image stéréotypée de ce que doivent être, selon la narrativisation de la pragmatique du jury, l'apparence et le comportement d'un «expert».

De l'autre côté, par contre, on voit bien ce qui fait, sémiotiquement, le poids de certains éléments cruciaux qui sont venus s'ajouter à l'argumentation présentée par l'accusation et qui, me semble-t-il, contribuent à expliquer qu'aussi bien le jury que le groupe d'étudiants aient penché de ce côté-ci, et non du côté de la défense. Mentionnons d'abord l'association de l'accusée – une femme, donc – avec le sang. Le récit évoque visuellement l'image du sang de la victime répandu sur la voiture de l'inculpée : cette présence sera bien sûr *expliquée* par le plaidoyer de la défense, mais elle ne sera pas *déniée*. Par ailleurs, l'accusée dut reconnaître que dans un premier temps elle avait menti : n'avait-elle pas commencé par

dire à la police qu'elle était en vacances à Kelso, en Écosse, le soir du crime? Là encore, ce mensonge sera expliqué par la suite – mais il ne sera pas non plus dénié. Et une personne qui a menti devient facilement «un menteur», quelqu'un dont la parole en général n'est pas fiable. Si je ne me trompe pas en soulignant la pertinence sémiotique de ces deux éléments, alors il faut admettre qu'une distance appréciable – et bien inquiétante – sépare la «théorie rationnelle de la preuve»<sup>7</sup> en droit de la construction sémiotique de la «vérité»<sup>8</sup>.

À l'exception de ma remarque concernant la crédibilité de l'expert, toute cette analyse porte sur ce que j'appelle le récit *dans* le tribunal, c'est-à-dire sur la «sémantique» du procès. Mais il y a aussi un aspect de la pragmatique du même procès qui appelle l'examen. Dans les deux mois qui suivirent le meurtre, la vue d'Yvonne Sleightholme baissa dramatiquement, au point qu'elle déclara quelques semaines plus tard être devenue tout à fait aveugle, apparemment victime de ce que les cliniciens appellent une cécité hystérique. Et c'est dans cet état qu'elle apparut à la cour. Or la compassion n'est pas la seule et unique réaction que puisse susciter le spectacle de la cécité et qui permette d'en construire socialement le sens. Comme l'observe le commentateur du *Guardian*, «il y a un siècle, un tel état aurait été interprété comme un signe de la vengeance du Ciel»<sup>9</sup>. Lorsqu'elle se trouve combinée à des indices de déviance morale (et en l'occurrence l'accusée avait indiqué qu'elle avait continué d'entretenir des relations sexuelles avec le mari après son mariage), la déviance physique prend un tout autre sens. La construction sémiotique de la figure de la *sorcière* n'est qu'un exemple extrême de ce type de cas.

### III

Mon second exemple concerne non plus une décision, mais la construction juridique des faits eux-mêmes<sup>10</sup>. La prise de décision judiciaire consiste à comparer un récit-occurrence, construit à partir des faits, avec un autre récit ou du moins avec la trame narrative soit explicite soit simplement sous-jacente à la présentation conceptuelle de la règle de droit. Plus cette règle apparaît comme abstraite lorsqu'on la rapporte à sa base narrative, plus les chances seront grandes de voir surgir des difficultés dans l'application du droit aux faits, et ceci quelle que soit à première vue la clarté de ladite règle de droit et sa capacité apparente à subsumer les faits.

Un exemple nous en est fourni par une série d'affaires relevant du droit contractuel, véritable mine de sujets d'examens dans les facultés de droit, en raison des difficultés apparemment irréductibles qu'elles comportent. Le problème concerne les effets d'un contrat conclu sur la base d'une fraude. Le cas type est celui d'un escroc (du point de vue du droit) qui achète un bien en empruntant l'identité d'une autre personne, dont l'honorabilité peut être établie. L'escroc commence



par acquérir le bien ou la marchandise en échange d'un chèque qui s'avère par la suite sans provision, puis il le cède ou la cède à un acheteur innocent, et disparaît enfin avec le produit de cette vente. Alors, de deux choses l'une. Lorsque les parties prenantes de la première transaction n'ont pas négocié face à face, les tribunaux peuvent conclure que l'erreur commise portait sur l'identité, et non pas seulement sur l'honorabilité de l'acheteur, puisque en pareil cas le vendeur n'a pas eu connaissance de l'existence de l'«escroc», mais seulement de la personne sous l'identité de laquelle il s'est présenté. Tel fut le cas dans l'affaire *Cundy v. Lindsay*<sup>11</sup>, où un homme du nom de Blenkarn, se présentant sous le nom de «Blenkiron and Co.» (une firme locale de bonne réputation), avait adressé, par lettre, une commande au plaignant. Une fois la livraison reçue, Blenkarn l'avait revendue au défendeur, qui l'avait achetée de bonne foi. Les faits découverts, les plaignants avaient attaqué le défendeur en vue de la restitution de leur bien. La cour considéra que l'intention du plaignant avait été de faire affaire exclusivement avec Blenkiron and Co., et non pas avec la personne – peu importe laquelle – domiciliée à l'adresse où la marchandise devait être expédiée. En conséquence de quoi le contrat était nul (*ab initio*) et le plaignant put recouvrer ses biens des mains du tiers acheteur innocent.

En revanche, lorsqu'il se trouve que la transaction frauduleuse a eu lieu entre des parties négociant face à face, les tribunaux ont parfois adopté une autre solution. Dans l'affaire *Phillips v. Brooks Ltd*<sup>12</sup>, un homme se présentant comme Sir George Bullough, domicilié à telle adresse, était entré chez un bijoutier et lui avait remis un chèque signé du nom de Bullough en paiement d'un lot de perles et d'une bague. Avant d'accepter le chèque et de se séparer des bijoux, le joaillier avait pris la précaution de vérifier dans l'annuaire que Bullough (dont le nom lui était d'ailleurs connu) résidait bien à l'adresse indiquée. Au moment où l'escroquerie fut découverte, le malfaiteur avait déjà déposé la bague en gage auprès d'un tiers de bonne foi, le défendeur. Mais lorsque le bijoutier le poursuivit afin de récupérer la bague, le tribunal considéra, cette fois, que l'erreur frauduleusement induite ne rendait pas le contrat nul étant donné que c'était bien avec la personne qui se trouvait dans sa boutique que le marchand avait voulu faire affaire, quitte à s'assurer d'abord de l'honorabilité de son client en vérifiant l'adresse qu'il lui avait donnée. En conséquence, le contrat était tout au plus annulable, en sorte que la transaction était demeurée valide jusqu'au moment où le vendeur s'était aperçu de l'erreur et avait décidé d'annuler le contrat. Mais entre-temps le défendeur avait déjà légitimement acquis des droits sur la bague, ce contre quoi le bijoutier ne pouvait en rien se prévaloir.

Ceci étant, considérons maintenant le processus de décision suivi dans le cas *Ingram v. Little*<sup>13</sup>. En l'occurrence, les vendeurs avaient été frauduleusement induits à céder leur voiture à un escroc qui s'était présenté chez

eux en personne, sous le nom de P.G.M. Hutchinson, résidant à telle adresse. Les vendeurs ne savaient rien de P.G.M. Hutchinson, mais ils prirent la peine de vérifier dans le bottin du téléphone qu'il y avait bien un P.G.M. Hutchinson à l'adresse indiquée, avant d'accepter le chèque qu'on leur remit. Lorsqu'il apparut que ce chèque ne valait rien, ils cherchèrent à se faire restituer la voiture par le tiers à qui, entre-temps, l'escroc l'avait revendue. Cette fois-ci, le juge estima que le contrat était nul et non pas simplement annulable, si bien que les vendeurs purent rentrer en possession de leur bien en dépit du fait que la découverte de la fraude soit intervenue seulement après le moment de la revente de la voiture à un acheteur de bonne foi.

Si, pour construire les faits, on se limite à l'utilisation des catégories considérées comme seules pertinentes du point de vue juridique, alors aucune explication qui tienne ne peut être donnée de ce cas<sup>14</sup>. Toutefois, les données de la présente affaire, *Ingram v. Little*, et celles de la précédente, *Phillips v. Brooks Ltd*, ont beau apparaître, en termes purement juridiques, comme tout à fait identiques, il n'y en a pas moins entre elles, du point de vue *narratif*, des différences pertinentes. Ces différences ont trait aux rôles narratifs (ou thématiques) des protagonistes qu'impliquent respectivement les deux récits. Dans le cas *Phillips v. Brooks Ltd*, le vendeur qui cherche à récupérer son bien est un commerçant, alors que dans *Ingram v. Little* il s'agit de simples particuliers (deux sœurs) qui revendent leur voiture d'occasion. Dès lors, ayant à comparer entre eux différents schémas narratifs possibles, les juges disposent d'au moins deux possibilités : d'un côté, l'histoire d'un commerçant<sup>15</sup> – en l'occurrence, et presque par définition, un négociant d'une certaine envergure (tel le bijoutier du cas *Phillips v. Brooks Ltd*) et non pas le simple petit épicier du coin – qui, dans le flot des affaires, est nécessairement amené de temps à autre à recevoir en paiement un chèque sans provision, et, de l'autre côté, l'histoire d'un particulier, vendeur «innocent» (dans les deux acceptions du terme), grugé par un escroc (de métier).

Qu'est-ce donc qui a pu influencer le choix des juges entre ces deux trames narratives types lorsqu'il s'est agi de construire juridiquement les «faits» dans le cas *Ingram v. Little*? La comparaison entre les faits et leurs différentes reconstructions narratives n'est pas seulement fonction de la perception, en quelque sorte neutre, du degré de similarité qui les rapproche, elle s'effectue aussi compte tenu de la force, ou du degré de pertinence attaché aux traits narratifs particuliers qui distinguent les unes des autres les schématisations narratives concurrentes. Et ce degré de pertinence est lui-même fonction d'une *évaluation* de la situation. Les récits viennent à nous comme surchargés d'évaluations sociales implicites. Ainsi, s'agissant du récit du commerçant qui s'est laissé prendre au chèque de l'escroc, nous ne sympathisons pas avec lui, dans son rôle de victime innocente, de la même manière qu'à l'égard du particulier qui, dans l'autre récit, a pourtant été trompé

par le même stratagème. La présentation des plaignants sous les traits de «deux sœurs» (sous-entendu, du genre vieilles filles) suscite davantage encore la compassion et renforce notre sentiment qu'il s'agit là de victimes qui doivent être secourues (fût-ce au détriment d'un tiers acheteur lui-même innocent).

Bien sûr, on pourrait soutenir qu'une distinction supplémentaire intervient ici sur le plan juridique : en droit, les conséquences d'une erreur relative à l'honorabilité d'un contractant diffèrent selon que la partie frauduleusement induite en erreur est un commerçant ou un simple particulier. Les tribunaux ont effectivement eu l'occasion de statuer sur ce point quelques années plus tard, à propos d'une autre affaire relative à une vente de voiture d'occasion entre particuliers. Il s'agit du cas *Lewis v. Averay*<sup>16</sup>, où l'escroc se fit passer pour Richard Greene, un acteur assez connu qui joua le rôle de Robin des Bois dans une série télévisée du même nom. En guise de preuve de son identité, il montra un laissez-passer délivré par l'un des grands studios de cinéma britanniques, Pinewood, au nom de «Richard A. Green», assorti d'une photo (celle de l'escroc) ainsi que d'un tampon officiel. Le plaignant lui remit alors sa voiture et les papiers la concernant en échange d'un chèque (volé) signé R.A. Green. Au moment où l'escroquerie fut découverte, la voiture avait été revendue à un acheteur de bonne foi, auprès de qui le plaignant essaya alors de se la faire restituer. La cour (en l'occurrence, The Court of Appeal) aurait pu opter pour une solution du type *Ingram v. Little*, en suivant l'argumentation que nous venons de suggérer; en réalité, elle adopta la solution du type *Phillips v. Brooks Ltd* : le contrat était seulement annulable, il n'avait pas été annulé en temps utile, et par suite le tiers acheteur de bonne foi se trouvait conforté dans ses droits contre toute demande émanant du propriétaire originel.

Sur le plan de la doctrine juridique, cette solution est embarrassante, sauf si l'on fait l'hypothèse que la solution type *Lewis v. Averay*, ayant été adoptée par un tribunal de niveau hiérarchiquement supérieur, fera seule jurisprudence et qu'en pratique *Ingram v. Little* a peu de chance d'être suivi à l'avenir : doctrinalement, ce cas ne se distingue pas des autres, et il doit donc être traité simplement comme une anomalie. Par contre, si nous considérons cette série de cas en termes de récits-types, accompagnés de leurs évaluations sociales types, les décisions juridiques en question ont toute chance de nous sembler moins étranges. Même les positions divergentes prises dans *Ingram v. Little*, d'une part, et dans *Lewis v. Averay*, d'autre part, deviennent alors intelligibles. Bien que dans les deux affaires le plaignant soit un particulier – et non un commerçant –, dans un cas nous comparissons avec la victime de l'escroquerie (les deux sœurs de *Ingram v. Little*), tandis que l'autre nous fait rire : le plaignant de la seconde affaire apparaît plutôt comme la dupe de sa propre bêtise que comme une pauvre victime. Qui donc irait croire un inconnu qui viendrait de but en blanc sonner à la porte en se

présentant comme un acteur célèbre? Si le Green en question avait été réellement aussi célèbre, le plaignant n'aurait pas dû se laisser prendre à son jeu; il n'aurait pas dû accepter comme preuve le laissez-passer; et il aurait dû se rendre compte que le nom figurant sur le chèque n'était pas orthographié de la même manière que celui du véritable Richard Greene.

Tout ceci se trouve renforcé par la façon dont, au cours du procès, le juge, Lord Denning, construisit narrativement les figures respectives des deux parties en présence. Selon la présentation qu'il en donna, le plaignant était «un jeune homme, étudiant déjà diplômé en chimie»; le défendeur lui aussi était encore jeune : «moins de 21 ans à l'époque. Il était alors étudiant en musique, à Londres, au Royal College of Music». De ce point de vue, entre ces deux parties, «innocentes» l'une et l'autre, et l'une comme l'autre désireuses de ne pas être lésées, le choix n'était pas facile, rien ne faisant vraiment pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Mais quelque chose de plus intervient alors sur le plan du schéma narratif sous-jacent : c'est qu'ici, celui qui s'est laissé bernier devait être une personne relativement intelligente et au fait des choses, s'il est permis de se figurer ainsi un jeune diplômé de chimie. À tel point que lorsque le juge en vient à comparer entre elles les deux parties, la *jeunesse* du plaignant n'apparaît plus : «À présent, dit-il, M. Lewis, le propriétaire originel de la voiture, poursuit le jeune M. Averay». Ce n'est donc pas la même impression générale qui se dégage de la construction narrative de chacune de nos deux affaires : alors que les deux sœurs apparaissent comme ayant été abusées, Lewis s'est tout bêtement *laissé avoir*. À partir de ce moment, la confrontation entre lui et le défendeur ne met plus face à face deux victimes également innocentes, mais oppose plutôt un contractant de bonne foi à un simple imbécile qui, au moins en partie, est la victime de sa propre stupidité. Certes, la culpabilité du plaignant n'est sans doute pas, en l'occurrence, si grande qu'elle puisse en droit le priver de tout recours, car il aurait fallu pour cela que la vérité puisse être considérée comme *évidente* aux yeux de toute personne raisonnable, ce qui n'est probablement pas le cas. Et pourtant, la décision judiciaire reflète bien l'évaluation sociale du cas considéré, qui s'exprime typiquement par le rire plutôt que par la compassion.

Ceci fait plus généralement ressortir deux aspects intéressants de la mise en jeu de ce que j'appelle les typifications narratives. D'une part, on voit que même la construction *juridique* du sens passe par des processus de thématization socialement contingents (niveau *n*), alors que ce genre de discours exclut en théorie un tel type de médiation. D'autre part, on constate le lien étroit qui s'établit entre ces thématizations narratives et certaines évaluations sociales implicites, qui confèrent aux récits considérés leur tonalité en tant que constructions significatives : une histoire amusante, une mésaventure désolante, etc.



#### IV

L'examen de ces exemples nous conduit au seuil de plusieurs problèmes non résolus dans le cadre de la présente approche théorique et nous permet de réexaminer certaines critiques qui lui ont été adressées. Les problèmes que j'ai pour ma part laissés en suspens à l'issue de mes travaux précédents sont les suivants. Premièrement, si le choix entre différentes typifications narratives concurrentes s'effectue sur la base de leur similarité relative avec le niveau de manifestation propre à chaque cas pris en considération, est-il possible d'expliquer ce qu'on entend plus précisément par cette notion de «similarité relative»? Deuxièmement, quelle relation y a-t-il entre la narrativisation de la sémantique et celle de la pragmatique dans le cas d'une décision juridique déterminée? S'agit-il de deux dimensions indépendantes bien que structurées l'une et l'autre de manière similaire? Si l'on dit que le sémantique passe par la médiation du pragmatique, qu'est-ce que cela signifie au juste? Ces problèmes apparaissent, me semble-t-il, de façon particulièrement manifeste à travers la description donnée plus haut du cas Sleightholme.

Mais il faut aussi répondre aux objections venues de l'extérieur du milieu sémiotique. Certains, par exemple, considèrent la notion de typification narrative comme l'héritage d'un structuralisme «mécaniste»: placés face à des schémas cognitifs socialement préétablis, les usagers n'auraient d'autre possibilité que de choisir parmi eux celui qu'ils adoptent, sans disposer d'aucune latitude pour créer de leur propre initiative de nouvelles structures d'intelligibilité<sup>17</sup>. Par ailleurs, si la construction du sens est réellement fonction de la similarité relative entre l'action et ses typifications narratives, nous devrions être en mesure, nous suggère-t-on quelquefois, d'utiliser ces relations structurelles comme instruments de prévision des décisions. Ceci revient presque à dire que nous – sémioticiens – pourrions statuer catégoriquement sur le sens d'une situation particulière et dire qu'elle signifie *ceci* et non *cela*. Mais en réalité, aurions-nous vraiment été capables de prédire les différentes solutions apportées aux cas de fraudes sur l'identité que nous venons de rapporter?

Les réponses à certains de ces problèmes sont faciles à fournir et d'ailleurs déjà disponibles<sup>18</sup>. Ainsi, nous ne prétendons en aucune façon que les typifications narratives de l'action opèrent sur un mode mécanique, comme si elles devaient être automatiquement enclenchées à partir d'un certain degré de ressemblance avec les données relevant de la manifestation. Car aucune des structures relevant soit du niveau profond (*i*) soit du niveau thématique (*ii*) ne devient jamais pertinente dans la pratique qu'en fonction de la pragmatique de l'acte d'énonciation qui la prend en charge. Une telle réponse, nous dira-t-on, ne fait que déplacer le lieu du problème: en postulant d'une part que le sémantique passe par la médiation du niveau pragmatique, et d'autre part que ce dernier niveau se structure lui-même sur la base de typifications narratives, n'est-ce

pas en définitive le même modèle mécaniste que nous faisons réapparaître sur le plan de la pragmatique énonciative? Contre une telle interprétation, nous aurions volontiers recours à la très éclairante description des modèles pragmatiques proposée il y a quelques années par Paolo Fabbri et Marina Sbisà<sup>19</sup>. Se démarquant par rapport aux aspects mécanistes de la théorie des actes de langage, les auteurs développent un modèle d'interaction négociée dans la ligne d'Erving Goffman. Il en va de même pour ce qui concerne la pragmatique de la persuasion dans le cadre judiciaire. Nul doute qu'il existe des stéréotypes relatifs aux genres de personnes, d'allures et de discours capables, ou non, d'inspirer la confiance; mais ce que ces lieux communs installent au mieux, ce sont de simples présomptions, favorables ou défavorables, sans pour autant dicter mécaniquement aucune conclusion.

L'approche de Fabbri et Sbisà met aussi sur la voie d'une réponse à une autre objection contre la modélisation de type structural, celle concernant l'apparente difficulté à rendre compte sémiotiquement de la création de nouveaux récits. Un récit ne surgit pas tout à coup dans l'espace social comme une création *ex nihilo*. Pour qu'un récit existe, il faut que quelqu'un l'ait énoncé, et de manière suffisamment persuasive. Bien que, par définition, nous ne disposions pas de typifications narratives concrètes applicables à des récits qui n'existent pas encore, nous disposons bien, en revanche, de typifications narratives applicables à la pragmatique de la création de récits encore inédits. Nous possédons effectivement, sur le plan de la connaissance sociale, de cadres d'intelligibilité relatifs aux personnes, aux comportements, aux discours susceptibles de nous persuader que quelque chose de nouveau a été créé. Mais à leur tour, ces cadres ne s'imposent pas mécaniquement non plus; ils sont négociés dans l'interaction. Ici du moins, nous saisissons clairement la relation qui s'établit entre les dimensions sémantique et pragmatique: pour que nous nous laissions persuader par quelque chose de nouveau (sur le plan sémantique), il faut d'abord que nous ayons pu reconnaître l'acte (pragmatique) de persuasion lui-même comme suffisamment proche du stéréotype narratif qui, pour nous, définit ce qu'est le mode de communication type d'un nouveau savoir (ceci par opposition au récit-type de la fausse prétention à la nouveauté)<sup>20</sup>.

De ces divers éléments, il découle qu'aucune prévision (par définition antérieure à l'énonciation) ne peut être faite sur la base de typifications narratives de l'action. Mon propre emploi de cette notion, en tout cas, ne va pas au-delà de la tentative d'expliquer *a posteriori* tel ou tel processus de génération du sens, tel qu'il a été effectivement produit. Et même à l'intérieur de ce cadre limité, on est parfois obligé – comme dans la description de l'affaire Sleightholme – de recourir à de simples supputations relativement à la nature des médiations narratives qui ont pu intervenir dans la reconstruction des éléments manifestes. En définitive, c'est l'effort pour

intégrer la description sémantique dans le cadre d'une pragmatique qui permet de dépasser la vieille critique visant la narrativité en tant que problématique «formaliste» du contenu. Mais en même temps, ce pas en avant nous oblige à préciser la nature de la relation que nous postulons entre une sémantique et une pragmatique, l'une et l'autre «narrativisées».

## V

Je conclurai en m'appuyant sur un matériel original, disponible depuis peu, et qui a l'intérêt de nous donner accès au comportement d'un jury en cours de délibération. Comme je vais essayer de le montrer, les membres du jury ont à construire eux-mêmes, ou à découvrir, un savoir nouveau relativement à la définition du mode d'interaction appelé à s'instaurer entre eux, afin de leur permettre de prendre collectivement une décision. Dans un tel contexte, on peut directement saisir la dynamique des relations qui se développent entre dimensions sémantique et pragmatique, ce qui devrait en outre nous permettre de revenir sur le problème *b)* de la section I ci-dessus, celui de la narrativisation de la pragmatique.

Il y a quelques années, une chaîne de télévision britannique organisa, en collaboration avec l'autorité judiciaire locale (*Crown Court*), l'expérience d'un «jury-fantôme» (*shadow jury*). Un second jury, postiche, fut invité à assister à une série de procès, c'est-à-dire à suivre le déroulement des audiences dans les mêmes conditions que le jury réel (nous ignorons toutefois s'il avait accès aussi à la même documentation); ensuite, réuni dans une salle réservée et équipée de caméras vidéo (les participants en étant informés), le jury-fantôme passait à la délibération. Les participants savaient qu'ils n'étaient pas en train de prendre une décision réelle mais, si l'on en croit les théories des «jeux de rôles», ce fait ne pose guère problème, du moins une fois passées quelques premières minutes. La chaîne de télévision en tira finalement une émission, «*Inside the Jury*», émission qui exploitait en fait seulement l'une des différentes affaires précédemment filmées. Pour des raisons d'ordre juridique, il n'était pas possible de faire passer à l'écran le déroulement même des sessions du tribunal; mais les interventions, témoignages et plaidoiries qui y avaient eu lieu furent enregistrés, transcrits et finalement rejoués par des acteurs. En ce qui concerne la délibération elle-même, un enregistrement de cinq heures de discussion fut réduit à une quarantaine de minutes – les meilleurs morceaux, peut-on supposer – pour les besoins du programme télévisé.

J'ai montré ce film à plusieurs classes d'étudiants, tant aux États-Unis qu'en Grande-Bretagne, et ai aussi discuté de ce qui avait été montré avec plusieurs juges (de *Crown Courts*). Dans l'ensemble, et contrairement à l'appréciation plutôt positive émise par les producteurs eux-mêmes de l'émission, mes interlocuteurs manifestèrent une certaine gêne à l'égard de ce qu'ils avaient vu. On ne peut, bien sûr, tirer aucune conclusion caté-

gorique à partir d'un matériel de ce genre, portant sur un seul cas, et où la technique de montage intervient nécessairement. Il est clair, de plus, que la conception même de l'expérience en question pourrait être considérablement améliorée, en particulier en recourant à ce qu'on appelle un «double fantôme» – dispositif dans lequel ni l'un ni l'autre des deux jurys ne sait si c'est lui le bon, ou, mieux encore, où tous les deux croient qu'ils sont en train de prendre la décision véritable. Toutefois, même en sachant que toute conclusion définitive est exclue, l'examen de cet enregistrement vidéo me semble permettre d'illustrer un certain nombre de problèmes et d'ouvrir certaines perspectives théoriques.

La matière du procès était constituée par un double délit de coups et blessures à des représentants de la force publique. L'inculpé était un maçon, d'âge moyen, père de six enfants. Un soir, lui et sa femme étant rentrés chez eux vers 2 heures du matin à la suite d'une réunion chez des amis, une dispute éclata entre eux. Un des fils, âgé de treize ans, prit peur, craignant des violences, et menaça d'appeler la police – ce qu'il fit en fin de compte. Un agent de police arriva, sur quoi l'inculpé l'invita aussitôt à déguerpir. Le policier déclara devant le tribunal que l'homme avait lâché sur lui son chien (un énorme chien-loup), l'incitant à l'attaquer, et l'avait menacé de le «descendre». La police expliqua que l'agent s'était retiré dès que cela lui avait été possible, croyant que l'inculpé le menaçait avec un revolver. D'autres policiers furent appelés en renfort. Le premier agent, plus deux de ses collègues, un sergent et un inspecteur, s'approchèrent à nouveau de la maison. Selon eux, lorsque l'inculpé les aperçut, il les attaqua (à coups de poing). L'agent fut blessé au cours de l'incident, à la suite de quoi il resta durant quatre semaines en congé d'invalidité. L'inspecteur fut également blessé. D'où la double accusation de voies de fait envers des agents de police dans l'exercice de leurs fonctions.

Deux récits, une fois de plus, entraient en compétition. Celui de l'accusation mettait en scène un homme ivre (comme on s'en aperçut lorsque après l'arrestation il fut conduit au commissariat – ceci d'après le témoignage du policier qui y servait de gardien) et qui, en l'absence de toute provocation, avait attaqué des policiers qui ne faisaient que leur devoir en répondant à un appel téléphonique. Au contraire, le récit présenté par le défendeur faisait ressortir que les policiers, d'abord mis de mauvaise humeur pour avoir été appelés au beau milieu de la nuit au sujet d'une simple querelle domestique, et ensuite rendus furieux par le langage de l'inculpé les invitant à partir, avaient eux-mêmes attaqué le défendeur avec leurs matraques, l'avaient assommé, et avaient encore continué de le battre dans le car de police le long du chemin jusqu'au commissariat. L'accusé assura que si les policiers avaient pu recevoir quelque coup ou blessure, c'était seulement parce qu'il cherchait lui-même à se défendre. Les policiers reconnurent avoir utilisé leurs matraques, mais déclarèrent qu'ils ne l'avaient fait qu'après avoir été attaqués par l'inculpé.

Nous allons présenter quelques extraits des délibérations du jury, en choisissant des passages qui illustrent le rôle des typifications narratives (sur le plan sémantique) dans le déroulement de la discussion qui eut lieu. Le point que les participants visent respectivement à établir est que telle ou telle façon d'envisager les faits doit être retenue, ou au contraire rejetée, parce que tout le monde sait bien que c'est «comme ça» que les choses se passent habituellement, ou bien, au contraire, parce qu'il est évident pour tout le monde que ce n'est jamais «comme ça» qu'elles se passent. D'abord, l'exemple d'un argument en forme de typification narrative destiné à faire accepter une déclaration émise devant le tribunal :

À mon avis, ça a été une sale raclée au fond du car de police. Qu'est-ce qui a bien pu la déclencher? À mon avis, c'est sûrement quand le type s'est mis à cracher son sang à la figure du flic. D'ailleurs, n'importe qui de normal aurait réagi comme ça aussi.

Dans l'ensemble, les typifications narratives servent toutefois plus fréquemment comme arguments négatifs :

Tu te serais écrasé, non, si tu avais cru que quelqu'un avait un revolver. Tu te serais dit merde, attention où je mets les pieds!

D'après ceux qui vont dire «Non coupable», enfin d'après vous huit, donc, le policier faisait juste sa petite ronde vers les 3 heures et demie du matin. Et voilà que ce type l'attaque! Le brave flic était là à marcher bien tranquillement vers la porte d'entrée, et puis voilà, hein, qu'il est attaqué par ce type. Là, dans le jardin...

Ici, le ton ironique fait entendre qu'un tel récit est tout à fait *atypique* et par conséquent intrinsèquement incroyable. Le caractère atypique d'un récit peut être établi notamment à partir du fait qu'il comporte des éléments qui, ne «collant» pas dans son cadre général, renvoient à quelque autre stéréotype narratif, porteur de connotations différentes :

Soi-disant que le policier était resté dehors – qu'il nous dit –, là, près de la voiture. Et le type, lui, sentait que ça allait tourner mal, il devenait agressif, il voulait la bagarre. Alors, pourquoi bon sang est-ce que juste à ce moment-là, le voilà qui rentre chez lui et se met à se faire une tasse de thé en commençant à enlever ses chaussures pour aller se coucher?

De manière analogue, les arguments tendant à faire ressortir l'incohérence des déclarations de la police sont formulés en termes de typifications narratives incompatibles en tant que descriptions du comportement des policiers :

Il y a une anomalie dans tout ça. D'abord, on nous dit qu'il avait – en tout cas qu'il allait leur tirer dessus, donc qu'il avait un pistolet. Et puis après,

il nous certifient qu'ils ne se sont pas baissés alors qu'ils auraient dû essayer de se mettre à l'abri s'ils croyaient qu'il était armé. Alors, comment vous expliquez ça? Il y a là-dessous comme quelque chose de louche, non?

Tout aussi significatifs sont les commentaires relatifs à la pragmatique de l'énonciation. À commencer par cette remarque du juge, à l'attention du jury :

Il faut tenir compte de l'allure et du comportement des témoins, autant que des preuves qu'ils apportent.

La signification attribuée aux énoncés est construite par comparaison entre le comportement de leurs énonciateurs et différentes typifications narratives du comportement discursif, ainsi qu'avec divers lieux communs expliquant *pourquoi* on prononce typiquement certains genres d'énoncés dans certains types de situations :

Pourquoi est-ce qu'un docteur sortirait cette déclaration? Parce que c'est un médecin de la police... Il est de leur côté, ne nous y laissons pas prendre.

À mesure que la discussion progressait, une attention de plus en plus marquée se porta non pas sur ce qui avait été dit devant la cour<sup>21</sup>, ni même sur la façon dont cela avait été dit, mais sur la série d'événements ayant précédé l'audience de cette affaire, et susceptibles d'éclairer la tactique adoptée par la police dans la définition du motif d'inculpation : en fait, la police avait tout d'abord prétendu poursuivre l'inculpé pour outrage (*affray*), un délit de moindre gravité que celui de coups et blessures (*assault*), pour ensuite passer à cette seconde incrimination – ceci, soutint la défense, afin de se protéger par avance, indirectement, contre une plainte éventuelle de la défense pour brutalités de la part de la police. En d'autres termes, la détermination du *vouloir-faire* intervenait ici comme un élément important pour la compréhension de la pragmatique du processus d'incrimination :

Pourquoi ne l'ont-ils pas tout de suite accusé de coups et blessures puisque à 7 heures le policier avait déjà été examiné par le docteur et que le type n'a été relâché qu'à midi. Ils ont eu combien de temps? Cinq heures pour se décider de quoi l'accuser. Ils l'ont accusé d'outrage à magistrat – et pourquoi pas de voies de fait si vraiment l'état du flic était si grave? C'est ce que je n'arrive pas à comprendre et c'est ce qui me fait dire que cet homme n'est pas coupable mais qu'ils sont en train de nous faire marcher.

Certains des membres du jury prétendirent qu'ils étaient tout à fait au courant de la façon dont la police se comporte typiquement dans ce genre de circonstances :

Du coup, il voulait vraiment sa peau. Il fait demi-tour, il demande de l'aide par radio, il leur dit ce qui

s'est passé et peut-être bien que quand les autres arrivent, avant qu'ils soient dans la maison, il leur dit qu'il y a là un mec pas commode et qu'il ne faut surtout pas le rater.

De même :

Je ne crois pas qu'un policier qui a derrière lui neuf ans de service se laisserait impressionner comme ça par un type qui lui dit de se tailler.

En définitive, comment le jury parvint-il à trancher entre les descriptions concurrentes, à la fois celles de ce qui s'était passé cette nuit-là dans le jardin, et celles de l'enquête criminelle sur les faits? À peine entrés dans la salle de délibération, les jurés élirent un président, ou plutôt l'un d'entre eux proposa ses services et demanda si quelqu'un s'y opposait. Ensuite, il proposa que l'on procède à un vote indicatif, procédure à première vue rationnelle afin de voir dès le départ s'il y avait un point de vue unanime, car si cela avait été le cas la prolongation de la discussion aurait pu être considérée comme superflue. En fait, il y eut quatre voix pour la condamnation, six pour l'acquittement et deux abstentions. Comme le commentateur de l'émission télévisée le fit remarquer, le président élu cessa à partir de ce moment d'exercer le moindre contrôle réel sur la façon dont le jury mena la délibération. À mesure qu'elle avançait, les deux «camps» semblaient se polariser de plus en plus et des leaders apparurent :

Les huit qui croient qu'il n'est pas coupable, ils ont au fond deux raisons – je crois que je peux le dire au nom de tout le monde – c'est ces deux trous dans la version de la police : 1) la disparition de la photo du policier blessé, et 2) le fait qu'ils aient mis trois mois pour décider de quoi l'accuser.

De plus en plus, les participants paraissaient engager leur crédibilité personnelle dans les opinions qu'ils soutenaient et la discussion se fit de plus en plus tendue :

A : Je crois connaître la vie au moins aussi bien que vous.

B : J'en ai vu plus que vous.

Puis-je dire juste un mot? Bon. Je m'adresse à ceux qui pensent que ce type est innocent. Je n'ai pas entendu un seul argument de votre côté qui pourrait faire changer mon point de vue d'un iota. Pas un.

Allez, on les prend un par un. Nous, les «Non-coupable», on a maintenant la majorité. Bon, alors prenons les «Coupable» : un, deux, trois, quatre. Chacun son tour, on va voir ce qu'on peut faire avec vous.

A : J'ai l'impression que vous n'êtes pas d'accord avec moi, hein, Ray?

B : Non. D'ailleurs, si c'est vraiment ce que vous avez dit que vous pensez, je regrette, mais ça ne vaut même pas la peine de discuter avec vous.

On en vient même à invoquer le statut relatif des membres de chacun des deux camps :

A : Puis-je me permettre d'observer que les quatre personnes qui le jugent coupable sont quatre hommes mûrs à divers degrés...

B : Nous avons de notre côté des mères de famille.

A : Je vous en prie, ceux qui le croient innocent, ce sont les dames mûres, plus les petits jeunes!

[...]

C : Nous les femmes, nous n'avons pas l'esprit à saisir vos raisonnements, voilà ce que vous voulez dire! Les quatre hommes mûrs savent de quoi ils parlent, mais nous, sous prétexte que les jeunes sont avec nous et que nous, nous sommes des femmes, nous n'y comprenons rien!

En définitive, le jury ne parvint à aucun accord, ni sur l'un ni sur l'autre des deux motifs d'inculpation. Les deux personnes qui s'étaient d'abord abstenues se rallièrent au six partisans initiaux de l'acquittement. Mais en droit anglais, même quand le juge autorise à rendre le verdict à la majorité, il faut que cette majorité soit au moins de dix contre deux. S'il s'était agi d'un véritable jury, un nouveau jugement aurait donc été nécessaire. Il se trouve que le jury réel acquitta sur l'un des deux chefs d'accusation mais, pas davantage que le jury fantôme, ne réussit à conclure sur le second. À l'occasion du second jugement qui s'ensuivit, la police, faute de nouvelles preuves, abandonna ses poursuites.

Il est intéressant de se demander comment le jury procéda pour savoir comment mener cette délibération. Dans la plupart des cas, et nous n'avons aucune raison de penser qu'il en soit allé différemment ici, une personne n'exerce la fonction de juré qu'une fois dans sa vie. Les jurés n'ont donc en général aucune expérience antérieure sur laquelle s'appuyer. Ils ont bien sûr une certaine connaissance narrative sur la conduite type d'un jury, notamment grâce à la télévision et au cinéma. Toutefois, on peut supposer qu'en raison de leur source, les typifications narratives dont les jurés disposent à cet égard se trouvent affectées d'un coefficient d'irréalité, associées qu'elles sont au contexte de la fiction dramatique, et que cet aspect, consciemment ou non, a des chances de réduire leur influence sur les comportements des participants à une délibération judiciaire réelle (ou même «fantôme»). Admettons donc que le jury en question se trouvait sur un terrain pour lui tout à fait vierge, d'autant plus, il faut le souligner, qu'il n'est pas dans la tradition britannique d'organiser des sessions de formation à l'attention des jurés et que la seule consigne qui leur soit pratiquement adressée consiste à leur suggérer d'élire un président... et de se débrouiller. À défaut de typifications narratives utilisables relativement à la



conduite d'un jury proprement dit, on peut imaginer en revanche que la connaissance sociale que les participants à la présente délibération pouvaient avoir par ailleurs d'autres processus de décision collective, dans d'autres contextes, était susceptible de leur venir en aide. De telles connaissances, conservées en mémoire, peuvent en effet servir de typifications narratives de la pragmatique de l'action en général. Un homme d'affaires, par exemple, aura – on peut le supposer – intégré à ses modèles de comportement les formes de conduite en usage dans les discussions d'un conseil d'administration; un professeur d'université, celles qui ont cours dans les rencontres académiques; quant à ceux dont la culture professionnelle n'implique pas la participation à des décisions collectives, ils auront sans doute pu néanmoins constituer leurs propres modèles à partir d'expériences extra-professionnelles. Pour ce qui est de la délibération spécifique qui nous occupe, telle que l'enregistrement vidéo nous la montre, nous serions tenté de dire qu'apparemment, pour nombre de participants, le modèle à retenir fut en l'occurrence celui de la discussion du café du commerce à propos du dernier match de football : c'est du moins ce que nous semble indiquer la fréquence des interruptions de parole, le degré d'investissement personnel des interlocuteurs, et l'instauration de forts clivages à caractère partisan.

Bien que la situation à laquelle les membres de ce jury-fantôme se trouvèrent confrontés fût nouvelle pour eux, on ne voit donc pas qu'elle ait suscité de leur part la création d'une nouvelle forme de savoir social. Ils n'ont rien inventé qui ressemble à un ensemble de règles ou de conventions spécifiquement destinées à organiser les débats d'un jury. Au lieu de cela, ils ont en fait simplement transposé ce qui constituait pour eux le modèle disponible le plus proche. Un des jurés, embarrassé de se trouver en position minoritaire (en tant que partisan de la condamnation), essaya de faire passer cette solution de conciliation :

Eh ben, Raymond, tu veux que je te dise? Moi, ce que je vois, c'est qu'on ne saura jamais pour de bon ce qui s'est vraiment passé cette nuit-là. Alors tout compte fait, la seule chose à faire, c'est de le condamner pour la première accusation, et de l'acquitter pour la seconde. Comme ça, coupable ou pas coupable, en tout cas personne d'entre nous ne sera perdant.

Pourtant, le recours aux plus familiers des modèles d'interaction pragmatique n'était pas la seule et unique voie possible. Il n'aurait pas été inconcevable que les jurés optent pour un type de procédure nouveau pour beaucoup d'entre eux, mais qui leur serait apparu comme vraiment approprié à la situation particulière où ils se trouvaient. Une telle formule, cependant, ne pouvait pas simplement tomber du ciel. Il aurait fallu que quelqu'un en fasse la suggestion. Et celui qui en aurait eu l'idée, il aurait encore fallu qu'il parvienne à convaincre les autres jurés que la procédure inédite

qu'il proposait était la plus adéquate. Il n'est pas du tout certain que, dans le cas présent, le président élu ait vraiment eu une idée de ce genre; en tout cas, il est clair qu'il n'a pas disposé de la «compétence» requise pour en persuader les autres membres du jury. Cela ne nous empêche pas pour autant d'imaginer un président, ou quelque autre parmi les jurés, qui aurait su faire preuve d'une telle compétence : n'importe qui en effet peut faire usage des procédures sémiotiques de la persuasion oratoire et construire le récit d'un faire persuasif réussissant à justifier l'innovation. Décrire (au niveau *II*) un tel récit-type reviendrait à expliciter d'une part ce qui, en pareil cas, correspond à la manifestation de la compétence de l'énonciateur, d'autre part ce qui constitue précisément son *faire*, et enfin ce qui amène à le sanctionner positivement, par l'adoption de la position innovatrice qu'il propose.

1. New Brunswick, Rutgers University Press, 1981.
2. Cf. K. Burke, *Permanence and Change*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1954; *A Grammar of Motives*, Berkeley, University of California Press, 1969.
3. Cf. B.S. Jackson, *Law, Fact and Narrative Coherence*, Merseyside, Deborah Charles Publications, 1988, p. 81 sq.
4. *Reconstructing Reality in the Courtroom*, p. 165 sq. et chap. 8. Cf. aussi B.S. Jackson, *op. cit.*, p. 65-71 et 84-88.
5. B.S. Jackson, *op. cit.*, p. 33-36 et passim. Cf. aussi, dans le même sens, la notion de «narrativisation de l'énonciation», introduite dès 1982 par C. Calame : «Énonciation : véricité ou convention littéraire?», *Actes Sémiotiques – Documents*, vol. IV, n° 34, 1982 et *Le Récit en Grèce ancienne*, Paris, Klincksieck, 1986 (chap. 1).
6. Je me réfère ici à la chronique d'A. Combes, «Blind Justice», parue dans *The Guardian Weekend*, le 7 février 1993 (p. 30 et 32). Je remercie par ailleurs mon collègue Wade Mansell d'avoir attiré mon attention sur un article de Bob Woffinden, «Wrong Time, Wrong Place», paru le même jour dans *The Independent Magazine*, sur le cas de Michelle et Lisa Taylor, qui présente certaines analogies intéressantes par rapport à l'affaire Sleightholme.
7. Cf. W. Twining, *Theory of Evidence*, Londres, Weidenfeld, 1990.
8. Pour un essai de typologie sémiotique des discours de la preuve en droit, cf. E. Landowski, «Vérité et véridiction en droit», *Droit et Société*, n° 8, 1988.
9. A. Combes, *The Guardian Weekend*, p. 30.
10. Cette section reprend une partie de mon ouvrage, *Law, Fact and Narrative Coherence*, p. 101-106.
11. [1878] 3 App. Cas. 459.
12. [1919] 2 K. B. 243.
13. [1961] 1 Q. B. 31.
14. Cf. G.C. Cheshire, C.H. Fifoot et M.P. Furmston, *Law of contract*, 11<sup>e</sup> éd., 1986, p. 244 sq., où les auteurs remar-



- quent que le fait que les plaignants, dans l'affaire *Ingram v. Little*, ignoraient tout de la personne sous l'identité de laquelle l'escroc s'était présenté à eux rendait leur position juridique plus faible que celle du plaignant dans le cas *Phillips v. Brooks Ltd.*
15. Cf. *Ingram v. Little* [1961] 1 Q. B. 31, 57, où le juge, Lord Justice Pearce, construit deux récits opposés, celui d'un commerçant et celui d'un particulier commandant un portrait à quelqu'un qu'ils prennent pour un peintre célèbre, et précise que le cas sous examen se situe dans une zone intermédiaire – et discutable – entre ces deux extrêmes.
  16. [1971] 3 All E. R. 907.
  17. Cf. C. Douzinas, R. Warrington, S. Mc Veigh, *Postmodern Jurisprudence. The Law of Text in The Texts of Law*, Londres, Routledge, 1991, chap. 5.
  18. Par exemple, pour une réponse aux objections de C. Douzinas et alii, cf. B.S. Jackson, «The Wisdom of the Inessential», *Legal Studies*, vol. 12, n° 1, 1992, p. 103-117.
  19. P. Fabbri et M. Sbisà, «Models (?) for a Pragmatic Analysis», *Journal of Pragmatics*, 4, 1980, p. 310-319.
  20. Il y a là quelque chose de très comparable aux processus de construction du témoignage de l'expert judiciaire, mais ce thème nous entraînerait trop loin.
  21. En tout cela, il faut remarquer que le jury doit reconstruire de mémoire les propos exacts des témoins – tâche non moins problématique en son principe que celle du témoin tenu de se souvenir de ce dont il a été témoin et de le rapporter. Il sera intéressant de voir si le développement de systèmes de transcription quasi instantanée, par ordinateur, trouve un jour une place dans l'ordre judiciaire, de façon à permettre aux jurys de disposer en cours de délibération d'un enregistrement écrit (ou même vidéo) de l'ensemble des audiences.

# CONTRIBUTION À UNE SOCIOLOGIE DE L'ANTONOMASE

RENAUD DULONG

L'antonomase est le procédé rhétorique consistant à utiliser un nom propre comme désignateur ou qualificatif commun. Ainsi Sarcelles, une commune de la région parisienne où avait été édifié un important quartier HLM dans les années 1950, a donné son nom à la «Sarcellite», forme stigmatisée d'un développement urbain mal maîtrisé. L'usage récent de nouveaux toponymes français comme cliché ou symbole de l'insécurité pose les conditions préalables (quelle mise en forme doit être faite des problèmes locaux pour qu'ils deviennent exemplaires?), ou contextuelles (quels présupposés topiques accompagnent une utilisation conversationnelle?) régissant l'emploi et la compréhension de ces termes. Pour autant que l'antonomase implique un point de vue, son usage pose des problèmes moraux de rapport entre personnes.

Antonomasia is a rhetorical device which consists in using a proper name to express a general idea. For example, Sarcelles, a commune in the Paris region which was the site of large-scale low-rental housing projects in the 1950's, was the inspiration for the word «Sarcellite», a pejorative term for a poorly managed urban development. The recent use of new French placenames as clichés or symbols of uncertainty is dependent on meeting preconditions (in what way must local problems be treated so that they are seen as exemplary?) or contextual conditions (what topical presuppositions are needed for the term to be used in conversation?) which establish the currency of these terms and the manner in which they are understood. Insofar as antonomasia implies a point of view, its usage poses a number of moral problems in interpersonal relationships.

Il est normal, pour qualifier l'insécurité, de se servir d'antonomases, de dire, par exemple : «ici, c'est les Minguettes» ou : «ici, ce n'est pas les Minguettes». Aujourd'hui, en France, le nom de ce quartier de la banlieue lyonnaise est passé dans la langue, si l'on peut dire; en l'utilisant ainsi comme trope, vous ne risquez pas trop d'être incompris d'un autre Français. Vis-à-vis d'un étranger, cette tournure nécessiterait des explications. Peut-être tenterez-vous l'antonomase de célébrités analogues, par exemple, en face d'un Américain : «ici, c'est un petit Harlem». Mais si cet Américain est une personne de couleur, vous prenez un autre risque, celui de l'inconvenance. Même s'il n'habite pas Harlem, votre interlocuteur peut se sentir solidaire de ses frères de race, faire apparaître un autre point de vue sur ce quartier et disqualifier celui qu'implique votre façon de parler. La réparation exige alors, plus que des explications, des excuses. À un défaut d'incompréhension s'est substituée l'incongruité des points de vue.

Les études linguistiques sur l'antonomase analysent le premier phénomène. Faisant suite au débat philosophique sur la signification des noms propres, la discussion porte principalement sur la valeur référentielle du nom propre en position métaphorique. Selon P. Siblot<sup>1</sup> par exemple, l'antonomase nécessite la libération du morphème de son attache à un individu. K. Jonasson à l'inverse soutient que la métaphore n'est possible que si le nom continue de s'appliquer à une «topique» qui reste le «terme propre». Tout ceci, qui concerne les

conditions les plus générales régissant l'emploi des noms géographiques en position de déterminants, pourrait être complété par l'inventaire des présupposés requis pour leur compréhension, et déboucherait sur un tableau des effets induits par cet usage métonymique, dans la lecture ou dans la conversation.

Reste alors l'autre problème qui sera abordé ici en examinant l'usage conversationnel de noms de cités HLM en position d'antonomase. L'exigence cognitive de pertinence pour le locuteur se double de questions morales, liées d'une part au fait que les noms de lieux désignent des collectifs d'habitation gérés par des personnes, d'autre part au fait que la métaphore définit un point de vue sur le terme comparant. L'intérêt spécifiquement sociologique d'une étude de l'antonomase est d'explicitier cette exigence de «pertinence morale», en faisant apparaître les éléments de contexte impliqués par des occurrences réelles<sup>2</sup>.

Cette démarche, en apparence très technique, n'est guère éloignée du problème social posé par la réputation des cités HLM, tel que se le formulent les professionnels de la gestion et tel que, avec P. Paperman, j'ai tenté de le comprendre. Je vais, par conséquent, faire apparaître que l'un des effets de l'usage antonomastique des noms de HLM est de situer le locuteur en extériorité par rapport à la réalité empirique qu'ils désignent originellement. Cette extériorité est corrélative d'un point de vue sur le quartier défavorisé, qui s'oppose en particulier à celui

de professionnels ayant en charge son administration. Dans une interaction avec ces professionnels, l'incompatibilité des points de vue contraint l'usage stylistique de ces noms de cités.

#### LES CONDITIONS DE L'ANTONOMASE DES NOMS PROPRES

Les analyses linguistiques de l'antonomase livrent à l'examen du phénomène conversationnel correspondant l'énoncé de trois conditions d'intelligibilité.

1. Le contexte d'occurrence du nom propre doit indiquer clairement l'antonomase, exclure que le nom désigne un individu singulier. Divers procédés syntaxiques – l'article, le pluriel, la mise en attribut (c'est un X...) – garantissent la séparation des champs sémantiques, mais celle-ci peut aussi être marquée par des termes que G. Kleiber a nommés *enclosures*, destinés à conforter cette séparation : «c'est un vrai Napoléon». Dans la conversation, la modalité ironique peut de plus être signifiée par le ton ou la mimique, mais on retrouve aussi dans les transcriptions les marques sémantiques : «Auparavant [notre cité] était réputée comme une zone, comme Sarcelles ou La Courneuve, mais en moins fort»<sup>3</sup>. [C2]

2. Deuxième condition, la signification de l'antonomase – les traits de l'entité réelle attribués au type – doit être garantie par le lexique, par l'usage courant, par le contexte élargi ou immédiat. Ce qui veut dire que l'auteur ou le locuteur qui invente un usage antonomastique est tenu d'en fournir la signification, de spécifier le trait de l'entité nommée qu'il sélectionne en la constituant comme prototype. Parmi les noms de cités HLM, celui de Sarcelles est lexicalisé, comme l'atteste l'existence du dérivé «Sarcellite», celui des Minguettes est d'usage courant. Tout nom de grand ensemble fournit potentiellement un prototype, mais l'invention locale d'un usage antonomastique est une action morale qui engage son auteur.

3. C'est que la production et la réception de tropes comme la métaphore ou l'antonomase impliquent un point de vue – une manière typique de voir – sur le terme de comparaison; l'utilisation d'un nom de ville à cette fin sous-entend un jugement sur la cité.

On trouve dans la littérature linguistique les bases de ce qui devient, sous l'angle sociologique, la dimension morale contraignant ce type d'énonciation, ce qui en constitue donc une de ses contraintes dans un contexte conversationnel. R. Martin montre que l'emploi d'une métaphore laisse au récepteur une latitude d'interprétation : caractériser un être humain comme lion ne précise pas quel trait sémantique de «lion» il faut lui appliquer. Le flou de la signification est reporté par N. Flaux dans l'investissement subjectif corrélatif du mode figuré : «la ressemblance saisie entre le terme comparé et le terme

comparant se fonde en effet davantage sur "la manière de voir les choses" que sur "la nature même des choses"». Dans la conversation, le point de vue peut être le simple corrélat d'une manière courante de s'exprimer, mais il peut être revendiqué comme position originale dans le choix – ou le rejet – d'un nom comme prototype.

Dans un entretien sur l'insécurité, le sociologue s'entend dire :

*... je ne parle pas de la grande délinquance, je ne parle pas de la mafia, on n'est pas à Palerme, vous comprenez.*  
[C1]

«On n'est pas à Palerme», ne pouvant être une précision d'ordre géographique, paraphrase «je ne parle pas de la mafia». Pour rendre pertinent – au sens de Sperber et Wilson – pareil truisme, son destinataire doit assimiler Palerme à la ville de la mafia. La contestation de ce jugement – Palerme est aussi peuplée de Siciliens honnêtes, c'est même un haut lieu de la lutte contre la mafia, etc. – nécessiterait la rupture du fil de l'entretien. Le locuteur présuppose donc que le destinataire n'a pas un rapport particulier avec cette ville.

Autrement dit, la convention de sens réglant la compréhension de la métaphore impose corrélativement un point de vue sur l'entité qui fournit le terme de comparaison. L'absence d'intérêt des linguistes pour le second aspect de la convention tient d'une part au fait que le trope est souvent regardé à partir de son aboutissement pétrifié, la lexicalisation, qui inscrit en quelque sorte dans la langue le point de vue sur l'entité qui a prêté son nom à la métaphore, d'autre part au fait que la littérature, d'où la plupart des exemples sont tirés, est globalement une proposition de mondes, donc de points de vue. Dans la conversation, les choses ne se passent pas sans négociation. Les locuteurs sont comptables des jugements qu'ils énoncent en sous-entendu par l'emploi de mots et de tropes, et la décision morale d'imposer à son partenaire une manière implicite de voir est aussi cruciale que l'est pour celui-ci celle de laisser passer ou d'engager une rectification<sup>4</sup>.

En revenant maintenant à la deuxième condition, il convient de préciser en quoi l'invention d'une antonomase constitue une invitation à regarder une entité selon un point de vue déterminé. Comme on l'a déjà remarqué, pareille initiative engage moralement son auteur davantage que s'il reprend un cliché appartenant au bien commun.

Dans la presse, selon K. Jonasson, l'antonomase des noms de personne utilise comme sources le théâtre (Don Juan, Harpagon...), la fiction (Don Quichotte, Robinson...), la mythologie (Hercule, Antigone...) et l'histoire. Dans tous ces cas, les traits essentiels du personnage de base y sont suffisamment connus pour réduire la marge d'interprétation. L'auteur étend cet éventail aux personnalités contemporaines dont la renommée est

suffisante – et la figure assez typée – pour une telle utilisation. La signification est alors corrélative de l'image que le personnage négocie avec son public ou de celle qu'en imposent les médias.

*Alain Delon est notre Clint Eastwood à nous*

Tout autres sont les cas, plus exceptionnels, de création pure. Alors l'usage métaphorique du nom propre implique une explication préalable, lecture ou plutôt mode d'emploi du terme de comparaison. Je reprends trois exemples tirés, comme le précédent, d'un corpus de magazines utilisé par K. Jonasson :

*Prenez Folcoche. Elle n'aime pas ses enfants, car elle a épousé un homme qu'elle n'aime pas. J'observe autour de moi. Des Folcoche, il y en a des dizaines.*

*Borg a gagné trop d'argent, récolté trop de gloire aux quatre coins de la planète. Il a décidé de se reposer, de s'enfermer dans le silence. Mais on n'échappe pas facilement à la gloire. Des Borg il n'y en aura pas une cette année à Roland-Garros, mais des milliers.*

*Vanessa... Une fille mince, jolie, sensible, de 19 ans, qui a voulu «en finir avec tout ça» [elle a tenté de se suicider]. Au service de réanimation de l'hôpital Pellegrin, le docteur Pommereau, psychiatre, en voit tous les jours, des Vanessa, et même plusieurs fois par jour.*

Dans les trois exemples, le nom propre est d'abord utilisé normalement pour «décrire une situation», laquelle devient par la suite la «base descriptive» de la classe désignée par le même nom propre, mais en antonomase. Une explication préalable vient en quelque sorte remplacer la sédimentation effectuée autrement, soit par l'accumulation des occurrences du cliché dans la tradition orale, soit par sa fabrication médiatique.

On peut donc tenir ces exemples comme une version formellement idoine du procédé général de création antonomastique en situation d'interaction : l'explication résume alors le processus d'entrée dans le point de vue selon lequel la comparaison est faite, ou encore l'apprentissage de l'idiome local dans lequel elle prend sens. L'abandon de la référence géographique est contigu à l'adoption d'une vision des choses socialement située, parfois au choix d'un camp dans un conflit.

Témoin de ce processus, la série de tracts édités durant la grève de Ladrecht, dont P. Siblot propose l'analyse. Le toponyme de cette mine de charbon du midi de la France, arraché de sa fonction de désignation géographique, vient signifier l'événement de la grève. La phase d'explication s'étend tout au long de la période de lutte, chargeant le nom propre de signification à l'aide de «commentaires métalinguistiques à fonction didactique». Associé au mouvement social, l'usage du nom propre devient indissociable du point de vue du combat ouvrier. À la fin, on ne peut lire et comprendre

l'antonomase : «Il y a des milliers de Ladrecht en France» qu'à la condition d'avoir adopté cette perspective pour lire l'événement.

## DES NOMS DE HLM EN ANTONOMASE

Si l'on peut considérer que «Sarcelles» ou «Les Minuettes» font partie du lexique, l'antonomase d'autres noms de cités HLM en situation conversationnelle dépend de la culture locale, des attributions respectives que se font les interlocuteurs, du contexte géographique et social de leur interaction... L'usage de ces lieux-dits est évidemment basé sur le stéréotype du HLM, mais il repose aussi sur le caractère public de la réputation. D'ailleurs, les quartiers défavorisés partagent avec des quartiers qui le sont moins cette faculté à prêter leur nom à ces tropes. Rappelons que la réputation locale des quartiers, indispensable pour concevoir un projet dans la ville, fait l'objet d'un savoir obligatoire pour les habitants<sup>5</sup>. Il est par conséquent légitime d'utiliser les noms de ces quartiers pour caractériser d'autres lieux. Nul ne peut ignorer à Paris la réputation de Barbès ou celle de l'avenue Foch. Ainsi pourra-t-on dire, pour signifier la présence d'une proportion importante de passants de couleur : «mais c'est Barbès, ici!», ou, pour admirer le confort et le luxe d'un appartement : «dis donc, c'est l'avenue Foch!»

Ce mode de catégorisation est facilité par une condition contextuelle de toute énonciation : les interlocuteurs connaissent – Sperber et Wilson parleraient ici de «manifesteté mutuelle» – le nom du lieu où ils se trouvent. Il ne peut y avoir d'ambiguïté sur le sens métaphorique d'énoncés de la forme «ici, c'est X» ou de la forme «ici, ce n'est pas X» lorsque X n'est pas le lieu de l'interaction.

Cette métonymisation rencontre pourtant un obstacle : ces cités HLM sont habitées par des personnes, ce sont en outre des logements sociaux conçus, construits, entretenus, gérés par des responsables politiques, des élus locaux et des administrateurs spécialisés, elles constituent enfin le champ d'intervention de nombreux autres professionnels, policiers, travailleurs sociaux, etc. Beaucoup de gens ont ainsi, sur un grand ensemble HLM, un point de vue qui s'oppose à celui de la réputation, qui apparaît alors extérieur, mal informé, peu impliqué, voire stigmatisant.

S'il y a fort peu de chances de commettre un impair en utilisant métonymiquement un nom de personne célèbre, un tel usage des noms de cités HLM peut devenir problématique lorsqu'on enquête dans ces cités, ou auprès des personnes qui y interviennent, qui sont impliquées dans leur gestion, qui se sentent responsables de ce qui s'y passe, ne serait-ce que par solidarité professionnelle. C'est que cet usage connote le point de vue «partagé», celui du plus grand nombre, qui constitue justement la sale réputation des cités HLM,

«ce que tout le monde dit», cette perspective extérieure et irresponsable que dénoncent ces professionnels. Comme dans le cas de la grève de Ladrecht, l'énonciation de l'antonomase est corrélative d'une position dans un conflit.

Dans la suite de l'article, je vais examiner les conditions conversationnelles de ce type d'antonomase, en m'appuyant sur les occurrences de trois noms de cités.

### *Les Minguettes*

«Les Minguettes» est le nom d'une cité dont la réputation, en France tout au moins, n'est plus à faire depuis 1981. Les journaux de cet été-là ont abondamment parlé des rodéos de voitures volées, des provocations contre les forces de l'ordre, des courses poursuites, des émeutes... D'autres épisodes, en 1983, puis en 1990, ont parfait l'image d'une banlieue-poudrière, en permanence au bord de l'explosion. La soudaineté de l'événement, la dimension de sa couverture médiatique, son écho dans une population inquiète pour sa sécurité ont préparé le terrain à un cliché apparu dès la fin de 1983 faisant des Minguettes le parangon du quartier périphérique à problèmes.

Trois remarques sur ce cliché, avant d'examiner sa présence dans les données.

1. À l'inverse de Sarcelles où le nom du quartier s'est effacé devant celui de la ville, ici Vénissieux apparaît moins fréquemment que Les Minguettes, le nom de la cité. L'esthétique du vocable, sa disponibilité à l'articulation verbale, joue sans doute pour son succès, au détriment de celui de Vénissieux, et surtout de celui de Vaulx-en-Velin, encore plus difficile à prononcer.

2. «Les Minguettes» a une signification voisine de celle de «Chicago» : l'expression évoque la violence urbaine liée à la délinquance. Cependant, comme l'avait remarqué P. Paperman<sup>6</sup>, «Chicago» désigne la ville au temps de la prohibition de l'alcool, dont on ne connaît plus que la légende popularisée par les fictions littéraires et filmiques; au contraire «Les Minguettes» désigne un endroit de la France contemporaine, que certes personne n'aurait l'idée d'aller visiter, mais qui fournit par contraste la proximité d'une menace concrète. D'autant plus qu'à chaque épisode de violence, les noms d'autres cités importantes sont prononcés.

3. Enfin la métonymie opérée par «Les Minguettes» ne joue pas seulement sur le nom de cette cité, elle désigne ce quartier en temps d'éruption, attrape le lieu et l'événement, l'événement plutôt que le lieu. Cette indétermination introduit au jeu dans la signification du cliché, jeu qui fait place aux différents points de vue impliqués dans son emploi.

Effectivement, les occurrences conversationnelles du cliché dans les deux corpus font apparaître trois

sens possibles, qu'il n'est nul besoin de solliciter pour y corréler une perspective sur l'événement.

1. Le premier réfère au désordre dans sa factualité brute. «Ici, c'est pas Les Minguettes» est un équivalent actualisé de «Ici, c'est pas Chicago». On dira, par différence avec les autres emplois, que s'énonce ici le point de vue extérieur, celui des médias et de leur public.

2. Le deuxième sens reporte l'événement sur le quartier en un embryon d'analyse causale. Les Minguettes constitue le prototype du quartier difficile, du «quartier chaud», de la résidence où la densité des problèmes provoque la déflagration. C'est d'ailleurs dans la bouche d'élus locaux ou de gérants de sites HLM qu'on le trouve :

*Vous savez, on arrive à dire: y a des quartiers chauds. À Nîmes y a pas Les Minguettes quand même. Donc le Chemin-Bas-d'Avignon, le Mas-de-Mingues ou la ZUP...*

[C1]

*(deux élus d'Annecy répondent aux questions) chez nous y'a pas de focalisation. On n'a pas les quartiers chauds – ni Vénissieux, ni Les Minguettes...* [C1]

On comparera ces exemples à une allusion aux événements de l'été 1983, illustrant parfaitement l'effet hyperbolique recherché dans son utilisation :

*Notre souci premier de gestionnaire, c'est les vacants et les impayés. Et puis il y a une série de problèmes qui en paquet mettent le site au bord de l'explosion sociale... Quand on dit «explosion sociale», ici il ne s'est rien passé, mais on sait ce qui s'est passé ailleurs.* [C2]

L'utilisation a ici une fin argumentative; l'analogie entre les situations des cités étant supposée une loi quasi naturelle, «Les Minguettes» désigne l'accumulation de profonds problèmes sociaux non traités dans un même lieu. Un point de vue professionnel privilégie ces problèmes et confère à l'événement le statut de symptôme.

3. Une tout autre perspective commande le sens du cliché chez les gardiens d'immeuble; sa mention est associée à l'idée d'autodéfense :

*Avant les jeunes foutaient le bordel, restaient parler dans le hall jusqu'à neuf ou dix heures. J'habite au-dessus du hall, on peut pas regarder la télé. Ça va bien un soir, deux soirs, après on fait comme aux Minguettes, on prend le fusil et on descend...* [C2]

*À l'occasion des stages on a discuté avec les collègues, c'est dingue là-bas, Aulnay, c'est les Minguettes, faut avoir le fusil de chasse pour être gardien là-bas, je comprends pas qu'ils y mettent des femmes, moi, on me paierait un million, j'irais pas!* [C2]

Les reportages sur la cité de Vénissieux n'ayant pas fait état d'organisation d'autodéfense, on est conduit à



interpréter ces exemples comme réactions d'habitants de HLM face à la violence des jeunes. En effet l'événement est ici saisi à partir de ses effets, de l'agressivité qu'il provoque. On est donc en droit de dire qu'il est vu dans la perspective d'un participant passif, que les gardiens d'immeuble s'identifient d'abord aux victimes des désordres.

### Sarcelles

«Sarcelles» fut dans les années soixante le toponyme désignant le type du grand ensemble. Sa lexicalisation est attestée par la présence du mot dans la partie des noms communs de certains dictionnaires, qui relèvent aussi l'existence du dérivé «Sarcellite» pour nommer le phénomène – la maladie – de concentration des logements sociaux. Ce statut semble prévenir de toute ambiguïté l'usage métaphorique du mot : si la référence à la ville du Val d'Oise demeure présente – plus présente que la ville de Limoges dans le verbe «limoger» –, l'exemplarité de ce grand ensemble s'est amoindrie au fil des années au profit de lieux bien plus démesurés : La Courneuve, Le Val Fourré, etc.

L'enregistrement d'un entretien sur l'insécurité avec le maire de Sarcelles [C1] permet de préciser le rôle que jouent les points de vue en interaction dans la séparation des domaines sémantiques. Les occurrences de «Sarcelles» ne laissent dans ce cas aucune possibilité d'une interprétation métaphorique ou métonymique; la disponibilité linguistique d'un usage prototypique dans l'arrière-plan commun semble forclose. Le quartier problématique retrouve son nom singulier, Les Flanades, que le maire distingue du «village de Sarcelles». Le seul effet indirect de la lexicalisation serait peut-être l'absence de description ou de catégorisation de cet ensemble, où sont localisés les incidents et les problèmes d'insécurité.

Sur les seize occurrences du mot, deux seulement offrent sémantiquement la possibilité d'une interprétation différente, métaphorique ou... animale :

*(à propos de la délinquance mineure) ce sont pas forcément des jeunes de Sarcelles.*

*Les caves à Sarcelles... les caves... On ne met plus rien dans les caves parce que les caves, c'est la grosse insécurité.*

L'effort nécessaire pour imaginer cette option est à la mesure de l'ancrage dans un point de vue interne à la ville de Sarcelles. D'une part, en tant que lieu de l'entretien, elle constitue le point commun auquel renvoie la composante déictique de chaque énoncé. D'autre part, la fonction de l'interlocuteur – il a en charge avec d'autres personnes l'administration du grand ensemble – interdit la position d'extériorité corrélatrice d'une réduction du référent au prototype des cités HLM. L'antonomase de Sarcelles serait incongrue en ce qu'elle inclurait un point de vue, sinon stigmatisant, du moins extérieur à la cité, éloigné de sa réalité, étranger à ses problèmes.

### Aulnay

Le cas de cette cité va permettre de revenir sur la dimension «locale» – au sens géographique ou institutionnel du qualificatif – de l'usage antonomastique des noms de cités et sur le processus d'acculturation à cet usage. J'ignore comment on catégorise à Marseille ou à Lille, mais, dans le département de l'Essonne, «La Grande Borne» revient fréquemment dans les conversations sur les HLM. Il y a sans doute un gradient d'éloignement géographique des lieux prêtant leurs noms à la typification des grands ensembles... M'intéresse ici le fait que l'adoption de ce nom fasse partie de ce qu'un nouveau venu dans la région aura à apprendre.

L'enquête menée avec P. Paperman sur un organisme de gestion HLM manifeste les contraintes pesant sur la catégorisation des sites. Dans cet organisme, «Aulnay» fournit le prototype du quartier à problèmes. Cette cité de 3000 logements – on l'appelle aussi «les trois mille» – est le plus important des sites que l'organisme gère sans partage. Dès les premiers entretiens, les enquêteurs apprennent à utiliser cette référence de préférence à d'autres – comme Sarcelles ou La Courneuve – moins «proches» de l'organisme.

Les analyses développées par les gérants et les cadres construisent Aulnay comme étalon permettant d'évaluer les problèmes d'une cité au regard d'une gestion rationnelle. Progressivement, les enquêteurs emploient routinièrement Aulnay comme prototype : «ici c'est (comme à) Aulnay» ou «ici, ce n'est pas (comme à) Aulnay». L'adoption de cette façon de parler, dont le contenu littéral tend à naturaliser la situation problématique des quartiers, fait donc partie de l'acquisition d'un point de vue de gestionnaire compétent. Au départ, l'enquêteur est contraint par la courtoisie : son interlocuteur a pu être en poste à Aulnay, peut y être nommé dans le futur, peut connaître le gérant actuel et son équipe, se montre en toutes choses solidaire de leur action. L'exercice du «jeu de langage» de l'administration des logements sociaux constitue la dimension initiatique de l'enquête. Cette «intériorisation» du problème HLM exclut la métaphore, la métonymie, décourage le moindre jeu de mot pour autant qu'ils pourraient être perçus comme ironie, décalage de perspective, concession au point de vue de «ceux qui parlent des HLM sans y avoir jamais mis les pieds».

Pourtant Aulnay prend une connotation différente en présence d'un gardien d'immeuble, d'un employé administratif ou technique. Le personnel subalterne, qui habite généralement dans les HLM et qui transite rarement d'un site à l'autre, subit davantage les erreurs de gestion qu'il n'en assume la problématique. Délesté de ses attendus interprétatifs, le prototype retrouve son sens péjoratif et sa valeur hyperbolique.

*Il y a pire que ça, les trois mille à Aulnay  
– vous connaissez comment?*

– d'en entendre parler, on n'y a jamais mis les pieds. Ici on peut sortir tranquillement le soir. [C2]

Dans la séquence, l'enchâssement de la question de l'enquêteur et de la réponse à sa question définit Aulnay comme zone d'insécurité, un endroit où «on ne peut pas sortir tranquillement le soir». Dégagé du point de vue professionnel, le prototype retrouve sa fonction «naturelle», quantitativement la mieux partagée, associée au point de vue d'un habitant : il définit un pôle extrême permettant par contraste de normaliser la situation d'ici.

«Aulnay, c'est Les Minguettes» avait-on noté dans une précédente citation. Un tel propos n'est pas imaginable dans la bouche d'un gérant ou d'un cadre de l'organisme de gestion. D'une part parce qu'il stigmatise sans nuance un lieu reconnu toujours comme difficile à gérer, jamais comme débordant la problématique de la gestion. D'autre part parce qu'il reproduit un cliché impliquant un point de vue d'habitant, ou, pire, celui de «quelqu'un qui n'a jamais mis les pieds dans un HLM».

\*\*\*

Ces données sont certes trop disparates pour fournir une analyse. Mon but était d'indiquer comment l'approche sociologique de l'usage conversationnel de tropes de noms propres requerrait la thématization du point de vue engagé dans toute énonciation en situation, du fait que ce nom désigne plus qu'un lieu, une entité collective. Sous cet angle, l'emploi de l'antonomase implique une dimension morale, commande – et est commandée par – le rapport entre les locuteurs. Cet usage linguistique a donc un intérêt pour la sociologie.

1. Les noms d'auteur renvoient à la bibliographie.
2. Lorsqu'ils ne les inventent pas, les linguistes choisissent leurs exemples dans des textes littéraires ou des magazines d'actualité; l'interaction entre un auteur et son lecteur ne supprime pas la question du point de vue, mais la pose différemment. Par ailleurs, les études dont j'ai eu connaissance privilégient l'antonomase des noms de personnes, dont l'utilisation ne pose pas la question du point de vue avec la même acuité.
3. Les deux corpus conversationnels sont, d'une part, l'enquête sur la réputation des cités HLM menée avec P. Paperman en 1988 [C2], d'autre part, une série d'entretiens sur l'insécurité effectués en 1986 à la demande de la Caisse des Dépôts et Consignations [C1].
4. Voir à ce sujet les travaux d'E. Goffman.
5. Cf. R. Dulong : «La fonction des clichés dans l'énoncé de la réputation» in *Colloque : Les lieux communs*, Lyon, 1992.
6. R. Dulong et P. Paperman, *op. cit.*, p. 123-124.

#### Références bibliographiques

- DULONG, R. et P. PAPERMAN [1992] : *La Réputation des cités HLM. Enquête sur le langage de l'insécurité*, Paris, L'Harmattan.
- FLAUX, N. [1991] : «L'antonomase du nom propre ou la mémoire du référent» in *Langue Française*, n° 92.
- GOFFMAN, E. [1987] : «La condition de félicité» in *Façons de parler*, Paris, Minuit.
- JONASSON, K. [1991] : «Les noms propres métaphoriques : construction et interprétation» in *Langue Française*, n° 92.
- G. KLEIBER, G. [1981] : *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Centre d'analyse syntaxique, Université de Metz.
- MARTIN, R. [1981] : *Pour une logique du sens*, Paris, PUF.
- SIBLOT, P. [1989] : «Noms propres et mains sales. De l'inscription des luttes sociales dans les praxèmes en nomination individuelle» in *Langages*, n° 93.
- SPERBER, D. et D. WILSON [1989] : *La Pertinence, communication et cognition*, Paris, Minuit.

# CONVOCATION ET RECONSTRUCTION DES STÉRÉOTYPES

## dans les argumentations de la presse écrite

OLGA GALATANU

Cet article se donne pour tâche de montrer comment le discours de la presse écrite peut faire du «fait social» qu'il rapporte un terrain de manœuvre pour des opérations d'influence, de manipulation et d'incitation à l'action, visant son public, notamment par la convocation de «lieux communs» porteurs de valeurs sociales, axiologiques, etc. Une double opération discursive, qui vise à la fois à briser les stéréotypes linguistiques porteurs des valeurs de l'adversaire et, corrélativement, à construire de nouveaux stéréotypes, susceptibles d'évoquer, par dérision, les valeurs de l'adversaire et d'affirmer des valeurs opposées à celles-ci, s'inscrit dans une stratégie de manipulation par la séduction, par le jeu subtil du familier, du banal même, d'une part, et de l'inédit, du surprenant, d'autre part.

The aim of this article is to show how discourse in the written press can turn a «social fact» it reports into an operator designed to influence, manipulate and otherwise incite the public to action by using commonplaces as conveyors of social and axiological values. A double discursive operation can be seen at work. An attempt is made to break the linguistic stereotypes used to present the opponent's values, while at the same time new, derisive stereotypes are cast for these same values, stereotypes designed to make a mockery of the position held by the adversary while supporting those held by the writer. The entire operation is one of seductive manipulation in which the familiar, indeed the banal, is subtly contrasted with the surprising and the unexpected.

L'usage des «stéréotypes linguistiques», qu'il s'agisse de la communication politique, de la communication médiatique ou de la communication interpersonnelle, est sous-tendu par des stratégies d'influence visant essentiellement à conforter ou, au contraire, à briser pour les reconstruire, des «lieux communs», stéréotypes de pensée porteurs de valeurs axiologiques, sociales, hédoniques, etc... L'analyse pragmatolinguistique que je propose ici permet, me semble-t-il, justement d'expliquer et de décrire le mécanisme de fonctionnement des «lieux communs» dans le discours médiatique, lieu privilégié où s'exerce le pouvoir de la parole dans la vie sociale.

Mon propos est de montrer comment le discours de la presse écrite peut faire du «fait social» qu'il rapporte un terrain de manœuvre pour des opérations d'influence doxologique – *FAIRE CROIRE* –, de manipulation affective – *FAIRE SENTIR* –, ou d'incitation ouverte à l'action, et de manipulation praxéologique – *FAIRE AGIR* –, visant son public, notamment par la convocation de «lieux communs» porteurs de valeurs. L'analyse proposée fait partie d'une recherche plus ample sur la place et la fonction des valeurs dans l'arsenal des «lieux communs» mis en œuvre dans les argumentations du discours médiatique écrit<sup>1</sup>. Elle s'inscrit, sur le plan théorique, dans l'axe de recherche de l'équipe d'Oswald Ducrot : étude linguistique et rhétorique de l'argumentation.

Pour analyser les stratégies de la «parole agissante» de la presse écrite, je tâcherai, dans un premier temps,

d'argumenter et d'illustrer une hypothèse portant sur l'imbrication de la description et de l'évaluation du fait social dans le discours médiatique. Ensuite, je montrerai que cette imbrication du descriptif et de l'évaluatif s'inscrit dans une stratégie d'influence doxologique et de manipulation affective visant essentiellement d'abord à briser le stéréotype linguistique porteur des valeurs affirmées par l'adversaire et, corrélativement, à construire un nouveau stéréotype verbal qui soit susceptible à la fois d'évoquer (le plus souvent par dérision) le «lieu commun» qui convoque les valeurs de l'adversaire, et d'affirmer des valeurs opposées à celles-ci.

\*\*\*

L'hypothèse de départ est que la description des faits sociaux (l'information) comporte en elle-même, d'une façon nécessaire, une évaluation de ces faits (commentaire) et que cette évaluation est toujours repérable au niveau des *types de discours* que l'on peut envisager comme des enchaînements possibles à partir de l'énoncé descriptif. Autrement dit, dans le paquet de «topoi»<sup>2</sup> que l'énoncé portant sur le fait social convoque avec plus ou moins de force, et donc dans l'orientation argumentative de cet énoncé, il y a nécessairement au moins un topos directement porteur d'une valeur. Les *topoi* convoqués dans le discours relèvent soit de la polarisation axiologique : *bien (bon) / versus / mal (mauvais)*, ou, en termes d'évaluation esthétique, *beau / versus / laid* (exemple I, ci-après),

soit d'une valeur hédonique (*plaisant, agréable / versus / déplaisant, désagréable*), ou pragmatique (*utile, efficace / versus / inutile, inefficace*), renvoyant, selon le savoir (ou, plutôt, le croire) partagé par une communauté, à l'une ou l'autre des focalisations axiologiques (exemple II), soit d'une valeur sociale (*nation, patrie, démocratie, etc.*), renvoyant aux valeurs axiologiques qui la fondent et la définissent (exemple III).

- (I) *Les cheminots viennent de commettre une faute inexcusable.* (Le Figaro)
- (II) *Les syndicats, quant à eux, n'ont même pas fixé de butoir à leur mouvement [...], indiquant seulement qu'ils débattront aujourd'hui «des actions à mener».* (Présent)
- (III) *Ils ont choisi la voie de fait plutôt que la voie de droit pour contester la justice.* (Présent)

Deux opérations préalables m'ont amenée à formuler cette hypothèse. La première consiste dans la «mise à plat» d'un corpus de huit grands quotidiens français<sup>3</sup>, recouvrant des orientations politiques diverses, sur deux semaines, marquées, l'une et l'autre, par des événements sociaux de grande envergure (la grève générale des cheminots) et/ou par des «faits divers» significatifs d'un «malaise» de l'opinion publique (le procès d'une boulangère qui avait tué l'un de ses agresseurs). Cette «mise à plat» consiste dans le repérage des valeurs convoquées soit explicitement, dans des enchaînements argumentatifs (exemple IV), que j'ai appelés «argumentations ouvertes», soit indirectement, par l'orientation argumentative des énoncés (exemple V).

- (IV) *Dans son numéro de cette semaine, VSD [...] a dépeint trois de ses spadassins de plume [...] pour convier au quasi-lynchage de la malheureuse boulangère. Car [...] ces messieurs-dames n'aiment pas le petit peuple, celui qui se lève matin, peine et trime, et souffre et pleure [...].* (Présent)
- (V) *À la recherche du lampiste.* (L'Humanité)

\*\*\*

L'analyse sémantique des segments de discours qui présentent et/ou décrivent «le fait social» représente la seconde opération, qui met en évidence plusieurs niveaux d'imbrication de l'information et de l'évaluation. Mon exposé portera sur cette imbrication à trois niveaux : au niveau du sémantisme des mots qui désignent les faits sociaux, au niveau des syntagmes que ces mots forment avec leurs déterminants-modificateurs et au niveau d'une «figure» rhétorique que j'ai appelée la reconstruction des «lieux communs» dans des segments de discours portant sur le fait social.

## 1. LE FAIT SOCIAL

Deux types de «factuels» sont repérables dans le discours médiatique écrit sur la vie sociale. Le premier

est un factuel axiologiquement monovalent : *le crime, l'assassinat, le délit, le viol, etc.* sont de ce type. Les mots qui désignent ce factuel incorporent un trait axiologique qui, dans le cas des noms cités (qui se définissent comme un «manquement très grave à la morale ou à la loi»), est /mauvais/. La langue dispose donc de mots qui, ainsi appliqués à des événements sociaux, les décrivent en les évaluant. Autrement dit, dans le discours, le choix de l'un de ces mots pour désigner le factuel marque une évaluation. Ainsi, un énoncé comme «*Ce n'est pas un crime que de tuer sa femme*» ne remettrait pas en question l'acte même de tuer, mais la valeur d'agissement axiologiquement négatif, lexicalisé par le mot «*crime*». L'exemple VI, tiré d'un article sur un fait divers qui a fait couler beaucoup d'encre, montre comment le discours de la presse écrite peut se servir de cette catégorie de mots pour construire ses argumentations :

- (VI) *Depuis des semaines, Ali Raï [...] et sa bande de potes avaient pris l'habitude [...] d'entrer de force dans la boulangerie de Mme Garnier et de se servir. On peut trouver cette façon de faire très conviviale dans les salons parisiens. Nous, on appelle ça du vol. De la délinquance pure et simple.* (Présent)

Le factuel est le même, qu'il s'agisse de le désigner par le prédicat verbal *se servir* ou par «le prédicat» nominal *vol*, ou *délinquance*. Rapporter ce factuel en le désignant par le nominal *vol* c'est évaluer le fait social en le décrivant. Mais on peut aussi reconnaître un factuel social axiologiquement bivalent : *la grève, la manifestation (publique), le mouvement (social), la révolution, le divorce, le jugement, le verdict, etc.* Les situations et les faits auxquels ces mots s'appliquent sont perçus comme positifs ou négatifs, en référence soit à des valeurs axiologiques, dans le cas des mots qui ont dans leur sémantisme le trait [+ Jugement] : *le verdict, la condamnation, la sanction, le châtimement...*, soit à des valeurs sociales (qui, elles, renvoient à l'une ou l'autre des deux polarisations axiologiques) : civiles (*la solidarité, la tolérance, les droits de l'homme*), politiques (*la démocratie, la tradition, l'État de droit, la nation*), religieuses (*la foi, la charité*)...

Malgré le consensus actuel, dans les pays occidentaux, sur la démocratie, les droits de l'homme et du citoyen, etc., les valeurs se rapportant à des phénomènes sociaux n'en restent pas moins «des variables évaluatives» et leur orientation axiologique n'en est pas moins dépendante du contexte. Ainsi «*l'émeute*» apparaît comme un fait social négatif dans le discours qui proclame parmi les «valeurs partagées» la «*stabilité*», la «*tradition*», la «*voie de droit*», alors que «*la grève*» apparaît comme un élément fondamentalement positif et même très souhaitable, dans le discours de *L'Humanité*, au nom d'autres valeurs partagées, comme la «*solidarité de classe*», le «*combat social*», le «*changement social*». L'orientation axiologique, directe ou à travers d'autres valeurs, sociales, de cette catégorie de mots désignant le fait social, se fait au niveau de leur combinaison avec



des déterminants «modificateurs» (*infra* 2) ou au niveau du contexte dans lequel ces mots apparaissent (*infra* 3).

## 2. L'ORIENTATION ÉVALUATIVE PAR LA «MODIFICATION» DES PRÉDICATS

Un deuxième niveau d'imbrication de l'information et de l'évaluation dans le discours sur le fait social est celui de la qualification des prédicats (linguistiquement exprimés par des verbes ou par des noms) par des modificateurs réalisants ou déréalisants. Les modificateurs réalisants (MR) sont, dans la théorie de l'orientation argumentative des mots proposée par Oswald Ducrot, des déterminants qui augmentent l'applicabilité d'un prédicat, alors que les modificateurs déréalisants (MD) sont définis comme des déterminants qui abaissent la force d'applicabilité d'un prédicat ou, autrement dit, qui, sans être sentis comme contradictoires par rapport à ce prédicat, ont une orientation argumentative inverse ou une force argumentative inférieure à ce prédicat<sup>4</sup>.

Dans ce qui suit, j'essaierai de montrer que les modificateurs des prédicats qui désignent des faits sociaux jouent une fonction d'orientation axiologique et ceci même si leur sémantisme ne comporte pas de trait [+Axiologique].

L'analyse distingue trois cas de figure selon que les prédicats modifiés sont axiologiquement monovalents, ou qu'ils incorporent un jugement de valeur ou encore qu'ils sont bivalents. Dans le premier cas, lorsque la qualification, par des modificateurs, réalisants ou déréalisants, concerne des prédicats axiologiquement monovalents, ces prédicats se combinent, le plus souvent, à des modificateurs ayant eux-mêmes un trait sémantique évaluatif (axiologique, affectif ou esthétique) : *odieux*, *horrible*, *épouvantable*, *excusable*, *pardonnable*, *inexcusable*, *impardonnable*. L'orientation évaluative lexicalisée par ces prédicats est renforcée par les modificateurs réalisants et, inversement, affaiblie par les modificateurs déréalisants : *la faute inexcusable*, *le crime odieux* (valeur axiologique négative renforcée), *la faute compréhensible*, *excusable* (valeur axiologique négative affaiblie), *ni erreur volontaire*, *ni faute lourde de sa part* (valeur axiologique négative affaiblie par la négation du modificateur réalisant).

Second cas : la qualification, par des modificateurs réalisants ou déréalisants, des prédicats qui incorporent le trait [+Jugement de valeur]. Dans le discours sur le fait social, la sanction sociale (institutionnalisée ou non) est évaluée comme inadéquate tant par l'application d'un modificateur réalisant que par l'application d'un modificateur déréalisant. Ainsi «une condamnation lourde» (modificateur réalisant) est une condamnation jugée inadéquate par rapport à la légèreté de la faute commise, de la même façon qu'«une peine légère» (modificateur déréalisant) est une peine inadéquate par rapport à la gravité de la faute. L'orientation évaluative

négative du discours portant sur la sanction sociale d'une faute, par l'application des modificateurs, peut être vérifiée par un test qui utilise la construction verbale «j'avoue que...»<sup>5</sup> :

Test de la détermination réalisante (proposé par O. Ducrot) :

*Il y a eu un verdict, et même sévère.*

*\*Il y a eu un verdict, mais sévère.*

où : «sévère» = modificateur réalisant du prédicat «verdict» et ou «\*» = il est peu probable que cette phrase apparaisse comme acceptable dans notre univers de croyance.

Test de la détermination déréalisante :

*Il y a eu une condamnation, mais légère.*

*\*Il y a eu une condamnation, et même légère.*

où : «légère» = modificateur déréalisant du prédicat «condamnation» (voir au sujet des tests de la détermination réalisante et déréalisante, les travaux d'O. Ducrot cités dans la note 4).

Test d'orientation évaluative négative :

*J'avoue que le verdict est sévère pour une faute si légère.*

*\*J'avoue que le verdict est sévère pour une faute si grave.*

*J'avoue que la condamnation est légère pour une faute si grave.*

*\*J'avoue que la condamnation est légère pour une faute qui n'est pas si grave.*

Dernier cas : celui de la qualification, par des modificateurs, réalisants ou déréalisants, des prédicats axiologiquement bivalents. Le discours sur le fait social confère une orientation axiologique positive aux prédicats axiologiquement bivalents par l'application d'un modificateur réalisant et, inversement, une orientation axiologique négative, par l'application d'un modificateur déréalisant. Ainsi, *la grève fulgurante*, *la révolte spontanée*, *la grève massivement suivie*, etc. sont devenues, dans le discours médiatique, des stéréotypes pour valoriser des phénomènes sociaux, alors que des syntagmes comme *grève sans préavis*, *faire grève sans avoir fixé de butoir à son mouvement* sont devenus des stéréotypes qui dévalorisent les mêmes phénomènes sociaux.

Ce type d'orientation évaluative est, bien évidemment, spécifique des modificateurs qui n'ont pas dans leur sémantisme un trait [+Évaluatif], positif ou négatif, comme les déterminants «odieux», «épouvantable», etc.

## 3. LA RECONSTRUCTION DES «LIEUX COMMUNS» PORTEURS DE VALEURS AXIOLOGIQUES ET SOCIALES

Cette forme d'imbrication de la description et de l'évaluation du fait social s'inscrit, comme je l'ai déjà



mentionné, dans une stratégie d'influence doxologique et de manipulation affective, qui vise à briser le stéréotype de pensée de l'adversaire, à travers le stéréotype verbal, et à construire un nouveau stéréotype verbal, qui évoque, par dérision, celui de l'adversaire et qui porte des valeurs opposées à ses valeurs.

Dans les exemples VII, VIII et IX, par des procédés proches de ceux de la bonne vieille rhétorique, les auteurs des articles cités se servent des «lieux communs» évoquant le racisme, le nationalisme, l'exclusion des races ou des nationalités minoritaires, pour construire de nouveaux «lieux communs» évocateurs de leurs valeurs préférentielles : *la nation, les valeurs traditionnelles françaises (l'art de la cuisine, le petit artisanat, etc.)*. Ces nouveaux «lieux communs» proposés aux lecteurs sont énoncés dans les titres ou dans le corps même de l'article et explicités, en général, par des «argumentations ouvertes» :

(VII) *Un très révélateur racisme anti-boulangers [titre] [...] Car je vais vous confier un secret : ces messieurs-dames n'aiment pas le petit peuple [...]. (Présent)*

«Le racisme anti-boulangers», qui apparaît comme un «lieu commun», reconstruit en contrepartie de «la haine raciale», du «préjugé racial», etc., évoque des valeurs comme /le travail/, /la modestie/, /l'effort quotidien/ du petit peuple.

(VIII) *La colère des cheminots paralyse la France [titre] [...] Rapide. Fort. Efficace. Les syndicats des cheminots n'ont pas eu besoin de le répéter deux fois : leur appel à la grève lancé lundi soir s'est répercuté à la vitesse d'un éclair [...]. (Libération)*

«La colère», qui désigne un mécontentement violent, associé plutôt à un agissement agressif, apparaît ici comme la source d'immobilité, de paralysie de la vie sociale. L'argumentation développée dans l'article valorise le mouvement social, son efficacité se mesurant par la «paralysie» de la vie sociale provoquée.

(IX) *Les délits de justice [titre] [...] Après les débordements auxquels ont donné lieu plusieurs récents jugements, une décision de justice est donc une nouvelle fois remise en cause dans la rue. C'est peut-être le signe d'un début de balkanisation du corps social français [...]. (Le Quotidien de Paris)*

Par un procédé rhétorique, l'oxymore<sup>6</sup>, l'auteur associe un mot défini essentiellement en référence à la loi et à la justice («délit» = «toute infraction à la loi, punie par elle»), au mot «justice» lui-même, permettant l'interprétation sémantique contradictoire : «infraction à la loi par l'application de la loi et de la justice».

\*\*\*

L'analyse proposée révèle l'existence d'une gamme très large de stratégies argumentatives dans le discours médiatique écrit portant sur le «fait social». Ces stratégies vont du commentaire assumé, soutenu par des «argumentations ouvertes», jusqu'à la simple énonciation des faits sociaux, qui laisse au lecteur le soin de construire les discours évaluatifs autorisés par le «topos axiologique» convoqué. Ainsi, dans l'exemple X, l'évaluation est explicite et l'argumentation ouverte convoque des stéréotypes verbaux (boucs émissaires, ras-le-bol, etc.) qui permettent la construction d'un «lieu commun» nouveau, relevant de la position idéologique du quotidien par rapport au contexte social : «une politique qui dédouane les responsables» :

(X) *Une politique qui dédouane les responsables [titre] [...] Si l'ampleur du mouvement trouve des explications dans [...], c'est aussi la goutte d'eau qui a fait déborder le vase du ras-le-bol, de ce que d'aucuns n'hésitent pas à qualifier de «politique qui tue». Ras-le-bol d'une politique qui ne frappe que les boucs émissaires et dédouane les principaux responsables [...]. (L'Humanité)*

À l'opposé, dans l'exemple XI, le segment de discours proposé au lecteur est explicitement descriptif. C'est l'orientation évaluative négative de «la condamnation sans précédent» qui permet au lecteur d'établir le rapport argumentatif entre l'ampleur de la grève et sa justification par les cheminots, et d'inférer des conclusions évaluatives sur ce mouvement.

(XI) *La condamnation du conducteur de la SNCF est sans précédent. (L e Monde)*

Entre ces deux pôles, il y a tout un jeu d'imbrication de l'information et de son commentaire, évoquant des «lieux communs» et en construisant d'autres, en référence à des valeurs sociales. Cette analyse permet aussi d'interpréter et de décrire les valeurs sociales comme des synthèses nominalisées de «lieux communs» axiologiquement orientés. C'est justement cette structuration axiologique à des niveaux discursifs et métadiscursifs différents qui permet la mise en œuvre de stratégies argumentatives diverses, allant de l'argumentation ouverte jusqu'à la description du fait social à orientation argumentative. C'est ce qui permet aussi et surtout le passage d'un «lieu commun» évoqué à un «lieu commun» reconstruit, dans une stratégie de manipulation et de séduction, par le jeu du familier, du banal même, d'une part, et de l'inédit, du surprenant, d'autre part, dans le discours médiatique sur le fait social.

1. Cette recherche a fait l'objet d'un financement accordé par l'AUF-UREF (Association des Universités partiellement ou entièrement de langue française – Université des réseaux d'études françaises) et a été accueillie par le Centre d'études de linguistique théorique – CELITH – de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, dans l'équipe de recherche dirigée par O. Ducrot.
2. J'utilise le terme «topos» (pluriel «topoi») dans le sens qu'O. Ducrot donne à ce mot emprunté à Aristote : un principe général qui autorise le passage d'un segment de discours à un autre segment de discours, rendu admissible par ce topos, comme appartenant à un type de conclusions possibles (O. Ducrot, 1993).
3. Les huit quotidiens qui ont formé le corpus de cette recherche sont : *Le Figaro*, *Le Quotidien de Paris*, *France Soir*, *Présent*, *L'Humanité*, *Libération*, *La Croix* et *Le Monde*. Les numéros dépouillés sont ceux du 16 au 21 novembre 1992 et du 14 au 19 décembre 1992.
4. La théorie selon laquelle la signification des mots constituée de «topoi» comporte une certaine gradativité, «actualisée» par des modificateurs (réalisants ou déréalisants) est présentée par O. Ducrot, dans l'article «Les Modificateurs déréalisants».
5. Les fondements théoriques de l'utilisation des verbes de communication dits performatifs dans des tests d'interprétation des fonctions des énoncés dans les stratégies de communication (manipulation, argumentation ouverte, séduction, évitement, etc.) sont présentés dans un ouvrage portant sur le sémantisme des verbes de communication verbale (voir O. Galatanu, 1988).

6. L'oxymore, figure rhétorique de type microstructural, établit une relation de contradiction entre deux termes qui dépendent l'un de l'autre ou qui sont coordonnés entre eux et sert de support à l'antithèse (G. Molinie, 1992).

### Références bibliographiques

- ANSCOMBRE, J.C. et O. DUCROT [1983] : *L'Argumentation dans la langue*, Bruxelles, P. Mardaga.
- DUCROT, O. [1993] : «Opérateurs argumentatifs et analyse de textes», XXI<sup>e</sup> Colloque de la Société des romanistes américains (Santa Barbara) dans *Linguistic Perspectives in the Romance Languages, Current Issues in Linguistic Theory*, n° 103;  
«Les Modificateurs déréalisants», à paraître dans *Journal of Pragmatics*.
- GALATANU, O. [1981] : «La zone modale de la coercition en français et en roumain» in *Études contrastives. Les modalités*, Bucarest, Presses Universitaires de Bucarest – TUB;  
[1986] : «Les valeurs illocutionnaires de l'acte SE TAIRE» in *Revue Roumaine de Linguistique*, tome XXXI;  
[1988] : *Interprétants sémantiques et interaction verbale*, Bucarest, Presses Universitaires de Bucarest – TUB.
- HABERMAS, J. [1991] : *Morale et Communication*, tr. fr., Paris, Éditions du Cerf.
- JOULE, R.V. et J.L. BEAUVOIS [1987] : *Petit Traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- MOLINIE, G. [1992] : *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie générale française, coll. «Le livre de poche».

# LE SOTTISIER COMME GENRE DISCURSIF

GIANFRANCO MARRONE

En passant de la rhétorique à la sémiotique, la notion de lieu commun a beaucoup de difficultés à trouver une nouvelle détermination conceptuelle. Cela surtout pour deux raisons : a) il est en même temps une notion formelle et un fragment de contenu; b) il a été valorisé positivement dans l'Antiquité et négativement dans la Modernité. Beaucoup de définitions, entre autres sémiotiques, du lieu commun tendent à confondre ces raisons. À la recherche d'une définition plus précise, il faut ainsi se doter d'une nouvelle image de la communication et aller chercher du côté des sottisiers le genre discursif où le lieu commun peut être construit.

In the shift from rhetorical to semiotic analysis, the notion of the commonplace becomes increasingly difficult to define as a concept. This happens for two major reasons: a) the commonplace is both a formal notion and a fragment of content; b) the commonplace was viewed positively in Antiquity and negatively in Modernity. Many definitions of the commonplace, including some proposed in semiotics, tend to confuse these two reasons. When seeking out a more precise definition, it is necessary to consider communication in a new light by turning to what is called «sottisier» in french, a collection of foolish quotations, to find a discursive genre which allows for the construction of the commonplace.

*Le lieu commun n'est manié que par les imbéciles ou par les très grands. Les natures médiocres l'évitent; elles recherchent l'ingénieux, l'accidenté.*

(Flaubert, 1980 : 372)

## 1. DEUX TRANSFORMATIONS

De l'ancienne rhétorique (espace théorique où il est né) au sottisier flaubertien (pratique d'écriture où il est mort), le lieu commun a subi deux grandes transformations (Barthes, 1970b; Zumthor, 1971; Barthes et Bouttes, 1979; Leroux, 1985; Marrone, 1988a).

(i) *D'opérateur de véridiction*, il devient *signal de bêtise*. Dans l'Antiquité et au Moyen Âge, le respect des modèles textuels préconstitués et des traditions linguistiques codifiées tend à produire de l'efficacité véridictoire : les savants utilisent la parole des *auctoritates* pour prouver la véracité de leurs idées; et les traités de rhétorique considèrent le lieu commun comme l'un des expédients oratoires les plus efficaces pour toute œuvre de manipulation persuasive. Dans la Modernité, au contraire, pour tout acte de communication (quotidien, scientifique, littéraire, politique, etc.), on requiert une certaine dose d'originalité, sous peine de manque de curiosité et d'intérêt, de suspicion de peu d'intelligence, d'ennui, de dégoût. Dans une conversation, une leçon, un exposé, un essai, un spectacle ou un roman, l'emploi de stéréotypes amène l'auditeur, le lecteur ou le specta-

teur à de méprisants jugements de refus. Si, de la sorte, à l'âge moderne, parler par lieux communs est tenu pour un signal indubitable de bêtise, c'est seulement à l'époque dite post-moderne qu'on en revient partiellement à penser le lieu commun comme un élément central en esthétique aussi bien qu'en sémiotique. D'une part, le développement à grande échelle des moyens de communication de masse, surtout de la télévision et de la communication publicitaire, pose le problème des messages faits de clichés et de stéréotypes conçus pour capter le plus grand nombre possible de spectateurs. D'autre part, dans certaines tendances de l'architecture, des arts plastiques et de la littérature des années quatre-vingt, on essaie d'utiliser les lieux communs de façon ironique et paradoxale, en citant de manière plus ou moins explicite les auteurs et les poétiques du passé.

(ii) *D'entité formelle*, il devient *fragment de contenu*. Dans les codifications de la dialectique et de la rhétorique classiques, les «lieux» sont les réseaux formels qui donnent accès à des arguments adaptés dans une discussion ou dans un discours. Si, par exemple, le but des *Topiques* d'Aristote est d'élaborer une méthode opératoire pour construire des argumentations adéquates aux circonstances dialectiques, celui de la *Rhétorique* consiste à organiser des paradigmes très généraux (plus/moins, possible/impossible, réel/non réel) qui permettent l'*inventio* de thèmes à élaborer grâce à la technique oratoire. Mais à partir du moment où la dialectique et la rhétorique, pour des raisons diverses,

perdent leur raison d'être sociale, le lieu commun tend de plus en plus à se remplir de contenu : à l'origine, réseaux abstraits dans le cadre desquels on modèle des arguments possibles, les topiques deviennent alors de vastes réservoirs de thèmes préconçus, à adapter à des situations communicatives de moins en moins contingentes. Au Moyen Âge, les *topoi* ne relèvent plus de la forme mais de la substance du contenu; en outre, à la même époque, la séparation (opératoire) entre forme et substance du contenu est neutralisée pour être remplacée par celle (esthétique) entre forme et fond. Ainsi donc, tandis que l'art de l'orateur et du rhéteur de l'Antiquité consiste à adapter des substances possibles à des formes déjà données, l'art de l'homme de lettres médiéval consiste à adapter des expressions codifiées à des contenus préconstitués. C'est la raison pour laquelle, lorsque l'esthétique de la modernité ira à la recherche de l'originalité des discours, le lieu commun deviendra – comme on l'a vu – un signal de bêtise, sans pourtant que soit récupérée, sur le plan opératoire, la distinction entre forme et substance.

C'est à cause de ces deux transformations relevant de la longue durée que les nouvelles rhétoriques ont eu tant de difficulté à définir le *topos* et à l'insérer dans une théorie moderne de l'argumentation et des figures du discours. Si Lausberg (1949), à la suite de Curtius, considère le lieu commun comme une «idée infinie», commune à certaines couches sociales (et qui doit être «formée» *a posteriori* par chaque écrivain), Perelman et Olbrechts-Tyteca (1958) le placent parmi les «bases de l'argumentation», confirmant ainsi sa valeur persuasive et sa nature substantielle. Et si, plus récemment, le Groupe  $\mu$  (1970) l'élimine complètement de la liste des métafoles littéraires, Mortara-Garavelli (1988) préfère en donner seulement une reconstitution historique.

## 2. DEUX HYPOTHÈSES

C'est aussi à cause de ces deux mêmes transformations que la sémiotique (dans sa tentative de reverser l'ancienne rhétorique dans une théorie générative du discours et de la manifestation textuelle) a éprouvé beaucoup de difficultés à intégrer la notion de lieu commun à l'intérieur de son système de concepts et de catégories opératoires. Qu'est-ce donc, du point de vue sémiotique, qu'un lieu commun? Est-il possible d'en donner une explication univoque qui dépasse les changements constatés sur le plan de l'évaluation et de la description?

Une première hypothèse de travail pourrait consister à élargir le sens de la notion jusqu'à y inclure, en général, tous les phénomènes de répétitions sémio-linguistiques et à différencier ensuite les unes des autres les locutions textuelles figées en prenant pour critère les niveaux du parcours génératif de la signification, les fonctions et les actants narratifs, les thèmes et les figures discursives qui interviennent spécifiquement dans chaque type de cas. Mais, à bien y regarder, si tout est lieu commun, alors

plus rien ne l'est; et s'il suffit d'invoquer la redondance pour reconnaître le lieu commun, celui-ci pourrait alors se trouver dans toute théorie à vocation scientifique, qui, par définition, va à la recherche des récurrences.

Une seconde hypothèse pourrait être de limiter fortement le sens de la notion, de façon à ne prendre en compte que la répétition d'une idée reçue. En ce cas, le lieu commun se placerait au niveau de la sémantique discursive, et plus précisément de la thématization. Mais une définition hâtive de ce genre risquerait de masquer l'aspect le plus spécifique du phénomène. Il ne suffit pas, en effet, de noter la répétition d'un thème pour repérer un lieu commun; il faut aussi prendre en considération son efficacité manipulatrice, tantôt au sens positif (son effet de persuasion, selon l'ancienne rhétorique), tantôt au sens négatif (la bêtise qu'il indique, selon l'esthétique moderne). Le lieu commun est ainsi fait qu'il existe non pas au moment où un énonciateur le prononce, mais quand un énonciataire le saisit, soit en se laissant convaincre par lui, soit, inversement, en le refusant.

D'où la principale difficulté à laquelle on se heurte lorsqu'on aborde ladite notion du point de vue sémiotique : on ne rencontre jamais de marque explicite, en particulier au plan de la manifestation textuelle, qui indique qu'un certain fragment linguistique ou sémiotique doit être compris comme lieu commun (Barthes et Bouttes, 1979). Pour être à même de le repérer sémiotiquement, il faut au contraire étendre le regard sur la situation communicative dans son ensemble et sur les formes de savoir que possèdent les principaux actants qui y participent, ainsi que sur leurs relations réciproques.

## 3. DEUX SÉMIOTIQUES

C'est ainsi que la définition sémiotique du lieu commun renvoie à un problème de portée bien plus large, celui de la façon d'envisager, en général, la communication. Si l'on s'en tient à l'image traditionnelle du processus communicatif (selon l'héritage informationnel et jakobsonien), on est contraint d'assumer une position empirique à caractère typiquement sociologique. Le lieu commun se définirait alors comme un simple incident pragmatique qui agirait de façon mécanique sur la psychologie du destinataire, quelles que puissent être les intentions communicatives de l'émetteur.

Selon cette optique, on pourrait distinguer : a) le lieu commun *partagé*, quand, en face d'un émetteur conscient d'utiliser des expressions banales, le récepteur les reconnaît comme telles (par exemple dans les considérations sur le temps, la santé, etc., qui servent de préliminaires aux échanges conversationnels) (Peltant et Grzybowski, 1976); b) le lieu commun de *complaisance*, quant au message intentionnellement banal de l'émetteur correspond un défaut de reconnaissance de la part du destinataire (par exemple dans le cas de la paralittérature et, en général, des divertissements populaires, lorsque leur destinataire modèle «marche») (Eco, 1964; Pozzato,



1992b); c) le lieu commun *involontaire*, qui suppose que l'émetteur ne se rend pas compte qu'il profère des banalités, tandis que le récepteur les saisit au contraire comme telles (par exemple, une communication entre des personnes de niveaux culturels différents); d) un lieu commun de *quatrième dimension*, où un métadestinataire externe reconnaît, au cours de la communication entre un émetteur et un récepteur ignorant eux-mêmes qu'ils sont en train d'utiliser quelque lieu commun, la présence de formes linguistiques ou d'idées récurrentes et rebattues (Barthes, 1957).

Une telle typologie se révèle utile du point de vue taxinomique, mais elle n'est pas à même de rendre compte des articulations internes de la pratique communicative. Cela surtout parce qu'elle ne considère pas le fait, du reste évident, que le soi-disant «message» n'est jamais donné en soi, mais qu'il constitue toujours une sorte de proposition de sens intervenant dans le cadre de structures textuelles plus complexes. En quoi le «contexte communicatif» (invoqué chaque fois que l'analyse sémantique s'enlise) consiste-t-il au fond, sinon en quelque segment significatif du monde naturel, passible lui-même d'analyse sémiotique? Pourquoi alors ne pas envisager une conception élargie de la communication, dans laquelle le message et le contexte feraient tous les deux partie d'un texte plus englobant? Depuis longtemps, du reste, l'analyse modale des structures narratives donne la possibilité d'envisager l'émetteur et le destinataire comme des sujets sémiotiques compétents, dont les marques sont inscrites dans le texte, et qui, en tant que tels, peuvent être décrits à l'aide du métalangage sémiotique (Greimas et Courtés, 1979; Greimas, 1983; Marsciani et Zinna, 1990). De même, il est devenu possible de comprendre le contexte communicatif et les circonstances de la réception comme un espace polémique de rencontre et d'affrontement entre des sujets qui, en se transmettant des informations, transforment réciproquement, du même coup, leur propre existence sémiotique et modale (Landowski, 1989). En tant que processus narratif, la communication doit être entendue comme un déplacement d'objets de valeurs (et en particulier d'objets-de-savoir) d'un sujet à un autre, déplacement qui finit par transformer les acteurs en jeu (Floch, 1990; Pozzato, 1992a).

Ainsi, en adoptant une conception stratifiée et négociative du texte, il est possible de donner une nouvelle définition de la communication, à partir de laquelle le lieu commun pourra lui-même être considéré comme une procédure de valorisation (ou de dévalorisation) de cet objet-de-savoir que les partenaires de la communication échangent entre eux. Autrement dit, la mise en valeur de tel fragment de langage destiné à devenir un lieu commun n'est pas une opération externe au texte communicatif, mais l'effet de la sanction épistémique que l'énonciataire opère sur l'objet de valeur échangé au niveau narratif. Cela n'empêche pas qu'au niveau figuratif l'objet lieu commun puisse assumer la forme d'un récit ou d'une isotopie spécifique, d'un motif, d'un

thème, d'une figure déterminée, etc. C'est pourquoi certains textes (par exemple les séries télévisées) peuvent être compris tantôt comme des répétitions tantôt comme des innovations, selon celui des niveaux de sens qui se trouve activé au stade de leur réception (Calabrese, 1987). Et c'est aussi ce qui explique que certaines poétiques et certaines œuvres dites post-modernes aient pu produire tantôt un enthousiasme exagéré, tantôt l'ennui le plus manifeste : l'emploi de la citation sans guillemets pose en fait le problème de l'isotopie de lecture sur laquelle on doit se placer pour sanctionner le lieu commun, c'est-à-dire y voir soit une fine allusion, soit une banalité récurrente (Eco, 1985).

Il est donc nécessaire de passer de la conception d'une pragmatique externe, de type empirique (agissant sur des agents communicatifs variables dans l'espace et dans le temps), à une pragmatique interne, impliquée dans les textes mêmes, et descriptible à travers la reconstruction analytique de structures complexes sous-jacentes relevant d'une problématique de la négociation et de l'intersubjectivité. Ceci revient à remplacer les catégories psychologiques ou cognitives par des concepts sémiotiques interdéfinis, tels que ceux de stratégie d'énonciation, d'implication modale, d'investissement figuratif des sujets et des objets, de circulation des valeurs, d'effets pathémiques, etc. Dans cette perspective, on ne cherchera plus, notamment, à considérer les messages à leur état plus ou moins «pur», pour y déceler ensuite, comme s'il s'agissait d'un ajout, la marque – plus ou moins infamante – du lieu commun telle que pourrait la reconnaître un destinataire supposé neutre du point de vue cognitif. Il s'agira au contraire de faire apparaître les divers niveaux du parcours sémantique à l'intérieur duquel différentes possibilités d'évaluation des textes sont impliquées. De même, il ne s'agira pas d'essayer de connaître la conscience critique qu'un émetteur empirique a de son propre message, mais plutôt de relever les formes de l'énonciation énoncée, c'est-à-dire les moyens grâce auxquels le sujet de l'énonciation se représente, à l'intérieur même de l'énoncé, en mettant en jeu des modalités épistémiques déterminées.

#### 4. LIEU COMMUN ET TYPOLOGIE DES DISCOURS

C'est donc le texte qui constitue le domaine où le lieu commun trouve son sens et sa valeur. En particulier, en suivant la perspective proposée par J. Courtés (1980, 1986) à propos de la notion ethno littéraire de *motif*, on pourrait dire que le lieu commun ne rencontre sa signification textuelle qu'en opérant l'inversion suivante : au lieu d'aller à la recherche d'une origine à partir de laquelle tel lieu commun a commencé à circuler dans l'univers du savoir et de la communication, il est plus efficace d'analyser de quelle façon il s'insère dans les structures d'accueil, c'est-à-dire dans tel texte qui, en le recevant, le produit comme tel. Ainsi, à propos de la «pêche miraculeuse» dans *Deux Amis*, Greimas a formulé une «règle pratique de lecture de Mau-



passant» : «chaque fois qu'il rencontre dans le texte un lieu commun, le lecteur est invité à le considérer comme le temps fort du récit et à y chercher un "sens profond"» (1976 : 126). De la même façon, Amossy et Rosen (1982) ont montré qu'un même cliché acquiert des significations très différentes selon qu'il est utilisé par des auteurs tels que de Musset, Balzac, Flaubert, ou Sartre (Marrone, 1988b).

À ce niveau, la question qui se pose est de savoir à partir de quel type de texte il est possible de comprendre sémiotiquement le lieu commun. S'il n'a en soi aucune caractéristique intrinsèque et si la conscience ou l'inconscience de l'énonciateur ne constituent pas même une base cohérente pour l'identifier, il ne reste qu'à chercher un texte construit entièrement par un énonciataire, à l'intérieur duquel le lieu commun serait, justement, textualisé comme le résultat d'une sanction déterminée. Seul celui qui ne peut pas ne pas remarquer les lieux communs est à même de créer des types de discours dans lesquels certains fragments linguistiques seront indubitablement des lieux communs. Bref, pour étudier les lieux communs, il ne faut pas aller à la recherche d'hypothétiques invariants linguistiques et sémiotiques dans les textes, qu'une culture déterminée sanctionnerait comme rhétoriquement efficaces ou comme esthétiquement stupides. En adoptant une telle démarche, on resterait à l'intérieur d'un relativisme préconçu et sans résultats. Il faut plutôt, à l'inverse, étudier les sanctions mêmes; il faut, en d'autres termes, non pas analyser les lieux communs en tant que tels, mais les recueils où on les trouve rassemblés, c'est-à-dire ces textes qui, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, ont pris le nom de *sottisiers*. C'est en fait le modèle du *sottisier* – version moderne des *topiques* dialectiques et rhétoriques – qui, en posant les bases formelles de la reconnaissance possible du lieu commun, finit par le créer.

De ce point de vue, le *sottisier* ne doit pas être compris comme un texte extravagant et ironique, mais comme un réservoir virtuel de fragments de textes, recueillis sur la base de critères précis et prêts à être mis de nouveau en circulation dans le discours social. Ce genre particulier, dont il faudra reconstituer les articulations significatives, a donné lieu au cours des deux derniers siècles à un grand nombre d'œuvres dont le but fondamental, comme on sait, est de tourner en dérision la stupidité humaine. Une telle stupidité n'est pas en elle-même une réalité cognitive innée ou acquise, elle est plutôt l'effet produit par le *sottisier* au moyen de certaines procédures compositionnelles utilisées pour ce faire – par exemple, l'effacement de l'énonciateur, en tant que parodie du discours scientifique, ou l'ordre alphabétique, en tant que caricature du genre lexicographique, ou encore la modulation argumentative, la pratique de la citation, etc. En somme, l'équation entre lieu commun et bêtise n'est ni une évidence phénoménologique ni une fatalité historique, et pas non plus une nécessité culturelle : elle est le résultat sémiotique de ce genre discursif spécifique que représente le *sottisier*.

De toute évidence, la notion de *genre* ne doit pas être prise ici dans son sens normatif, comme ensemble de règles poétiques à suivre, ni même dans son sens descriptif, comme ensemble de structures formelles reconstruites *a posteriori*. Elle doit plutôt être comprise comme désignant un type de discours dont les règles et les structures sont produites par les textes dans le processus même de leur manifestation sémiotique. Le texte transforme son propre genre pour en produire un autre (Fabbri et Marrone, 1992). À condition de concevoir la relation entre le «genre» et le «texte» en termes de réciprocité et de processus, on n'aura pas de difficulté à reconnaître dans le *sottisier* non seulement un fait textuel spécifique apparu dans l'histoire de la littérature, mais aussi le modèle communicatif hypothétique grâce auquel on peut rendre compte des processus de construction et de déconstruction du lieu commun. Ainsi, il est possible de remarquer que le *sottisier* assume souvent des fonctions sémiotiques en quelque sorte indirectes. Il peut servir, par exemple, à expliquer le phénomène déjà mentionné du «citationnisme». Si certaines œuvres post-modernes ne font qu'inverser le signe de la valorisation du lieu commun, c'est parce que du point de vue sémiotique elles présupposent le *sottisier* : celui-ci est le paradigme discursif à partir duquel il est possible de sélectionner un lieu commun et donc de faire allusion de façon plus ou moins ironique à toute une tradition intertextuelle. C'est seulement une fois reconnu comme tel, c'est-à-dire seulement après qu'il ait été inséré dans un *sottisier* hypothétique, qu'un lieu commun peut être utilisé de façon ironique dans un texte post-moderne. Comme on le sait, la parodie – art intellectuel par excellence – suppose la critique de ce qui est parodié, mais elle ne la produit pas. De la même façon, ce n'est pas la *topique* qui rassemble les lieux communs préexistants dans l'encyclopédie d'une époque, c'est au contraire le lieu commun qui présuppose la *topique* en tant que métatexte à l'intérieur duquel on lui impose par avance certaines sanctions.

Ainsi, il est raisonnable de supposer qu'une sémiotique du lieu commun ne saurait se construire que sur la base d'une typologie du discours, à l'intérieur de laquelle le *sottisier* devra trouver sa place précise. Il s'agit d'un travail entièrement neuf, à mener à partir d'un corpus qu'il faudra lui-même construire. Ce qui exige un travail préalable d'analyse des textes, soit de ceux qui se posent ouvertement comme *sottisiers*, soit de ceux qui en dérivent indirectement. L'examen de quelques problèmes sémiotiques soulevés par le plus célèbre des *sottisiers* – le «second volume» du *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert – nous permettra d'aller dans cette direction, à la fois en termes de théorie et d'application.

## 5. UNE VOIE DE RECHERCHE

Il faut relever tout d'abord que contrairement aux autres auteurs (Vivier, Quatrelles, Rigaud, Aruss, Bloy, Longanesi-Brancati, Flaiano, Satta), qui assimilent les deux types de textes (Herschberg-Pierrot, 1988), dans

les projets littéraires de Flaubert, le véritable sottisier se distingue du *Dictionnaire des idées reçues*. Le premier aurait dû être la copie des principales bourdes que les deux héros du roman ont rencontrées à l'occasion de leurs lectures préparatoires, c'est-à-dire un enregistrement presque mécanique des sottises du savoir positiviste. Au contraire, le second se serait vu confier le rôle d'indiquer les arguments et les idées qui, malgré leur bêtise, circulent librement dans les conversations bourgeoises. Il y a donc, chez Flaubert – au-delà de problèmes philologiques complexes concernant les manuscrits et les inédits –, la volonté de considérer comme distinctes, à l'intérieur de l'univers générique de la stupidité, les diverses manifestations du lieu commun : il est mis en récit dans l'histoire des deux copistes (premier volume); il est ensuite repris taxinomiquement, et donc exposé, dans le choix des passages où l'idiotie positiviste se manifeste avec le plus d'évidence (première partie du second volume); il est finalement ridiculisé sous forme de précis ou de manuel de conversation (deuxième partie du second volume). Le problème de la mise en écriture du lieu commun est donc constitutif, non seulement du point de vue de l'efficacité romanesque, mais aussi du point de vue de la production et de l'identification du lieu commun en tant que tel.

Une chose est sûre : le lieu commun n'est jamais, selon Flaubert, une phrase toute faite qu'il suffirait de saisir dans l'univers référentiel du savoir et de reporter ensuite servilement dans le récit des deux copistes, dans le sottisier ou dans le dictionnaire. Le lieu commun ne préexiste pas à l'opération de rassemblement; il n'advient au contraire que par la mise en texte (récit, transposition, mode d'emploi), qui seule, en désignant la stupidité, lui garantit une véritable existence sémiotique. Rappelons la célèbre affirmation de Flaubert :

Il faudrait que, dans tout le cours du livre, il n'y eût pas un mot de mon cru, et qu'une fois qu'on l'aurait lu on n'osât plus parler, de peur de dire naturellement une des phrases qui s'y trouvent. (Flaubert, 1980 : 208-209)

Cependant, il n'est pas étonnant que dans la rédaction du sottisier Flaubert ait très rarement copié (ou fait copier par ses personnages) de façon servile les passages des volumes ayant servi de référence. Au contraire, il a mis tout en œuvre pour en trahir le signifié originel : non seulement en extrapolant les passages d'un contexte dans lequel ils ont souvent un tout autre sens, mais surtout en faisant de la mystification une fin en soi, une véritable technique littéraire. Flaubert modifie les noms propres et l'état civil des personnes, les chiffres, les dates, les mots, et souvent même les concepts exprimés par les fragments transcrits. Parfois, il saute des parties entières sans le signaler; à d'autres moments, il résume avec ses mots à lui un concept d'autrui. Et si, dans certains cas, il se sert de toute une série d'expédients graphiques (points d'exclamation, italiques, soulignements, etc.) afin de mettre en évidence sa propre opinion sur le texte

cité, en d'autres cas il préfère se mettre en jeu lui-même, en ajoutant dans le sottisier des citations empruntées à ses livres précédents (*Madame Bovary*, *Salammbô*, etc.) (Caminiti-Pennarola, 1992 : LXI-LXII).

De la même façon, si on lit avec une certaine attention le *Dictionnaire*, on s'aperçoit que des phrases toutes faites, syntagmes cristallisés, paralexèmes ou façons de dire (à savoir tout ce que nous sommes amenés, du premier coup, à penser comme lieux communs) se rencontrent très rarement dans le texte flaubertien. Le *Dictionnaire* n'est pas, comme on s'y attendrait, la liste alphabétique des locutions qui reviennent le plus souvent dans les conversations «plates» de la bourgeoisie, même accompagnées (comme ce sera par exemple le cas chez Léon Bloy) d'un dur réquisitoire qui en montre l'inconsistance conceptuelle. À l'inverse, le texte se présente comme une structuration complexe de typologies énonciatives, profondément différentes entre elles, mais qui visent à un but unique et précis : celui de superposer au lieu commun un autre texte qui en détourne l'insidieux pouvoir destructif. Comme dans le sottisier, ici aussi Flaubert fausse le signifié de nombreux termes, déforme idées et mots, introduit des contradictions, commet d'innombrables erreurs dans le but de créer, pour ainsi dire, un effet de brouillard sémantique, c'est-à-dire d'obliger le lieu commun à se montrer et, en même temps, à se nier (Thomas, 1981; Herschberg-Pierrot, 1988; Marrone, 1990 : 27-35).

C'est ainsi que la production théorique et pratique de ce que Raymond Queneau (1947), justement à propos de *Bouvard et Pécuchet*, a appelé un «nouveau pragmatisme», passe nécessairement par la production d'une écriture littéraire, à savoir par l'élaboration d'un texte qui prend position à l'égard d'une stupidité avant tout langagière. «Le seul pouvoir de l'écrivain sur le vertige stéréotypique [...], écrivait Roland Barthes, c'est d'y entrer sans guillemets, en opérant un texte, non une parodie» (1970a : 104). Et c'est justement ce qu'a fait Flaubert dans son dernier roman inachevé :

[...] les deux copistes sont des copieurs des codes (ils sont, si l'on veut, bêtes), mais comme eux-mêmes sont affrontés à la bêtise de classe qui les entoure, le texte qui les met en scène ouvre une circularité où personne (pas même l'auteur) n'a barre sur personne; et telle est bien la fonction de l'écriture : rendre dérisoire, annuler le pouvoir (l'intimidation) d'un langage sur un autre, dissoudre, à peine constitué, tout métalangage. (Barthes, 1970a : 104)

Le travail littéraire opère une épuration du langage par l'intermédiaire de la célèbre pratique de l'impersonnalité : cacher le sujet de l'énonciation, c'est faire l'expérience d'un langage sans prétention, dépourvu de tout jugement de valeur, de toute opinion, de tout «vouloir conclure» obtus.

La fonction de ces artifices littéraires est au fond expliquée par Flaubert lui-même :

Ce livre [le dictionnaire] complètement fait et précédé d'une bonne préface où l'on indiquerait comme quoi l'ouvrage a été fait dans le but de rattacher le public à la tradition, à l'ordre, à la convention générale, et arrangée de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se fout de lui, oui ou non, ce serait peut-être une œuvre étrange et capable de réussir, car elle serait tout d'actualité. (Flaubert, 1973 : 678-679)

Construire un dictionnaire de lieux communs veut dire débrayer le discours sans possibilité de retour, employer cette «énonciation privative» – l'expression est aussi de Barthes (1984 : 153-166) – qui fait du lieu commun l'effet construit d'une subjectivité énonciative complètement absente de la manifestation textuelle. Le lieu commun doit être détaché du sujet de l'énonciation, il doit circuler seul et sans être dérangé dans l'univers de la *doxa*.

Mimant la diffusion des idées reçues, le *Dictionnaire* fait de tout un chacun le réénonciateur possible des phrases prononcées. En l'absence de repères fixes, le lecteur se trouve livré à son propre jugement pour décider du sens. Car, à la dépersonnalisation de l'énonciation se joint une modalisation ironique «à outrance», qui tend à faire perdre la faculté de juger. (Herschberg-Pierrot, 1988 : 87)

Ainsi le lecteur, sans l'aide d'un auteur qui lui suggère à l'avance un jugement sur le texte, finit par être submergé par la transparence du texte même. Le lecteur, pense Flaubert, doit éprouver face au dictionnaire des lieux communs la même sensation de dégoût que l'auteur éprouve face aux lieux communs au moment de leur entrée dans le dictionnaire. Le lieu commun ne doit pas être un phénomène qu'on peut relever au niveau d'un métalangage qui analyse et juge les messages d'autrui – il doit être déjà exprimé au niveau du langage-objet. De cette façon seulement, en provoquant chez le destinataire le même sentiment de dégoût qu'éprouve l'émetteur, il sera possible, selon Flaubert, non seulement de communiquer effectivement la bêtise, mais d'en donner une idée concrète, tangible du point de vue pragmatique. Ainsi, ce «camouflage objectivant», que Greimas (1983) a indiqué comme caractéristique du discours scientifique, gagne une évidente efficacité symbolique dans la pratique littéraire flaubertienne : réduire le (lecteur) bourgeois au silence, empêcher la prolifération ultérieure d'idées reçues et rétablir une sorte de conscience linguistique que la non-pensée des lieux communs a depuis longtemps supplantée.

#### Références bibliographiques

AMOSSY, R. et E. ROSEN [1982] : *Le Discours du cliché*, Paris, CDU/SEDES.  
BARTHES, R. [1957] : *Mythologies*, Paris, Seuil;

[1970a] : *S/Z*, Paris, Seuil;  
[1970b] : «L'ancienne rhétorique : aide-mémoire», *Communications*, n° 16;  
[1984] : *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil.  
BARTHES, R. et J.-L. BOUTTES [1979] : «Luogo comune» dans *Enciclopedia*, vol. VIII, Torino, Einaudi.  
CALABRESE, O. [1987] : *L'Età neobarocca*, Bari, Laterza.  
CAMINITI-PENNAROLA, L. [1992] : «Introduzione» à Flaubert (1992).  
COURTÈS, J. [1980] : «Le motif, unité narrative et/ou culturelle», *Actes sémiotiques – Bulletin*, n° 16;  
[1986] : *Le Conte populaire : poétique et mythologie*, Paris, PUF.  
ECO, U. [1964] : *Apocalittici e integrati*, Milano, Bompiani;  
[1985] : *Sugli specchi e altri saggi*, Milano, Bompiani.  
FABBRI, P. et G. MARRONE : «Un cuore nel cuore. Per una lettura semiotica del *Contributo alla critica di me stesso* di Benedetto Croce» in *Il testo filosofico*, F. Costa et G. Marrone (sous la dir.), Palermo, L'epos, à paraître.  
FLAUBERT, G. [1973-1980] : *Correspondance I-II*, édition présentée, établie et annotée par J. Bruneau, Paris, Gallimard;  
[1992] : *Bouvard et Pécuchet – Sciocchezzaio*, 2 vol., Milano, Rizzoli.  
FLOCH, J.-M. [1990] : *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, PUF.  
GREIMAS A.J. [1976] : *Maupassant. La sémiotique du texte : exercices pratiques*, Paris, Seuil;  
[1983] : *Du sens II*, Paris, Seuil.  
GREIMAS, A.J. et J. COURTÈS [1979] : *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.  
HERSCHBERG-PIERROT, A. [1988] : *Le «Dictionnaire des idées reçues»*, Lille, Presses universitaires.  
LANDOWSKI, E. [1989] : *La Société réfléchie*, Paris, Seuil.  
LAUSBERG, H. [1949] : *Elemente des literarischen Rhetorik*, München, Max Hueber.  
LEROUX, G. [1985] : «Du topos au thème», *Poétique*, n° 64.  
GROUPE µ [1970] : *Rhétorique générale*, Paris, Larousse.  
MARRONE, G. [1988a] : *Due problemi aristotelici*, Palermo, Quaderni del Circolo semiologico siciliano, 31;  
[1988b] : «Le solite cose. Appunti sul cliché nel testo letterario» in *La traccia letteraria*, G. Puglisi (sous la dir.), Venezia, Marsilio;  
[1990] : *Stupidità e scrittura*, Palermo, Flaccovio.  
MARSCIANI, F. et A. ZINNA [1991] : *Elementi di semiotica generativa*, Bologna, Esculapio.  
MORTARA-GARAVELLI, B. [1988] : *Manuale di retorica*, Milano, Bompiani.  
PELTANT, S. et G. GRZYBOWSKI [1976] : *Les premières cinq minutes*, Paris, RETZ/CEPL.  
PERELMAN, C. et L. OLBRECHTS-TYTECA [1958] : *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Paris, PUF.  
POZZATO, M.P. [1992a] : «L'analisi del testo e la cultura di massa nella sociosemiotica strutturale» in *I mass media tra testo e contesto*, R. Grandi (sous la dir.), Milano, Lupetti;  
[1992b] : *Dal «gentile pubblico» all'Auditel*, Roma, Eri/VPT.  
QUENEAU, R. [1947] : «Bouvard et Pécuchet» in *Bâtons, chiffres et lettres*, Paris, Gallimard (1950).  
THOMAS, J.-J. [1981] : «Poétique de la bêtise : le Dictionnaire des idées reçues» in *Flaubert ou le comble de l'art. Nouvelles recherches sur «Bouvard et Pécuchet»*, Paris, CDU/SEDES.  
ZUMTHOR, P. [1981] : «Topique et tradition», *Poétique*, n° 7.

# UN «LIEU COMMUN» EN ETHNOLITTÉRATURE : LE «MOTIF»?

JOSEPH COURTÉS

Le concept de «motif», largement employé en eth nolittérature, peut désigner au moins deux types d'organisation de «lieux communs». L'on distinguera ainsi le «motif narratif» (tel, par exemple, ce «micro-récit» qui introduit des contes très différents : un père de famille demande à ses filles ce qu'elles veulent qu'il leur rapporte de la foire), et le «motif sémantique» qui rassemble des ensembles de figures, apparaissant dans des contextes variables, où elles jouent des rôles narratifs très différents. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit toujours non pas d'un stock anarchique d'éléments, mais d'ensembles codés (soit syntagmatiquement, soit paradigmatiquement), correspondant à autant de «topoi».

The concept of «motif», widely used in eth noliterature, can be used to designate at least two types of organisation of the «common-place». There is the «narrative motif» (such as the «micro story» used as a lead to a number of very different tales: ex. a father asks his daughters what they would like him to bring them back from the fair), and the «semantic motif» which brings together groups of figures, appearing in different contexts in which they play very different narrative roles. In neither case is the grouping of elements haphazard; they are always coded (either syntagmatically or paradigmatically), and correspond to various «topoi».

## 1. INTRODUCTION<sup>1</sup>

Comme on le sait, la notion de «motif» n'est pas propre aux traditions orales populaires, encore moins au seul domaine dont nous traiterons essentiellement ici, celui de l'eth nolittérature (dont relèvent les contes, récits, légendes, etc.) : on la retrouve aussi bien en histoire de l'art (en peinture, musique, architecture, sculpture, arts décoratifs, danse, etc.) que dans notre vie quotidienne : pensons aux motifs qui figurent par exemple sur des bibelots et sur des tissus, ou bien qui sont employés dans les ouvrages (faits à la main ou sortant de l'usine) de couture, de tricot ou de crochet (gilet, pull-over, broderies, napperons, etc.).

Dans tous les cas, il s'agit d'une forme donnée, reconnaissable comme telle dans des environnements variables : quel que soit son support (linguistique, auditif, visuel, gestuel, spatial, etc.), elle se caractérise à première vue par sa réitération, sa reprise (sous une forme soit identique, soit au moins approximativement comparable) aussi bien à l'intérieur d'un même objet (le motif d'une frise ou celui d'un pas de danse, par exemple), que dans des objets de nature analogue (les chapiteaux d'un ancien cloître), ou même tout à fait différents (en architecture urbaine, entre autres).

À titre d'illustration, prenons le cas du motif dit de la «charité romaine»<sup>2</sup>. On le rencontre aussi bien dans des récits que dans l'iconographie, et ce au moins depuis

le premier siècle de notre ère : à Pompéï, une fille est représentée, sur un dessin, en train de sauver son père condamné à mourir de faim en prison, en l'allaitant lors de sa visite quotidienne, à l'insu des gardiens; selon la légende, lorsque cette «bonne action» fut découverte, les juges décidèrent de gracier le prisonnier.

On retrouvera ce motif au Moyen Âge, mais cette fois sous la forme d'un récit, dans des textes littéraires ou populaires (dans les *exempla*, c'est souvent la femme qui, de la même façon, sauve de l'inanition son mari en prison); il sera repris en peinture par Caravage au XVI<sup>e</sup> siècle, puis fréquemment aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles dans des présentations plus érotiques mais aussi moins connues (dont l'une d'elles, que nous avons pu examiner attentivement, se trouve au musée des Augustins à Toulouse).

Signalons, enfin, la reprise de ce motif sous forme verbale dans une nouvelle de Maupassant, intitulée *Idylle* : mais ici, l'auteur inverse, pour ainsi dire, le sens du motif : la «charité» n'est pas propre à la femme (qui, en l'occurrence, souffre de ne pouvoir se libérer de son lait), elle est plutôt du côté de l'homme affamé qui, dans un compartiment du train, boit son lait pour la soulager.

Cet exemple montre au moins tout d'abord que le motif se définit par une sorte de noyau permanent, stable : la caractéristique de ce récit précis quelle que soit sa présentation – visuelle ou verbale – est le fait



qu'il met en relation un homme et une femme, par le biais de l'allaitement.

Ceci dit, le motif n'est pas nécessairement identique ni dans tous ses détails constitutifs, ni dans l'exploitation qui en est faite ici ou là : il admet donc au moins quelques variations. Celles-ci peuvent être d'abord de nature «interne», intrinsèques au motif : s'il s'agit toujours, dans cette configuration, de l'allaitement d'un homme adulte, celle qui le nourrit peut être sa fille ou sa femme, éventuellement une tierce personne.

D'autres variations seront d'ordre pour ainsi dire «externe», de nature contextuelle. Ainsi, le geste de l'allaitement est à interpréter comme un acte de «charité» soit pour celle qui donne son lait, soit (chez Maupassant) pour celui qui en est le bénéficiaire. En ces cas, le motif est comme lié à une nécessité; ailleurs (dans le cas des peintures érotiques évoquées ci-dessus), le don du lait ne répond à aucun besoin de cet ordre. En d'autres termes, tout en restant relativement stable, le motif peut changer de sens selon les contextes où il est mis en œuvre.

Il est vrai qu'à un niveau hiérarchiquement supérieur, l'«allaitement» peut constituer une configuration plus large que celle de la «charité romaine», dans la mesure où l'on connaît des allaitements au profit par exemple d'une vieille femme sans ressources, d'une bru dans le besoin, etc. Et dans la mythologie gréco-latine, ce motif qui relie deux êtres de sexe féminin est bien attesté.

## 2. LE «MOTIF NARRATIF» COMME FORME STÉRÉOTYPÉE

En procédant jadis<sup>3</sup> à l'examen attentif des versions de contes merveilleux (un peu plus de 3800 dans la tradition d'expression française), recueillies aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, nous nous sommes aperçu qu'il est des groupes de mots ou, plus exactement, de «figures» (relevant des cinq sens traditionnels : vue, ouïe, odorat, toucher, goût), exploités en beaucoup de récits et ne comportant guère de transformations importantes lorsqu'on change de contexte.

Une première forme du «motif» est celle qui, plus apparente aux yeux de l'analyste, est de nature narrativement «orientée» (d'ordre dit alors «syntagmatique»), correspondant à un schéma stéréotypé, de caractère socio-sémiotique. Nous parlerons alors de «motif narratif» : il s'agit là d'un «lieu commun» aisément repérable ne serait-ce que par sa récurrence, en tout cas par son organisation sous-jacente constante.

La réunion et l'organisation interne des éléments constituant de tels motifs semblent obéir à une certaine logique, de sorte qu'ils peuvent, sans se désagréger, apparaître en n'importe quel endroit du récit, et naturellement presque dans n'importe quel type de conte.

Soit, par exemple, dans ce large corpus de contes, le cas du «filage» : nous avons là, regroupé sous ce terme, tout un ensemble de figures associées les unes aux autres par des liens précis, que l'analyse narrative, pratiquée en sémiotique, permet de bien cerner; relevons au moins ici :

- une action : le «filage»;
- un matériau de départ, à transformer : la «laine», la «filasse»;
- un objet produit au terme de la transformation : le «fil»;
- un sujet qui produit l'objet : la «fileuse»;
- les instruments permettant la réalisation de l'action : «quenouille», «fuseau», «empointon», «rouet», «dévidoir», etc.

Cette liste n'est évidemment pas exhaustive, seulement indicative. On remarquera seulement que toutes ces données sont évidemment rattachables à une fonction narrative particulière, et surtout que toutes occupent, chacune pour sa part, la même position dans ce «micro-récit» qu'est le «filage», quelle que soit par ailleurs l'exploitation contextuelle qui est faite de la configuration dans les récits qui y ont recours.

Dans *Cendrillon* (conte-type 510A<sup>4</sup>) par exemple, il s'agit le plus souvent d'une tâche imposée par la marâtre pour empêcher parfois l'héroïne d'assister à la fête ou à la messe; dans *Peau d'âne* (conte-type 510B), le filage est lié à la condition de servante que l'héroïne adopte pour un temps pour se cacher dans une ferme, loin de son père qui voudrait l'épouser. Ailleurs il s'agira d'un service rendu ou d'une tâche imposée (dans *Les fées*, conte-type 480). Dans le conte-type 402, celui de *La chatte blanche*, le meilleur filage est récompensé par l'octroi d'un royaume, etc.

D'un autre côté, le «filage», en tant qu'opération, présuppose un sujet de l'action, qui, au départ, sera doté ou non, selon les cas, d'une «compétence» correspondante. Tout ceci veut dire que le motif narratif est susceptible d'expansions plus ou moins nombreuses : selon la terminologie rhétorique traditionnelle, on peut ainsi, à partir d'une figure concrète (et *a fortiori* d'un thème très abstrait, d'ordre proprement conceptuel, comme on le verra plus loin à propos du conte-type 480), se poser toute une série de questions, selon la grille bien connue : *quis? quid? ubi? quibus auxiliis? cur? quomodo? quando?*

Du point de vue sémiotique, on dira par exemple que l'apprentissage du filage permet à l'héroïne d'obtenir, au préalable, le «savoir-faire» nécessaire, l'habileté requise; toujours sur le plan narratif, nous pouvons constater, dans tel récit donné, le recours à l'acquisition du «vouloir-faire» (envie de réaliser le fil le plus fin possible, dans le conte-type 402, dit de *La chatte blanche*), à l'acquisition du «pouvoir-faire» (en cas d'impossibilité matérielle, une fée réalisera l'ouvrage instantanément : «Cela se fera tout seul, ma mie...!»), éventuellement à l'imposition du «devoir-faire» (lorsque la marâtre ordonne, dans



*Cendrillon* ou dans *Les fées*, à sa belle-fille, tant de fil à produire chaque jour), etc.

Naturellement, dans l'univers socioculturel français des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, ici en jeu, le «filage» n'a peut-être comme seule condition d'emploi dans un conte populaire donné que le fait d'être toujours associé à un être féminin. Ce motif renvoie non seulement à une pratique courante au siècle dernier et jusqu'au début de ce siècle, mais aussi peut-être, indirectement, aux Parques :

On les représente comme des fileuses, mesurant à leur gré la vie des hommes [...] : l'une préside à la naissance, l'autre au mariage, la troisième à la mort. (P. Grimal, *Dictionnaire de mythologie grecque et romaine*, Paris, PUF, 1979, p. 348a)

De même, une autre configuration, telle que celle de l'«habillement», comportera toujours un sujet bénéficiaire (la personne qui est «habillée»), un sujet de l'action (l'«habilleur») et un objet (l'«habit»). Nous avons ici une structure figurative de base (de l'ordre du «figuratif abstrait»), dont chacun des éléments peut ensuite donner lieu à des précisions sémantiques innombrables, relevant du «figuratif iconique» (qui donne une plus grande impression de «réalité»).

Dans *Cendrillon*, l'habilleur sera une «marraine», l'«habillé» l'héroïne, et l'«habit» se décomposera en «robe (de soleil, de lune, d'étoiles), en diamants, en chaussures», etc. Dans le conte-type 425 (*La recherche de l'époux disparu*), l'habilleur sera une «fée», ou une «vieille femme» qui veut aider l'héroïne à retrouver son mari; quant à l'«habit», il sera, dans beaucoup de versions, tout fait comparable à celui que nous évoquons à propos de *Cendrillon*.

Prenons encore le cas du «coffre» – assez ancien lui aussi, puisque remontant au Moyen Âge – ou, plus récemment, celui de l'«armoire» dans la tradition rurale française des XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles. Il était courant de dire alors à une fille : «Tu ne te marieras pas avant que le coffre ne soit plein». Il s'agissait en effet, pour la jeune fille à marier, de préparer son «trousseau» jusqu'à ce qu'il remplisse le «coffre», autrement dit jusqu'à ce qu'il soit suffisamment important pour durer une vie entière, voire au-delà (tels les grands draps brodés, souvent transmis d'une génération à l'autre).

On voit donc ici que la figure du «coffre» recouvre en réalité non seulement le contenant (le meuble), mais aussi le contenu (le «linge» de corps ou de maison, l'un et l'autre étant le plus souvent brodés) et, naturellement, qu'elle renvoie à une activité de fabrication (d'habits, de draps, de taies d'oreiller, de serviettes, etc.), propre à la jeune fille œuvrant ainsi pour son nouvel avenir. Et naturellement, cette configuration du «coffre» est contextuellement employée généralement comme préalable au mariage, comme condition nécessaire.

Nul n'ignore d'ailleurs l'importance de la mise en exergue et du «coffre» (ou de l'«armoire») et des instruments de «filage» dans le parcours qui – lors de la cérémonie du mariage – conduit de la maison de la jeune fille à celle du nouveau couple : importance qui a été traditionnellement plus grande dans nos campagnes, semble-t-il, que celle attachée au transport du «lit» conjugal.

À travers les trois exemples ci-dessus présentés, nous nous situons dans le domaine de ce que l'on peut appeler le «cliché». Il s'agit toujours en effet d'une sorte de «lieu commun», syntaxiquement organisé selon une «grammaire narrative» très élémentaire et que l'on retrouvera tel quel dans les contextes où il est susceptible d'apparaître.

Prenons maintenant un cas un peu plus complexe dans la mesure où, en l'occurrence, il n'y a pas, comme précédemment, au moins en français, un terme («filage», «habillement», «coffre») subsumant toute une séquence narrative programmée : tel est par exemple le cas de ce «micro-récit» (introductif) dans lequel le père demande à ses filles ce qu'il doit leur rapporter.

Soit d'abord le début d'une version de *Cendrillon* (recueillie dans les Pyrénées)<sup>5</sup> :

Le père allait régulièrement à la foire. Un jour, il prit congé de ses filles en leur posant cette question :

– Que vous apporterai-je, mes chéries?

– Je voudrais une jupe, papa.

– Je désire une robe.

– Et toi, mon petit Cendron?

– Une noix [...]

Quelques temps après, le père dit :

– Je vais à la foire, que désirez-vous, mes filles?

– Pour moi, une robe.

– Une jupe cette fois.

– Je ne veux qu'une amande.

– En voilà une gourmande. Tu es imprévoyante, petite Cendron [...].

Une troisième fois, le papa demande aux trois demoiselles de formuler leur souhait. Les jeunettes portèrent leur choix sur un châle.

– Pour moi, une noisette, papa [...].

Petit Cendron était demeurée près de l'âtre. Elle ouvrit sa noix, elle fut aussitôt revêtue d'une robe couleur des étoiles [...].

La seconde fois ses deux sœurs parties, Petit Cendron ouvrit son amande. Elle apparut à la messe avec une toilette couleur de lune. [...] [La dernière fois] ce jour-là [...], Petit Cendron ouvrit sa noisette. Elle apparut avec un vêtement couleur de soleil.

Si nous prenons maintenant le commencement d'une version d'un tout autre conte – celui de *La belle et la Bête* (appartenant à la forme «C» du conte-type 425) – enregistrée dans le département français de la Creuse, on

s'aperçoit que l'on a un récit à peu près comparable, avec seulement quelques variations sur les objets demandés, mais le déroulement narratif est tout à fait comparable :

Il était une fois un marchand d'habits qui avait trois filles. Un jour, il s'en va à la ville pour acheter des affaires. Alors il dit à l'une de ses filles, à l'aînée :  
– Qu'est-ce qu'il faudra que je t'apporte?  
– Oh, elle lui dit, mon père, j'aimerais bien une belle robe.  
– Bien, je t'apporterai ta robe.  
À la deuxième, il dit :  
– Et toi, qu'est-ce que tu voudrais que je t'apporte?  
– Oh, elle dit, mon père, moi je voudrais un joli corsage.  
Alors il lui dit :  
– Bien, je t'apporterai ton corsage.  
À la troisième, il dit :  
– Qu'est-ce qu'il faudra que je t'apporte?  
– Oh, elle dit, mon père comme on n'est pas bien riche, tu m'apporteras seulement une rose.  
– Oh, il lui dit, je t'apporterai une rose, mais ce n'est pas grand-chose!  
Alors, voilà le marchand parti en ville : il achète sa robe, il achète son corsage, mais il n'avait pas trouvé de rose. En revenant, qu'est-ce qu'il voit? Un joli château avec plein de roses dans le jardin. Il se dit :  
– Ma foi, tant pis! Je vais demander si on veut me donner un rose.  
Il rentre, il approche : il ne voit personne.  
– Eh bien, il dit, tant pis! Je coupe la rose.  
Il coupe une rose. Mais en coupant la rose, il est sorti du sang. Alors une grosse bête apparaît qui lui dit :  
– Tu as coupé une rose sans me le demander.  
Le marchand lui répond :  
– Eh bien, c'est pour ma fille qui m'en avait demandé une. Ma foi, n'en trouvant nulle part, j'en ai prise une ici.  
Alors la Bête lui dit :  
– Puisque tu as une fille tu reviendras avec elle pour que je la mange, ou toi-même. Si dans deux jours tu n'es pas là, il t'arrivera un grand malheur.

Mais, il est évident que, dans ce dernier cas, le même micro-récit s'ouvre sur une autre histoire, et ce n'est pas la substitution de la «rose» aux fruits secs («noix», «amande», «noisette») qui est en jeu : l'on pourrait tout aussi bien imaginer que, dans *Cendrillon*, emporter une «noix», une «amande» ou une «noisette» soit susceptible d'une menace identique à celle que nous avons dans *La Belle et la Bête* dans la mesure où le tabou enfreint porterait non plus sur la rose mais sur ces fruits.

Parfois, à titre de variation, c'est non le père, mais la mère qui va faire des emplettes, comme dans ce début d'une version canadienne de *Barbe-bleue* (conte-type 311-312), mais l'organisation narrative du micro-récit

est toujours identique, même si elle introduit un tout autre conte-type<sup>6</sup> :

Un jour, elle va au marché et ses petites filles lui demandent chacune une robe. La première veut une robe couleur de *soleil* : la deuxième en veut une couleur de *lune*, et la plus petite en veut une couleur des *étoiles*. Ça fait que cette fois, elle n'en achète qu'une, celle couleur des *étoiles*.  
Quand elle arrive chez elle, l'homme qu'on appelle la Bête à grande queue (=Barbe-bleue) vient la trouver :  
– Je suis venu chercher une petite pour garder. Je vas à la ville, mais je ne serai pas longtemps.  
La mère dit à la petite :  
– Vas-y. Tu as une robe couleur des *étoiles* [...]  
[La seconde fois] Il lui dit :  
– Je suis venu chercher encore une petite fille. L'autre s'ennuie. Je sais que vous n'en avez pas besoin.  
La femme a acheté une robe pour celle qui voulait une robe couleur de *lune*, alors elle a dit à celle-là :  
– Vas-y [...].

À la limite, le micro-récit peut se suffire à lui-même. Soit par exemple le texte suivant, *La baba-jaga*<sup>7</sup>, de nature initiatique (où l'héroïne, partie comme «fille», revient à la maison avec le titre de «dame»), qui constitue, à lui seul, un texte complet :

Il était une fois un homme et une femme et ils eurent une fille; mais la femme mourut. L'homme se remaria et eut de sa seconde femme une fille. Mais cette femme n'aimait pas sa belle-fille; elle rendait la vie impossible à l'orpheline. Notre homme réfléchit et emmena sa fille dans la forêt. Il arriva dans la forêt et vit une chaumière sur des pattes de poule. L'homme dit : «Chaumière! chaumière! Tourne ton dos vers la forêt et ta face vers moi». L'homme entra dans la chaumière où il y avait une baba-jaga : la tête en avant, l'une des jambes dans un coin l'autre dans un autre coin. «Ca sent le russe!» dit la jaga. L'homme la salua : «Baba-jaga, jambe d'os! Je t'amène ma fille pour te servir». – «C'est bien. Sers-moi, dit la jaga à la fille, et je te récompenserai». Le père fit ses adieux et repartit à la maison. Et la baba-jaga ordonna à la fille de filer, de chauffer le poêle et de tout préparer, puis s'en alla. Voilà que la fille s'affaira autour du poêle et pleura amèrement. Les souris accoururent et lui dirent : «Fillette, fillette, pourquoi pleures-tu». Donne-nous de la bouillie; nous te le demandons gentiment». Elle leur donna de la bouillie. «Et maintenant – dirent-elles – enroule le fil sur les fuseaux». La baba-jaga rentra : «Voyons – dit-elle – as-tu tout fait?» La fille avait tout préparé. «Alors, maintenant emmène-moi au bain». La jaga fit des compliments à la fille et lui donna différents vêtements. La jaga s'en alla de nouveau et donna à la fille des tâches encore

plus difficiles. Celle-ci se mit de nouveau à pleurer. Les souris accoururent : «Pourquoi pleures-tu, jolie fille? – demandèrent-elles. – Donne-nous de la bouillie; nous te le demandons gentiment». Elle leur donna de la bouillie et elles lui apprirent de nouveau comment faire. La baba-jaga revenue fit des compliments à la fille et lui donna encore plus de vêtements... Cependant la marâtre envoya son mari voir si sa fille vivait toujours.

L'homme partit, arriva et vit que sa fille était devenue très, très riche. La jaga n'était pas à la maison, et il emmena sa fille avec lui. Ils arrivèrent dans leur village et le chien sur le perron aboya : «Ouah! Ouah! On ramène la dame, on ramène la dame!» La marâtre accourut avec un rouleau à pâtisserie pour frapper le chien. «Tu mens, – dit-elle – dis plutôt : les os cliquettent dans le panier!» Mais le chien continua à répéter la même chose. Le père et sa fille arrivèrent. Alors la marâtre envoya son mari emmener sa fille à elle aussi là-bas. L'homme l'emmena.

Voici que la baba-jaga donna du travail à la fille, puis partit. La fille en fut toute dépitée et pleura. Les souris accoururent : «Fille, fille! pourquoi pleures-tu?» Mais elle ne les laissa pas parler et se mit à les frapper avec le rouleau à pâtisserie; elle s'amusa ainsi avec elles et ne fit pas son travail. La jaga rentra et se fâcha. La chose se reproduisit une seconde fois, alors la jaga brisa la fille en morceaux et mit ses os dans un panier. Voilà que la mère envoya son mari chercher sa fille. Le père partit et ramena seulement des os. Il arriva dans le village et le chien à nouveau aboya sur le perron : «Ouah! Ouah! On ramène des os dans le panier!» La marâtre accourut avec le rouleau à pâtisserie : «Tu mens, – dit-elle – dis plutôt : on ramène la dame!» Mais le chien dit toujours : «Ouah, Ouah! Les os cliquettent dans le panier!» Le mari arriva : sa femme hurla! Voici le conte, et pour moi un pot de beurre.

Ce récit, qui correspond au conte-type 480 (*Les Fées*), sur lequel nous reviendrons plus loin, est très répandu en France où, bien souvent, il sert d'introduction, entre autres, à l'histoire bien connue de *Cendrillon*, comme on le verra par la suite.

### 3. LE «MOTIF SÉMANTIQUE» COMME FORME LIBRE

Tout au long du précédent paragraphe, nous avons observé que les «figures» prises en compte peuvent entretenir entre elles un premier type de rapport, d'ordre narratif et relativement stable (quitte à ce que l'on y enregistre quelques menues variations sémantiques : l'homme ou la femme peuvent aller acheter ce que les filles demandent; les objets demandés peuvent être eux aussi différents tout en se situant dans un certain champ sémantique donné, en l'occurrence l'habillement, etc.) : on peut considérer qu'il s'agit là d'un schéma narratif

relevant de pratiques sociales codées, bref de la «socio-sémiotique».

Cela dit, il est un autre type de rapport possible entre des ensembles de figures récurrents, sur lequel nous voudrions attirer maintenant l'attention. À la différence du «filage», de l'«habillement» ou du «coffre», où chacune des figures constitutives occupe une position narrative précise (sujet de l'action, sujet bénéficiaire, objet produit, moyens mis en œuvre, etc.), il est des figures, associées constamment les unes aux autres, formant donc ainsi un «lieu commun», qui semblent néanmoins indépendantes de leur position respective dans le récit.

Dans les contes merveilleux d'expression française, on relève, par exemple, la récurrence de deux ensembles de figures, respectivement «noix»/«noisette»/«amande»/et «soleil»/«lune»/«étoiles». Reprenons ici le début de la version de *Cendrillon* (recueillie dans les Pyrénées) présentée plus haut :

... Petit Cendron était demeurée près de l'âtre. Elle ouvrit sa noix. Elle fut aussitôt revêtue d'une robe couleur des étoiles, avec chaussures, coiffure et bijoux assortis, et elle fut transportée aussitôt à l'église [...]  
Ses deux sœurs parties, Petit Cendron ouvrit son amande. Elle apparut à la messe avec une toilette couleur de lune [...]  
Ce jour-là [...] Petit Cendron ouvrit sa noisette. Elle apparut avec un vêtement de soleil.

De ces extraits, nous pouvons rapprocher un fragment d'une version (héraultaise) de *La recherche de l'époux disparu* (conte-type 425) où il nous est dit :

... Au bout de quinze ans, la femme ne voyait pas revenir son mari et elle s'en inquiétait.  
Elle alla trouver la lune pour lui demander où était son mari.  
– Il va se marier avec une autre, lui dit la lune. Mais voici une amande. Va et écrase-la sur le portail de l'église quand la noce passera.  
La femme prit l'amande et alla trouver le vent qui lui dit :  
–Voici une noix. Va et écrase-la sur le portail de l'église quand la noce passera.  
La femme prit la noix et alla trouver le soleil.  
– Voici une noisette. Va et écrase-la sur le portail de l'église quand la noce passera.  
(De l'amande est sortie «une très belle robe»; de la noix, «il en sortit une robe cent fois plus belle que la première», de la noix, «une robe mille fois plus belle qu'aucune robe dans le monde»).

Du point de vue narratif, on voit ici que les trois figures de la «noix», de la «noisette» et de l'«amande» jouent essentiellement un rôle d'objet, à titre de contenant et ce aussi bien dans la version de *Cendrillon* que dans celle de *La recherche de l'époux disparu*.

En revanche, le «soleil», la «lune» et les «étoiles» (ou le «vent») sont parfois liés à l'objet donné (tant dans la version pyrénéenne de *Cendrillon* que dans la version canadienne de *Barbe-bleue*, que nous avons citée plus haut, en mettant en exergue les figures caractéristiques); elles peuvent aussi prendre la place du sujet de l'action, en tant que donateur, comme on vient de le constater dans la variante que nous venons de proposer de *La recherche de l'époux disparu*.

Ailleurs, dans une version génoise de *La petite fille qui cherche ses frères* (conte-type 451), on note que le «soleil» – associé indirectement aux «étoiles» – est en position de sujet bénéficiaire, tandis que l'héroïne prend la place vacante du sujet de l'action :

Après avoir cherché longtemps, [la fille] rencontra sur un petit pont une femme qui se berçait dans une coquille de noisette. Elle s'approche d'elle.

– Voisine, belle voisine, ne sauriez-vous me dire ce que sont devenus mes frères qui sont grands et gros comme une ville? [...]

– De tes frères, je ne puis rien te dire; mais adresse-toi à mon compère le *Soleil* : lui qui va partout saura bien te dire quelque chose. D'ailleurs, voilà un sac de noisettes, elles te serviront sous peu.

(L'héroïne est accueillie au palais du *Soleil* par une jeune fille «habillée de blanc» à qui elle remet le sac de noisettes; elle reçoit alors l'assurance de n'être point dévorée par le Soleil comme il devrait normalement advenir).

Vers le soir, le *Soleil* retourna et tout le palais parut s'incendier; les perles et l'or brillaient comme des *étoiles* [...]. Le *Soleil* se mit à table avec sa compagne, il mangea et but, et puis se reposa. Alors sa compagne lui dit :

– Voici des noisettes qu'envoie ta commère, en veux-tu?

– J'ai bien mangé, mais si elles sont belles...

Elle apporta le sac de noisettes et il les mangea toutes. Alors sa compagne lui dit :

– Ne mangerais-tu pas encore quelque chose?

– Non [...].

La jeune fille est appelée et le *Soleil* lui fit raconter son histoire. Attendri [...].

Autrement dit, ces figures du «soleil», de la «lune» et des «étoiles» peuvent occuper n'importe quelle position narrative : sujet opérateur, sujet bénéficiaire ou objet donné, car ce qui les unit est d'un autre ordre.

L'analyse comparative révèle également que si les figures de la «noix», de la «noisette» et de l'«amande» sont exploitées à titre d'acteur (au sens large) comme objet du «don», elles peuvent également, à titre de contenant, jouer un rôle spatial.

Citons par exemple ce passage d'une version des *Trois oranges* (conte-type 408), où l'«œuf» (substitué en l'occurrence à l'«amande»), la «noix» et la «noisette»

servent à la spatialisation du donateur et de son faire (et non plus comme ci-dessus dans les versions de *Cendrillon* et de *La recherche de l'époux disparu*, où les mêmes figures contiennent les objets donnés) :

Ce fut en vain que, pendant plusieurs jours, il chercha quelqu'un qui pût lui indiquer où se trouvaient les trois belles oranges. Il finit par trouver une petite femme qui se berçait dans une coque d'œuf et qui lui dit [...].

Écoutant les conseils de la petite femme, il se remit en voyage [...]. À bout de forces, il arriva à un certain endroit où se trouvait une autre petite femme qui se berçait dans une coquille de noix et qui lui dit [...].

Ayant usé les trois paires de bottes [...], il trouva une troisième petite femme qui se berçait dans une coquille de noisette.

Encore une ou deux observations. Les trois figures, relevant du /céleste/ («soleil», «étoiles», «lune»), peuvent, le cas échéant, servir non seulement comme sujet de l'action, comme sujet bénéficiaire ou comme objet (c'est-à-dire, dans ces cas, comme «acteur»), mais aussi bien comme «espace» (lorsque, dans les contes merveilleux, l'héroïne circule dans l'univers céleste), ce que confirme à sa façon, et dans un tout autre univers de discours, ce passage du Nouveau Testament : «Un grand signe apparut dans le ciel : une femme vêtue du *soleil*, la *lune* sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze *étoiles*» (Apocalypse, chap. 12, verset 1), voire comme «temps» : ainsi dans telle version bretonne de *La fiancée substituée* (conte-type 403) où la jeune fille doit affronter les «Danseurs de nuit» par un «beau clair de *lune*».

Bien entendu, des variations sémantiques peuvent intervenir ici ou là. On a vu ci-dessus la substitution de l'«œuf» à l'«amande»; ailleurs, au lieu de la triade «soleil», «lune» et «étoile», l'on aura : «soleil», «lune» et «vent» (comme dans la version héraultaise de *La recherche de l'époux disparu*, citée plus haut).

En fait l'on remarquera que de telles transformations s'effectuent eu égard à des contraintes sémantiques relativement précises : ainsi, si l'«œuf» est substituable à l'«amande», c'est parce qu'il appartient au même univers du /terrestre/ et, plus spécialement, de la /fécondité/ : lors des baptêmes et mariages, le jet – et la consommation – de noix, de noisettes, d'amandes (sous forme de dragées), etc. est traditionnel et a très exactement ce sens-là. De son côté, le «vent», même s'il prend la place des «étoiles», appartient néanmoins, lui aussi, à l'univers du /céleste/.

On comprendra mieux alors que le «vent» puisse se substituer, ailleurs, aux trois figures du «soleil», de la «lune» et des «étoiles», mais, à ce moment-là, l'autre triade «noix», «noisette», «amande» sera respectée. Citons, par exemple, cet extrait d'une version pyrénéenne de *La recherche de l'époux disparu* :



Juste avant son départ [celui de l'héroïne, Éléonore, en quête de son mari], la mère du *Vent de Cers* lui remit une noix [...].

Mais avant son départ, la mère du *Vent d'Autan* lui donna une noisette [...].

Éléonore partit avec le *vent glacé* (Vent du Nord), mais auparavant la vieille femme lui avait fait présent d'une amande [...].

La pauvre femme brisa la *noix* à elle confiée par la mère de *Vent de Cers* : il en sortit une robe somptueuse qu'elle revêtit et vite elle se présenta au palais afin de parler à son roi [...].

Ce n'était pas le moment de se décourager. Éléonore brisa alors la noisette à elle donnée par la mère du *Vent marin*. Elle tenait une robe bien plus belle que celle trouvée la veille dans la *noix* [...].

Elle se retira pour ouvrir l'amande offerte par la mère du *Vent du Nord*, elle en retira une robe si belle que l'imagination peut avec peine la concevoir, la merveille des merveilles.

Nous pourrions ainsi poursuivre indéfiniment cette «ronde» de motifs, d'ensembles d'unités figuratives relativement constants, non seulement dans la littérature orale mais également dans les pratiques rurales (voire urbaines) traditionnelles.

#### 4. MOTIF ET STRUCTURATION DE L'IMAGINAIRE

Nous avons voulu seulement montrer qu'il existe deux types de motifs. Le premier groupe est de nature, avons-nous dit, «narrative». Un inventaire en a été naguère proposé dans le monumental ouvrage de S. Thompson : *Motif-Index of Folk-Literature : a Classification of Narrative Elements in Folktales, Ballads, Myths, Fables, Medieval Romances, Exempla, Fabliaux, Jest-Books and Local Legends* (Indiana University Press, 1975). Le sixième tome – le plus gros – de cet ouvrage est constitué d'ailleurs par un index (de cet énorme *Motif-Index of Folk-Literature*).

Et l'on se doute que cette collecte, arrêtée voici une vingtaine d'années, pourrait s'élargir bien encore, dans la mesure où elle vise à l'universalité. Car il s'agit là, en effet, d'une sorte d'immense réserve de «lieux communs», de clichés habituellement stéréotypés (articulés selon des schémas narratifs, de caractère donc «syntagmatique») dans une culture donnée, et qui sont exploitables non seulement d'ailleurs dans les récits, les textes et les images, mais aussi bien dans les pratiques sociales, rituelles, religieuses, magiques, scientifiques, etc.

L'autre forme de motifs qu'il nous a été donné d'étudier est de nature proprement «sémantique», et nous avons dit, à leur propos, qu'ils avaient une «forme libre» : ils nous semblent relever, en effet, d'un tout autre type d'organisation, que l'on pourrait rapporter sans aucun doute à ce que l'on appelle traditionnellement

l'imaginaire (individuel et social), dans la mesure où ils manifestent au moins une catégorisation du monde, indépendante du contexte narratif en jeu.

Il s'agirait ici aussi d'un énorme stock de figures, réparties en une multitude de groupes et de sous-groupes (à l'intérieur d'une culture donnée), hiérarchiquement ordonnés, selon des rapports d'affinité et d'opposition, jouant simultanément sur la ressemblance et la différence, qui s'appellent les unes les autres, et que l'éducation, l'enseignement, les relations familiales et sociales nous ont appris d'abord à reconnaître, puis à manipuler peu à peu dans nos propres discours, nos propres manières de faire, nos comportements quotidiens. Il s'agit ainsi des liens, de caractère «paradigmatique», que ces figures entretiennent mutuellement.

Reproduisons ici intégralement, malgré sa longueur, une version des *Fées* (conte-type 480-480 B), enregistrée dans le Lyonnais :

Il y avait une femme qui avait deux filles, l'une jolie, l'autre laide. La jolie était fort désagréable, désobéissante, boudeuse. La laide, au contraire, était obéissante, aimable, bonne envers tout le monde. Malgré ses bonnes qualités, sa mère ne l'aimait pas, elle lui faisait faire tout l'ouvrage. La jolie, au contraire, elle ne faisait rien et sa mère l'aimait beaucoup.

Un jour, la bonne fille fut chercher de l'eau, elle rencontra la Sainte Vierge qui lui dit :

– Ne voudrais-tu pas me pouiller<sup>8</sup>?

– Très volontiers, répondit la petite.

En la pouillant, la Sainte Vierge lui demanda ce qu'elle trouvait :

– Je trouve des louis d'or, répondit la petite.

– Tiens, lui dit la Sainte Vierge en lui donnant une boîte, je te recommande bien d'ouvrir cette boîte en entrant chez vous.

La petite fut fidèle à ce conseil et, en ouvrant la boîte, elle devint jolie, jolie comme le jour, en sorte qu'elle fut plus jolie que sa sœur. Celle-ci fut jalouse et dit à sa mère qu'elle aussi voulait aller chercher de l'eau.

– Je veux bien, lui dit sa mère, qui était aussi jalouse de la beauté de sa plus grande fille.

La petite fut à l'eau, elle rencontra, comme sa sœur, la Sainte Vierge qui lui demanda aussi si elle voulait la pouiller.

– Tout de même! répond la petite d'un air grogneur. La Sainte Vierge lui demanda aussi ce qu'elle trouvait.

– Je trouve des poux et des puces, répond la petite.

– Tiens, lui dit la Sainte Vierge, voilà une boîte que tu ouvriras avant d'entrer dans ta maison.

La petite le fit et, en ouvrant la boîte, elle devint laide à faire peur.

La mère en fut affligée et continua de maltraiter sa plus grande et de protéger la plus jeune qui était laide alors.



Au bout de quelques jours, le père envoya sa plus grande petite vers le moulin; elle y fut, toujours avec sa même soumission, mais en pleurant, car elle avait peur. Avant d'y arriver, elle rencontre la Sainte Vierge qui lui demande :

– Où vas-tu, ma petite?

– Je vais vers le moulin et j'ai bien peur.

– Tiens, je te donne un pain blanc et une chienne et tu auras soin en mangeant le pain d'en donner à la chienne autant que tu en mangeras.

La petite, toujours docile aux conseils de la Sainte Vierge, en donnait plus qu'elle n'en mangeait.

Quant il vint à la minuit quelqu'un vint frapper à la porte, ce fut le démon. La petite demande à la chienne ce qu'elle doit dire :

– Demande-lui ce qu'il veut.

Le démon répondit :

– Ouvrez-moi.

Alors la petite dit à la chienne :

– Ma petite chienne, que dirons-nous, que ferons-nous?

– Dis-lui d'aller te chercher une robe couleur de vent.

Le démon le fit et il l'apporte.

La petite dit encore :

– Ma petite chienne, que dirons-nous, que ferons-nous?

– Dis-lui d'aller te chercher le plus beau châle et la plus belle paire de souliers qu'il pourra trouver. La petite le lui dit. Le démon y fut et apporte tout ce que la petite avait demandé, il frappe une troisième fois; la petite dit encore à la chienne :

– Ma petite chienne, que dirons-nous, que ferons-nous?

– Dis-lui de prendre un tamis et d'aller passer toute l'eau de la rivière, puis tu lui ouvriras.

La petite le lui dit et le démon se mit à passer de l'eau, plus il en passait, plus il en descendait; en attendant que le démon s'amusait là, le jour venait. Quant il fut jour, la petite prit tout ce que le démon lui avait apporté, la robe, les souliers, le porta vers sa mère; et sa sœur en fut jalouse et dit à sa mère : Ma sœur a toujours tout, je veux, moi aussi, aller coucher vers le moulin.

– Oui, lui dit la mère, tu iras.

Le lendemain, la petite part pour aller vers le moulin, elle trouve la Sainte Vierge qui lui demande où elle va.

– Vous le voyez bien, où je vais, dit la petite d'un ton grogneur. Je vais vers le moulin.

– Tu n'as pas peur? dit la Sainte Vierge.

– J'ai bien peur un peu.

– Tiens, dit la Sainte Vierge, je te donne ma chienne qui te défendra de la peur et voici un pain blanc. Tu auras soin, quand tu le mangeras, d'en donner à ma chienne autant que tu en mangeras.

Mais la petite, qui était gourmande, le mangea presque tout sans en donner à la chienne; elle lui en donna qu'un petit morceau.

Quand il vint à la minuit, le démon vint frapper à la porte. La petite dit à la chienne :

– Ma petite chienne, que dirons-nous, que ferons-nous?

La chienne lui dit :

– Dis-lui d'ouvrir.

La petite le fit, le démon entre et l'emporte. Et les parents n'eurent que celle qu'ils n'aimaient pas.

Ce texte nous propose d'abord une forme narrative donnée qui correspond globalement à la morale traditionnelle, souvent mise en exergue dans les contes populaires, selon laquelle «les bons sont récompensés et les méchants punis». C'est très exactement, on le voit, un récit tout à fait comparable à celui de la *Baba-jaga*, reproduit plus haut : tous deux présentent la même «moralité», le même «lieu commun» au niveau conceptuel. On remarque d'ailleurs que la «Sainte Vierge» y remplace la «baba-jaga» (sorte de grand-mère plus ou moins «sorcière»), la «chienne» se substitue aux «souris», etc.

Ceci dit, cette version lyonnaise met en jeu des oppositions de types bien différents. En premier lieu, celles qui ne sont pas spécifiques à ce récit des *Fées*. Traditionnellement, il est admis – selon un autre «lieu commun», d'ordre conceptuel (ou «thématique») – que le «joli» sur le plan esthétique et le «bon» au niveau éthique doivent aller de pair (cf. : «C'est pas joli, joli, ce que tu viens de faire», dit-on à un enfant qui s'est mal comporté); le même lien est corrélativement posé entre le «laid» et le «méchant».

Et l'on comprend que la première partie du récit commence par rétablir un état postulé comme normal : la «laide» qui est «bonne» doit nécessairement devenir «jolie», alors que celle qui est «jolie» et «méchante» au début ne peut qu'être condamnée à la «laideur». Le conteur commence ainsi par associer la beauté à la bonté, la laideur à la méchanceté.

Il peut alors passer, dans un second temps, à une autre transformation située à un niveau pragmatique où les services rendus seront amplement récompensés, tandis que le mauvais caractère et le méchant comportement seront punis.

Notons, au passage, l'excès qui est de mise dans ce conte-type, mais que l'on retrouve très souvent ailleurs. V. Propp, le grand folkloriste russe, établissait – entre autres caractéristiques du conte merveilleux – une opposition fondamentale entre le «manque» initial et la «liquidation du manque» finale : en réalité, la plupart du temps, il y a un très large «surplus» (qu'il soit positif, ici dans le cas de la première fille, ou négatif, avec la seconde).

Le «manque» n'est pas alors seulement comblé, il y a même «surabondance» (comme, par exemple, dans le récit évangélique de la multiplication des pains). Tout se passe comme si le sujet, du fait même de son parcours, se trouvait transformé lui-même, qualifié pour ainsi dire, en plus ou en moins, dans son être : l'on ne saurait ainsi

s'étonner que l'état final atteint garde en mémoire les difficultés surmontées et comporte de ce fait, comme à titre de sanction (positive ou négative, selon les récits), un «accroissement de l'être».

Cette remarque faite, revenons à notre version lyonnaise des *Fées* qui présente aussi un second type d'oppositions, d'ordre figuratif celui-là, qui ne se retrouve pas nécessairement dans d'autres récits apparentés, mais que l'on rencontre dans beaucoup de contes-types très différents et qui relève d'un type d'organisation, non plus narratif, mais proprement sémantique, plus précisément, avons-nous dit, «paradigmatique». Notons au préalable que ces oppositions portent aussi bien sur les acteurs que sur les espaces et les temps.

En l'occurrence, on remarquera d'abord une opposition entre le «jour» (dont relève la rencontre avec la «Sainte Vierge») et la «nuit» (où apparaît le «démon»), alors que dans la *Baba-jaga* c'est le «village» (associé à la vie) qui est opposé à la «forêt» (lieu de la mort, la baba-jaga étant un ersatz de la déesse qui règne sur l'empire des morts : d'où l'importance des «os») : par où nous sommes dans une autre organisation culturelle de l'imaginaire.

Par ailleurs, dans la version française, le «jour» est lié explicitement à la beauté : «elle devint jolie, jolie comme le jour», comme la nuit l'est – de manière sous-entendue – à la laideur, en tout cas à la «peur». De même le «blanc» est apparenté au «jour» («un pain blanc») comme le «noir» ne peut l'être qu'à la «(mi)nuit». Signalons à ce propos que dans d'autres versions françaises de ce conte (voir ci-après *Le sabaton de verre*), la marâtre donne à la première fille du «pain noir» qui devient «blanc» au moment du partage, tandis que le «pain blanc», donné à la cadette, se transformera corrélativement en «pain noir».

On notera également, dans notre présent texte, une forte opposition entre l' /aquatique/ – dont l'«eau» (du «moulin», de la «rivière») qui est liée contextuellement à la «nuit» et au «diable» (contraint «à passer de l'eau») – et tout ce qui relève de l'ordre du /céleste/ avec non seulement la «robe couleur de vent», mais aussi avec la mention du «Quand il fut jour, la petite prit tout ce que le démon lui avait apporté...» qui marque la fin du pouvoir du «démon», lié à la «nuit».

Ailleurs, dans d'autres variantes de ce conte-type, la première fille est récompensée en recevant au front une «étoile» (de l'ordre du /céleste/), tandis que sa sœur se retrouve avec une «queue d'âne» ou des «oreilles d'âne», ou bien elle ne parle plus et ne peut que «braire comme un âne» (l'«âne» étant traditionnellement, en France, associé à l' /aquatique/). Dans sa version, C. Perrault, on le sait, fait que de la bouche de l'héroïne sort une «pierre précieuse» (ersatz de l'«étoile», du /céleste/, du /haut/, du /lumineux/), tandis que sa sœur crachera «un serpent ou un crapaud» (de l'ordre du /chthonien/, de l' /aquatique/, du /bas/, du /sombre/).

À titre d'ultime illustration, n'hésitons pas à reproduire une autre version<sup>9</sup> des *Fées*, qui a comme particularité de servir de «motif introductif» à l'histoire de Cendrillon et où le jeu des oppositions entre figures est particulièrement significatif, spécialement entre l'«étoile» et l'«âne» (auquel, traditionnellement, sont associés les «poux», et aussi les «cendres» : d'où la parenté sémantique de «Cendrillon» et de «Peau d'âne»), entre également le «pont» (renvoyant à l' /aquatique/) et le «en l'air» ou la «montagne» (associés au /céleste/), ou entre le «blanc» et le «noir».

Une fois, il y avait dans un pays de *montagne* une famille qui avait deux filles; et de ces deux filles il y en avait une qu'on l'aimait beaucoup plus que l'autre. Celle qu'on aimait le plus, on l'appelait la Jolie et l'autre on l'appelait la Laide. Et pendant la semaine, on envoyait garder la Jolie et le dimanche, on envoyait garder la Laide et on lui donnait du travail.

Voilà qu'un jour que c'était celle qu'on appelait la Laide qui gardait, il lui apparut une dame qui lui dit :

– Viens ici vers moi, ma petite.

Et quand elle fut tout près d'elle, elle lui dit :

– Viens encore plus près, ma petite.

Mais elle lui répondit :

– J'ai pas le temps, j'ai de la laine à filer, j'ai du bois à couper pour faire un fagot et j'ai mon troupeau à garder.

– Oh! va, viens et tu diras : «Bâton, garde; rouet, file; bois, coupe-toi; hache, coupe; et corde, attache le bois!»

Et tout ça se mit en mouvement et tout le travail fut fait en un clin d'œil. Alors la bonne dame dit :

– Donne moi de ton manger, ma petite.

– Oh, ma bonne dame, je vous en donnerais bien, mais c'est du pain noir, et c'est trop mauvais pour vous.

– Oh! va, donne-moi-z-en, j'en mangerai bien, je mangerai bien ce que tu manges. Alors elle ouvrit son panier et au lieu d'être du pain noir, ce fut du pain blanc avec beaucoup de pitance. La bonne dame en goûta, c'était pas pour l'histoire d'en manger; et quand ils [sic] eurent mangé, la bonne dame lui dit :

– Peigne-moi, ma petite.

Et la petite se mit à la peigner.

– Et que me trouves-tu ma petite?

– De l'or et de l'argent, ma belle dame.

– Eh bien! que de l'or et de l'argent te viennent, ma petite fille.

Et de suite ses habits, ses cheveux, tout fut argenté.

Et avant de la quitter, elle lui dit :

– Quand tu seras *sur le pont, en bas*, avant d'arriver au village, regarde *en l'air*.

Et elle quitta la jeune fille comme ça. Et le soir, la jeune fille, en rentrant ses bêtes, en passant *sur le pont*, elle regarda *en l'air* et il lui tombe une belle étoile au front. Quand elle rentra dans le village, la

marâtre était sur la porte; elle se mit à crier :  
– Notre homme, notre homme, viens voir notre Laide!

Au même instant, elle va pour lui arracher l'étoile, mais ce fut en vain. Au plus il voulait l'enlever, au plus elle était belle.

Le lendemain, elle envoya garder celle qu'on appelait la Jolie. Elle lui remplit son panier de pain blanc et de bonne pitance; elle ne lui donna aucun travail, que son troupeau à garder.

Et quand elle fut dans la montagne, à peu près à la même heure, la dame lui apparut.

– Viens ici avec moi, ma petite, lui dit-elle.

Enfin elle s'approcha d'elle.

– Donne moi de ton manger, lui dit-elle.

– Il est trop bon pour toi.

Enfin la bonne dame ne dit rien. Alors la petite elle ouvre son panier pour manger et ce fut du pain noir sans pitance. Quand elle eut mangé, la bonne dame lui dit :

– Peigne-moi, ma petite,

Elle se mit à la peigner.

– Que me trouves-tu, ma petite?

– Des poux et des puces, vieille salope!

– Que poux et puces vous viennent, ma petite.

À l'instant, elle fut pleine de poux et de puces. Avant de la quitter, elle lui dit :

– Quans vous serez sur le pont de Serreine, vous regarderez en l'air.

Et elle la quitta. Alors, le soir, en rentrant, en passant sur le pont, elle regarde en l'air. À l'instant, il lui tombe une queue d'âne qui se plante à son front. En arrivant chez elle, sa mère l'attendait sur la porte; elle dit :

– Notre homme, notre homme, viens voir notre Jolie!

On la fait rentrer pour que les gens la voient pas.

On se met pour lui couper la queue d'âne, mais au plus on la coupait pour l'arracher, au plus elle devenait longue; elle lui arrivait aux pieds. On lui mit un voile pour la cacher, qui la couvrait toute, des pieds à la tête.

Voilà que le dimanche d'après, il fallait aller à la messe. On avait préparé la Jolie pour y aller et celle qu'on appelait la Laide pour qu'elle n'y aille pas. On avait semé un plat de lentilles dans la maison pour l'occuper, afin qu'elle n'aille pas à la messe. Quand ils furent tous partis, la bonne dame de la montagne rentra.

– Venez, ma petite fille, qu'on va à la messe.

– Eh! ma bonne dame, regardez ce qu'on m'a fait pour que je n'y aille pas. Et puis, je n'ai pas d'habits ni de souliers.

– Eh bien, découvrez vite votre marmite, ma petite, et dites «Balai, balaie la maison», et «Lentilles, lentillettes, venez toutes dans la marmite».

Et à l'instant même tout fut fait. Et la bonne dame

sortit d'un paquet des beaux habits, une belle robe, une belle coiffure et des beaux souliers en verre.

Elle lui aida vite à s'habiller et elles s'en allèrent à la messe. Et juste un moment avant que les gens sortent de la messe, elle sortit pour venir tout préparer, pour que le dîner soit prêt avant que ses parents arrivent.

Elle sortit de l'église en courant et elle perdit un soulier. En sortant, le fils du roi le trouva et il cria :

*Qui chaussera ce sabaton*

*Sera ma mi-i-ie.*

Toutes les filles du pays se précipitèrent pour chausser ce petit soulier, mais aucune son pied ne pouvait y rentrer dedans. Voilà que la mère de la Queue d'âne amène la sienne. Elle avait beau lui serrer le pied, les lui couper, plus elle les coupait, plus ils grossissaient, impossible d'y rentrer dedans!

Et la bonne dame, en cachette, amena celle de l'étoile et de suite elle chaussa le soulier. Le fils du roi dit :

– J'avais dit «Qui chaussera ce sabaton sera ma mie», eh bien, je l'épouserai.

On fit donc les préparatifs de la noce. Et le jour du mariage il y allèrent tous, mais celle qui s'appelait la Jolie, avec sa queue d'âne et ses poux et ses puces, fut la risée de tous les invités de la noce.

N'allons pas plus loin dans nos observations sur ce conte-type, d'autant plus qu'il existe une infinité de variantes faisant appel à bien d'autres configurations (où nous voyons autant de «lieux communs»). Notons seulement que ce genre d'oppositions permet de situer les éléments figuratifs les uns par rapport aux autres dans l'organisation de l'imaginaire (individuel ou collectif).

Pour nous, en effet, l'imaginaire n'est pas un stock anarchique de figures données, mais il est sous-tendu par une organisation logique, cohérente : un véritable «code figuratif», propre à une culture donnée. Ce qui fait que des pans entiers – correspondant à autant de configurations, socialement admises et jouant le rôle de «lieux communs» – puissent se déplacer d'un récit à un autre, sous les formes les plus diverses.

C'est pourquoi, pour un folkloriste, *a fortiori* pour un «sémioticien», il n'y a pas toujours très loin des contes merveilleux traditionnels – auxquels nous venons de faire allusion – aux publicités télévisuelles; et ce ne sont pas les «séries» américaines proposées aux enfants, sous forme de feuilletons ou de films «vidéo» qui pourraient nous contredire. La figurativité a certes quelque peu changé quant à la constitution des configurations en jeu, mais les archétypes figuratifs sont toujours présents, car ils semblent pouvoir relever de formes plus ou moins universelles, ou, en tout cas, largement généralisées.

- 
1. Pour notre approche du motif, on pourra se référer à notre ouvrage : *Le Conte populaire : poétique et mythologie*, Paris, PUF, 1986.
  2. Il nous a été naguère signalé par F. Thurlemann qui nous a d'ailleurs fourni aimablement, lui-même, tout un dossier sur le sujet.  
Cf. F. Thurlemann, «La fonction de l'admiration dans l'esthétique du XVIII<sup>e</sup> siècle : à propos de la «Charité romaine» dans *La Manne de Poussin*», *Actes Sémiotiques-Documents*, II, 11, 1980, 40 p.
  3. Voir J. Courtés, *déjà cité*.
  4. Les références des contes-types que nous donnerons ici sont évidemment celles proposées par le catalogue internationalement reconnu d'Aarne-Thompson.
  5. Les mots soulignés ou en italique le sont à dessein : nous en verrons plus loin toute l'importance.
  6. À dessein, nous mettons en exergue au passage les figures du «soleil», de la «lune» et des «étoiles», sur lesquelles nous reviendrons plus loin.
  7. Il est extrait des *Contes russes* d'Afanassiev (sur lesquels a travaillé V. Propp), éd. Maisonneuve et Larose, 1978, tr. d'Edina Bozoki, p. 14-16.
  8. S'enlever mutuellement les poux était, aux XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, une forme de service. Et l'opération s'accompagnait, sur le plan verbal, d'un dialogue jouant sur l'antiphrase. À la question traditionnellement posée («Que me trouves-tu, ma petite?»), il était poli de répondre par exemple : «Je trouve or et argent»; inversement, la grossièreté consistait à désigner la réalité : «Je trouve poux, puces, lentes et gales».
  9. Cette version, recueillie dans les Hautes-Alpes (ce qui rend compte de l'opposition du «haut» et du «bas»), a été contée à Clémence d'Ambel, en août 1952, par François Armand, 66 ans, aveugle depuis une vingtaine d'années, ancien cultivateur.

# LA PRATIQUE DU RÉCIT DE VOYAGE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE : entre le lieu commun et l'originalité

PIERRE RAJOTTE

Le récit de voyage est un genre où règne le lieu commun. Au XIX<sup>e</sup> siècle en particulier, alors que la mode romantique confère aux voyages en Orient, en Italie et en Espagne une actualité renouvelée, bon nombre de récits de voyage se constituent autant dans la perception de la réalité concrète que dans la lecture des récits de voyage antérieurs. On aurait tort cependant de croire que tous les voyageurs se conforment passivement aux poncifs des guides et récits antérieurs, puisque l'époque à laquelle ils écrivent prône l'originalité individuelle. Plusieurs d'entre eux ont donc été amenés à moduler leur attitude vis-à-vis des idées reçues. La présente étude vise précisément à décrire cette tension entre la fidélité à une tradition littéraire et le mépris du lieu commun qui caractérise la pratique du récit de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle.

Travel literature is a genre dominated by the commonplace. The XIX century provides particularly fine examples of this: while trips to the Orient, Italy and Spain were enjoying new popularity under the influence of the romantic movement, the accounts of many travellers depended as much on perceptions of concrete realities as on knowledge of earlier travel writings. It would be wrong, however, to believe that all travel writers unquestioningly adopted the clichés found in previous guidebooks and narratives, for the tendency of the period was towards originality. A number of travel writers adopted new attitudes towards accepted ideas. The aim of this study is to describe the tension between loyalty to literary tradition and contempt for the commonplace which characterizes travel writing in the XIX century.

Le récit de voyage est un genre où règne le lieu commun : «non seulement les ouvrages précédents peuvent servir de guide au voyageur, estime Pierre Brunel, mais encore le récit de voyage nouveau s'enrichit de leur substance»<sup>1</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle en particulier, alors que la mode romantique confère aux voyages en Orient, en Italie, en Espagne et en Normandie une actualité renouvelée, bon nombre de récits se constituent autant dans la perception de la «réalité» concrète que dans la lecture des relations de voyage antérieures. À la limite, précise François Moureau, leur fonction est réduite à «prouver que la réalité est conforme à l'érudition qu'on en a»<sup>2</sup>.

On aurait tort cependant de croire que tous les voyageurs se conforment passivement aux poncifs des guides et récits de voyage antérieurs. Certes, leurs récits se situent dans une tradition, d'où le recours aux *topoi*, mais l'époque à laquelle ils écrivent prône l'originalité individuelle. Rappelons, en effet, que dans la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle la valeur des œuvres est déterminée en grande partie en fonction de leur originalité. En proie à la crainte de la répétition et au désir d'écrire une œuvre singulière et unique, certains écrivains-voyageurs ont donc été amenés à moduler leur attitude vis-à-vis des idées reçues.

La présente étude vise précisément à décrire cette tension entre la fidélité à une tradition littéraire et le mépris du lieu commun dans le domaine littéraire qui

caractérise le genre du récit de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle. À partir de dix-sept récits canadiens-français publiés entre 1847 et 1900, nous avons tenté, en tenant compte de la particularité d'une écriture qui s'enracine dans la «réalité perçue», de cerner les systèmes de représentation auxquels ils font appel. Que signifie faire référence à l'Italie, à l'Espagne, à l'Orient,... dans ces récits de voyage? Quelle représentation de ces pays est prise en compte? Celle du «référént naturel», «extra-textuel» et observable, qui demeure, quoi qu'on en dise, «informé aux deux plans de l'expression et du contenu»<sup>3</sup>, ou celle du «référént culturel», de la réalité livresque et du lieu commun, c'est-à-dire de l'image qui surgit dans l'esprit d'un lettré du XIX<sup>e</sup> siècle lorsque le mot «Italie» par exemple est prononcé? Dans cette perspective, l'on notera que ce qui est en jeu n'est pas tellement la réalité en soi, mais la dialectique entre l'observation du référent et le travail d'écriture qui le transforme en une réalité non seulement sélective, mais aussi pensée, interprétée, rêvée, désirée, bref sujette à diverses métamorphoses : conceptualisation, idéologisation, poétisation, cristallisation des rêves et des désirs...

## RÉCIT DE VOYAGE ET LIEUX COMMUNS

Si la parenté entre le voyage et l'écriture a toujours été plus ou moins ressentie – que l'on songe aux voyages romains de Rabelais et de Montaigne –, il est certain que c'est à l'époque romantique qu'elle s'est le mieux



manifestée<sup>4</sup>. Comme le mentionne Roland Le Huenen, le voyageur romantique «sait lui que le réel ne se dit pas, et que le seul moyen d'en parler est de recourir aux procédures et aux systèmes de représentation. [Il] ne saurait oublier qu'il est aussi écrivain»<sup>5</sup>. Rattachés à une forte tradition littéraire, qui en fait de véritables ponts aux ânes, plusieurs récits de voyage de cette époque ne peuvent guère prétendre à l'originalité de la découverte d'une *terra incognita*, puisque l'Italie, l'Orient ou la France se transmettent comme des phares et des biens communs de génération en génération. Ces destinations ont suscité tant de relations de voyage, inspiré tant d'œuvres littéraires que les nouveaux voyageurs ne peuvent les aborder sans avoir déjà en tête une géographie mythique. De cette production abondante découle nécessairement un consensus autour de certains lieux communs, de certaines représentations idéales. Aussi l'entreprise consiste-t-elle bien souvent, pour les voyageurs, à aller vérifier l'existence de ces fragments qui garantissent la réalité de leurs connaissances et le fondement de leur culture.

Les nombreux voyageurs canadiens-français<sup>6</sup> qui, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, parcourent le monde et livrent leurs récits à la postérité ne font pas exception à la règle. Pour d'aucuns, un récit de voyage en Italie est l'occasion de rappeler leur appartenance à une culture littéraire commune. À cela, rien d'étonnant quand on songe à la signification de l'Italie à l'époque, une signification héritée de toute une tradition culturelle qui voyait en Rome le fondement des grandes civilisations et la patrie des arts et des lettres. Au dire de Laurent-Olivier David : «Un voyage en Grèce et en Italie est le rêve constant des beaux génies, des grandes imaginations» parce que «ces deux pays furent la patrie des Lettres et des Arts, la patrie des Homère, des Démosthène, des Virgile et des Cicéron». «On croit y entendre, ajoute-t-il, l'écho de leurs grandes voix; leurs pensées sublimes semblent dormir sur les ruines séculaires, amoncelées autour de leurs tombeaux. On va en quelque sorte les éveiller»<sup>7</sup>.

En fait, la vision de l'Italie qu'entretiennent les voyageurs canadiens est largement tributaire de la formation humaniste qu'ils reçoivent dans les collèges classiques, une formation essentiellement imprégnée par la littérature latine et la culture antique. L'inscription du littéraire dans le texte, qui se veut une façon de partager une culture avec ses pairs, les incite alors à multiplier les allusions à cette culture, à se recueillir sur les lieux célébrés par les auteurs et par la mythologie antiques. Le séjour de Napoléon Bourassa en Italie, par exemple, est l'occasion de visiter, livre en main, les lieux rendus célèbres par Virgile. Sa manière de voir le pays lui est dictée par le Cygne de Mantoue, et il écrit :

Celui qui a lu les *Églogues* de Virgile et qui connaît la Mythologie des Anciens, retrouve tout cela dans l'habillement et la vie des montagnards Calabrois. Leur costume simplifié a été évidemment le type

des Dieux de la campagne. [...] Du reste, il [le montagnard] ne diffère en rien dans son esprit et son caractère des bergers de Tityre, Corydon, ou Alexis, chantés par le Poète de Mantoue.<sup>8</sup>

En abordant la ville de Cumes, Bourassa ne cherche pas tant à la décrire telle qu'elle s'offre à son regard qu'à rappeler les hauts faits dont elle fut le site. L'expérience du voyageur cède le pas à ses connaissances livresques et la réalité observée à une allusion littéraire connue des lettrés de l'époque :

L'histoire et Virgile donnent la plus haute idée de cette ville, la plus antique de l'Italie et qui jouait encore un rôle important dans le Moyen-Âge. Le Poète de Mantoue fait aborder son héros [Énée] près de ses murs. On le suit au temple d'Apollon où il alla prier les Dieux de lui être favorables. Les ruines de ce temple sont là; on accompagne le chef Troyen à l'autel de la fameuse Sibylle, qui est auprès. On trouve sur ses traces : «La forêt de l'Averne avec ses lacs immondes». (p. 312-313)

Ainsi le voyage se double d'un itinéraire symbolique où se donne à lire le pouvoir des signes. Les ruines et les lieux visités perdent leur réalité objectale, pour devenir des signes, des traces, des indices susceptibles de permettre une lecture du monde par le truchement des livres. Plus loin, Bourassa prend Cicéron à témoin pour affirmer que le pauvre village de Pozzuoli ne ressemble en rien à l'opulente Puteola d'autrefois. Puis, c'est de nouveau Virgile qui le guide à la Solfatara. Pour un lecteur de l'*Énéide*, ce lieu, décrit par Bourassa, représente bien autre chose qu'un simple cratère :

Enfin, on arrive avec Énée jusqu'à l'entrée du Tartare, qui est sans doute la Solfatara ou quelque cratère éteint, qui existait du temps de Virgile; on désigne même sous le nom de Champs Élysées, une plaine qui avoisine ces lieux. Le sixième chant de l'*Énéide* a été évidemment composé sur ces merveilleuses données de la Nature». (p. 313)

À l'instar de Bourassa, l'avocat Louis Ricard trouve dans les auteurs antiques de véritables cicérones : «Tout l'aspect du pays est étranger, on se sent dans un autre monde, dans un monde qu'on n'a connu que par la description des poètes de l'Antiquité qui ont tout à la fois dans leurs peintures, tant d'imagination et tant d'exactitude»<sup>9</sup>. Il ne regarde pas la ville de Côme pour elle-même, mais pour ce que sa mémoire livresque lui en rappelle. En se détournant de la scène naturelle, le geste descriptif invite le lecteur à la reconnaissance des textes qui constituent sa mémoire et sa formation littéraire :

Je voulais y deviner l'endroit où Plin le naturaliste s'était fait coucher près du rivage de la mer, sur un drap étendu qui devait lui servir de linceul. Car, dit Plin le jeune, «lorsque la lumière reparut, trois

jours après le dernier soleil qui avait lui pour mon oncle, on retrouva son corps entier, sans blessure; son attitude était celle du sommeil plutôt que celle de la mort». (p. 55)

Cet étalage d'érudition, de citations ou d'allusions qui sont passées dans la culture des lettrés est une constante des récits de voyage en Italie<sup>10</sup>. Y sont convoqués les auteurs de l'Antiquité, bien sûr, mais aussi des poètes de la Renaissance et même des écrivains contemporains. Louis Ricard retrouve dans chaque lieu le souvenir d'une œuvre littéraire et les voyageurs illustres qui l'ont précédé : Chateaubriand, Lamartine, Madame de Staël. En outre, comme la plupart des voyageurs de l'époque, il tend à s'insérer dans la tradition immuable en corroborant la plupart des *topoi*, du cliché météorologique du «ciel bleu d'Italie» à l'arrivée mémorable à Rome sous le soleil ou au clair de lune, de la visite des ruines du Colisée à l'escalade du Vésuve, etc. Cette dimension mythique de l'Italie apparaît avec évidence quand on songe à ce «type» pittoresque qu'est le brigand italien. Véritable curiosité ethnographique en train de disparaître, les brigands appartiennent au patrimoine historique de l'Italie. À l'instar de la Rome antique toutefois, ils ont été transformés en attraction touristique et en mode poétique. «La littérature même des récits de voyage, note Marie-Noëlle Montfort, s'en est emparé et a fait d'eux des héros mythiques et romanesques, des *topoi* que l'on rencontre plus souvent dans les relations de voyage que sur les grands chemins»<sup>11</sup>. Chateaubriand, Stendhal et Dumas, pour ne nommer que ceux-là, y font allusion dans leurs récits de voyage en Italie. Louis Ricard et Napoléon Bourassa<sup>12</sup> ne font pas exception à la règle et rapportent plusieurs légendes populaires. Pour l'un comme pour l'autre, les brigands offrent des perspectives romanesques intéressantes, même si ni l'un ni l'autre n'en rencontre aucun, pas même au cours de la traversée réputée dangereuse des Marais Pontins. En fait, contrairement à Chateaubriand, à Stendhal et à Dumas qui dénoncent le mythe – «on nous a volé nos voleurs»<sup>13</sup>, écrit Dumas, déçu de ce que les voleurs se rencontrent rarement à l'état naturel –, les voyageurs canadiens tendent à le réactiver. Leur désir de ressusciter l'Italie révolue est si grand qu'ils préfèrent poursuivre les ombres des brigands plutôt que d'enregistrer les progrès de l'histoire.

## ENTRE LE LIEU COMMUN ET L'ORIGINALITÉ

On aurait tort cependant de croire que tous les voyageurs se conforment passivement aux poncifs des guides et récits de voyage antérieurs. Le *topos*, dans l'emploi qu'ils en font, occupe une situation complexe et paradoxale. Comme le montrent Ruth Amossy et Elisheva Rosen<sup>14</sup>, le XIX<sup>e</sup> siècle opère un tournant important dans la réception des poncifs. Après la Révolution française qui a modifié les structures sociales, éliminé l'intangible et immobile monarchie en même temps que la figure d'une autorité unique, la littérature ne

peut plus s'exercer dans les mêmes conditions. Dans la société hiérarchique de l'Ancien Régime, la rhétorique elle-même reproduisait le schéma politique et social en fixant le modèle à imiter, en décrétant que seule pouvait être admise la conformité au style noble dont les règles, permanentes, avaient été dûment énoncées. Mais avec l'avènement d'une société égalitaire, les modèles sont évacués, les discours se multiplient et, en coexistant, se relativisent mutuellement. Il n'y a plus d'autorité nivelant l'expression et tout un chacun, voulant affirmer son indépendance et sa différence, recherche l'originalité de l'expression subjective. On s'oppose ainsi à l'assujettissement au modèle du *topos*, tandis que s'affirme un nouvel objectif, l'invention originale. Non moins que les poètes ou les romanciers, les auteurs de récits de voyage – qui sont bien souvent les mêmes – ont donc été amenés à mettre en vigueur ce nouvel impératif.

À cet égard, deux solutions s'offrent à eux. La première consiste à déplacer l'accent du référent au narrateur, du voyage au voyageur. Dès lors qu'un référent subjectif, le moi de l'auteur, se substitue au référent objectif, l'Italie, l'Orient, etc., le problème de la répétition et de l'originalité est résolu, puisque l'écriture autobiographique renvoie à un sujet toujours unique. Chateaubriand, par exemple, se trouve tiraillé entre le discours de la tradition, fidèle aux *topoi*, et le discours de la modernité qui valorise l'originalité, affirme l'individu, exprime la subjectivité. Il réussira ce tour de force de concilier les deux en manifestant sa propre subjectivité dans sa libre attitude face au lieu commun. Cette réaction exprimera si parfaitement les besoins de la génération romantique qu'elle fera loi. Désormais, note Marie-Noëlle Montfort, «tous les jeunes voyageurs croiront exprimer leur propre émotion, alors qu'ils ne feront que reproduire le modèle mis en place par Chateaubriand»<sup>15</sup>.

Ainsi, plutôt que de disparaître presque entièrement derrière la description détaillée du pays visité, le moi romantique s'installe dans le cadre du voyage. À la limite, le voyageur privilégie non plus le monde des objets perçus, mais le regard décrivant et ne dissocie pas ses descriptions et ses observations de sa propre subjectivité, qui déforme tout objet perçu du monde extérieur en le passant à travers le prisme du moi. Dépourvu de valeur intrinsèque, le pays visité ne vaut alors que par le retentissement et l'écho qu'il fait naître chez le voyageur. Que ce soit à son arrivée à Naples ou encore en traversant la campagne romaine, Joseph-Sabin Raymond<sup>16</sup>, notamment, semble davantage préoccupé de l'extase qu'il ressent que des lieux qui l'ont mis dans cet état. Certaines de ses descriptions s'achèment progressivement vers l'épanchement et l'analyse des sensations. Faucher de Saint-Maurice, pour sa part, n'ignore pas que la médiation de l'écriture impose une présence subjective, si retranchée soit-elle, et que cette subjectivité, source même de la perception du monde, implique une déformation des choses vues. Il n'hésite d'ailleurs pas à prévenir ses lecteurs: «Je trouve excessivement logique que l'on puisse ne pas s'amuser à

me lire, et mieux encore, ne pas m'aimer une fois que l'on m'a lu, puisque je ne puis placer en tête-à-tête avec mon lecteur que le triste moi, mon seul et unique compagnon de dangers et de voyages»<sup>17</sup>.

La seconde solution vise à mettre en relief précisément le référent, mais en recherchant tout ce qui peut lui donner une valeur singulière, en s'attachant aux détails pittoresques. Puisqu'il est impossible d'adopter, vis-à-vis de l'Italie ou de l'Orient, la démarche exploratrice du voyageur qui découvre une *terra incognita*, tout au moins peut-on introduire un élément de surprise, d'originalité, en contestant les représentations communément admises, en dénonçant certains lieux communs, en les reléguant dans le domaine des croyances illusoire. Ainsi, pour l'abbé Henri-Raymond Casgrain, les «castelles de Tivoli» sont insignifiantes à côté de la chute Montmorency et «doivent bien plus leur réputation aux grands hommes qui les ont immortalisées qu'à leur beauté réelle»<sup>18</sup>. Le lac de Nemi, si vanté par les Anciens, lui apparaît minuscule et le détroit de Messine, le terrible gouffre de Charybde et de Scylla de l'Antiquité, moins redoutable que celui du Cap-aux-Corbeaux entre l'Ile-aux-Coudres et la Baie Saint-Paul (p. 345). «Le fameux Tibre, écrit pour sa part Jules-Paul Tardivel, est une misérable petite rivière qui roule en une eau boueuse, large d'un arpent ou deux. S'il était en Amérique, c'est à peine s'il aurait un nom connu des géographes»<sup>19</sup>. Même remise en question au sujet du type créole pour lequel Faucher de Saint-Maurice n'a, contre toute attente, aucune sympathie :

On a beaucoup écrit et causé sur le type créole; les uns le donnent comme un modèle de beauté parfaite, les autres le citent comme le suprême du goût et de l'élégance. Tous ces romanciers et ces feuilletonnistes ont été plus heureux que moi; car pendant les quatorze mois que j'ai eus à ma disposition pour l'étudier, je ne lui ai rien découvert de toutes ces bonnes qualités.<sup>20</sup>

Faucher de Saint-Maurice n'hésite pas à prendre le contre-pied des *topoi* en ne voyant que laideur là où d'autres admiraient la beauté, en ne ressentant qu'indifférence là où d'autres éprouvaient sympathie et ravissement. Son attitude à l'égard de la Havane demeure à cet égard fort révélatrice :

Une fois dans la ville, on est tout étonné de ne trouver, là où on s'attendait à rencontrer le goût, l'élégance et la propreté si vantés de la race créole, que de lourdes maisons grillées, des rues sales et boueuses, et pas un monument digne d'être mentionné, à part le théâtre Tacon qui, je dois lui rendre cette justice, est peut-être un des plus beaux édifices publics de l'Amérique, du moins c'est ce qu'assure l'auteur des «Monuments modernes du Nouveau-Monde».<sup>21</sup>

En fait, comme la plupart des voyageurs de l'époque, Faucher de Saint-Maurice se trouve tiraillé entre discours

de la tradition et discours de la modernité. Sa réaction au sujet du costume national du Mexique en témoigne bien :

De tout temps, le costume national du Mexique a servi de thème à l'imagination descriptive de ceux qui se sont occupés du pays. Romans, nouvelles, récits de voyage, lettres particulières, il a trouvé le moyen de s'installer partout, et j'avais presque l'intention d'être original en lui fermant ma porte au nez, si un mien ami [...] ne m'eût assuré que ce serait là une lacune irréparable dans ces croquis à heures perdues.<sup>22</sup>

Le récit de l'abbé Léon Gingras, publié en 1847 en deux volumes sous le titre *L'Orient ou Voyage en Égypte, en Arabie, en Terre-Sainte, en Turquie et en Grèce*, se caractérise également par son opposition aux *topoi*. On sait que l'Orient et le Proche-Orient exercent, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, une véritable fascination sur les écrivains. À la suite de Chateaubriand (1806-1807), nombreux sont ceux – Lamartine (1832), Nerval (1843), Flaubert (1849), Renan (1860), Loti (1877), etc. – qui entreprennent un voyage en Orient pour en découvrir tout le mystère. Pourtant ce mystère est bien éventé : Chateaubriand précise, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, que tout a déjà été dit sur le sujet. Il est peut-être exact que tous les éléments géographiques soient déjà connus, mais le projet des voyageurs romantiques est souvent autre : ce qu'ils cherchent dans l'Orient, c'est «le retour aux sources»<sup>23</sup> ou autrement dit aux lieux communs. Comme le note Jean-Claude Berchet :

Le seul moyen de faire revivre Jérusalem dans la conscience, c'est-à-dire dans la mémoire, consiste à lui restituer toute son épaisseur sémantique, qui réside moins, du reste, dans son histoire exacte que dans la totalité des textes qui ont célébré son nom, c'est-à-dire dans une tradition littéraire.<sup>24</sup>

Comme celui de plusieurs auteurs romantiques, le voyage de l'abbé Gingras en 1845 correspond à la réalisation d'un rêve. Il confie à ses lecteurs :

Ce désir [de visiter Rome] n'était pourtant pas le seul qui me préoccupât : j'étais sous l'influence d'un autre encore plus vif. Jérusalem avait brillé à mes yeux. Prendre tôt ou tard mon essor vers l'Orient, pour visiter le sol qui a vu naître, grandir et mourir l'auteur de la vie, fut une nouvelle pensée, qui, depuis, s'attacha à mon existence.<sup>25</sup>

Dans ses grandes lignes, son récit suit le périple des voyages romantiques, centré sur l'axe Athènes, Constantinople, Jérusalem, Le Caire. De plus, il privilégie le pittoresque, la «couleur locale» et certains lieux communs : les Circassiens vendus au Caire comme esclaves, les costumes et le pain arabe, les Coptes, les mosquées et les pyramides, le Sinaï, le Nil et la mer Rouge, les caravanes et les guides, les tracasseries de l'administration et les lettres de recommandation, etc. Mais, au

contraire des romantiques, Gingras tend à rapporter l'expérience vécue dans toute sa trivialité. Il ne s'agit plus du bazar romantique, haut en couleur, chatoyant d'exotisme, mais bien d'éléments décevants et même souvent insignifiants :

Cette capitale [le Caire] est, je le sais, au jugement de certains écrivains qui s'en sont posés les panégyristes, la réalisation du beau idéal [...]. Au risque d'être cependant traité d'esprit prosaïque, je me permettrai de dire ici ma pensée : le Caire m'est bien connu; j'en ai parcouru les bazars, et en ai visité les mosquées, avec autres monuments; mais qu'y ai-je aperçu? sinon l'insignifiance la moins équivoque. J'y ai cherché des grandeurs, et au lieu de grandeurs, je n'y ai aperçu que des petitesse; des beautés, et, au lieu de beautés, je n'y ai découvert que des défauts. La malpropreté de ses mille et une rues est dégoûtante; leur étroitesse, et l'irrégularité des places publiques, choquantes. (p. 244)

Gingras se démarque des romantiques en adoptant une démarche iconoclaste de destruction des idées reçues. Un peu comme Flaubert dans ses notes de voyage en Orient<sup>26</sup>, il se libère de l'enthousiasme romantique du monument, des lieux historiques, des ruines, pour viser une reproduction plus fidèle. Les ruines ne sont plus embellies comme dans la poésie romantique, elles servent plutôt à créer le sentiment d'un gouffre entre le passé et le présent, entre l'imaginaire et la réalité perçue qui marque une déchéance par rapport à la vision livresque. Ainsi, lorsqu'il aperçoit l'île Cérigo, ou «l'ancienne Cythère», il ne peut s'empêcher de noter :

Mais, avouons-le, ces chantres des muses [les poètes], en touchant leur lyre, pour y faire résonner les charmes de ces demeures solitaires, ont plus écouté les instincts du beau idéal, que les lois de la vérité; l'œil y cherche vainement les beautés dont ils les ont couronnées dans leurs œuvres fugitives. (p. 55)

Plus loin encore, il ajoute : «En vain cherchai-je des yeux quelques vestiges de l'ancienne splendeur de cette île; des rochers nus, stériles, furent, avec quelques montagnes, les seuls objets qui fixèrent mes regards» (p. 56). Victime de ses lectures, Gingras constate que certaines représentations relèvent de la plus haute fantaisie.

Certains voyageurs placent ici une vaste muraille, à laquelle ils donnent soixante pieds d'épaisseur sur douze à quinze de hauteur, sur une lieue de circuit; nous la cherchâmes en vain. Il en fut de même de la statue, haute de soixante pieds environ et ayant la tête et le cou d'une femme, avec le corps d'un lion [...]. (p. 157)

Parti à la recherche des *topoi* qui ont aiguillonné son désir de l'Orient, Gingras découvre leur caractère tantôt enchanteur tantôt mensonger. En fait, sa vision

en contraste reflète son inclination religieuse. Le «réel», loin d'être insignifiant, reçoit sa signification du regard que l'on pose sur lui. Gingras y voit partout des confirmations de ses croyances religieuses. En ce sens, l'image du palimpseste est centrale. Il faut recouvrer l'héritage culturel et religieux, mais en écartant l'Islam, en gommant toutes les particularités des pays visités, ou en les taxant de barbarie contre nature. Dans cette perspective, le voyage devient l'occasion d'une représentation, celle de l'authenticité des lieux communs répandus par la religion catholique. Avec l'ouverture des lieux saints, jusqu'en 1868 sous le contrôle turc, nombreux seront les Canadiens qui entreprendront un semblable pèlerinage, en particulier à partir des années 1880, alors que les premiers voyages en groupes seront organisés.

On pourrait multiplier les exemples de ces voyageurs qui s'empressent de remettre en question les lieux communs que se transmettent les générations de voyageurs. Dans son récit de voyage *À travers l'Espagne* qu'il publie en 1889, Adolphe-Basile Routhier n'hésite pas à accuser d'exagération les romanciers et les poètes contemporains. Selon lui, ils «ont trop vanté les Gitanes. Elles ne sont ni belles, ni gracieuses, ni séduisantes; et tout ce que je puis dire de leur chant et de leurs danses, c'est que leurs voix sont criardes et leurs danses curieuses à voir»<sup>27</sup>. La «Carmen» qu'il recherche, la femme fatale laisse plutôt place à une réalité décevante; elle n'est pas à la hauteur du «mirage» ibérique qu'il avait emporté dans ses valises : «Il me semble que les poètes et les romanciers ont fort exagéré la beauté des Andalouses» (p. 129).

On pourrait croire, de la part des voyageurs, à une recherche d'authenticité fondée sur le sentiment que les circonstances paraîtront d'autant plus vraisemblables qu'elles différeront des clichés littéraires. Mais dans les faits, la «réalité» ne peut jamais être restituée telle quelle car, d'une façon ou d'une autre, elle passe par la littérature (le référent culturel) dont elle est à la fois l'émanation et le rejet. Certes, au lieu de se soumettre à une lecture déjà imposée, le voyageur peut réagir contre la tradition pour marquer l'originalité de son récit, mais même en la rejetant, il montre qu'il la connaît et entérine le phénomène de l'intertextualité.

Qui plus est, nous aurions tort de penser qu'il suffit de dénoncer certains lieux communs pour y échapper. On assiste souvent à un changement de perspective au sein d'un même texte. Certains voyageurs résistent en un premier temps au cliché. Mais on s'aperçoit vite que le cliché est tout bonnement différé et qu'une fois les concessions nécessaires faites au réalisme et à l'individualisme, il revient au galop. De plus, les *topoi* que se transmettent les générations de voyageurs coexistent avec des *topoi* plus circonstanciés, des clichés d'époque véhiculés par les modes littéraires. Ainsi les voyageurs qui croient éviter le lieu commun du ciel bleu d'Italie en décrivant des intempéries, rejoignent dans les faits le discours romantique conventionnel, en reproduisant



un autre cliché, celui de la tempête et de l'orage. Se regrimber contre le mythe de la Belle Andalouse n'empêche pas non plus Adolphe-Basile Routhier de reproduire d'autres figures mythiques de l'Espagne : Don Quichotte, Don Juan, Sainte-Thérèse, etc. Il a lu (ou connaît) les évocations, les descriptions de Théophile Gautier, de Mérimée, de Victor Hugo. À de nombreux souvenirs livresques, à des connaissances littéraires, artistiques, théâtrales s'ajoute le flot incessant des «espagnolades», qui contribuent à accréditer auprès d'un large public des images stéréotypées de la culture espagnole. Mais plus encore, l'Espagne qu'il visite exerce la même fonction que celle vers laquelle se ruent les touristes en cette fin de siècle : faire rêver, faire oublier le présent, un certain présent décevant, source de modernisme encore mal accepté, et de menaces, celles venues du Nord. L'exotisme est bien un trait de sensibilité, une attitude mentale et plus encore une vision du monde : la vision de ceux qui, à la suite des romantiques, de leur spleen, de leur «mal du siècle», refusent de voir le monde moderne qu'ils jugent menaçant :

je sais bien que Séville, comme toute l'Espagne d'ailleurs, est très arriérée au point de vue matériel. Mais ne vaut-il pas mieux être lent à progresser matériellement que prompt à descendre vers la décadence morale? (p. 126)

En définitive, il semble bien difficile pour les voyageurs d'échapper au discours du *topos* dans une entreprise qui appartient bien souvent à la tradition et au patrimoine culturel. Certes, l'écriture du récit de voyage dérive d'un *a priori* inéluctable, la présence d'une réalité observée ou «extra-textuelle». La déontologie des voyageurs leur interdit d'inventer de fausses descriptions et tous ont vu aux mêmes endroits les mêmes choses. Mais en dehors de cet impératif, il faut aussi tenir compte de l'attente du lecteur déjà familiarisé par d'autres lectures ou par les idées couramment répandues sur ces pays. Adolphe-Basile Routhier reconnaît que :

un livre sur l'Espagne ne serait pas complet sans une description des courses de taureaux, et cependant, avoue-t-il, je n'ai pas vu ce spectacle; car elles n'ont pas lieu durant l'hiver, et c'est dans cette saison que j'ai visité le pays du Cid. Pour satisfaire la curiosité du lecteur, estime-t-il alors, il ne me reste qu'une ressource : reproduire le récit de quelque voyageur qui a pu être témoin de ces étranges combats. (p. 147)

Les lecteurs de récits de voyage désirent avant tout avoir accès à un «monde réel» à travers une description aussi fidèle que possible. Or le lieu commun ou le cliché, à l'aspect familier car ils sont perçus comme du déjà entendu, répondent parfaitement à cette attente. Ils restaurent l'image d'un monde cohérent et compréhensible, ils donnent l'illusion que seul le «réel» se trouve à l'origine du *topos*, pure émanation des choses vues. Autrement dit, ils contribuent à créer une illusion

référentielle, voire des «effets de réel» qui «concourent à provoquer un effet de sens de réalité»<sup>28</sup>. Qui plus est, ils assurent une meilleure communication entre auteur et lecteur en instaurant un espace commun, en impliquant une intersubjectivité. Pour que le lecteur puisse s'approprier l'espace géographique, il faut en premier lieu faire en sorte que l'espace même de l'écriture lui soit familier. Au demeurant, toute représentation du «réel» passe par des représentations collectives, et à la limite seul est «réel», c'est-à-dire seul a un sens, ce qui est déjà «culturalisé». Dans cette perspective, le voyage devient le lieu d'une célébration rituelle, celle des lieux communs et de l'héritage culturel.

## CONCLUSION

Ouvrage de documentation et d'information plus ou moins érudit du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, le récit de voyage se transforme sous l'influence du romantisme en un appel à l'imagination, à la rêverie et aux émotions plus qu'à la stricte observation. Chateaubriand, en particulier, avec son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, inaugure une manière originale de découvrir des horizons nouveaux. Après lui, nombre de grands écrivains rédigent des écrits de voyage dépourvus de toute visée pratique et destinés à exprimer leurs réactions face aux réalités étrangères. Dès lors, l'art de voyager devient aussi un art d'écrire.

Mais l'écriture du récit de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle n'est pas sans ambiguïté. D'un côté les auteurs cherchent à marquer leur appartenance à une tradition, d'où le recours à des lieux communs, mais de l'autre ils n'ignorent pas que le discours de la modernité prône l'originalité individuelle. Cette tension entre la fidélité à une tradition littéraire et le mépris du lieu commun sous l'angle littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle explique la diversité des attitudes et les hésitations de ces voyageurs qui tantôt refusent les *topoi* – au nom du «réel» ou de l'originalité – tantôt les admettent, quitte à réduire la scène naturelle aux effets pré-codés de la représentation et à réitérer, au second degré, les signes d'appartenance à une filiation.

Contrairement aux voyageurs français toutefois, il faut bien admettre que les voyageurs canadiens optent généralement pour la seconde solution. Très peu prennent vraiment le contre-pied des idées reçues, en ne voyant, comme les frères Goncourt<sup>29</sup> par exemple, que laideur là où les autres admiraient la beauté, en ne ressentant que dégoût là où d'autres éprouvaient tristesse et nostalgie. Très peu également dénoncent, comme Chateaubriand et Stendhal, la disparition de certains éléments constitutifs du mythe de l'Italie : les sigisbées, les brigands. Enfin, très peu tendent, à l'instar des auteurs romantiques, par réaction bien naturelle contre l'Italie ou l'Orient factices, à tenir pour plus «réel» tout ce qui sera perçu comme prosaïque et trivial. La majorité préfère s'en tenir aux modèles légitimés par l'instance didactique et favoriser ainsi un rapport dialogique avec leurs pairs. Leur récit ne cherche pas à dépayser les lecteurs; il les



convie, au contraire, à retrouver leur héritage culturel. En ce sens, la représentation du lieu visité dépend du regard du voyageur et ce regard lui-même, subjectivité mise à part, est déterminé par l'appartenance culturelle et littéraire. Chez les voyageurs canadiens en particulier, elle témoigne d'une intention de marquer leur affiliation au champ littéraire qui demeure à l'époque largement tributaire de l'enseignement classique et de la rhétorique du lieu commun. Peut-être plus qu'un dépaysement spatial, les voyageurs entreprennent dans ces conditions une quête du passé, confrontent leurs rêves et leurs lectures avec la réalité présente. Dans le processus de reconnaissance auquel ils sont conviés, ils font l'expérience de la désillusion, ce qui les incite alors à se tourner vers le passé tel qu'il a été imaginé à travers les livres, à faire appel à l'imagination, à la rêverie et aux réminiscences plus qu'à la stricte observation. Tout se passe comme si le voyage était l'occasion d'une reconnaissance textuelle en même temps que d'une connaissance géographique, la première venant reconforter les voyageurs quand la seconde les désarçonne. Dans le meilleur des cas, certains peuvent réagir contre la tradition, pour marquer l'originalité de leur récit, mais même en la rejetant, ils montrent qu'ils la connaissent et adoptent un système de représentation où prédomine le lieu commun. Dans ces conditions, l'écriture individuelle s'efface devant une parole immémoriale, elle ne fait que témoigner et donner la preuve que la réalité expérimentée est conforme ou non à celle qu'évoquent les poncifs des œuvres littéraires et des récits de voyage antérieurs.

1. P. Brunel, «Préface», *Métamorphoses du récit de voyage*, Paris et Genève, Champion/Slatkine, 1986, p. 8.
2. F. Moureau, «L'imaginaire vrai», *Métamorphoses du récit de voyage*, p. 166.
3. J. Courtés, *Analyse sémiotique du discours. De l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991, p. 53. Courtés précise que selon l'École de Paris, «la «réalité», le «réfèrent» ou le monde «extra-linguistique» est informé (au sens presque philosophique de ce terme) par l'homme qui lui donne un sens grâce au jeu du signifiant et du signifié; ce sens, naturellement, ne coïncide pas nécessairement avec celui que l'on peut retrouver dans la représentation (verbale ou non verbale) du «réel».
4. Voir entre autres : F. C. Amelinck and J. N. Megay (sous la dir.), *Travel, Quest and Pilgrimage as a Literary Theme*, Society of Spanish and Spanish-American Studies, 1978; R. Le Huenen, «Le récit de voyage : l'entrée en littérature», *Études françaises*, vol. XX, n° 1, 1987, p. 45-61; *Le Voyage romantique et ses réécritures*, textes réunis et présentés par C. La Cassagnère, France, Publications de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, 1987; M.-N. Montfort, «Le récit de voyage en Italie au 19<sup>e</sup> siècle. Poétique du récit et mythe d'une écriture», thèse de doctorat, Université Paris VIII, 1985, 440 f.
5. R. Le Huenen, *op. cit.*, p. 55.
6. Voir la bibliographie de J. Hare, *Les Canadiens-français aux quatre coins du monde, une bibliographie commentée des récits de voyage, 1670-1914*, Québec, La Société Historique de Québec, 1964, 215 p.
7. L.-O. David, «Essai sur la littérature nationale», *Écho du cabinet de lecture paroissial*, vol. III, n° 40 (12 octobre 1861), p. 315.
8. N. Bourassa, «Naples et ses environs», *La Littérature canadienne de 1850 à 1860*, Québec, G. et G.E. Desbarats, 1864, p. 305.
9. L. Ricard, «Épisode de voyage. Route de Rome à Naples et ascension du Vésuve», *Écho du cabinet de lecture paroissial*, vol. I, n° 4 (15 février 1859), p. 52.
10. Pour une analyse plus détaillée des récits de voyage en Italie, voir P. Rajotte, «Aux frontières du littéraire : récits de voyageurs canadiens-français au XIX<sup>e</sup> siècle», *Voix et images*, n° 57, 1994.
11. M.-N. Montfort, *op. cit.*, f. 292.
12. N. Bourassa, «Souvenirs de voyage», *Les Soirées canadiennes*, vol. IV, 1864, p. 11-82.
13. A. Dumas, *Le Corricolo*, Paris, Dolin, 1843, p. 291.
14. R. Amossy et E. Rosen, *Les Discours du cliché*, Paris, Sedes CDU, 1982.
15. M.-N. Montfort, *op. cit.*, f. 310.
16. J.-S. Raymond, «Destinées providentielles de Rome» dans *La Revue canadienne*, vol. I, 1864, p. 109-111.
17. N.-H.-É. Faucher de Saint-Maurice, *De Québec à Mexico. Souvenirs de Voyage, de Garnison, de Combat et de Bivouac*, Montréal, Duvernay frères et Dansereau, 1874, p. 196.
18. H.-R. Casgrain, «Lettres de voyage», *La Semaine religieuse de Québec*, vol. IV, 1891-1892, p. 467.
19. J.-P. Tardivel, *Notes de voyage en France, Italie, Espagne, Irlande, Angleterre, Belgique et Hollande*, Montréal, Senécal, 1890, p. 214 et 245.
20. N.-H.-É. Faucher de Saint-Maurice, *op. cit.*, p. 133.
21. *Ibid.*, p. 63-64.
22. *Ibid.*, p. 131-132.
23. Voir entre autres : J.-C. Berchet, *Le Voyage en Orient*, Paris, Laffont, 1985, «introduction».
24. J.-C. Berchet, «L'Autre : Le voyageur et ses doubles : le trouble des identités dans le récit de voyage romantique», *Miroirs de l'altérité et voyages au Proche-Orient*, publiés sous la direction de I. Zinguer, Actes du Colloque international de l'Institut d'Histoire et de Civilisation Françaises de l'Université de Haïfa, Genève, Éditions Slatkine, 1991, p. 154.
25. L. Gingras, *L'Orient ou Voyage en Égypte, en Arabie, en Terre-Sainte, en Turquie et en Grèce*, Québec, Fréchette et Frère, 1847, p. 2.
26. Voir F. C. Amelinck, «La réaction de Flaubert au mythe romantique du voyage en Orient» dans F. C. Amelinck and J. N. Megay (sous la dir.), *op. cit.*, p. 191-200.
27. A. B. Routhier, *À travers l'Espagne. Lettres de voyage*, Québec, A. Côté et cie, 1889, p. 104.
28. J. Courtés, *op. cit.*, p. 55.
29. E. et J. de Goncourt, *L'Italie d'hier. Notes de voyages 1855-1856* dans *Œuvres complètes*, XXV-XXVI, Genève, Slatkine, 1986.

# DOUZE ESQUISSES SUR LES LIEUX COMMUNS

Traduit de l'italien par Eric Landowski

---

PAOLO FABBRİ en collaboration avec  
LUCRECIA ESCUDERO CHAUVEL

Le lieu commun apparaît comme un opérateur de la mémoire propre, mais il peut aussi représenter un opérateur phatique qui permet d'enclencher l'interaction communicative. Le lieu commun est un masque stéréotypé du savoir. Tout comme les motifs folkloriques, les lieux communs tissent entre eux un vaste système de classification de l'univers du vécu quotidien. D'où la possibilité d'organiser syntagmatiquement les lieux communs entre eux. Le lieu commun se prêterait-il à une organisation telle qu'il nous permette lui aussi de nous souvenir de ce que nous ne savions pas encore?

The commonplace appears to be a memory-based operator, but it can also serve as a phatic operator capable of triggering communicative interaction. The commonplace is a stereotyped mask of knowledge. Commonplaces, much like motifs in folklore, are woven into a vast classificatory system for the world of everyday occurrences, a system organized along syntagmatic lines. Would this systematic structuring of the commonplace be such that it allows us to remember what we do not yet know?

## UN THÉÂTRE POUR LA MÉMOIRE

Dans les *théâtres de mémoire* – nous pensons à ceux qui furent dessinés au XVII<sup>e</sup> siècle (et introduits en Chine) par Matteo Maria Ricci –, on dispose spatialement une série d'images de telle manière que le parcours de l'une à l'autre conduise le spectateur à reconstruire après coup à la fois un lieu plein et un discours cohérent. Ainsi conçus, de tels «théâtres» constituaient de véritables «lieux communs».

Le lieu commun, de ce point de vue, apparaît comme un *opérateur de la mémoire* et par conséquent, aussi, de l'oubli. Il est une topique de la mémoire. «Les gens de petite taille sont tous des ambitieux» : excellent exemple de lieu commun, comme principe régulateur de tout un système de comportements. En plus sophistiqué, le lieu commun est un dispositif qui s'organise à l'image même du théâtre de la mémoire.

Mais il existe aussi une *alchimie* des lieux communs. Dans son livre sur le théâtre de la mémoire, l'alchimiste Giulio Camillo soutient que la mémoire n'est pas seulement un système de stockage mais aussi de transformation. Cette observation peut facilement s'appliquer aux lieux communs, en tant que principes de transformation alchimique de notre savoir sur le monde. Le lieu commun est «alchimique» dans la mesure où il contribue à transformer la connaissance.

## LIEU COMMUN ET STUPIDITÉ

Hypothèse qui n'a rien de très hardi, on peut imaginer qu'un homme qui ne dirait jamais que des lieux communs serait vite pris pour un parfait idiot. Ce qui revient à dire qu'il doit y avoir une connexion étroite entre bêtise et lieu commun, ce dernier entendu comme un savoir élaboré «ailleurs» et répété mécaniquement. La stupidité résiderait dans la répétition, antithèse de la création et de l'invention.

Roland Barthes était fasciné par les lieux communs comme cristallisations de la bêtise, comme stéréotypes, mais en même temps comme transformation de la mémoire collective. S'il est une œuvre qui mette précisément ce phénomène en relief, c'est bien le roman de Jerzy Kosinski, *La Présence*, dont le héros, à force de répéter uniquement des lieux communs appris devant la télévision ou au contact de l'univers du jardinage, finit par passer pour un génie. Au-delà de la réflexion sur la répétitivité et la vacuité de la culture de masse, le livre nous montre le lieu commun non seulement comme capable de produire des effets de connaissance sur la dimension proprement cognitive, mais aussi comme un *opérateur phatique* qui permet d'enclencher l'interaction et d'entretenir le flux conversationnel.

Tandis que les cognitivistes tendent à considérer les lieux communs comme des «paquets», des stocks de connaissance acquise, le livre de Kosinski renverse le

problème. Le lieu commun devient allusion, appel à l'autre : il engage le contact et sollicite l'interprétation. Et l'on sait qu'avec cette technique, on peut même devenir président.

#### LE LIEU COMMUN COMME MASQUE

Le lieu commun est un masque – le masque d'un savoir. Il permet à celui qui écoute non pas d'entendre ce que l'autre lui dit au sens littéral, mais plutôt d'inférer ce qu'il veut dire ou ce qu'il veut cacher. «Ah! les femmes sont les femmes...» – «*La vida no es color de rosa...*». Le lieu commun est la plus parfaite des petites machines pour faire entendre ce qu'on ne dit pas ou ce qui ne se dit pas : implications, allusions, collusions, relativement à un savoir qui ne se dévoile jamais. Se présentant comme des *topoi* de la *doxa* quotidienne, les lieux communs sont, mystérieusement et alchimiquement, des lieux de l'allusion. Il est même possible de menacer un homme avec un lieu commun. «Bah! Les hommes ne sont malheureusement que des hommes» : autrement dit, dans la langue du mafieux, «Je te tue».

Le lieu commun, en tant que lieu de transformation de la connaissance, permet aux locuteurs de fixer le cadre de leurs échanges conversationnels. Cette construction est naturellement interactive, en ce que chacun des partenaires peut chercher à produire, en convoquant ses propres lieux communs, un discours qui oblige l'autre à interagir sur le même registre allusif. À la limite, deux vrais espions ne se diront que des lieux communs.

#### LANGUE DE BOIS ET LIEUX COMMUNS

Les lieux communs tendent à s'interdéfinir entre eux, jusqu'à dialoguer à l'intérieur d'une structure fermée. Des codes très puissants permettent des renvois très forts. Greimas notait avec justesse que la science vise à établir des lieux communs. Si, par exemple, dire que «la terre tourne autour du soleil» fait à un certain moment du développement de la connaissance l'effet d'une découverte, une fois que le concept a entièrement pénétré le corps social, le même énoncé ne peut plus en revanche être perçu autrement que comme un lieu commun. Le discours scientifique vise à l'interdéfinition et à la stabilisation. En tant que tel, il finit quelquefois par n'engendrer que de la pure trivialité : ainsi du «lapsus freudien», en son temps authentique instrument explicatif, mais que l'usage a progressivement relégué au rang de banalité. Sans compter que de plus, dans son effort d'interdéfinition, le discours scientifique tend à construire des concepts tautologiques, et par là même se trouve en permanence sous le risque de verser dans la langue de bois.

#### LES LIEUX COMMUNS COMME MOTIFS

D'un autre côté, on pourrait aussi considérer les lieux communs comme de véritables motifs qui donnent naissance à une sorte de vocabulaire au second degré

– un vocabulaire dont il serait d'ailleurs possible de dresser l'index, sur le modèle de celui établi par Aarne et Thompson pour les motifs folkloriques. De fait, tout comme les motifs folkloriques, les lieux communs tissent entre eux un vaste système de classification, une manière de catalogue de la *Lebenswelt*, bref un vrai lexique de l'univers du vécu quotidien.

Bien souvent, il arrive qu'un lieu commun contienne, sous forme plus ou moins condensée, une trame narrative complète. Tantôt elle sera développée en détail, tantôt utilisée simplement comme segment à mettre en séquence dans d'autres micro-récits. Entre autres, les innombrables lieux communs portant sur les défauts supposés (ou les vertus) de divers groupes sociaux montrent bien à quel point ce genre de constructions lexicales en miniature permet le développement de programmes narratifs en expansion. Le lieu commun contient un savoir, non interrogé, qui s'offre alors comme le début ou la fin de la fable à laquelle il donne son sens.

#### LES LIEUX COMMUNS COMME LIEUX

Pourquoi *lieu* commun? Pourquoi le mot «lieu»? Peut-on parler ici d'espaces communs, comme le sont les parcs, les fontaines, les passages publics, à ceci près qu'il s'agirait en l'occurrence d'espaces faits *de langage*, et fabriqués *par le langage*? – Oui, de telles constructions de langage existent, comme voies de passage où tout le monde peut se retrouver et que chacun peut traverser (à moins que ce ne soient elles qui nous traversent). Ceci vaut aussi par rapport à la distribution des espaces de la *maison* : d'un côté le hall d'entrée, des couloirs, divers espaces communs, tel le salon où tout le monde se retrouve, et puis, par ailleurs, les zones privées. Quoi qu'il en soit, il y a toujours place quelque part, dans tout espace «habité», pour un lieu commun possible. Comment se fait-il que les espions se donnent toujours rendez-vous précisément dans ces lieux communs?

Ce genre de rencontre a été analysé de près par Erving Goffman dans ses travaux sur l'interaction stratégique. Je ne sais pas où il veut me retrouver, il ne sait pas non plus où je veux le rencontrer. Sans que nous soyons concertés, le lieu commun devient alors un lieu évident, où finalement nous nous retrouverons sans accord préalable.

Cependant, même à l'intérieur d'un lieu commun, il peut encore se créer un «lieu» privé. Deux serveurs qui se mettent à manger dans un coin du restaurant créent un lieu privé à l'intérieur d'un lieu commun. Comme quoi les lieux communs ne sont pas fixes dans l'espace, mais dynamiques : ils sont créés par des rapports d'interaction. Le lieu commun est une résultante, définie par les comportements qui le circonscrivent.

Comme dans l'espace d'une émission de télévision en direct où le dialogue prend forme dans le cadre de lieux communs aménagés comme tels – modèle de la

table ronde, ou du débat face à des participants alignés en files parallèles, ou encore avec questions posées à un invité assis au centre –, nous pouvons repérer plus généralement une forme de spatialité traitée comme lieu commun, reconnue et pour ainsi dire consommée comme telle.

## GESTUALITÉ ET LIEU COMMUN

Existe-t-il des lieux communs gestuels? Qu'en est-il en particulier de nos gestes quotidiens, ritualisés, réglés par l'usage, commandés par le savoir-vivre ou l'«étiquette»? La gestualité crée à l'évidence des lieux reconnaissables, ou non, comme des lieux communs. Si quelqu'un s'agite devant quelqu'un d'autre et si les deux personnes en question se trouvent, l'une par rapport à l'autre, à une distance «raisonnable», il se crée alors entre elles un espace commun : celui d'une interaction d'un certain type. En revanche, si l'un des participants s'approche davantage de l'autre ou s'il s'en éloigne un peu trop, aussitôt cet espace se rompt et l'interaction du même coup change de régime ou s'interrompt.

Dans le discours des sourds-muets, il est possible d'identifier certains «lieux» gestuels qui définissent le lieu du «je» et celui du «tu». Pointer en direction du ventre ne veut pas dire «je». Pour dire «je», il faut indiquer son cœur. Où l'on voit que pour parler de soi, il importe de se situer à une certaine *hauteur*. À défaut de quoi, l'objet dénoté ne serait plus le *moi*, mais la faim, ou le mal d'estomac. Il existe en somme un espace pronominal, définissable comme «lieu commun».

De même, s'il s'agit de parler de quelqu'un d'autre, ce ne pourra pas être en indiquant son genou : on s'en doute, c'est là aussi l'espace qui va de la tête au centre de la poitrine qui est seul pertinent. Les sourds-muets savent construire la troisième personne. Pour cela, ils ont créé conventionnellement un lieu commun tel qu'en gesticulant on ne dise plus ni «je» ni «tu», mais plutôt «on dit» ou «ça parle». Il est donc possible de fixer par la gestualité des équivalents pronominaux capables de générer aussi bien des lieux communs subjectifs (comme dans le cas du couple je/tu) que des lieux communs impersonnels – des lieux d'impersonnalité.

Les lieux communs sont ceux que les relations entre sujets délimitent comme tels, en organisant un ensemble de composantes figuratives situées dans le temps et dans l'espace.

## HIÉRARCHIE ET DYNAMISME DES LIEUX COMMUNS

Prenons la série des lieux communs qui traitent de la filiation, comme par exemple «Tel père, tel fils». Ces expressions sont dynamiques, non seulement parce qu'elles permettent de construire une série – toute une gamme – de considérations sur le même thème, mais aussi parce qu'elles admettent la réversibilité interne et,

de plus, parce qu'elles invitent à un jeu sans fin d'emboîtements entre le général et le particulier.

D'où, notamment, la possibilité d'organiser syntagmatiquement les lieux communs entre eux. À la phrase de Voltaire, «Les politiques ne sont utiles que s'ils sont nécessaires», une réponse est toujours possible : «Les politiques ne sont nécessaires que s'ils sont inutiles». Une telle possibilité de manipulation, une telle réversibilité de certains lieux communs ouvre la voie à de nouveaux effets de connaissance. Le lieu commun apparaît donc – par opposition à l'idée d'une structure stable et figée – comme une construction dynamique qui permet toutes sortes de permutations. Les lieux communs, tout comme les mots, peuvent s'encastrent les uns dans les autres, s'opposer, se contredire.

L'horlogerie du lieu commun contient aussi un autre mécanisme, qui a pour ressort la hiérarchisation. À la base des lieux communs sur la filiation, on trouve une logique dont le fonctionnement renvoie à un grand motif générique qui est à peu près le suivant : toute situation est en elle-même porteuse de conséquences nécessaires, rien ne s'improvise, l'univers est déterminé. Comme la structure des fables, faite d'encastremens hiérarchisés, celle des lieux communs se compose... de grands lieux communs à caractère général, qui en encadrent d'autres, plus particuliers. Certains récits ne sont tout au plus que des lieux communs dilatés.

Proust termine *Un amour de Swann* en faisant prononcer à son personnage un de ces «grands» lieux communs : «Au fond, elle ne me plaisait même pas, ce n'était pas mon type». En ce cas, et ceci est très fréquent dans certaines cultures non occidentales, le lieu commun se trouve utilisé à titre de *preuve*. Dans certains villages africains, on gagne une cause au tribunal en trouvant le proverbe juste. Dans la culture paysanne argentine, les vers de Martin Fierro ont encore aujourd'hui la même valeur probatoire.

## LIEUX COMMUNS ET CONTEXTUALISATION

Nous avons vu que les lieux communs peuvent parfois – souvent – être tautologiques. N'apportant alors aucune connaissance nouvelle, ils fonctionnent plutôt comme principes de vérification. Cependant, utilisé par deux personnes dotées de statuts, de compétences ou de pouvoirs différents, le même lieu commun acquerra *ipso facto* des valeurs distinctes ou opposées. La formule «Les pauvres seront toujours des pauvres», prononcée par un pauvre, exprime une certaine philosophie : amertume, clairvoyance, capacité d'auto-analyse, révolte; prononcée par un riche, tout cela devient au contraire cynisme, froideur, pur constat. Convoqué pragmatiquement dans des circonstances sociales distinctes, un lieu commun donné dit par conséquent tantôt blanc tantôt noir : reconnaissance fataliste de la façon dont va le monde, ou réaffirmation et légitimation des barrières sociales.



## LIEUX COMMUNS ET FIGURATIVISATION

Les lieux communs sont-ils figuratifs? À partir de quel moment la surcharge de figurativité fait-elle disparaître le lieu commun? Indifféremment applicable à tous les cas particuliers, un lieu commun est par nature abstrait. On peut dire : «Les Écossais sont avarés»; par contre un lieu commun du type «Mr MacDouglas est avaré» ne serait pas pensable. Dans l'alchimie du lieu commun intervient une règle de dosage de la figurativité : passé un certain seuil, le lieu commun s'évanouit.

Il est clair que la plus grande partie des lieux communs se manifestent sous la forme de phrases toutes faites. Le «saut de caille» (*«il salto della quaglia»*) est une formule issue du langage de la chasse, où elle désigne un brusque changement de position du gibier. Actuellement, elle est utilisée à propos des hommes politiques qui changent de camp en fonction des opportunités. Pourtant, des variantes du genre «un beau saut de caille» ou «les sauts de la caille» sont impensables.

Les formules toutes faites ne sont pas modifiables. On ne peut pas les mettre au pluriel ou les faire passer au singulier, changer le masculin pour le féminin ou l'inverse. Il s'agit là de concrétions linguistiques résistantes, de briques réfractaires à l'adjectivation, à la déclinaison et, en général, à toute manipulation grammaticale. Inconjugables et indéclinables, les lieux communs résistent imperturbablement aux assauts de la grammaire.

## LIEUX COMMUNS ET SAVOIR POPULAIRE

Apparemment, le caractère pratique du lieu commun tient pour une bonne part au fait qu'il condense un savoir populaire partagé, dans une large mesure, par la communauté linguistique qui l'utilise. Ce type de savoir, où un condensé de notions relatives à la vie quotidienne se mêle à des compétences qui sont plutôt de l'ordre du savoir-faire, a vocation à être convoqué pour conclure les conversations, pour trancher dans les procès, pour décider en toutes choses de la vérité. Le lieu commun se structure comme un savoir véritable.

Le «commérage» est, parmi d'autres, une pratique qui se fonde sur la problématique du lieu commun. Synthèses de ce savoir populaire, les histoires passe-partout qui s'y racontent – celle, par exemple, de cette dame «qui a trouvé un serpent caché sous un plant de yucca» –, sont par excellence faites pour favoriser la circulation des on-dit. Cas exceptionnels et impensables, mais précisément pensés comme pour mettre à l'épreuve le savoir populaire et qui finissent toujours par confirmer les lieux communs. Ceux-ci deviennent alors autant de

points d'ancrage propres à stabiliser les flux de la vie quotidienne.

## UNE POÉTIQUE DU LIEU COMMUN

La langue chinoise est réputée pour l'extrême souplesse de ses structures syntaxiques. D'un autre côté, cette langue est celle d'un pays où, au dire des voyageurs et de quelques spécialistes, prédomine la «faveur», comme effet de sens. Pourquoi? Peut-être parce que du moment où l'indétermination, la neutralisation (autre thème qui fascinait Barthes), prévues par le système, ne permettent dans telles ou telles conditions particulières de suspendre le sens – de dire «je ne suis pas ceci, mais pas non plus cela» –, alors tout peut arriver.

De là, sans doute, l'émergence d'une esthétique du négatif, de l'alibi, du neutre. À partir d'un terme neutre, tous les termes complexes que l'on veut sont possibles et toute chose peut aussi être ou devenir son contraire. Ainsi, un principe d'imprévisibilité et de créativité paraît s'affirmer, à l'opposé du principe de classification et d'ordonnement du monde dont il était question plus haut.

Youri Lotman, qui s'était beaucoup préoccupé du problème de la mémoire, soulignait que si d'un côté, selon la perspective la plus courante, la mémoire est conçue comme un stock de connaissances réactivables et que l'on peut toujours retrouver intactes, d'un autre côté, dans l'hypothèse d'une mémoire créative, les éléments mémorisés ne peuvent être qu'en continuelle transformation : on ne les rapporte jamais du voyage mémoriel sans quelque chose en moins, ou en plus, que ce qu'ils étaient au départ.

À la différence du lieu commun, le discours poétique est organisé de telle manière qu'à chacune de ses énonciations nous pouvons y capter une signification renouvelée, comme dans le si célèbre *«A rose is a rose»*. La qualité même du texte poétique tient à ce qu'il s'organise de façon à nous promettre indéfiniment d'en savoir plus.

Théâtre de la mémoire, organisation hiérarchique et dynamique, figurativisation, programmation narrative, tout cela trouve alors son unité alchimique dans une structure interne telle qu'en se souvenant, on se souvient non seulement de ce que l'on sait, mais même d'un peu plus. Le lieu commun se prêterait-il à une organisation – poétique – telle qu'il nous permette lui aussi de nous souvenir de ce que nous ne savions pas encore? Le lieu commun, non plus mémoire de ce que l'on a su (et même de ce dont on ne savait pas qu'on le savait), mais mémoire de ce dont on ne s'était jamais encore souvenu – mémoire au futur.



ARTICLES  
HORS DOSSIER

# LA SCRIPTIBILITÉ

## VUE DE PROFIL

---

GHISLAIN BOURQUE

Nous avons déjà fait état ailleurs d'une aptitude particulière du texte à se laisser lire, à se faire comprendre; bref de la lisibilité du texte. Par un retour sur les termes, en faveur desquels le travail s'est d'abord développé, la réflexion se prolonge ici d'une manière tout organique vers les facteurs, conditions et coefficients dont dépend, cette fois, la scriptibilité. Non moins définie en tant qu'aptitude, cette dernière court au-devant de la fiction factuelle ou virtuelle pour la déterminer en texte. Ce sont ces débats, tout autant de fiction que d'argumentation, dont le présent article se propose de rendre compte.

Having already discussed elsewhere readability, the particular aptitude of texts to facilitate reading and comprehension, we want now to turn our attention to scriptibility, and its factors, conditions and coefficients. This scriptibility precedes fiction, factual or virtual, and determine its textual form. It is these latest debates, founded as much in fiction as in argumentation, which this article seeks to describe.

En considérant l'écriture comme une activité par laquelle des signes se présentent selon un arrangement réglé de caractères, activité qui engage la compétence d'un sujet en regard de la disponibilité d'un langage, la scriptibilité pourra être définie comme l'aptitude du texte à se laisser écrire, à ordonner l'apparition de son écriture.

Ne pouvant, comme l'écriture, être considérée comme une pratique, la scriptibilité doit plutôt être identifiée à une faculté détenue par le texte qui, virtuelle, rend l'écriture possible. Cette faculté, qu'il faut comprendre comme un ensemble de dispositions (paramètres, opérations, structures) rendant l'écriture possible jusqu'au texte, emprunte des avenues sujettes à discrimination :

- avenue de scription : selon laquelle l'écriture est une simple affaire de reproduction (copie, rapport, témoignage, enregistrement, etc.);
- avenue de trans-scription : selon laquelle l'écriture est inscrite dans une activité de composition;

c'est-à-dire «trans-scriptrice» parce que traversant et dépassant la scription. En l'occurrence, il s'agit d'une écriture qui explore et exploite les mécanismes langagiers susceptibles de générer de la connaissance. Ainsi, selon les paramètres, opérations et structures adoptés, le travail de transcription adoptera l'un ou l'autre des registres suivants : poétique, légal, argumentatif, encyclopédique, didactique, expressif, incitatif, etc.

En conséquence, dans l'axe de la scription, on dira d'un texte qu'il est scriptible parce que reproductible, alors que dans l'axe de la trans-scription on le dira scriptible parce que constructible.

La scriptibilité doit être comprise comme la «faisabilité» d'un texte, l'arrangement d'écriture qui le fait apparaître. Elle est en quelque sorte la caution nécessaire à une virtuelle performance. Encore ici, toutefois, pour ne pas qu'elle s'empêtre, il nous faut, quant à la performance, assigner à l'écriture deux essentielles affinités : d'un côté se présente la capacité d'écriture et de l'autre la compétence d'écriture. Soit deux propriétés qui distribuent de part et d'autre de la scriptibilité les efforts d'écriture. (Voir le tableau à la page suivante.)

### I. LES FACTEURS DE SCRIPTIBILITÉ

Pris en tant qu'éléments constitutifs, soit d'un produit (le texte), soit d'une pratique (l'écriture), les facteurs de scriptibilité sont identifiables à deux composantes spécifiques :

- le texte, d'une part, rattaché virtuellement ou factuellement à un programme d'écriture;
- le scripteur, d'autre part, relié virtuellement ou factuellement à une compétence d'écriture.

De l'une à l'autre de ces composantes, un rapport de force qui tantôt favorise le scripteur, tantôt donne

<p><i>Capacité d'écriture</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Propriété d'un scripteur à reproduire, noter par écrit une quantité variable d'informations.</li> <li>• Noter en plus grande quantité et plus rapidement témoignera de l'accroissement de ladite capacité.</li> <li>• La capacité d'écriture commande la maîtrise d'opérations récurrentes : fidélité de reproduction, sélection d'informations, application appropriée d'un mode correcteur de traitement de texte...</li> <li>• Référant à une activité au sein de laquelle il est question de faire correspondre un écrit à un autre sous l'angle de la reproduction, la capacité d'écriture tire son credo de l'exercice de scription.</li> </ul>	<p><i>Compétence d'écriture</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Aptitude d'un scripteur à construire, structurer par écrit une quantité variable d'informations.</li> <li>• Approfondir un écrit, faire apparaître de nouvelles connaissances rendent compte d'un développement de la compétence.</li> <li>• La compétence d'écriture exige un engagement marqué du côté d'un programme opératoire apte à générer de la connaissance, à développer des habiletés. L'exploration et l'exploitation réglées de faits langagiers attisent l'accroissement de la compétence.</li> <li>• Renvoyant à une activité où il est question de faire apparaître un écrit, de le faire se démarquer d'un autre, sous l'angle de la production, la compétence d'écriture se veut le pur produit d'un travail de transcription.</li> </ul>
--	--

l'avantage au texte, prévaut. Des compétences échues au scripteur (en raison de ses connaissances et de son habileté) combinées à une science conférée au texte (en raison du niveau de programme d'écriture le motivant) dictent une série de rapports dotant la scriptibilité d'une conjoncture variable de travail.

### 1. *Scripteur > Texte*

Sans démesure affichée, mais logé dans le registre du trop facilement accessible, le premier rapport postule une compétence de scripteur dépassant les exigences du texte. À cause d'un programme d'écriture trop limité, le scripteur présente une maîtrise aisée des mécanismes inscrits dans le programme. Évoluant en terrain connu (on pourrait tout autant dire en «terrain reconnu», puisqu'il s'agit essentiellement d'un texte qu'il sait déjà pratiquer), le scripteur s'en remet à son savoir-faire pour s'acquitter de sa tâche. Se prêtant au jeu d'une écriture machinalement étalée, il s'applique au texte par voie de condescendance.

Les exemples que l'on peut porter au compte de ce premier rapport sont, ici comme ailleurs, circonstanciels. En ce sens qu'ils varient en raison de la compétence de l'un et des exigences de l'autre. Associés à une question de niveau de pratique, on peut avancer que tous ces exemples sont en tout ou en partie transportables :

- a) traduction d'un texte dans une langue seconde;
- b) rédaction d'une lettre d'affaires;
- c) composition d'un sonnet;
- d) etc.

Toutes circonstances de travail qui se situent, à un moment ou à un autre de son apprentissage, en deçà des compétences du scripteur... laissant la scriptibilité plonger dans une atmosphère de suffisante retenue.

### 2. *Scripteur < Texte*

Renversement de situation, ce deuxième rapport signale une compétence de scripteur moins experte que le programme d'écriture proposé. En résulte une sorte de désorientation de celui qui écrit, en ceci qu'il ne peut tout à fait référer à ce qu'il sait déjà pour accomplir sa tâche d'écriture. Évoluant sur un terrain qu'il ne connaît que partiellement, ou pas du tout, le scripteur se voit dans l'obligation de faire ce qu'il ne sait pas encore, ni de connaissances ni d'habiletés.

Bien qu'encore ici sans démesure, c'est-à-dire demeurant dans le registre de l'accessible, le texte échappe en partie au prévisible. Objet d'une épreuve nouvelle, il place le scripteur dans un parcours d'apprentissage dont il ne peut d'avance ni maîtriser le développement, ni fixer la fin. Si bien que celui-ci doit, pour se tirer d'embarras, accepter le rôle d'apprenti, se persuadant que c'est par le travail qu'il acquerra de nouvelles compétences, lesquelles finiront par rendre scriptible ce qui, au départ, échappait à son expertise.

À ce titre, les exemples annoncés lors du premier rapport (traduction d'un texte en langue seconde, rédaction d'une lettre d'affaires, composition d'un sonnet) peuvent ici encore être convoqués. Car, selon la compétence acquise, ce qui se montre scriptible pour l'un peut ne pas l'être pour l'autre, la scriptibilité se révélant par nature relative à la compétence du sujet aux prises avec un programme d'écriture...

### 3. *Scripteur = Texte*

Sans perte ni profit, ce troisième type de rapport implique une compétence de scripteur tenue à égalité avec les exigences d'un programme d'écriture. La marge de manœuvre du scripteur est pour ainsi dire nulle; il écrit

à l'intérieur de ses limites, maintenant sa compétence à hauteur des exigences du programme. Le scripteur fait ce que, dans l'état provisoire de ses connaissances et de ses habiletés, il sait faire; ce en quoi il est aguerri. C'est là une situation qui se présente avec une certaine fréquence en milieu scolaire (où l'enseignant tente de proposer ce qui est à la portée des élèves), et qui apparaît de façon régulière chez le scripteur enclin à déterminer lui-même son programme d'écriture. En cette circonstance, en effet, il arrive que ses envies coïncident très étroitement avec ses compétences.

Ne sachant pas toujours se déséquilibrer pour construire un texte qui au départ reste indéfini, le scripteur profite d'un équilibre de circonstance pour tenir compte des connaissances et des habiletés fraîchement acquises et développées.

Des exemples seraient à imaginer, parce que plus identifiables, dans le cadre scolaire. Diverses leçons, d'abord prenant appui sur un apprentissage de lecture, exigeraient, ensuite, une conversion au niveau de l'écriture.

- Repérant un mécanisme particulier d'écriture (prenons la rime) dans un texte, les apprentis-scripteurs auront pour tâche d'en tirer profit dans leur propre texte.

À l'instar de toute règle versificatoire, cela pourra se faire aussi selon l'accord du participe passé, ou en vertu de contraintes lipogrammatiques, ou avec l'obligation de rendre son texte publicitaire, etc.

#### 4. *Scripteur* × *Texte*

Le cas de ce dernier type de rapport – lequel au demeurant en regroupe plusieurs et de tous ordres – se trouve construit sur la base d'une inadéquation. Ici, la démesure dans le rapport des forces en présence court jusqu'à l'inaccessible.

D'un côté, le programme d'écriture, à cause des exigences trop ou trop peu poussées qu'il commande, peut rebuter le scripteur. Traduire un texte dont la langue est totalement inconnue apparaîtra, chez lui, comme une épreuve insurmontable. D'un autre côté, la négligence du scripteur choisissant de passer outre au programme proposé paraîtra comme une épreuve en voie de dérapage. Ce dernier ne reconnaissant pas les bases de son exercice s'amusera à dévier de sa trajectoire.

Dans un cas comme dans l'autre, nous obtenons une scriptibilité qui incite à la délinquance. Le programme se trouvant invalidé, le scripteur sera tenté d'aller voir ailleurs si l'écriture s'y trouve... prenant ses aises hors piste, soit pour réduire sa tâche, soit pour se la rendre plus appropriée.

Quand, entre scripteur et programme d'écriture, la rencontre n'a pas lieu, ou bien advient une démission (le

scripteur abandonne), ou bien se produit une déviation (le scripteur emprunte une nouvelle voie d'écriture). Un programme, qu'il soit inaccessible ou trop vite épuisé, invite au dérapage. Passées les premières lignes ou les premières pages, sitôt apparu un élément digne d'intérêt, susceptible d'un développement d'envergure, le scripteur plonge, portant ailleurs l'intérêt qui l'anime.

## II. LES CONDITIONS DE SCRIPTIBILITÉ

Par conditions de scriptibilité, nous entendons les faits, les comportements, les circonstances dont dépend la scriptibilité. Ces faits, comportements, circonstances peuvent être rattachés soit :

- à celle ou à celui qui écrit;
- à des considérations culturelles et techniques;
- à l'écrit en tant que tel;
- à des procurations didactiques.

Ils ont pour tâche d'établir les dispositions selon lesquelles la scriptibilité va se manifester.

### 1. *Les conditions du sujet*

Ces premières conditions regardent les dispositions du scripteur en raison de son ambition d'écriture. Elles se traduisent par des comportements qui, tantôt, conduisent à utiliser le texte pour promouvoir le scripteur, tantôt rendent ce dernier disponible au travail du texte.

Dans le premier cas, soit celui où le sujet tire profit du texte dans le but de faire valoir sa propre personne, nous assistons à une forme abrégée de solipsisme. En la circonstance, le sujet se trouve à employer l'écriture à des fins variables :

- expression de son moi intérieur;
- révélation de son identité profonde;
- témoin de son authenticité et de sa spontanéité;
- moyen pour transmettre son inspiration créatrice, scientifique ou pragmatique...

Plus souvent qu'autrement, ces conditions traduisent un rapport à des ambitions qui concernent l'affect. Le sujet rejoint l'écriture par la voie royale de la très personnelle projection de lui-même. Des relents d'exorcisme parfois, de thérapie souvent, transpirent de l'exercice entrepris. Le sujet se trouve habité par un ensemble de devoirs qui lui font voir le texte, non comme un objet ouvrable, mais comme une pure courroie de transmission. Exprimer, conscientiser, dénoncer, propager, témoigner sont autant d'envies qui chatouillent sa plume.

Dans le second cas, soit celui où le scripteur se rend disponible au travail du texte, les conditions de scriptibilité témoignent, chez le sujet, d'une sensibilité particulière au langage. Avec moins l'envie d'exprimer que

de construire, il s'engage dans le texte avec une batterie de dispositions nouvelles :

- explorer le langage tel qu'il se présente par les vertus de l'écrit;
- repérer les mécanismes susceptibles pour le littéraire, le documentaire, l'argumentaire, ou tout autre, de faire apparaître le texte;
- exploiter lesdits mécanismes en sorte qu'ils autorisent une certaine fructification.

Ce sont là des conditions qui placent le sujet dans une position non point d'utilisateur mercantile de la langue, mais d'orpailleur curieux, attentif aux moindres éclats du code.

## 2. Les conditions culturelles et techniques

Culturelles parce que s'inscrivant dans une époque et répondant à un système de valeurs, techniques parce que référant à des procédés de travail inhérents aux développements particuliers du texte, les présentes conditions supposent des investissements scripturaux qui se rattachent à des questions d'environnement culturelles et techniques :

### a) Culturelles

Nous avons ici affaire à des conditions qui, se limitant à la famille des arts, promeuvent une scriptibilité investie soit localement, soit globalement.

En l'occurrence, l'écriture conviée se voit articulée à la situation artistique, c'est-à-dire à une époque, un système de valeurs, un ensemble d'idées, de croyances, de doctrines... Localement, on prendra en considération que le texte s'écrit, mais aussi s'inscrit, dans le contexte artistique qui lui est immédiat. La littérature lui servant de cadre de référence, il tirera d'elle les mécanismes et les balises justifiant son art.

Globalement, par contre, on retiendra que le texte s'écrit tout en se maintenant en relation avec d'autres formes d'art : peinture, sculpture, musique, danse, architecture, cinéma, etc. Avec aussi des formes et des courants de pensée qui le traversent et qui créent un réseau ininterrompu d'influences.

Ces conditions, portées au compte du développement artistique, vont donner lieu à la production d'une infinie variété de textes, lesquels, dans le champ littéraire, oscillent entre :

- Une scriptibilité à portée naïve : où le texte se trouve en quelque sorte écrit par la culture. Traversé par elle, il se laisse conduire, inconscient des courants intellectuels qui le portent.
- Une scriptibilité courant aux avant-postes : en vertu de laquelle le texte, tout en la maîtrisant, provoque son époque ainsi que la culture qui l'enchaîne.

Il devient, comme on se plaît à le désigner, d'avant-garde, c'est-à-dire issu d'une écriture débordant la culture et les valeurs de son temps.

À l'évidence, les conditions culturelles de scriptibilité entretiennent un rapport à la critique et à la théorie artistique qui, admis ou pas, peut être qualifié d'organique. Des textes, en la circonstance, veillent au grain. Tout affairés aux évolutions de la culture qu'ils ont pour tâche ou de critiquer ou de théoriser, ils s'inscrivent en tant que régulateurs de scriptibilité.

Ces textes, que pour un bref mais décisif moment la scriptibilité semble ignorer, forment, par les soins de la polémique parfois, de l'analyse souvent, un dispositif permettant d'ordonner les courants d'écriture, de leur conférer une place tout en discutant de leur pertinence.

### b) Techniques

Parce que les ambitions d'écriture peuvent être diverses, les textes affichent toutes sortes de manières. Les conditions techniques de scriptibilité traduisent un ensemble de contraintes qui, avec le temps et l'usage, ont fourni (parce que façonné) un moule à nombre de pratiques. Il n'y a qu'à observer avec un brin d'attention la poésie pour s'en rendre compte. L'artillerie versificatoire, métrique et prosodie confondues, témoigne largement de cet état de fait.

Pas moins que la poésie, la prose, qu'elle soit littéraire ou pas, s'est elle aussi armée de contraintes qui la rendent différemment scriptible selon qu'elle se frotte à des textes documentaires, publicitaires ou argumentaires.

- *Documentaire* : le texte documentaire place l'écriture dans des conditions de faisabilité où dominent plusieurs contraintes techniques dont : l'univocité sémantique du parcours, l'objectivité de l'instance narrative, la coïncidence des faits et des connaissances avec la réalité, ainsi que la référentiation linguistique à l'endroit d'éléments lexicaux dont le sens n'est pas connu de tous.
- *Publicitaire* : quant au texte publicitaire, il répond d'une envie de formuler qui donne à l'écriture des vertus incitatives. Pour un produit, un style ou une idée, il cherche à établir le parcours qui activera l'implication du lecteur. Avec pour objectif de faire image ou formule, le texte publicitaire va largement s'inspirer de procédés actifs dans le champ littéraire : double sens, déplacements sémantiques, inversions logiques, rimes et autres stratégies sonores, etc. Loin d'exiger de son écriture la production d'un parcours univoque, le publicitaire favorise la prolifération de dispositifs entretenant de manière subtile l'ambiguïté. Toujours, toutefois, avec cet égal souci d'accroître l'aire de réceptivité.



- *Argumentaire* : selon un régime de contraintes qui renvoient à l’obligation d’élaborer une démonstration de type persuasif, le texte argumentaire revendique des parcours empreints de logique. Pour se faire justement valoir, l’écriture doit respecter un suivi thématique ainsi qu’un ajustement à divers dispositifs : cohérence sémantique des énoncés, cohésion argumentative, contexte énonciatif, mise au point rhétorique...

Aussi, dépendant de la démonstration requise (scientifique, politique, philosophique, théologique, psychologique, etc.), l’écriture fera jouer différemment les stratégies de l’argumentation.

En champs documentaire, publicitaire et argumentaire, des avenues diverses de développement se présentent. Elles composent avec des types particuliers et des stratégies singulières d’écriture.

Au plan documentaire, la scriptibilité passe inévitablement par une stratégie disons encyclopédique. Avec pour principal objectif de faire connaître, de rendre accessible, elle favorise l’éclosion d’une écriture qui classe, range, hiérarchise; et qui, parfois, histoire de performer plus et mieux, fraye dans le pragmatique.

La technique publicitaire, quant à elle, ne se prive de rien. Pour arriver à ses fins, elle ne craint pas d’emprunter au poétique maints procédés dont l’agencement fait une large place à la problématique de la réceptibilité. Calculant ses effets en raison de la réaction du lecteur, elle rend le texte scriptible à partir de ce qui captera l’attention.

L’argumentaire, de son côté, présente un domaine où les stratégies d’écriture abondent. Se développant là dans le travail d’élaboration d’un précis scientifique, ici, moins objectif, dans les envolées partisans d’un plaidoyer politique (voire juridique), ailleurs dans le détail calculé d’un raisonnement philosophique, théologique ou psychanalytique, il tire sa scriptibilité de l’environnement logique qui, pour l’un ou l’autre type de raisonnement, s’impose.

### 3. Les conditions textuelles

Relevant de considérations sémantiques et formelles accréditant le travail d’écriture, les conditions textuelles de scriptibilité se limitent, comme leur appellation l’indique, au texte. Rien là d’anormal, puisque c’est du texte que la scriptibilité tire sa raison première. C’est par lui que, matériellement, elle se manifeste, pénétrant chacun des signes interpellés, que ce soit l’un après l’autre ou selon une stratégie d’ensemble.

À ce titre, les conditions textuelles trouvent valeur et force dans le détail de deux fondements intimes :

- le premier tient à la nature des paramètres organiquement liés à la langue de travail;

- le second renvoie aux dispositions opératoires de ces mêmes paramètres, dès qu’investis dans le travail de la langue.

#### A. Nature des paramètres

Éléments d’un tout, disons la langue, envers lesquels s’applique l’écriture, les paramètres ne revêtent pas tous la même apparence. Identifiables à des particularités isolables, on peut les regrouper dans quatre grands registres :

- Registre du mot limité à sa forme :

Paramètre grammatical : concerne la lettre.  
Paramètre phonique : concerne le son.  
Paramètre lexical : concerne un regroupement de lettres et de sons.

- Registre du mot et de plusieurs quant à leur sens :

Paramètre sémique : concerne de petites unités isolées de sens liées à un seul mot.  
Paramètre sémantique : concerne le sens pris dans un ensemble.

- Registre de la construction formelle :

Paramètre syntaxique : concerne l’ordre des mots, des phrases entre elles.  
Paramètre topique : concerne la place occupée par un composant textuel dans un lieu déterminé.

- Registre des enchaînements et structures :

Logique : concerne les règles et contraintes inhérentes à la cohérence et à la cohésion d’un texte.  
Narratologique : concerne les structures du récit.  
Rhétorique : concerne les procédures et stratégies ordonnant les arguments, idées, etc.

#### B. Dispositions opératoires

Par les termes «dispositions opératoires», il faut entendre les dispositifs, les mécanismes, les manœuvres aptes à mettre en perspective les paramètres textuels. Pas toujours répertoriables dans le sens de la norme (c’est le cas plus particulier de l’aventure littéraire dont l’écriture, souvent, s’emploie à expérimenter), il reste qu’un nombre appréciable de ces opérations peuvent être çà et là rencontrées : consécution, suppression, adjonction, interversion, permutation, transition, croisement, exclusion, etc.; enfin, toute manœuvre couvrant de manière conventionnelle ou opportune l’un ou l’autre registre paramétrique.

Les conditions textuelles de scriptibilité seront convoquées autant de fois que sera activée l’écriture. Elles se feront valoir dans les parcours les plus communs comme

les plus sophistiqués. Du documentaire au publicitaire et à l'argumentaire, en passant par le littéraire, elles ne doivent ni ne peuvent être contournées. Dominantes, selon le parcours préconisé, dans l'un ou l'autre registre, elles requièrent une rigoureuse attention.

À ce terme, il paraît toutefois essentiel de signaler une particularité non négligeable d'un type de texte, le littéraire, qui n'a pas jusqu'ici fait l'objet d'une étroite classification. Son détachement des autres types de texte (documentaire, publicitaire, argumentaire) se trouve motivé en raison du fait que chez lui, plus qu'ailleurs, s'élaborent des parcours où l'écriture témoigne d'un travail d'exploration et d'exploitation systématiques. En conséquence, on peut remarquer cette prérogative, que les conditions de scriptibilité mises à sa disposition se révèlent à la fois plus variées et plus étendues.

Sorte de laboratoire par lequel la fiction advient, le texte littéraire engage des parcours qui, souvent, intègrent des mécanismes et opérations inhérents aux autres types de texte. Les détournant à son profit, il les intègre dans un ensemble inhabituel et ainsi leur fait porter d'autres fruits que ceux pour lesquels ils avaient en quelque sorte été appelés.

#### 4. Les conditions didactiques

Sous l'angle didactique se trouvent, ici, regroupés les moyens dont dispose le scripteur pour favoriser son apprentissage de l'écriture. La didactique, qui peut être considérée comme une circonstance de travail privilégiant l'apprentissage, se donne pour essentielle fonction de mettre à la disposition du scripteur (souvent par les soins attentionnés d'un enseignant) un programme de travail assurant la couverture de diverses étapes. Que cela concerne l'épreuve d'écriture, son contrôle, l'évaluation de la démarche ainsi qu'une progression appropriée de son apprentissage, toutes participent, de près ou de loin, à une entreprise d'objectivation de la pratique convoquée.

Les conditions didactiques se confondant avec un dispositif d'apprentissage, d'essentielles informations sur les composants, mécanismes et opérations textuels requis lors d'un parcours, méritent d'être apportées. À ce titre, des obligations de service comme de stratégie se présentent, qui viennent étoffer la démarche d'apprentissage.

1- *Instructions disciplinaires* : par instructions disciplinaires, nous entendons la transmission des données qui, clairement, désignent des faits de langue, des objectifs spécifiquement définis ainsi que des modalités de traitement pour lesdits faits tels qu'inscrits dans un programme de scriptibilisation. Les parcours textuels se présentant de façon variée et en nature et en fonction, il paraîtra important de spécifier les notions qui, à la base, définiront ces parcours. Sans consignes précises, sans objectifs distincts, le risque est grand qui conduit

à une pratique dont l'apprentissage se trouve, parce qu'incontrôlé, absent...

2. *Conjonctures textuelles* : selon ici que des mises en situation de lecture amèneront l'apprenti à saisir certaines des exigences de l'écriture, on profitera du croisement des pratiques (lire pour écrire). En partant de ce qui ailleurs, de façon exemplaire, se montre lisible, on fera, de manière opportune, apparaître le scriptible. Les conjonctures textuelles désignent la solidarité coopérative dont les pratiques (écriture, lecture, réécriture, relecture) arrivent stratégiquement à profiter.

3- *Études graduées* : nul besoin ici d'insister. La compétence d'écriture ne s'acquérant ni tout à coup ni tout d'un coup, il est nécessaire de ménager une progression appropriée du travail qui graduellement y mène.

Dès lors, par des leçons mesurées, il s'agira de faire valoir coup par coup, et en profitant d'une certaine démarche d'articulation, les faits langagiers et opérations prioritairement défendues. Non moins, simultanément, il sera question de développer les habiletés y associées, c'est-à-dire voir à leur maîtrise ainsi qu'à leur intégration.

### III. COEFFICIENTS DE SCRIPTIBILITÉ

Par coefficient de scriptibilité, nous entendons la valeur relative d'un parcours d'écriture, au sens où la nature, le nombre et la fonction des liens et relations travaillés entre les divers composants d'un texte vont déterminer des niveaux de faisabilité (simple ou complexe, facile ou difficile) affichés par les programmes de scriptibilisation.

Un coefficient de scriptibilité, toutefois, ne se limite pas à la nature, au nombre et à la fonction des liens et relations travaillés dans le texte. Il est aussi dépendant – cela paraît inévitable – du niveau de compétence affiché par le scripteur; lequel, se présentant apprenti ou aguerri, fait prendre au programme d'écriture un coefficient adapté à la situation. Passant de faible à élevé, de complexe à simple, selon qu'il s'adresse à l'un ou à l'autre.

Un niveau d'apprentissage, chez qui entreprend un programme d'écriture, méritant d'être retenu, on se doit de considérer, pour éviter de se perdre dans un lot d'exigences inadéquates – tantôt par excès, tantôt par défaut –, l'ordre de fluctuation dans la compétence des scripteurs. Avant toute pratique, en effet, la question d'un coefficient doit se poser en raison d'un programme d'écriture lié à la compétence d'un scripteur. Et ce n'est qu'une fois cet ajustement opéré que la scriptibilité deviendra, parce qu'adaptée, praticable.

Cela admis, il devient plus opportun d'examiner, hors de toute considération touchant celui ou celle qui écrit, les éléments qui, sur un plan strictement scriptural,

déterminent les coefficients. Pour y arriver, revoyons d'une manière plus spécifique ce que nous entendons par la nature, le nombre et la fonction des liens et relations travaillés entre les divers composants d'un texte.

a) *Nature des liens* : il s'agit ici de l'ensemble des propriétés qui définissent les liens unissant un composant ou un groupe de composants à un autre. Ces propriétés sont distribuables selon ce que l'on pourrait appeler un éclatement grammatical :

- liens morphologiques;
- liens syntaxiques;
- liens sémantiques;
- liens logiques, narratologiques.

En tenant compte que ces liens ou relations entre composants ou groupes de composants respectent les règles prescrites dans l'un ou l'autre secteur, on obtiendra un coefficient qui épouse la norme. Toutefois, il se présentera des situations où un dérèglement dans l'un de ces secteurs entraînera une manière de transgression systématique. En faisant la part des choses entre la faute à l'endroit de la règle et le travail réglé d'une construction qui la conteste et la motive, on reconnaîtra la présence d'un coefficient autre.

b) *Nombre des liens* : le nombre des liens ou des relations qui existent entre composants du texte va en quelque sorte fixer la valeur d'un coefficient selon un principe de détermination. L'écriture, par son travail, va-t-elle développer les liens, les relations nécessités par la rencontre de deux composants, ou bien s'en tiendra-t-elle à un lâche voisinage qui garantit leur relation par simple proximité..?

En conséquence, le texte accroît son coefficient de scriptibilité lorsque, multipliant les liens entre ses composants, il assume cette multiplication en développant les relations qui découlent de ces liens. Un travail d'occurrence, de cooccurrence, de récurrence, voire de concurrence, se présente alors et comble toute carence, au fur et à mesure du déroulement de l'écriture.

Par leur nombre, les liens déterminent avec une force variable la présence d'un composant venu en suivre un autre. Selon une relation simple, la connaissance d'un premier composant va rendre possible la venue d'un second, lequel, lui-même, autorisera l'apparition d'un troisième, etc.

Ce sont là, faut-il le préciser, des liens qui peuvent jouer à plusieurs niveaux : morphologique, syntaxique, sémantique, logique. Aussi, est-il tentant d'avancer ce principe qui dit que plus un composant entretient de liens avec ceux qui le suivent et ou le précèdent, plus il accroît le coefficient de scriptibilité du texte. En ce cas, toutefois, on remarquera que la détermination ne demeure pas simple. En subissant une multiplication des liens, elle autorise un mouvement à la hausse de

son principe. Selon le jeu des occurrences, concurrences et récurrences, des types singuliers de détermination apparaîtront :

- *hyperdétermination* : détermination multipliant jusqu'à saturation les liens entre composants;
- *hypodétermination* : détermination par laquelle se manifeste un défaut de liens, lequel ne conduit pas toujours à un affaiblissement immodéré du texte. À titre d'exemple, pensons à l'écriture d'un télégramme qui, malgré ses ellipses, reste fonctionnelle;
- *interdétermination* : détermination se nourrissant d'un ou de plusieurs liens venus d'ailleurs : d'un autre texte par exemple;
- *infradétermination* : détermination qui évoque des liens tout en les taisant. En quelque sorte, ce sera par déduction que les composants, proches ou lointains, s'allieront;
- *autodétermination* : détermination selon laquelle l'écriture tire de son fonctionnement propre la matière à lier.

c) *Fonction des liens* : prise dans un ensemble, l'action des liens conduira à des projets textuels plus ou moins ambitieux. Avec pour principal objectif de donner de la cohérence, d'établir de la cohésion, les liens et relations proposés orienteront l'écriture vers un ou des effets particuliers de sens. En sorte que, pour renforcer, voire créer un effet, ces liens s'emploieront à établir des relations susceptibles d'établir une stratégie d'écriture.

Le coefficient de scriptibilité paraîtra simple ou complexe, selon que la fonction d'un ou de plusieurs liens sera, par exemple :

- de lier un verbe à son sujet de façon grammaticale;
- d'accorder un verbe à son sujet tout en les faisant rimer;
- de faire se répondre à distance, selon des significations différentes, deux groupes de mots de formes identiques.

Dire que la scriptibilité tire sa raison de la nature, du nombre et de la fonction des liens et relations tissés ou travaillés entre les divers composants d'un texte implique, il va sans dire, la considération de quelques paramètres textuels signalés lors de l'établissement des conditions textuelles de scriptibilité. Un programme textuel annonçant une scriptibilité versée au compte d'un documentaire mettra à profit le travail de paramètres qui, autrement, œuvreraient dans l'ombre. Chaque type de texte et, au demeurant, chaque programme textuel, avoué ou pas, ne sont articulables que dans l'activation d'une fraction ou de l'ensemble de cesdits paramètres. Par eux devient visible ce pour quoi va se construire le texte. Par eux, en ceci que dans le jeu opératoire des liens et relations déployés ils feront prendre au texte une orientation spécifique.

Pour la détermination globale d'un programme, seront retenus l'un ou l'autre des quatre coefficients

orientés de scriptibilité. C'est-à-dire quatre mesures aptes à promouvoir pas moins de quatre trajectoires, elles-mêmes négociées dans le jeu consigné ou non des paramètres ainsi que du programme opératoire des liens et relations qui les animent.

### 1. Coefficient unilinéaire

C'est un cas de scriptibilité où liens et relations entre composants concourent à ne développer qu'un seul et unique sens. Les paramètres convoqués ne se laissent en rien distraire de leur mission. Lancés pour accréditer une seule et même voie de développement, ils se résorbent tout uniment dans l'émission d'un même message.

Le coefficient unilinéaire résulte de l'uniformisation d'un parcours, où des paramètres, sémantiques surtout, se développent dans un réseau de liens et de relations s'employant à établir une succession ordonnée des mots, des phrases, des paragraphes, etc., sans écart aucun, qu'il soit sémantique ou formel. En quelque sorte désignés pour servir la norme, les paramètres s'acquittent de leur tâche à force de liens et de relations d'une nature conforme aux règles établies, d'un nombre limité au voisinage et à la succession linéaire des composants et d'une fonction vouée à la cohérence sémantique des arguments.

Dans le domaine du documentaire, mais aussi partout ailleurs assurément, quoique à une moindre fréquence, les exemples abondent. Que ce soit pour l'émission ordonnée d'une recette de cuisine ou pour la présentation détaillée des mœurs d'un animal à fourrure, le coefficient unilinéaire s'impose.

### 2. Coefficient interlinéaire

La scriptibilité ici requise témoigne d'une linéarité autorisant un travail intersecté des paramètres. C'est-à-dire, par exemple, dont le développement répond d'une suite de faits sémantiques (thème) ou formels (rimes) qui alternent, mais qui pour autant ne cherchent pas à produire plus d'une signification. En la circonstance, le texte se limite toujours à la promotion d'un seul et unique sens, dont le parcours toutefois ne peut se réduire à l'étalement uniforme. Sans dérapier, l'écriture emprunte des voies alternes pour arriver à ses fins. Se propageant en tissant des liens aptes à établir des relations, son coefficient est interlinéaire en ceci que lesdits liens et relations adoptent des particularités de nature, nombre et fonction :

- *Nature* : parfois interrompue sur le plan thématique (quoique sitôt relancée au plan de la démonstration générale), la succession des arguments commande des liens qui travailleront à faire suivre, même à distance. D'une nature engagée dans la récurrence, les liens voient à ce que malgré les éloignements d'idées, rien ne se dérègle.
- *Nombre* : forcément plus nombreux, les liens et relations doivent, pour que ne se perde pas le fil des idées,

en même temps que motiver les intersections, rappeler l'ordre et la place des arguments. Attaché à une détermination simple, mais où la succession des idées et des formes risque sans cesse d'être compromise, le nombre varie selon la fréquence et la radicalité des changements de registre.

- *Fonction* : avec pour objectif de préserver la cohérence tout en produisant un effet de croisement sémantique et formel, les liens et relations agenceront les alternances, calculeront les détours. Ce, de manière à ce que les arguments ne se perdent pas de vue.

Divers exemples de coefficient interlinéaire sont plus facilement repérables dans des textes où apparaissent des changements de registre. Ainsi, l'écriture préconisée dans des ouvrages d'analyse (textuelle par exemple), où alternent références à un texte cible (citations) et commentaires analytiques, remplit bien ces exigences.

De même, bien sûr, il en est de textes de fiction développés dans l'intersection des styles et des thèmes. Ici de Nabokov, *Feu Pâle*, avec ses séquences biographique, poétique et textologique, là de Butor, *La Modification*, avec un balayage temporel favorisant les intersections diégétiques, ailleurs de Diderot, un *Jacques le Fataliste*, brisant puis unifiant à coups d'interventions calculées la structure narrative, témoignent à souhait d'une scriptibilité fuyant un déroulement uniforme, même si elle est disposée à répondre d'une seule orientation sémantique.

Quelque peu éparse dans son développement, l'écriture interlinéaire n'en promeut pas moins la détermination d'un seul et même sens, ce, malgré un déploiement des arguments qui ne se montre pas uniforme. Des thèmes, des structures se croisent ou alternent, mais sans se fuir. Ils participent d'une même orientation sémantique.

### 3. Coefficient multilinéaire

Ce cas de scriptibilité invite à un parcours qui fait se multiplier la linéarité. Ici, tout uniment, des paramètres travaillent à rendre unilinéaires des séquences de texte autonomes qui sont soit juxtaposées, soit alternées. Autrement dit, le parcours multilinéaire se nourrit de plusieurs sous-parcours (deux au moins) en eux-mêmes complets et cohérents.

Ce type de coefficient fait voir la capacité pour le texte de développer des segments (littéraires, documentaires, publicitaires ou argumentaires) qui, même éparpillés, sont à la fois regroupables et isolables. Des exemples, dans les domaines de la fiction et de l'argumentation, sont observables :

- Claude Simon, pour un, a su, par une suite de romans tels *La Route des Flandres*, *Leçon de choses*, *Les Corps conducteurs*, *Triptyque*, explorer et exploiter les chevauchements diégétiques. Distribuait en chacun de ses livres une série de trois ou quatre récits, il met



le soin qu'il faut pour les fragmenter et les distribuer en faisant alterner leur narration.

- Dans le domaine moins excentrique de l'argumentaire, Michel Foucault, dans son ouvrage intitulé *Les Mots et les choses*, a su mener en parcours parallèles des démonstrations issues de secteurs différents : linguistique, botanique, peinture... Et ainsi développer une argumentation qui, se tenant en chacun des domaines, complétait et relançait l'autre.

La multilinéarité fait voir, tantôt par chevauchement diégétique, tantôt par juxtaposition thématique, un nombre appréciable de linéarités qui se télescopent et qui, de ce fait, empêchent toute continuité linéaire. Le défi de ce coefficient, on le remarque, réside dans le travail d'articulation des multiples linéarités que le texte éparpille. Et ce travail, il est redevable des liens et relations lancés dans la mêlée. L'articulation, dès lors, oscillera entre la simplicité et la complexité :

- *simplicité* : si le changement de linéarité (de récit, de secteur scientifique) est rattaché à une coupure sémantique (conclusion d'une idée) et formelle (fin d'un paragraphe) d'un parcours (récit ou démonstration sectorielle) au profit d'un autre;
- *complexité* : si le changement de linéarité s'accompagne de coupures réglées de manière formelle et/ou sémantique, et qu'elles participent à une stratégie du morcellement.

Les liens s'emploieront tantôt à consolider la structure de texte, tantôt à en élaborer une. Leur travail, pour beaucoup, consistera à faire tenir ensemble l'édifice multilinéaire. À ce titre, il en sera plus un de cohésion (cette force qui permet à toutes les parties d'adhérer à l'ensemble) que de cohérence (puisque le sens linéaire des récits et arguments reste, même éparpillé, intact; une sorte de télé-cohérence permettant de reconstituer récit par récit, secteur par secteur, le sens). De toutes natures (morphologique, sémantique, syntaxique, logique), ils composeront avec une détermination qu'au besoin on rendra *hyper* (répercuter des liens à tous niveaux du texte : à l'intérieur de sa séquence ainsi qu'en regard de celles qui la croisent) ou *hypo* (négliger d'entretenir des relations afin que se produisent avec plus de brusquerie les coupures).

#### 4. Coefficient translinéaire

Ce dernier coefficient profite d'une scriptibilité apte à établir dans le texte plusieurs parcours dont un au

moins traverse la linéarité. Ici l'écriture tire avantage d'aménagements particuliers pour faire valoir, sur un ou plusieurs paramètres spécifiques, ou encore sur un ensemble de paramètres associés, un parcours singulier.

Par les soins du paramètre grammatical, par exemple, l'articulation d'un acrostiche propose une scriptibilité déployée par-delà la ligne, c'est-à-dire traversant le texte. Et tout autant, la venue calculée d'un métagramme opérant au début et à la fin d'un parcours (comme cela se voit dans les *Écrits de jeunesse* de Raymond Roussel) peut propulser dans un parcours circulaire une écriture développant par ailleurs toutes les vertus de l'unilinéarité.

Avec le coefficient de translinéarité, la scriptibilité promeut un texte qui, pour traverser la linéarité, doit simultanément la construire. Partout, il n'est pas, même si c'est là une dimension privilégiée, que l'aspect formel de l'écriture qui puisse générer de la translinéarité. Toutes stratégies autoreprésentatives, initiées formellement ou sémantiquement, sont à même de permettre une traversée de l'unilinéarité. Loin d'une écriture où le cumul des énoncés fonde à la suite la signification d'ensemble, le parcours translinéaire répond d'une écriture où la place et le regroupement de lettres, mots, phrases, etc., distants l'un de l'autre, engendrent un ou plusieurs réseaux de significations textuelles :

- réseau formel : collusion de formes (acrostiche) et de structure;
- réseau sémantique : allusion de sens (envolée métaphorique, exploitation synonymique).

Une précision qui va tirer d'embarras la propagation du translinéaire revient à dire que, pour opérer, ce dernier coefficient doit se greffer à un autre qu'il soit uni, inter ou multilinéaire, selon le programme éprouvé.

Directs par nature, puisqu'il est question d'un parcours plongé dans un autre, les liens déployés lors d'un coefficient translinéaire empruntent la voie de l'allusion et du sous-entendu. Au moyen de procédés autoreprésentatifs, l'écriture, çà et là, s'évertue à faire surgir le translinéaire.

Un réseau de récurrences et de cooccurrences, quant au nombre de ces liens, développent des relations pouvant être qualifiées d'autodéterminantes. Avec pour fonction, surtout, de créer des rapports à distance, ils (ces liens), elles (ces relations) autoriseront l'articulation en réseau de la constellation délimitée des composants textuels.



# LE MA

## Applicabilité d'un paramètre esthétique-éthique

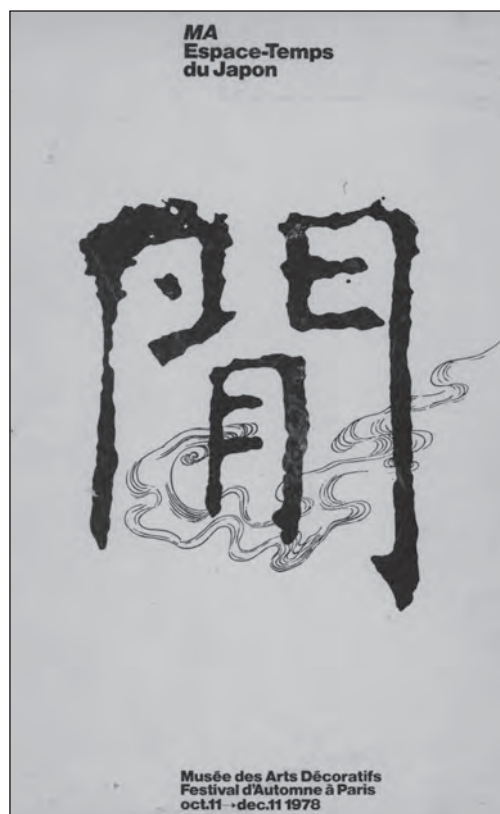
HÉLÈNE AUBRY

Le MA correspondrait à un paramètre esthétique et topologique dont la valeur méta-opérationnelle s'interdéfinit comme un raccord sémantique de l'espace-temps assigné à une conjonction à travers la modalité de l'intervalle. Du point de vue de l'applicabilité de ce modèle spatio-temporel, ce concept topologique est repérable selon le plan de la figurabilité de l'histoire de l'architecture japonaise. Dans cette perspective, l'étude de l'instrumentation critique des postulats d'Arata Isozaki sur l'architecture contemporaine japonaise produit une épreuve qualifiante de la syntaxe des dispositifs architecturaux. La relecture du modèle Ma-Espace-Temps génère la valeur énonciative d'une rhétorique de la réserve scénographique de l'art du MA : le Ryōan-ji, le jardin sec à Kyoto.

Ma is an esthetic and topological parameter whose metaoperational value is defined as a semantic link to the space/time allotted to a conjunction through the modality of the interval. As the space/time model applies, the topological concept can be picked out using the figurability of the history of Japanese architecture. In this respect, the study of the critical instrumentation of the postulates of Arata Isozaki on contemporary Japanese architecture has produced confirmation of the syntax of architectural planning. This rereading of the Ma-Space/Time model redefines the «enonciative value» of the scenographical undertone of the art of MA, present in the Ryōan-ji, the dry garden in Kyoto.

Le rôle de l'éthique perceptible dans cette perspective des modalités épistémiques et culturelles se prévaut d'un principe structural inhérent aux fonctifs (spatialisation/temporalisation), régissant une répartition des faires cognitifs dans le dispositif architectural figuré. La fonction définissable de ces fonctifs se formalise d'après un principe de production. C'est cette conversion des fonctifs repérables dans ce procédé de production que les niveaux autonomes factorisent, en une opération schématisable, des entités spatio-temporelles qui se trouvent – par «l'applicabilité de ce concept indivisible» (le MA) et selon leurs prégnances sémantiques – à conditionner par le fait même une «unité synthétique» du concept MA.

Les prédicats en sémiotique catégorialement formalisés à travers les théories greimassiennes laissent, en effet, entrevoir la problématique d'un modèle sémiotique manipulé selon un investissement culturalisé qui soulève des corrélats en rapport avec la conception d'un *hyper-savoir vertical* (un croire individuant). Par conséquent, le concept de cet *hyper-savoir vertical*, généré par une sanction cognitive (figure discursive/énoncés d'état/jugement épistémique sur l'être/équilibre narratif) concernée par la rhétorique du discours et les théories greimassiennes, exprime le lieu d'une esthétique à travers la configuration construite d'un système de représentation. Alors qu'au sens maintenant signifié du faire interprétatif lié à la valeur «conceptuelle-descriptive» de cet *hyper-savoir vertical*, les procédés ordonnés s'identifient à une simulation de corps tridimensionnels



Exposition *Ma-Espace-Temps au Japon*, Musée des Arts Décoratifs, Festival d'Automne à Paris, 11 octobre au 11 décembre 1978; A. Isozaki, 1978. Conception graphique de l'affiche de l'exposition.

comme modélisation des dispositifs architecturaux, selon la spécification de la production de la signification de la substance visuelle.

Or, l'étude portant sur l'analyse du registre nominal est conçue suivant la programmation spatio-temporelle d'une trame syntaxique opérationnelle (le MA). Le modèle logico-combinatoire sémantique de l'espace-temps comme fusion statique est, en effet, paramétré selon une valeur positionnelle de l'optimisation des valeurs virtuelles et abstraites du paradigme architectural. Par conséquent, la validation de la jonction d'une cognition de l'espace et du temps, comme la figurabilité d'une tension génératrice spéculative, demande à être actualisée en tant que système d'homologation d'une structure de l'équi-différence de l'analyse du *topos* japonais.

Ainsi, la constante de l'*existence virtuelle* du parcours génératif du MA se conçoit d'après la stratification des structures modales épistémiques. Ce mode de fonctionnement ayant pour prédicat des procédés de transitivité graduable et inversable qui s'appliquent essentiellement à la logique syntaxique du dispositif spatial. L'observateur, qu'on appellera le *sujet hyper-cognitif*, installe par lui-même les conditions énonciatoires de cette compétence modale de l'espace-temps : le MA du métasystème oriental<sup>1</sup>.

De ce fait, la syntaxe narrative profonde dans ses procédés de schématisation visuelle devient conforme au modèle constitutionnel selon les descriptions contrôlées des catégories topologiques assignables au MA. L'ordre immanent de ce système de significations qu'accorde Augustin Berque<sup>2</sup> au MA implique la réalisation d'une mise en valeur d'une typologie théorico-esthétique des dispositifs spatialisants, dont on peut dire que le concept opératoire est susceptible de définir une reconnaissance du code *architectural japonais*. En effet, à l'appareil théorique correspond un «contexte situationnel»; celui-ci se fonde sur un opérateur topologique qui se trouve figurativement représenté par un modèle sémio-narratif architectural, rendant compte d'un système à états, qui pourrait contribuer à l'établissement des primitifs épistémologiques du système de représentation architecturale et de son historicité.

On peut dire que l'hypothèse du «glissement épistémologique» du MA consiste à produire une coexistence des universaux heuristiques dans le programme narratif d'un dispositif architectural. La coordination spatio-temporelle dans les formes des lieux comporte un investissement sémique qui formalise un statut catégoriel par un rapport de contiguïté, ce qui génère une perspective de la configuration logico-conceptuelle de la déconstruction; de l'état final à l'état initial de la construction. Dès lors, le niveau métalogue de la syntaxe modale des intervalles indivisibles dans ses parties, comme base catégorielle préformalisée d'après un système modelant proprioceptif, pose l'application virtuelle à un dispositif architectural.

La sémantique narrative de cet opérateur indivisible règle la forme topologique vers des épreuves qualifiantes, dans l'investissement des contenus cognitifs, à partir d'une théorie conceptuelle et descriptive de

l'architecture traditionnelle japonaise et contemporaine. Les dimensions pragmatiques et cognitives du descripteur spatial oriental investissent un programme d'usage qui formule une perspective de l'espace figural, afin de produire un *continuum* avec les plans du langage (plans de l'expression et du contenu) en tant que prégnance de l'ordre topologique du dispositif architectural :

[...] dans le dictionnaire de langue ancienne Iwanami Kogo Jiten, on trouve la définition globale suivante : fondamentalement, le ma est l'intervalle qui existe obligatoirement (*tôzen*) entre deux choses qui se succèdent (*renzoku*); d'où l'idée de pause.<sup>3</sup>

L'interdéfinition formelle du MA (objets définis/concepts fondamentaux), dans la mise en place d'une procédure énonciative, confère un ordre performantiel de l'iconicité/code syntaxique identifiable comme une valeur virtuelle et réalisée à travers la programmation spatio-temporelle et scénographique du dispositif architectural.

L'optimisation fonctionnelle et instrumentale de la mesure traditionnelle, le MA, pose l'ordre des conventions. Les protosignes, selon le sens d'une assignation des conventions, figurent des conditions conformes à une originalité sociolectale de la culture. L'iconicité du MA opère d'après les interprétants et l'espace immanent du sens, puisque le double investissement des contenus narratifs du métatextuel (ancien et actuel) indique le plan sémio-narratif des concepts spatiaux intrinsèques au modèle figuré, constitutif de l'architecture japonaise traditionnelle ou contemporaine.

La typologie que l'on assigne aux protosignes dans le faire-être objectif (la dénotation) désigne des axes du métasavoir, du vide au silence, qui s'installent dans le programme sémio-narratif comme changement d'état, procédant à une textualisation des figures-plans et à une prospective de la structure profonde.

L'homologie de l'espace-temps fait référence à une structure logique du modèle d'intelligibilité, articulant ainsi les programmes narratifs suivant l'énonciation d'une métaphore spatiale et la bipolarité d'une nappe évaluative. La constante du métalangage oriental recouvre l'étude d'une valeur synthétique de l'autonomisation spatiale qui conditionne une forme représentative d'inclusion des primats «A<sub>1</sub> A<sub>2</sub> A<sub>3</sub>». On saura que le plan médian s'instaure d'après une somme cumulable de chaque intervalle. Cette spécification combinatoire relève de la position actantielle 1 1/2. Le programme de compétence réifié dans l'agencement des figures «d'entre des signes» vise essentiellement une simulation d'intervalles, en tant que régulation du sens, utilisée pour schématiser l'usage du formalisme logico-combinatoire des pleins et des vides dans la morpho-syntaxe d'un dispositif de discursivisation. Notamment, Augustin Berque reprend cette distinction ayant place à travers une «partition méta-opératoire des blancs», le MA

présuppose une dialectique qui consiste à signifier le continuum avec l'espace figural dont le primat épistémique correspond à la prise en charge du statut d'une constante topologique :

Un linguiste ou un cryptographe trouveraient certainement là matière à comparaison avec le rapport chaîne syntagmatique / gamme paradigmatique : qu'advierait-il, par exemple, si un point de la chaîne était remplacé par un blanc, c'est-à-dire par une infinité de paradigmes – et cela non pas au hasard, mais selon un certain rythme établissant une chaîne supplémentaire superposée à la première : la chaîne des blancs ? La réponse serait peut-être : une multiplication du sens (deux chaînes au lieu d'une) et une économie de moyens (chaque blanc économisant un maillon de la chaîne) [...] <sup>14</sup>

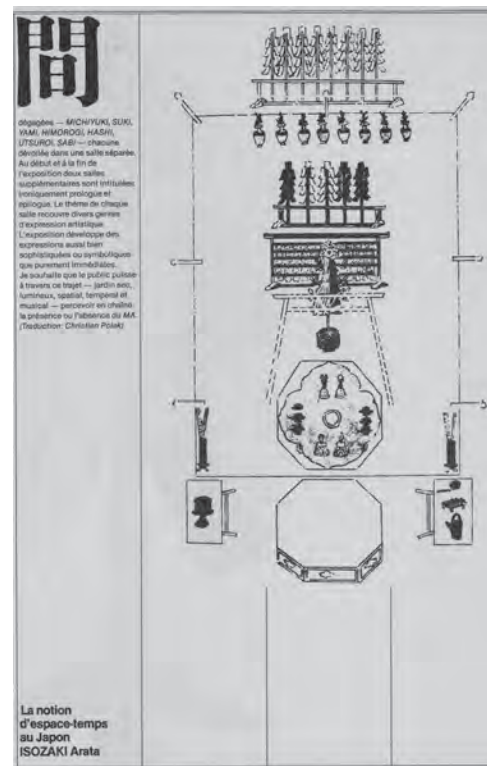
L'étymologie, conformément à l'ordre thématique de l'unité discursive du MA : «ma-no kankaku»<sup>5</sup>, présume l'apport de la substance vide qui recouvre la structure contractuelle des intervalles apparaissant comme la relecture du noyau du schéma narratif dont la configuration est perceptible dans les imbrications des espaces blancs.

Le parachèvement d'une configuration qui instaure la catégorie combinatoire, de la conjonction du vide à la structure élémentaire de la pause sémantique, est doté de propriétés relationnelles avec l'énoncé URA<sup>6</sup>; dans la mesure où l'on surdétermine les pivots du schéma narratif de la symétrisation / asymétrisation comme formulation de l'envers d'une figure rhétorique.

Alors que les considérations théoriques d'Augustin Berque recouvrent l'encodage du sens d'une rhétorique, le concept URA, quant à lui, signifie l'expression corrélée de l'envers / rythme dans l'énoncé d'état du MA et rend compte du rôle actantiel de celui-ci selon la mesure de décalage auquel on attribue une valeur opérationnelle :

Il semble que nous tenions là une caractéristique essentielle du ma. Celui-ci serait produit par la combinaison d'un vide (un blanc, un silence, un arrêt, une pause) et d'un décalage (lequel chargerait sémantiquement ce vide, non seulement du contenu qu'une stricte régularité laisserait y escompter, mais d'une infinité de possibles puisque le vide n'impose rien).<sup>7</sup>

Les dispositifs architecturaux, comme produits artificiels, figurent des «faits d'invention» constructibles au moyen de systèmes experts après avoir actualisé la signification de ce métalangage artificiel qui conçoit les transformations narratives de l'intelligence artificielle comme le proto-vouloir des valeurs virtuelles à titre de langages de programmation et d'un ordre performantiel ((langage binaire : constitué de 0 et de 1) + (binarité du modèle global du MA : intégration de la structure sé-



Prologue/ Épilogue (deux pièces de l'exposition). «Sept expressions de l'espace-temps»: Michiyuki, Suki, Yami, Himorogi, Hashi, Utsuroi, Sabi (chaque paramètre fait l'objet d'une application comme le code du système de représentation du Ma-Espace-Temps; chaque pièce dont on désigne un paramètre est perceptible en plus du Prologue et de l'Épilogue. (Page 10 du Catalogue de l'exposition *Ma-Espace-Temps au Japon*.)

mantique espace-temps se fondant sur une logique de spécification de structures architecturales et de la polarisation de la production de l'œuvre à un changement d'état de récurrence, du sens abstrait)). Cette conception du modèle de ces produits artificiels recouvre un syncrétisme de la sémiotique de l'architecture propice à fonder une «science de l'artificiel» au sens greimassien. La sémantité spécifique aux valeurs du faire descriptible, relative à la conception des objets artificiels-heuristiques, correspond aux exigences constructibles d'un système de formes, intégrateur d'une pluridifférenciation des actants cognitifs. Cela, dans l'actualisation du dispositif installatif et spatialisant du MA qui s'avère un modèle de référentialisation pour les architectes Gunter Nitschke<sup>8</sup> et Arata Isozaki<sup>9</sup>. Ces modèles de représentation produisent une auto-référentialité à une «sémiotique de l'artificiel» et à une «sémiotique de l'architecture», ce qui implique une perspective générée d'une sémantité, par la mise en œuvre d'une valeur auto-régulative de la compétence d'un quotient canonique, conformément aux données tensives de l'expression.

Les structures syntactico-logiques, définissables sur une base catégoriale, schématisent une disposition des configurations plastiques de l'investissement des contenus; ce qui problématise la place des catégories topologiques dans la dimension anthropomorphe et

proprioceptive, référentiable à la substance architecturale. On peut d'emblée énoncer que cet *attributum* de la japonitude<sup>10</sup> contracte une alliance dans la formalisation d'une relation graduable et inversable de la syntaxe effective, attributive à la «projection thymique» du naturel au social, au construit d'une modélisation de l'être investie dans le modèle constitutif des structures complexes, articulant une transformation réalisante des structures spatio-temporelles.

L'étude des covariances, dans la tentative de rapprocher le sociétal du système de représentation architectural, fait référence à une investigation des typologies culturelles et esthétiques. Il s'agit là du postulat fonctionnel, le *sociétal vertical*, qui concerne la texture idéologique du social par l'état conjoncturel de la culture japonaise. Le sociétal est particulier aux fondements des structures profondes verticales, définissables comme les proto-signes d'une morphologie et intrinsèquement corollaires aux interprétants; ce qui formalise des propriétés constitutives de la lecture d'une reconstruction du sens. Ce modèle performantiel logico-conceptuel, en mesure de reconstituer des changements d'état, est articulable par le maintien de l'optimisation d'une *ontologie culturelle* pour celui de l'être et de l'implication participative de l'axe communicatif vertical.

Le cadre théorique relevant des opérations d'encodage du MA comporte une catégorie modale appliquée conformément aux sept paramètres, qui sous-tendent l'existence d'un système de valeurs suprasegmentales du programme narratif. Ainsi, la théorie conceptuelle du MA est une conversion formelle, en outre une fusion statique, un paramètre d'une grammaire générative attribué aux transcodages, dits esthétique et métaculturel, appartenant aux interprétants, porteurs de sens *a posteriori* prédictifs, dont on peut faire l'investigation hypothétique pour autant de règles contextuelles, d'après un certain nombre de postulats repérables dans le champ d'investigation du registre nominal esthétique-philosophique architectural déjà formulé par Arata Isozaki :

(1) HIMOROGUI, (2) YAMI, (3) UTSUIROI, (4) MICHYUKI, (5) SUKI, (6) HASAI et (7) SABI.

(1) HIMOROGUI : De ce point de vue, la dénomination d'un statut actantiel au statut réalisé de la déité, Himorogui rend compte d'un système de formalisation spatiale. Cette acception, on le voit, vise à établir une commutation avec un univers sémantique correspondant à un schéma narratif énonciateur de formes forcloses. C'est pourquoi l'encodage des valeurs proprioceptives du champ topologique exerce une procédure de segmentation repérable dans des séquences métatextuelles. Le découpage conceptuel apparaît comme une conception mécaniste des opérations cognitives et instaure un modèle performantiel consigné sous la forme d'une applicabilité symétrique d'une structure syntaxique générativiste d'un code visuel : «Une corde passant par

quatre pôles et des bandes de papier pour donner à la corde un sens sacré»<sup>11</sup>.

Pour Greimas, l'ancrage historique apparaît comme un principe de présupposition logique du «discours temporalisé», c'est-à-dire lorsque la spécificité des prédicats-transformations se convertit à une modalité du procès qui postule une intelligibilité du statut véridictoire. Les figures raisonnées, selon les coordonnées spatio-temporelles, visent des fonctifs repérables comme la «morphologie et la fictionnalité du sacré» et la jonction avec le contenu conceptuel des «opérateurs visuels naturels».

En ce sens, l'interdépendance de ces fonctifs a comme intentionnalité de figurer formellement une logique sur le plan des structures profondes. L'investissement sémantique qui modalise la configuration des structures profondes produit, de façon manifeste, une relation surdéterminante compatible avec la focalisation d'une organisation territoriale spécifique aux produits artificiels (intelligence artificielle – dispositif architectural – concepts sur l'édification scénographique, structurelle, typologie visuelle); une valeur d'usage du quotient canonique référée à un système d'édification, de programmation d'un milieu artificiel. Étant donné la répartition des topiques dans le champ délimité des constantes spatiales, on y assigne une condition réceptive d'une esthétique du schéma forclos par la formalisation des contours du système de représentation.

(2) YAMI : la rhétorique du YAMI, comme modèle de factivité, produit le sens d'une localisation spatio-temporelle dans la manipulation des ténèbres de la nuit et du clignotement de la lumière; c'est ainsi que les composantes du code visuel définissent un formant système / système expert / syntaxe narrative profonde / intelligence artificielle dans le dispositif architectonique. Pour construire ce modèle de manipulation de «syntaxe textuelle architecturale», il faut, dans un contexte épistémologique et de ces «primitifs cognitifs», produire une non-coïncidence avec la conversion d'une simulation de l'intelligibilité de la «sémantité artificielle», installée dans un lieu de conformité afin de statuer le champ de profondeur du dispositif spatial. Ce «formant système»<sup>12</sup> subsume une instance de sanction compétentielle dans un univers en quête d'une figurativité de la lumière/substance de l'état d'apparition/conservation à l'état réalisé. Ainsi, une substitution progressive de la «substance praxéologique opaque» à celle de la logique d'un modèle reproduisant des formes constitutives, d'une fabrication du dispositif des «états lumineux de la substance» et de sa symbolique, redéfinit l'investissement sémio-narratif à travers la production visuelle et virtuelle.

(3) UTSUIROI : La virtualisation dénotative de l'homologation du dispositif MA conçoit l'énoncé modal épistémique en fonction des prédicats et de sa référentialisation aux «mouvements de l'ombre» dans lesquels une production du pluri-sens conditionne : 1) l'état



d'une manipulation des variables visuelles; 2) l'instance des effets de non-fixité; et 3) la reconnaissance d'une éphémérité de l'espace performantiel (en tant que simulacre/ acte cognitif/ configuration d'une structure compétentielle du pouvoir-faire) dans la syntaxe du lieu figuré. Cela conditionnant l'acte et l'actant, destinés à produire l'existence d'une mesure des variables, d'un système de signes ondulatoires qui pourrait équivaloir à des unités de manifestation minimale des signaux par la configuration des «rayons de lumière à contre-jour» dans un environnement<sup>13</sup>.

(4) *MICHIYUKI* : Traditionnellement, les référents à l'iconographie du MICHIYUKI se définissent comme une sémiologie du théâtre d'après une mise en scène du genre littéraire qui coarticule une manifestation visuelle et la narrativité de l'objet théâtral selon les conventions d'une gestualité orale de la structure discursive. On recouvre donc le sens d'une théâtralité dans la «scène de fuite de deux jeunes amants dans le théâtre traditionnel»<sup>14</sup>. Ici le rôle de la scénographie dispose d'une mesure de parcours dans la structuration linéarisée de la programmation d'une séquence dialoguée par les actants.

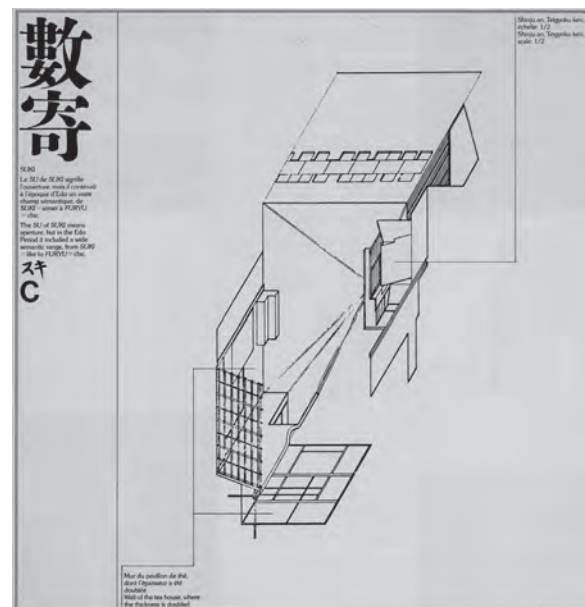
La mise en place des conventions de l'acte théâtral réorganise le champ conceptuel du plan de l'expression spatiale où se déroulent l'intrigue et la configuration discursive. Arata Isozaki confère, dans le cadre du parcours génératif, la définition du trajet dans son rapport généré avec les actants :

Au Japon est né le procédé qui permet de présenter le développement de l'espace par le rattachement d'une surface plane à l'introduction du Ma, mais sans que soit révélée la profondeur qui s'étend à l'infini. Dans les monastères de bouddhisme ésotérique (MIKKYO), cette notion peut s'exprimer par le chemin parcouru entre le pied et le sommet de la montagne.<sup>15</sup>

Ceci nous amène à déduire que le parcours figuré appartient à une forme de compétence modale comme épreuve qualifiante d'un modèle canonique. Ainsi, le schéma narratif qui ordonne la sémantique du «contractant», au sens que donne Deleuze<sup>16</sup> à ce terme, définit une contraction/ synthèse à partir de la conjonction logique des sèmes. Isozaki vient élucider ce concept en énonçant une expression dont est perceptible un syncrétisme actoriel par lequel les variables culturelles manipulent les conventions d'une catégorie spatiale générative : «[...] le «trajet» est une invention de circonstances engagées dans un espace tel que «jardin-ruelle», «jardin-sentier», «jardin-galerie»<sup>17</sup>.

La grammaire nominale se définit comme une figurativité de certaines topiques qui ordonnent une configuration discursive générée dans l'espace constitutif de ce parcours et de ce code visuel du dispositif installatif jardin.

(5) *SUKI* : Le parcours thématique du sens de l'étrange dans cette énonciation apporte une référentialisation significative à l'esthétique japonaise. On dira que les protosignes iconiques, selon les propriétés visuelles de l'esthétique du CHANOYU (l'art du thé), figurent une mesure spatiale du modèle, mentionnée ici comme l'espace paratopique de l'architecture des pavillons de thé. Nous repérons une programmation spatiale et un ordre fonctionnel d'une esthétique selon la mise en place du système d'objets relatif à cette *praxis*. De cette façon, les procédés stylistiques repérables dans la rhétorique du dispositif architectural traditionnel invoquent un rapport sémantique à la fonction nominale du SUKIYA.



A. Isozaki, p. 18 du Catalogue de l'exposition *Ma-Espace-Temps au Japon*. Suki. Période historique : époque edo (1615-1868). Esquisses préparatoires du projet. Dessins architecturaux. Mur d'un pavillon de thé.

Le système de représentation du pavillon de thé est par conséquent l'ordre opératoire d'une esthétique du design, qui institue un code architectural d'après un métalangage dépouillé des formes de lieux. Théoriquement, les catégories esthétiques, ainsi inventoriées, contiendraient une application du modèle réduit selon une valeur expérimentale des structures d'agencement. Évidemment, le postulat fondamental du modèle réduit (maquette) confirme une mimésis d'un espace de configuration selon une logique du dispositif architectural :

Pour transmettre ce «SUKI» sous forme d'espace architectural, nous avons choisi une pièce pour le thé, typique, que nous avons analysée, disséquée d'un point de vue moderne. Ainsi, on disposera une maquette à l'échelle 1/2 dans une pièce pour le thé agrandie à une échelle 2 à 3 fois supérieure. En substituant des matériaux différents dans la surface agrandie, on fera apparaître son principe structurel.<sup>18</sup>



(6) *HASAI* : Ici, il faut revenir sur le concept de l'interstice, de l'entre-deux, qui fait référence au modèle théorique du *MA*, afin d'opérer une systématisation du sens de l'extrémité, puisque la commodité de la structure constitue une valeur d'intercalation des intervalles. Le mode d'existence structurale qui relève du rapport modal entre chaque plan de représentation, génère une syntaxe hiérarchique dans le dispositif architectural d'après l'applicabilité qu'Isozaki met en place, du point de vue opératoire :

Afin d'exprimer concrètement «HASAI», on peut imaginer deux plans. L'un exprimé par un objet qui définit un rapport de saillie, de traverse; l'autre étant «marginal», montrant la constitution de l'espace hiérarchique que le Japon comporte traditionnellement.<sup>19</sup>

Dans le cadre de ce parcours génératif, l'espace hiérarchique définit une manipulation du dispositif architectural en tenant compte de la figurativité des plans de représentation (bas/élevé).

La grammaire figurale suppose un nivellement dans l'encodage des états structurels, initial et terminal, dans la formulation processuelle de la déconstruction/construction de l'arrangement architectonique.

(7) *SABI* : L'iconicité des métasignes visuels, disposée à produire une esthétique du «fait poétique» reconnaissable dans la spécificité du métalangage, appartient à un système érigé selon le niveau de l'énonciation de la patine, de l'usure et de la sérénité. Cette acception, on le voit, rejoint la conception de l'indice repérable au plan de l'expression en profondeur, puisque l'opérateur spatio-temporel effectue une pluri-intentionnalité du naturel/accidentel comme modèle de différenciation de cette grammaire figurale.

En homologuant la structure de manipulation des indices esthétiques, on postule l'usage de variables naturelles, figuré par un état en ruine. Ce niveau d'analyse des ruines est conforme à une rhétorique de l'austérité glacée, puisque ce phénomène dans son concept d'interprétation attribue un rapport de réalité correspondant à l'investissement du système de représentation selon un relata à la désagrégation épistémique des formes de lieu.

On observe, selon les facteurs temporels, un faire cognitif par la manifestation de l'état de ruine, qui est dû à un ordre significatif de la nature comme catégorie modale. En cela, nous constatons que la structure de surface irrégulière est interdépendante d'une conception accidentelle des phénomènes naturels. La tradition épistémologique, à laquelle on se réfère, est susceptible d'aboutir à la production énonciative du *SABI*, dans la logique du système d'expression métatextuelle, en raison d'un paradigme poétique repérable dans cette morpo-syntaxe.

Dans la fonction démarcative, l'applicabilité actuelle de la mise en perspective paramétrée des concepts du *MA* détermine respectivement la mise en contexte de cette exposition d'Arata Isozaki, à Paris en 1978, dans le cadre du festival d'automne au Musée des Arts Décoratifs<sup>20</sup>.

Du point de vue d'une typologie, les axes du savoir, qui sont particuliers au plan du contenu des paramètres, se posent comme l'applicabilité instrumentale des descripteurs du *MA* dans la figurativité du jardin sec japonais, le modèle *Ryōan-ji* :

(1) Le paramètre *HIMOROGUI* met en évidence la spécificité du plan de la représentation par son système de formes de lieu forclos. Dès lors, la valeur canonique du lieu sacré et la configuration du dispositif architectonique, dans le plan de l'expression du naturel, recouvrent le sens d'une poéticité de l'esthétique.

Ainsi se précisent les figures telles que le sable blanc/perspective de focalisation sur les pierres d'après une catégorie conjonctive des compétences modales que l'on retrouve dans cette typologie virtuelle du dispositif artificiel (le construit/le culturel) qui, d'emblée, est constitué par la manipulation des structures profondes et l'ordre de composantes syntaxiques (la nature/métalangage visuel et naturel).

(2) Le paramètre *MICHIYUGI* consisterait à produire un énoncé modal qui instaure le concept d'intentionnalité d'une métaphore spatiale. On dira donc que l'inventaire des trajets dans le jardin sec actualise une procédure pluridimensionnelle des coordonnées spatio-temporelles, selon la grammaire figurale et la fonction-prédicat de l'épreuve qualifiante du programme narratif.

L'encodage paratopique, dans la mise en place de l'investissement du parcours de l'actant, donne lieu à une organisation définissable du performatif dans la structure topologique. Du point de vue de la projection de l'actant dans le champ spatial, les positions cognitives programmées, selon les modalités épistémiques des structures spatiales opérantes, relèvent d'un faire interprétatif et de l'optimisation du parcours génératif de l'actant, qui, s'appuyant sur une recherche des constantes culturelles, conçoit le dispositif d'emblée comme l'applicabilité d'une iconicité et de la construction graduable du métalangage visuel et de la configuration d'ensemble formalisée.

(3) Le paramètre *SUKI*, conformément à l'usage actuel du système de représentation, présume une référentialisation au design selon le pragmatisme de l'espace structurel et dépouillé du modèle *Ryōan-ji*. Le jardin sec et les conditions de production/conceptualisation qui aboutissent à l'organisation formelle, mettent en place le cadre de la narrativité reconnaissable dans les développements de l'intelligence artificielle selon l'articulation et la mise en forme de l'approche structurale de l'espace topique. Le dispositif architectonique définit

une logique de la cosmologie qui présuppose un rapport avec le concept de l'étrange perceptible dans le plan du contenu du SUKI.

(4) Dans le cadre de ce schème conceptuel, le *SABI* se fonde essentiellement sur les postulats temporels d'après l'attribution de la mesure de l'iconicité de l'image et le modèle désigné de la patine dont on restitue le fait poétique des indices visuels. Autrement dit, on retrouve des traces-indices du temps qui sont constitutives des unités figuratives, pierres/mousse, relatives à la production d'une rhétorique lors de la lecture signifiée de l'état virtuel de la nature dans l'intentionnalité esthétique des métasignes visuels.

Nous venons donc de délimiter l'applicabilité de certains paramètres qui, du point de vue théorique, appartiennent au programme narratif sur lequel repose l'articulation définissable du MA dans le site du jardin sec, le Ryôan-ji.

L'encodage du *SHOIN*<sup>21</sup>, dans le niveau d'abstraction des formes du lieu, vise à établir une perspective raisonnée des *SHOJI*, qui présupposent une épreuve qualifiante de l'ordre des métasignes (découps des espaces blancs) comme «formes du sens sémiurgique» de la représentation. La miniaturisation des rectangles de papier<sup>22</sup> et la suite d'opérations désignée selon une forme prégnante définissent, en effet, le schéma narratif et viennent confirmer les assises théoriques et descriptives du MA (catégorie modale/figure de rhétorique/théorie du vide/épreuve qualifiante de la configuration des espaces blancs).

Dans ce contexte de l'architecture contemporaine, Arata Isozaki et Osamu Sato abordent le «*KATSURA*»<sup>23</sup> selon l'instance d'un corpus analytique comme la formalisation d'une figure terminale de l'architecture postmoderne. Les discours et les procédures de description du dispositif architectonique postmoderne du *KATSURA*, en figurant la logique sociétale selon l'articulation du système d'assemblage de la morphosyntaxe, cherchent à signifier la conjonction antérieure de la réserve scénographique de l'architecture traditionnelle japonaise à sa relecture et à l'applicabilité des procédés stylistiques dans le système de construction architectonique postmoderne.

1. Notons que la sémantique narrative et l'interdéfinition du MA apparaissent comme une valeur d'usage spatio-temporelle homologable selon une surmodalisation de la typologie métaculturelle et une dialectique opératoire du faire-savoir expansif. Ainsi, selon la préfiguration de ce concept MA, la structure modale est conforme à une valeur paramétrée et est repérable dans des œuvres

orientales (jardin, beaux-arts et architecture); d'où l'engendrement d'un descripteur esthétique qui relève d'une dimension figurative du modèle topologique. Nous retrouvons dans le développement théorique d'Augustin Berque l'investissement du parcours génératif et la matrice discursive comme le plan du contenu figuré, en tant que catégorie spatio-temporelle applicable selon l'analyse du «projet architectonique»: «[...] le Ma serait indissociablement espace et temps, et de ce fait n'existerait pas dans la culture occidentale, laquelle dissocierait le temps de l'espace».

On peut invoquer l'hypothèse que le modèle de l'espace-temps est spécifique aux conventions descriptives de la philosophie orientale et formalise un paradigme spatial par la perspective du *fabrica/ratiocinatio* dans le dispositif architectonique. A. Berque, *Vivre l'espace au Japon*, Paris, PUF, coll. «Espace et Liberté», 1982, p. 62.

2. A. Berque est directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences sociales.

3. A. Berque, *op. cit.*, p. 63.

4. *Ibid.*, p. 65.

5. *Ibid.*, p. 62.

6. On peut, d'emblée, observer que la spécification sémi-narrative du MA recouvre une densité sémique; nous retrouvons, selon cette perspective de l'entendement de cette signification, des concepts jonctifs tels la simultanéité dans le facteur de l'intervalle et le URA. Ici, le URA se démarque par une prise en charge de la structure profonde comme l'énonciation d'un classème figuré: URA/ ENVERS/ SYNTAGME/ CHAÎNE DE BLANCS. L'approche de cette problématique se démarque comme un métaterme, d'après Augustin Berque, qui met en relation l'ordre de l'envers et du rythme aboutissant à un lieu théorique de la structure de réversibilité: «Ainsi la notion de simultanéité. Nous l'avons déjà entrevue au détour d'une métaphore linguistique (la chaîne des blancs se superposant à celle des points de syntagme); ou bien de cette formule de TAKEUCHI, "l'envers (URA) du rythme". Cela nous pose un problème logique: comment peut-il exister deux choses à la fois en un même lieu théorique? Impossible dans un espace-temps linéaire; possible dans un autre?». *Ibid.*, p. 67.

7. *Ibid.*, p. 65.

8. Cf. G. Nitschke, «Ma, The Japanese Sense of Place in Old and New Architectural Planning», *Architectural Design*, mars 1966, p. 116-156.

9. A. Isozaki: «Arata Isozaki was born in Oiata City, Japan in 1931. He graduated in architecture from Tokyo University in 1954 and continued his education, finally receiving his doctor's degree in 1961 from Tokyo University». La configuration historique qui apparaît dans la *praxis* architecturale d'Arata Isozaki, définissable selon un contexte descriptif, dont nous repérons cet événement-exposition portant sur la valeur définitionnelle du concept MA déterminée dans le métalangage spatial: «1978-79 Design of the *Ma-Espace-Temps au Japon* exhibition at the Festival d'Automne, Paris».

«[...] To the organization of a new style exhibition, *Ma-Space/Time in Japan (1978-79)*, introducing the unique and deeply-rooted Japanese concept to Ma to the West. Through these various works, I have consistently in-

- tended to locate architecture in the context of culture, by clarifying conceptualization and method. Such a pursuit may represent a unique point of view, missing out only in Japanese architecture in general».
- «More explicitly, in attempting to establish «architecture», my work includes quotations from the whole of our cultural legacy up to the present, bringing forth, hopefully, unique metaphors». A. Isozaki, *Contemporary Architects*, New York, St-Martin's Press, p. 385.
10. A. Berque, *op. cit.*, p. 67 et p. 215; cf. notes 32-33. Cf. N. Chie, *Tate sahakai-no rikigaku* (Dynamique de la société verticale), Tokyo, Kodansha, 1978; et *Tate Shakai-no ningen Kankei* (Les Rapports humains dans la société verticale), Tokyo, Kodansha, 1967; traduit en français sous le titre *La Société japonaise*, Paris, Colin, 1974.
  11. A. Isozaki «L'espace Japonais», *Cahiers Renaud Barrault*, Paris, Gallimard, p. 68, n° 102 (numéro thématique sur le Japon).
  12. Selon le sens de P. Boudon et le système théorique du «formant système» en sémiologie des lieux : «[...] "formant système" au sens où un terme n'a de signification que par rapport à l'ensemble des autres et dans lequel il prend place». Cf. P. Boudon, *Introduction à une sémiotique des lieux*, Paris, Éditions Klincksieck, 1981, p. 283, note 45.
  13. A. Isozaki, *op. cit.*, p. 70.
  14. *Loc. cit.*
  15. *Loc. cit.*
  16. Selon Deleuze, nous axons le champ définitionnel vers ce fondement comme contractant dans le sens exprimable d'une synthèse conjonctive, en portant l'ordre d'une succession ou d'une suite de séries de l'énonciation pour intégrer le sens ramifié/composé d'après la connexion sémio-narrative des énoncés. G. Deleuze, *Logique du sens*, Paris, Minuit, coll. «critique», 1969; cf. plus spécifiquement le chapitre sur les mots ésotériques : «Septième série des mots ésotériques» (p. 57-62).
  17. A. Isozaki, *op. cit.*, p. 70. A. Isozaki, en conceptualisant et en appliquant la valeur catégorielle descriptive et esthétique du MA, formalise une définition proactantielle en vue d'énoncer le programme narratif repérable du MA dans les jardins bouddhiques japonais : «Le concept de "Ma" définit au Japon un intervalle. Jusqu'à aujourd'hui, l'utilisation de ce concept fonde la compréhension dans tous les domaines de l'environnement, de la vie quotidienne et des arts; au point que l'architecture, l'art, la musique, le théâtre, l'art des Jardins sont tous appelés des arts du "Ma"». *Ibid.*, p. 67.
  18. Textes du Musée des Arts Décoratifs de Paris dans le cadre de l'exposition : *Ma-Espace-Temps au Japon*, A. Isozaki, cf. (5) SUKI.
  19. *Ibid.*, p. 71, n° 102; (6) HASAI.
  20. M. Guy assigne à cet événement, le Festival d'Automne (1978-79), un champ d'investigation culturelle en vertu d'une production du sens de la japonitude selon la localisation spatio-temporelle d'un concept central : le MA. À ce titre, le concept d'essence topologique, le MA est schématisable à travers la rhétorique architecturale : «Traduire ces impressions en un programme pour le Festival d'Automne à Paris ne s'avéra possible qu'à travers la collaboration de deux personnalités, l'architecte Isozaki Arata et le compositeur Takemitsu Toru, qui tous deux sont exemplaires de cette permanence de la tradition et d'une conscience aiguë de la création». Musée des Arts Décoratifs, texte de cette exposition : «Aux abords du Ma» de M. Guy, p. 6.
  21. A. Isozaki et S. Osamu, *Katsura, Ermitage et jardins. Un Moment de Perfection*, Paris, Éditions Vilo, 1986, S.A. Fribourg, p. 7 et p. 20; (l'ancien shoin, le second shoin et le nouveau palais), p. 71.
  22. A. Isozaki figure le plan de l'organisation structurelle des «arrangements de pierres et [des] cheminements de dallage au jardin» et assigne à l'espace catégorisé une modalisation fonctionnaliste de cette esthétique japonaise : «[...] Il en était de même pour les SHOJI, la vibration des blancs entre les nombreux petits rectangles de papier provenant du remplacement des papiers endommagés par des neufs»; A. Isozaki, *op. cit.*, p. 11.
  23. A. Isozaki et S. Osamu invoquent les recoupements historico-factuels qui, selon un procédé constitutif et définitoire de la mise en contexte du Katsura, procède à un fondement conséquent du métasavoir relatif au lieu d'articulation qu'est le dispositif architectural : «L'ermitage Katsura» : «L'ermitage de Katsura fut édifié par les deux premiers chefs de la famille Hachijo : le prince impérial Toshihito (1579-1629) et son fils Toshitada (1619-1662). Les dates du début de la construction, des différentes étapes et de l'achèvement ne sont pas connues avec précision; on sait seulement que la famille Hachijo devient propriétaire des terres de Katsura en 1615 et que, la même année, le prince Toshihito dressa des plans pour y édifier une résidence de campagne. On pense qu'en 1663, lorsque l'ex-empereur Go-Mizunoo (1596-1680) se rendit à Katsura pour rendre visite à son neuvième fils, le prince Yasuhito – qui avait été adopté par la famille Hachijo pour en devenir le troisième chef –, la résidence avait déjà à peu près le même aspect qu'aujourd'hui. De ces points de repères historiques, on peut conclure que l'ensemble de la construction aurait duré une cinquantaine d'années»; A. Isozaki et S. Osamu, *op. cit.*, p. 7.

# LES COLLABORATEURS...

DOSSIER : Le lieu commun

DANIEL CEFAL

Daniel Cefal est membre de l'E.H.E.S.S. (Paris). Il a travaillé sur le rapport entre phénoménologie et sciences sociales, notamment dans un ouvrage à paraître consacré à l'œuvre d'Alfred Schütz, et sur le problème de l'expérience du droit et du pouvoir au Brésil depuis la fin de la dictature.

JOSEPH COURTÉS

Joseph est professeur à l'université de Toulouse-Le-Mirail en France. Il est l'auteur de *Introduction à la sémiotique narrative et discursive* (1976, versions portugaise, espagnole et coréenne); *Le Conte populaire : poétique et mythologie*, 1986; *Sémantique de l'énoncé : applications pratiques*, 1989; *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, 1991; *Du signifié au signifiant*, n° 21-22 des *Nouveaux Actes sémiotiques*, 1992; et avec A.J. Greimas, *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, vol. I, 1979 et vol. II, 1986.

MARCEL DANESI

Marcel Danesi est professeur d'italien et de linguistique. Il est directeur du programme de sémiotique à Victoria College, Université de Toronto. Il dirige la revue *Semiotics* (Université de Toronto) et co-auteur de *A.J. Greimas and Narrative Cognition*.

RENAUD DULONG

Renaud Dulong est directeur de recherche au CNRS et au Centre d'Étude des Mouvements Sociaux (E.H.E.S.S., Paris). Dans une enquête réalisée et publiée avec Patricia Paperman sur l'insécurité dans les quartiers HLM, il a proposé une analyse du phénomène de la réputation des lieux urbains, basée sur les apports de la sociologie de Goffman et de l'ethnométhodologie. Cette recherche se poursuit actuellement par une analyse sociologique du phénomène du témoin oculaire, regardé comme le dispositif ultime permettant l'accès à la vérité des événements passés d'une part, comme le procédé basique des sciences de l'homme d'autre part.

LUCRECIA ESCUDERO CHAUVEL

Lucrecia Escudero Chauvel est docteur en sémiotique à l'Université de Bologne, sous la direction de Umberto Eco. Sa thèse *Malvine : il gran racconto. Fonti e voci nell'informazione di guerra* sera publiée par Toronto Semiotics Series. Ses travaux de recherche portent sur le discours politique et l'analyse des médias; elle a publié dans des revues italiennes et françaises. Elle a été professeur à l'Université de Rosario et de Buenos Aires (Argentine) et à l'Université Autonoma de Mexico (Mexique). Elle est actuellement maître de conférence en communication à l'Université de Lille III (France).

PAOLO FABBRI

Paolo Fabbri, professeur de philosophie à l'Université de Bologne, est actuellement directeur de l'Institut culturel italien à Paris et directeur du programme au Collège international de philosophie à Paris. Il a publié plusieurs textes en sémiotique et en communication.

OLGA GALATANU

Olga Galatanu, docteur ès lettres, enseignant-chercheur à l'Université de Bucarest, est actuellement professeur invité au Centre de Recherche sur la Formation du Conservatoire National des Arts et Métiers de Paris. Auteur de deux livres de pragmatique linguistique et de sémantique, *Actes de langage*

et *didactique des langues étrangères* (1984) et *Interprétants sémantiques et interaction verbale* (1988), elle a effectué de nombreux travaux dans le domaine de l'analyse pragmatique du discours (médiatique, pédagogique, etc.) et notamment sur les argumentations et les valeurs convoquées par les différents types de communication.

BERNARD STUART JACKSON

Bernard Stuart Jackson est diplômé des universités de Liverpool, d'Oxford et d'Edimbourg; il est avocat (Gray's Inn). Il est actuellement professeur Queen Victoria à l'Université de Liverpool; il a enseigné dans les universités de Géorgie, d'Edimbourg, du Kent ainsi qu'à la Liverpool Polytechnic et a été professeur invité de la Harvard Law School, des universités de Jérusalem, de Paris et d'Oxford. Spécialiste de l'histoire du droit (notamment du droit juif) et de la théorie du droit (en particulier de la sémiotique du droit), il a publié quatre ouvrages, dont *Semiotics and Legal Theory* (Londres, Routledge, 1985) et *Law, Fact and Narrative Coherence* (Merseyside, Deborah Charles Publications, 1988), et de nombreux articles. Membre du comité éditorial de la *Revue Internationale de Sémiotique Juridique*, il a été secrétaire général de l'Association internationale de sémiotique juridique et président de la Jewish Law Association.

ERIC LANDOWSKI

Eric Landowski est directeur de recherche au C.N.R.S. (Paris). Membre du Groupe de recherche sémio-linguistique (E.H.E.S.S.) qu'avait fondé Greimas, et responsable des *Actes Sémiotiques* (depuis 1979) ainsi que de l'*International Journal for the Semiotics of Law* (depuis 1988), il a publié, en 1989, *La Société réfléchie* (Seuil). En préparation pour 1994: *Présences de l'Autre*.

GIANFRANCO MARRONE

Gianfranco Marrone est chercheur à l'Institut de Philosophie et Sciences Humaines de l'Université de Palerme (Italie). Il s'intéresse à la sémiotique du texte, à la philosophie du langage et à la rhétorique. Il a publié, sur la question du personnage en sémiotique littéraire, *Sei autori in cerca del personaggio* (1986); sur la notion du stéréotype chez Barthes, *L'Obsession degli stereotipi* (1987); sur la poétique et la rhétorique aristotéliennes, *Due problemi aristotelici* (1988); sur l'idée de bêtise construite par les textes littéraires, *Stupidità e scrittura* (1990); et une introduction à l'œuvre de Barthes, *Il sistema di Barthes* (1994). Il prépare actuellement un ouvrage sur l'esthétique du point de vue sémiotique et un recueil d'articles sur la notion de lieu commun.

VÉRONIQUE NAHOUM-GRAPPE

Véronique Nahoum-Grappe est historienne et anthropologue au Centre d'Études Transdisciplinaire Sociologie Anthropologie Histoire (E.H.E.S.S., Paris). Elle travaille dans le domaine de l'histoire et de l'anthropologie des conduites corporelles et publie régulièrement sur ce thème. Parmi ses dernières publications: *La Culture de l'ivresse. Un essai de Phénoménologie Historique*, Quai Voltaire Histoire, 1991; «La belle femme» dans *Histoire des Femmes Européennes*, tome 3, France XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles (G. Duby et M. Perrot (dir.), Paris, Plon/Laterza, 1992); *Vukovar Sarajevo, La guerre en ex-Yugoslavie* (sous la dir. de V. Nahoum-Grappe, Esprit, 1993). Elle prépare actuellement une publication sur l'esthétique du corps.

PAUL PERRON

Paul Perron est professeur de français et directeur du département d'études françaises à l'Université de

Toronto. Il est directeur de *Sémiotic Crossroads* (Benjamins) et co-directeur de *Therory/Culture* (Université de Toronto). Co-auteur de *Balzac, Sémiotique du personnage romanesque* (Université de Montréal, Didier) et *A.J. Greimas and Narrative Cognition* (Toronto Sémiotic Circle). Il a publié, traduit et édité une quinzaine d'ouvrages en sémiotique et en analyse du discours.

LOUIS QUÉRÉ

Louis Quéré est directeur de recherche au CNRS. Il est membre du Centre d'Étude des Mouvements Sociaux (E.H.E.S.S., Paris). Il a publié de nombreux articles sur la communication, sur la conversation et sur l'espace public. Ses recherches actuelles portent sur des problèmes de théorie de l'événement et sur la construction sociale des événements publics.

PIERRE RAJOTTE

Pierre Rajotte est professeur de littérature au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke. Il est l'auteur d'un livre intitulé *Les Mots du pouvoir ou le pouvoir des mots* (1991, Éd. de L'Hexagone). Il a également publié divers articles dans des revues québécoises et canadiennes (*Voix et images*, *Canadian Literature*, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *Littérature*). Membre du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval, il collabore au projet *La vie littéraire au Québec 1764-1939*, dont deux tomes ont paru jusqu'à présent.

ANDREA SEMPRINI

Andrea Semprini est maître de conférence en sociologie à l'Université Paul Valéry de Montpellier. Il a publié de nombreux articles sur la sémiotique topologique, sur l'énonciation, sur la sémiotique des objets et sur la sémiotique appliquée au marketing.

HORS DOSSIER

HÉLÈNE AUBRY

Docteure en histoire de l'art de l'Université Laval, Hélène Aubry a travaillé en sémiologie visuelle au Collectif Gressac (Université Laval). Elle est membre du Conseil exécutif de l'Association canadienne d'esthétique dont elle est co-responsable du programme annuel. Elle a contribué à une publication scientifique du Célat, *De l'histoire de l'art à la sémiotique visuelle*. Ses publications et conférences ont surtout porté sur les fondements théoriques de l'installation en art actuel, sur l'œuvre de John Cage (*Atlas Eclipticalis*) et le corpus peircien en sémiotique et sur l'étude critique des écrits de Jean Baudrillard. Sa thèse de doctorat proposait une relecture de la transculturalité et du bouddhisme zen japonais, en l'occurrence l'étude du Ryoân-ji, jardin sec, en sémiotique des lieux.

GHISLAIN BOURQUE

Professeur à l'Université du Québec à Chicoutimi, Ghislain Bourque porte à son compte des enseignements et recherches en littérature et en didactique. En littérature, ses travaux touchent un corpus matériellement orienté (Lautréamont, Rimbaud, Mallarmé, Roussel, Kafka, Allais, Beckett, Nabokov, Simon, Ricardou, Aquin, Lahougue, etc.) selon une perspective théorique parfois locale, l'infratexte, souvent globale, la textique. En didactique, ses efforts se sont orientés, à la faveur de processus d'apprentissage qui font la part belle à la fiction (*L'École à fictions*, tome I, II, III), vers des pratiques telles que la lecture, l'écriture, la réécriture, visant à articuler l'une à l'autre ces dites pratiques.



## PROCHAINS NUMÉROS

Volume 22 / no 3 : Le faux I

Volume 23 / no 1 : Le faux II (titre provisoire)

Volume 23 / no 2 : Style et sémiosis

## DÉJÀ PARUS (les numéros précédents sont disponibles sur demande)

Volume 13 / no 1 : Langage et Savoir

Volume 13 / no 2 : Sons et narrations au cinéma (épuisé)

Volume 13 / no 3 : L'art critique

Volume 14 / no 1/2 : La lisibilité

Volume 14 / no 3 : Sémiotiques de Pellan

Volume 15 / no 1 : Archéologie de la modernité

Volume 15 / no 2 : La traductique

Volume 15 / no 3 : L'épreuve du texte (description et métalangage)

Volume 16 / no 1/2 : Le point de vue fait signe (épuisé)

Volume 16 / no 3 : La divulgation du savoir

Volume 17 / no 1 : Les images de la scène

Volume 17 / no 2 : Lecture et mauvais genres

Volume 17 / no 3 : Esthétiques des années trente

Volume 18 / no 1 : Rythmes

Volume 18 / no 2 : Discours : sémantiques et cognitions

Volume 18 / no 3 : La reproduction photographique comme signe

Volume 19 / no 1 : Narratologies : États des lieux

Volume 19 / no 2 : Sémiotiques du quotidien

Volume 19 / no 3 : Le cinéma et les autres arts

Volume 20 / no 1 : La transmission

Volume 20 / no 2 : Signes et gestes

Volume 20 / no 3 : Elle Signe

Volume 21 / no 1 : Schémas

Volume 21 / no 2 : Sémiotique de l'affect

Volume 21 / no 3 : Gestualités (en collaboration avec la revue *Assaph* de l'Université de Tel-Aviv)

Volume 22 / no 1 : Représentations de l'Autre

Volume 22 / no 2 : Le lieu commun

## FORMULE D'ABONNEMENT 1 an/ 3 numéros

Veillez m'abonner à PROTÉE. Mon chèque ou mandat-poste ci-joint couvre trois numéros à partir du volume \_\_\_\_ n° \_\_\_\_.

Canada (TPS et TVQ incluses)	33,04\$ (étudiants 17,09\$)
États-Unis	34\$
Autres pays	39\$

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

Expédier à : PROTÉE, département des Arts et Lettres,  
Université du Québec à Chicoutimi  
555, boul. de l'Université, Chicoutimi (Québec), G7H 2B1

Chèque tiré sur une banque canadienne, en dollars canadiens; mandat-poste en dollars canadiens.



## POLITIQUE ÉDITORIALE

**Protée** est une revue universitaire dans le champ diversifié de la **sémiotique**, définie comme science des signes, du langage et des discours. On y aborde des problèmes d'ordre théorique et pratique liés à l'explication, à la modélisation et à l'interprétation d'objets ou de phénomènes langagiers, textuels, symboliques et culturels, où se pose, de façon diverse, la question de la **signification**.

Les réflexions et les analyses peuvent prendre pour objet la langue, les textes, les oeuvres d'art et les pratiques culturelles de toutes sortes et mettre à contribution les diverses approches sémiotiques développées dans le cadre des différentes sciences du langage et des signes : linguistique, théories littéraires, philosophie du langage, esthétique, théorie de l'art, théorie du cinéma et du théâtre, etc.

La revue met aussi en valeur les pratiques sémiotiques proprement dites, faisant une place importante à la production artistique. Chaque numéro reçoit la collaboration d'un ou de plusieurs artistes (peintre, sculpteur, graveur, dessinateur ou designer) chargé(s) de la conception visuelle de l'iconographie. Les œuvres choisies doivent être inédites.

**Protée** fait aussi une large place à la production culturelle «périphérique» et aux aspects «régionaux» des thèmes étudiés.

Chaque numéro de la revue se partage en deux sections : 1) un dossier thématique regroupant des articles abordant sous différents angles un même problème, 2) des documents et articles hors dossier et /ou des chroniques et points de vue critiques.

Les propositions de dossiers thématiques soumises au Comité de rédaction doivent présenter clairement le thème choisi, les enjeux et les objectifs, de même que sa pertinence par rapport à la politique éditoriale de la revue. Elles doivent être accompagnées pour la première évaluation de la liste des collaborateurs présentés. La seconde évaluation des dossiers, faite un an avant la date présumée de publication, juge des modifications apportées, examine la liste des collaborations confirmées et établit une date définitive de parution. Chaque dossier doit comprendre au moins six contributions inédites (d'un maximum de vingt (20) pages dactylographiées chacune) et ne doit pas dépasser quatre-vingts (80) pages de la revue (soit un maximum de dix (10) contributions). Le(s) responsable(s) dont le projet de dossier est accepté par le Comité de rédaction s'engage(nt), vis-à-vis de la revue, à respecter le projet soumis, à fournir un dossier similaire à celui proposé et à produire les documents pour la date convenue entre les parties. En revanche la revue s'engage vis-à-vis du ou des responsable(s) à fournir le soutien technique et logistique nécessaire à la réalisation du dossier, et éventuellement à suggérer des collaborations soumises directement à la revue.

Les articles soumis à la revue sont envoyés anonymement à trois (3) membres compétents du Comité de lecture et les auteurs sont avisés de la décision de publication ou des éventuelles modifications à apporter à leur texte dans les mois suivant la réception de leur article. Dans le cas d'un refus, l'avis est accompagné des raisons qui l'ont motivé. Les documents reçus ne sont retournés que s'ils sont accompagnés d'une enveloppe de retour dûment affranchie. Les auteurs sont tenus de respecter le protocole de rédaction de la revue.

## PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les collaborateurs de **Protée** sont priés

1. d'inscrire, sur la première page de leur texte, en haut, le titre de l'article : sous ce titre, à gauche, leur nom, le nom de leur institution ou de leur lieu de résidence;
2. de présenter leur texte dactylographié à double interligne (25 lignes par page);
3. de numéroter consécutivement les notes et de les regrouper à la fin de l'article;
4. de faire suivre immédiatement une citation par l'appel de note qui s'y rapporte, avant toute ponctuation;
5. de mettre en italiques, dans les notes, le titre de livres, revues et journaux, et de mettre simplement entre guillemets les titres d'articles, de poèmes ou de chapitres de livres, en suivant l'un ou l'autre de ces exemples :

A. Breton, *Positions politiques du surréalisme*, Paris, Édition du Sagittaire, 1935, p. 37.

A. Goldschlager, «Le Discours autoritaire», *Le Journal canadien de recherche sémiotique*, vol. II, n° 4, hiver 1974, p. 41-46;

6. de présenter, de la façon suivante, les références bibliographiques:

BENVENISTE, É. [1966] : «Formes nouvelles de la composition nominale», *BSL*, repris dans *Problèmes de linguistique générale*, tome 2, Paris, Gallimard, 1974, 163-176.

GREIMAS, A.-J. et J. COURTÉS [1979] : *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome 1, Paris, Hachette;

7. de ne mettre les majuscules dans un titre d'ouvrage qu'au premier substantif et aux mots qui le précèdent; de suivre les règles de M.-É. de Villers (*Multi Dictionnaire des difficultés de la langue française*, Montréal, Québec/Amérique, 1988) concernant les titres dans le corps du texte.
8. de suivre les règles de la langue du texte pour les titres d'ouvrages étrangers;
9. de dactylographier les citations de plus de trois lignes en retrait à la ligne, en augmentant la marge normale du texte de l'équivalent de six caractères à gauche;
10. de limiter leur texte à un maximum d'une vingtaine de pages;
11. d'expédier, le cas échéant, la disquette (format 3,5 pouces) contenant leur document; la revue est produite sur *Macintosh* à l'aide du logiciel *Word*. Les documents préparés avec d'autres logiciels (ex. : *MacWrite*) et, exceptionnellement, ceux qui sont produits sur d'autres micro-ordinateurs (*IBM-PC* ou compatibles – «format» DOS ou ASCII) sont également acceptés;
12. de fournir, s'il y a lieu, les photos (noir et blanc) «bien contrastées» sur papier glacé 8" x 10" (200 x 250cm).